P
Fr Lit.
A.

LES

# Annales Romantiques

*Revue d'Histoire du Romantisme*

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

NEUVIÈME ANNÉE

T. IX

PARIS
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*
14, RUE CARDINAL-LEMOINE
1912

LES

# Annales Romantiques

LES

# Annales Romantiques

*Revue d'Histoire du Romantisme*

---

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

---

NEUVIÈME ANNÉE

T. IX

PARIS

BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*

14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1912

15075-3
28/5/19

LE CÉNACLE DE "JOSEPH DELORME"

# Victor Hugo et Louis Boulanger

(DOCUMENTS INÉDITS)

## I

Le Salon de 1827 fut une belle manifestation dont l'éclat rejaillit sur le Cénacle de *Joseph Delorme*.

Les idées nouvelles qui, de 1820 à 1824, avaient fait irruption dans l'art et s'étaient affirmées, en peinture, avec *le Radeau de la Méduse*, *la Barque du Dante* et *le Massacre de Scio*, — en sculpture, avec le modèle de la statue du *Grand Condé*, triomphèrent sur toute la ligne à ce Salon glorieux entre tous.

C'est là, en effet, qu'Eugène Devéria exposa sa *Naissance d'Henri IV* qui mit le feu aux poudres et fit sauter, par les fenêtres de l'atelier d'Hersent, tous les plâtres d'après les antiques. C'est là que Boulanger exposa son *Mazeppa ;* Delacroix, son *Christ au jardin des Olives*, son *Marino Faliero* et son *Jeune Turc caressant son cheval ;* Ary Scheffer, les *Jeunes Filles grecques implorant la protection de la Vierge ;* Pradier, son *Prométhée ; Rude*, sa *Vierge immaculée ;* David d'Angers, le marbre de son *Grand Condé* et celui de *Racine*, le modèle en plâtre de la statue de *Talma* qui décore le vestibule du Théâtre-Français, sa *Jeune fille grecque au tombeau de Botzaris* dont la ruine et l'abandon

devaient, vingt ans plus tard, enpoisonner ses derniers jours (1). et toute une série de bustes dont ceux du *Maréchal Suchet*, de *Casimir Delavigne*, de *Louis Pavie* et de *Raoul Rochette*. Je passe sur les dessins, vignettes et culs-de-lampe exposés par les deux frères Johannot.

L'art, en 1827, rattrapa donc d'un bond l'avance considérable que la littérature française avait sur lui depuis le commencement du siècle. Et je ne m'étonne pas que Victor Hugo, qui déjà songeait à capter toutes les sources pour les faire passer par son moulin, ait ouvert à deux battants les portes du Cénacle aux artistes qui avaient embrassé comme lui, et même avant lui, les idées nouvelles.

La fusion des gens de lettres et des artistes s'imposait. A la vérité, elle avait déjà commencé par les emprunts qu'ils se faisaient les uns aux autres, mais pour l'accomplir il fallait un homme de génie ayant l'autorité du jeune auteur de *Cromwell*. Encore Victor Hugo eut-il soin de rechercher de préférence l'amitié des artistes qui lui paraissaient les plus propres à recevoir son empreinte. Delacroix, par exemple, avait trop de talent, une personnalité trop marquée, pour entrer tout à fait dans ses vues. Révolutionnaire le pinceau à la main, il était plutôt réactionnaire en théorie et même en paroles, et il ne se gênait pas pour critiquer tout haut les idées d'autrui qui contrariaient les siennes. Aussi. tout en fréquentant chez Victor Hugo et en lui témoignant beaucoup d'admiration. peut-on dire qu'il vécut en marge de son groupe. Il ne se fondit pas avec lui comme tant d'autres. Cela était réservé plus particulièrement à Boulanger qui, ayant le tempérament d'un écolier, avait besoin d'un guide et d'un appui. Il faut dire aussi que, lorsqu'il entra en rapport avec Victor Hugo, il n'était encore qu'un enfant.

(1) On sait qu'il fut exilé au Coup d'Etat de 1851. Autorisé à rentrer en France en 1853, il revint par la Grèce et voulut revoir le tombeau de Botzaris.

« Croiriez-vous qu'à Athènes, écrivait Béranger à Michelet, le 7 mai 1853, allant visiter le tombeau de Botzaris, il a trouvé mutilée et sous les ronces cette charmante figure d'enfant qui écrit le nom du héros, admirable roman, dont il avait fait don à la Grèce. Voilà le cas que les Grecs d'aujourd'hui font des chefs-d'œuvre de l'art ! » (*Revue* du 1er novembre 1911, article de M. Gabriel Monod sur *Michelet et Béranger*.)

Né à Verceil, en Piémont, le 11 mars 1806 (1), d'un père français et d'une mère italienne (2), il n'avait donc que vingt et un ans quan il fit son *Mazeppa*. Et ce n'était pas son coup d'essai. Il avait déjà attiré l'attention sur lui par ses lithographies de *la Saint-Barthélemy* et de *la Ronde du Sabbat*, inspirée, celle-ci, de la ballade d'Hugo, et dont Delacroix disait que Boulanger avait « plus de vers dans la tête que de serpents », en quoi il ne se trompait guère. Boulanger était effectivement plus poète que peintre. Je ne dis pas que ses vers valaient mieux que sa peinture, ce serait leur faire trop d'honneur ; je veux dire qu'il voyait et peignait en poète. Et c'est précisément parce qu'il avait une âme de poète qu'il s'attacha si fortement, si amoureusement, à la personne de Victor Hugo.

A partir de 1827, sa vie lui appartint tout entière. Sans parler de son portrait et de celui de sa femme qu'on peut voir aujourd'hui au musée de la place des Vosges, il fit toutes sortes de dessins pour illustrer ses œuvres (3). Il est vrai qu'Hugo le paya largement de retour. Non content de lui dédier, en 1828, les ballades des *Deux Archers* et de *la Légende de la Nonne*, il voulut que l'on sût en quelle estime il le tenait et il accompagna cette dédicace de la note dithyrambique que voici :

« M. Louis Boulanger, à qui ces deux ballades sont dédiées, s'est placé bien jeune au premier rang de cette nouvelle génération de peintres qui promet d'élever notre école au niveau des magnifiques écoles d'Italie, d'Espagne, de Flandre et d'Angleterre. La réputation de M. Boulanger s'appuie déjà sur beaucoup d'œuvres du premier ordre, entre lesquelles nous rappellerons

(1) Et non le 11 novembre comme le répètent la plupart des dictionnaires.

(2) Louis-Candide Boulanger était le fils de François-Louis et de Marie-Magdeleine-Gertrude Archibuggi. (*Archives municipales de Dijon.*)

(3) Notamment trois vignettes sur bois pour les *Odes et Ballades* : l'*Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois*, *le Géant*, *Victor Hugo assis sur un canapé* (pour l'ode *A la Colonne*), *la Ronde du Sabbat* ; — le frontispice des *Orientales* ; le *Clair de lune* et une vignette sur bois, *les Djinns*, pour ce recueil ; — *le Dernier jour d'un condamné*.

En 1836, il fit également des dessins pour le *Théâtre* de Victor-Hugo J'ai vu une quittance de lui au crayon où il reconnaît avoir reçu de l'éditeur Renduel la somme de 500 francs pour ces dessins. Et M. Lefèvre-Vacquerie possède dans les albums de Mme Victor Hugo qui sont entre ses mains une quantité considérable de dessins originaux de Boulanger.

seulement le beau tableau de *Mazeppa* si remarqué au dernier Salon, et cette gigantesque lithographie où il a jeté tant de vie, de réalité et de poésie sur *la Ronde du Sabbat*. L'auteur de ce recueil lui a donné ces deux ballades en signe d'admiration, de reconnaissance et d'amitié. »

Naturellement Boulanger devint presque aussitôt l'ami de Sainte-Beuve. Victor Hugo, dont ils étaient les acolytes disait d'eux : « *mon peintre* et *mon poète* » (1), et pendant quelques années ils furent inséparables. C'est au point qu'en 1829 Robelin, l'architecte, ayant offert à Boulanger de l'emmener à Besançon où il était appelé par les travaux de restauration de la cathédrale, Boulanger y mit comme condition que Sainte-Beuve serait du voyage. Et il en fut, et l'on peut dire que ce fut heureux, car nous y avons gagné quelques lettres fort intéressantes, écrites par lui en cours de route.

La première, datée de Dijon, 13 octobre 1829, était adressée à Victor Hugo. En voici le commencement qui nous donne l'itinéraire et l'emploi du temps des trois voyageurs :

« Mon cher Victor,

« Notre première pensée à nous trois est ici pour vous ; nous avons bien parlé de vous pendant le voyage, et hier à dîner, vous et Mme Hugo ont été (2) pour beaucoup dans ce plaisir qu'on éprouve à être trois amis dînant à dix heures du soir après deux mauvaises nuits et journées en diligence. Nous avons vu en passant à Sens une très belle cathédrale gothique avec le chœur roman par endroits, et, à Semur, petite ville que baigne l'Armançon, chanté par Bertrand (3), une charmante vue pittoresque, des tours, des jardins échelonnés sous les remparts, et une église ravissante où se trouvent, le long des bas côtés, une quantité de petites chapelles d'époques différentes jusqu'à la Renaissance. A peine arrivés, et au lieu de déjeuner, je suivais Robelin et Boulanger dans ces églises, où ils tombaient en ravissement et copiaient en toute hâte les jolies figures sur bois, les anges, les vierges, les christs en marbre, les lanternes en pierre pareilles à des flèches de cathédrale ; et moi, je les tirais de temps en temps par le bras pour leur rappeler qu'il était l'heure et que le conducteur n'entrait pas dans ces considérations-là A mesure que nous nous sommes avan-

(1) *Les Feuilles d'automne*, ode XXVIII.

(2) Il faudrait « avez été ».

(3) Aloysius Bertrand, auteur de *Gaspard de la Nuit*.

cés vers Dijon, le paysage est devenu plus grand et plus sévère. Au lieu des saules et peupliers, que Boulanger compare à des balais, nous avions des pierres ou même des coteaux nus et gris ; et tout en montant ces longues côtes à pied, nous nous récitions par lambeaux *Galice*, *Estramadure*, *la Vieille Catalogne*, *Boire à l'eau du torrent. Hérissant la sierra* (1). Vous étiez toujours avec nous... (2) »

La seconde lettre de Sainte-Beuve était datée de Besançon. 16 octobre 1829, et adressée à Mme Victor Hugo. Elle était comme de juste moins didactique et plus tendre. Il lui disait :

« Madame.

« Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire, et c'est une des plus grandes joies de notre voyage, qui, jusqu'ici, comme tous les voyages humains, a été fort tempéré de contrariétés. Nous sommes depuis trois jours à Besançon, qui nous semble une ville détestable, toute pleine de fonctionnaires, administrative, militaire et séminariste. Robelin y est arrêté par des affaires, et nous regrettons que ces affaires ne se soient pas rencontrées plutôt à Dijon, qui est une bien belle ville et peuplée de bien jolies Dijonnaises, dont Boulanger a encore le cœur légèrement blessé : il vous racontera combien les yeux des jeunes filles de cette ville sont vifs et luisants. Pourtant, je ne veux pas le calomnier, et il est des yeux à Paris qu'il n'a pas encore oubliés. Aujourd'hui même, il a fait de *souvenir* une fort belle personne de seize ans, ressemblant beaucoup à une de nos voisines de la rue Notre-Dame des Champs ; au retour, la demoiselle aura beau ne pas vouloir se reconnaître, il faudra bien qu'elle croie que ses traits sont gravés dans un certain cœur : voilà matière à bien des *cancans*, qu'il nous sera bien doux de chuchoter dans quelques jours à vos pieds...

« Je ne sais si nous verrons Mme de Lelée à Pontarlier ; je ne sais si nous irons à Pontarlier, si nous resterons ici deux jours encore seulement ; si même nous ne retournerons pas à Paris, Boulanger et moi, sans Strasbourg ni Cologne ; toute détermination dépend de quelques petites affaires archi-épiscopales qui

(1) Pièces des *Orientales*.
(2) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

traînent en longueur et nous font maudire le pavé pointu de Besançon...

« En vérité, madame, quelle folle idée ai-je donc eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor, et mes deux visites par jour dont une était pour vous ? Je suis inquiet parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre ; ma vie est à tout vent, et je cherche, comme un enfant, hors de moi ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel, dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours, c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison. Non, madame, depuis que j'ai quitté Paris je n'ai pensé une seule fois à M^lle^ Cécile, ni à M^lle^ *Nini*, ni à personne qu'à ma mère, et assez tristement pour plusieurs raisons, et à vous comme consolation pleine de charme et de bonnes pensées. Pourquoi donc vous quitter et m'en venir dans une auberge de Besançon sans savoir si j'irai plus loin, et quand ? Je me suis déjà fait souvent cette question, nous nous la sommes faite, nous deux Boulanger ; et nous n'avons jamais pu nous répondre autre chose, sinon que nous étions bien fous, que nous pensions sans cesse à vous, que nous y penserions jusqu'au bout du voyage, et que nous vous reverrions le plus tôt possible avec bonheur.

« Adieu, madame ; j'écrirai à Victor, si je continue d'aller ; sinon je vous porterai moi-même ma prochaine lettre. Dites mille amitiés à Paul (1) ; vous qui êtes la raison même, donnez quelques bons conseils à notre ami Guttinguer, avec mille souvenirs de moi...

« Embrassez Victor de ma part, et dans votre cœur si rempli d'épouse, de fille et de mère, trouvez place à une pensée par jour pour votre sincère et respectueux ami (2). »

Ils *continuèrent d'aller*. Quelques jours après ils étaient à Strasbourg dont la cathédrale leur causa plus de désappointement que d'enthousiasme avec son gothique maigre et sec et ses sculptures qui ont l'air d'être en fonte. « Sans doute, disait Sainte-Beuve qui exprimait ici l'opinion de Robelin et de Boulanger, la flèche est fort belle et à leur gré, mais en somme cela ne vaut ni Saint-Denis, ni Notre-Dame, ni Saint-Séverin qu'on a sous la main »

(1) Paul Foucher.

(2) *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.

Après trois jours de repos, et sans avoir vu le tombeau du maréchal de Saxe, ils s'enfuirent de Strasbourg par Cologne et Francfort. Chemin faisant, à chaque descente de voiture, ils visitèrent les églises d'Haguenau, de Wissembourg, ils couchèrent à Manheim pour avoir le temps d'admirer la ville du monde qui ressemble le plus à Versailles et à Nancy. De Manheim ils allèrent à Worms où Robelin et Boulanger dessinèrent la cathédrale moitié romane et moitié gothique, et, après avoir traversé Francfort, ils s'arrêtèrent à Mayence et à Cologne qui les ravirent au delà de leur attente. La cathédrale de Cologne surtout, où ils entendirent un *Requiem* de Mozart, leur procura des jouissances infinies avec ses vitraux incomparables et le tableau de *l'Adoration des Rois* « qui est une merveille de naïveté et de sainteté sublime ». J'analyse et je cite à la fois. Mais en présence de toutes ces belles choses Sainte-Beuve se sentait moins ému qu'il ne l'avait été souvent de leur idée. Et en les voyant il se disait : « Que voulais-je de plus ? N'est-ce pas ce que je rêvais ? Ces bords du Rhin, ces gorges où il passe si étroit et si rapide, ces *nids crénelés* sur les hauteurs, ces vignes sur des coteaux à pic, que puis-je exiger de plus ? Ce que je gagnerai surtout à ce voyage, c'est d'emporter des chose une idée vraie et de ne pas pousser à bout et étager en Babel ma fantaisie (1)... »

Rentrés à Paris à la Toussaint de 1829, Sainte-Beuve et Boulanger s'en échappèrent de nouveau, entre la bataille d'*Hernani* et la révolution de Juillet, sous prétexte d'aller visiter Rouen. On connaît les deux belles pièces de vers que Victor Hugo leur a dédiées dans les *Feuilles d'automne*. Dans l'une il leur dit :

*Amis ; c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues.....*
*C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous enlève.*

. . . . . .

(XXVII.)

Dans l'autre :

*Amis, mes deux amis, mon peintre et mon poète,*
*Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète*
*Vous redemande ici.*
*Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,*
*Pas un ne m'est resté. Je t'en veux Normandie,*
*De me les prendre ainsi.*

(1) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

*Je crois d'ici les voir, le poète et le peintre ;*
*Ils s'en vont raisonnant de l'ogive et du cintre*
*Devant un vieux portail ;*
*Ou soudain, à loisir, changeant de fantaisie,*
*Poursuivant un œil noir dessous la jalousie*
*A travers l'éventail.*

(XXVIII.)

Mais cette fois Sainte-Beuve, en allant à Rouen, cédait moins à un sentiment de curiosité artistique qu'au besoin de s'étourdir, à l'espoir de guérir du mal d'amour qui le rongeait. Et bien loin de penser à poursuivre un œil noir, en voyage, il ne songeait au contraire qu'à fuir celui qui le poursuivait maintenant partout. Quand il revint, Victor Hugo avait transporté son foyer à deux kilomètres de la rue Notre-Dame-des-Champs. Comme il ne pouvait plus s'y asseoir librement et dans la paix du cœur, le désespoir le prit, et un jour que Victor Hugo l'avait mis en demeure d'expliquer son changement d'attitude, il eut la franchise et la naïveté de lui avouer qu'il aimait sa femme. Ce fut le commencement de la fin de leur amitié. Mais quand la rupture fut consommée, Sainte-Beuve n'en demeura pas moins fidèle à Boulanger. Et Boulanger agit de même envers Sainte-Beuve. En 1836 le peintre de *Mazeppa* ayant retrouvé son grand succès de 1827 avec *le Triomphe de Pétrarque*, Sainte-Beuve mêla ses compliments à ceux de ses anciens camarades du Cénacle, et le jour où ce beau tableau entra dans la galerie de l'hôtel de Custine, s'il n'assista pas à la fête que le marquis de ce nom organisa en l'honneur de Boulanger, il applaudit de tout cœur aux stances dont Théophile Gautier lui fit hommage à cette occasion.

« Beau cygne », disait Théo, parlant de Pétrarque,

*Beau cygne italien, roi des amours fidèles,*
*Poète aux rimes d'or dont le chant triste et doux*
*Semblent un roucoulement de blanches tourterelles,*

*Figure à l'air pensif et toujours à genoux,*
*Les mains jointes devant ton idole muette,*
*Te voilà donc vivante et revenue à nous !*

*Je te reconnais bien ; oui, c'est bien toi, poète ;*
*Le camail écarlate encadre ton front pur*
*Et marque austèrement l'ovale de la tête,*

*Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur,*
*Les yeux clairs et luisants de ta maîtresse blonde,*
*Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur.*

. . . . . .

*Sous le laurier mystique et le divin rayon*
*Tu t'avances traîné par l'éclatant quadrige*
*Entre la Rêverie et l'Inspiration.*

*Rien n'y manque... seigneurs blasonnés et superbes,*
*Prêtres, marchands, soldats, professeurs, écoliers.*
*Les vieillards sont chenus, et les pages imberbes.*

*De beaux jeunes garçons et de blonds écuyers*
*Soufflent allégrement aux bouches des trompettes*
*Et suspendent leurs bras aux crins blancs des coursiers.*

Ces beaux tercets furent peut-être cause que Victor Hugo ne fit rien sur *le Triomphe de Pétrarque* (1) ; qu'aurait-il pu dire de mieux ? Mais vers le même temps il dédommagea Boulanger de son silence par les admirables vers sur *la Cloche* qui sont dans *les Chants du Crépuscule* et par les jolies stances d'*Avril* qui sont dans *les Voix intérieures :*

*Louis, voici le temps de respirer les roses...*

Car dans tous ses recueils il voulait qu'il y eût une fleur pour lui. Et de même, quand il voyageait, que ce fût dans le nord ou le midi de la France, dans les Flandres ou les Alpes, il avait toujours une pensée pour Boulanger. Un jour même, cette pensée prit les proportions d'un véritable poème en prose.

C'était au mois de septembre 1839. Victor Hugo malade, ou plutôt lassé de son labeur immense, était parti pour la Suisse, laissant sa famille à Villequier (2). Après avoir longé le Rhin de Stras-

(1) Encore n'est-il pas sûr que les vers des *Chants du Crépuscule*, qui ont pour titre *Ecrit sur la première page d'un Pétrarque*, et qui sont datés du 24 octobre 1835, n'aient pas été inspirés par le tableau de Boulanger.

(2) Il écrivait de Paris, le 27 août 1839, à Mme Victor Hugo qui était en villégiature à Villequier : « ... Je suis tellement souffrant, et la solitude de la maison m'est si insupportable, que je vais partir... Je ferai mon dernier acte (des *Jumeaux*) à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade... » (*Corresp. de Victor Hugo*).

bourg à Bâle et visité Lucerne, Berne et Lausanne, le souvenir de Boulanger le reprit à Vevey, comme deux ans auparavant en visitant Anvers, et il lui adressa, sous forme de lettre, le merveilleux récit de « choses vues » que je croyais trouver dans le livre de ses Voyages intitulé *Alpes et Pyrénées* et qui a été inséré sans rime ni raison dans la seconde édition du *Rhin*, parue en 1845.

Je dis « sans rime ni raison », car c'est par un manquement volontaire à la chronologie que Victor Hugo a fait cette insertion, comme je vais l'établir séance tenante.

Et d'abord le grand poète a eu tort d'écrire qu'il ne fit que deux voyages au Rhin, en 1838 et en 1839. Il en fit un troisième, en 1840, et M. Paul Meurice qui a propagé cette erreur est d'autant moins excusable, que c'est lui qui a publié la correspondance de Victor Hugo relative à ce dernier voyage.

Or, la lettre de *Vevey-Chillon-Lausanne*, écrite à Boulanger le 21 septembre 1839, a été intercalée dans *le Rhin* à la suite des lettres ajoutées à la seconde édition, qui, comme celles de Worms, Manheim, Spire, Heidelberg, Schaffouse, sont manifestement du mois d'octobre 1840. Il est facile de s'en rendre compte en consultant les itinéraires suivis par Victor Hugo dans ses trois voyages au Rhin.

En 1838 il se rend au Rhin par la Ferté-sous-Jouarre, Montmirail, Epernay, Reims, Givet, Dinant, Namur, Huy, Liège, Verviers, Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence... et il rentre en France par on ne sait où.

En 1839, il va directement à Strasbourg, longe le Rhin jusqu'à Bâle, visite Lucerne et le Mont-Pilate, Berne et le Rigi, *Vevey-Chillon-Lausanne*, Genève, Aix-les-Bains, Avignon, Marseille, Toulon, Draguignan, Nice, Antibes, Cannes, Fréjus, Marseille, Lyon, Chalon-sur-Saône, Dijon, Troyes, Villeneuve-l'Archevêque et Sens.

En 1840, enfin, il gagna la vallée de la Meuse par Soissons et le nord de la France, visite Liège, Aix-la-Chapelle, Cologne, Andernach, Saint-Goar, Bingen, Mayence, Heidelberg, Stockart, Schaffouse, la Forêt Noire et rentre en France par Forbach.

Cela dit, ouvrez maintenant la 2e édition du *Rhin*, vous verrez que de toutes les lettres de 1839, il n'y a que celles datées de Strasbourg et de *Vevey-Chillon-Lausanne* qui y aient trouvé place. Les lettres de Lucerne et de Berne auxquelles fait allusion le commencement de celle de Vevey, ne parurent qu'en 1890 dans le *Voyage aux Alpes et aux Pyrénées*, — et les lettres d'Avignon à Sens qui

leur font suite ne furent insérées qu'en 1892 dans le *Voyage en France et en Belgique* sous la rubrique : *Midi de la France et Bourgogne*, 1839.

Mais le comble de l'invraisemblance, c'est que M. Paul Meurice, en mettant ces dernières au jour, deux ans après les autres, s'excusa, dans l'avertissement de la partie du volume consacrée au *Midi de la France*, d'y reproduire les deux lettres de Marseille et de Toulon qui avaient, disait-il, été insérées par erreur dans la première édition du Voyage aux *Alpes et Pyrénées ! ! !* — Preuve évidente qu'il avait été trompé, bien qu'il eût entre les mains les albums et manuscrits de Victor Hugo, par la fausse chronologie adoptée en 1845 pour la seconde édition du *Rhin*.

Il n'est donc pas étonnant que les travailleurs qui, comme moi, consultent de préférence les éditions originales des grands écrivains (et je n'ai guère que celles-là dans ma bibliothèque romantique) soient égarés par le désordre extraordinaire de certaines éditions de Victor Hugo.

Quel besoin, je vous le demande, avait l'auteur du *Rhin* d'y publier, en 1845, la lettre de *Vevey-Chillon-Lausanne* à Boulanger, du moment qu'il gardait en portefeuille celles de Lucerne et de Berne qui la précédaient, chronologiquement parlant ? Je ne sache pas que Vevey, Chillon et Lausanne soient situés sur les bords du Rhin !

Mais non, pour Victor Hugo, la grande affaire, celle qui primait tout dans son esprit, c'était de multiplier par tous les moyens les éditions de ses œuvres. Je pourrais citer ici de nombreux exemples de ces tripatouillages mercantiles. Je me contenterai de constater que, pour faire entrer sa lettre à Boulanger dans la seconde édition du *Rhin*, il commit, qu'on me passe cette hyperbole, une sorte de faux en écriture privée.

Il avait écrit dans le texte original : « Il pleut maintenant à verse sur Strasbourg, que je visitais il y a quinze jours ; sur *Lucerne* où j'étais la semaine passée. » Il a, dans le texte imprimé, remplacé *Lucerne* par *Zurich*, afin de rattacher sa lettre de *Vevey-Chillon-Lausanne* à celle de Zurich qui, dans l'édition de 1845, précède celle de Schaffouse, et, comme elle, est de 1840.

En vérité, tout cela est fait pour induire le public en erreur. Je souhaite donc que M. Gustave Simon qui est aujourd'hui l'éditeur responsable des œuvres de Victor Hugo fasse son profit de ces observations critiques et nous donne enfin une édition revue,

mise au point, définitive, du *Rhin* et des *Alpes et Pyrénées*, qui soit conforme à la chronologie et ne puisse tromper personne.

## II

Revenons maintenant à Louis Boulanger.

On juge de la joie et de la fierté tout ensemble qu'il ressentit à la lecture de la lettre de Victor Hugo. Elle lui arriva à Rouen qu'il n'avait pas revu depuis son voyage avec Sainte-Beuve. Il y répondit aussitôt en ces termes :

Rouen, 4 octobre 1839

« J'ai reçu votre admirable lettre, mon cher Victor, je l'ai reçue un peu tard parce qu'on me l'a renvoyée de Paris à Rouen, où je suis présentement ; vous ne sauriez vous figurer le plaisir qu'elle m'a fait ; il y a si longtemps que je ne vous ai entendu, et c'était comme si votre voix m'eût parlé ; ce que vous voyez est bien beau, sans doute, mais je suis sûr que cela ne me ferait pas autant de plaisir que la peinture que vous en faites ; tout se colore plus richement en passant par vos sensations, vous êtes aussi excellent peintre que profond penseur et la création se reflète en vous dans toute sa splendeur ; je vous assure que c'est une bien grande joie pour moi d'être aimé par un homme tel que vous !

Votre lettre m'a donc ravi et je n'ai pu m'empêcher de la lire à quelques amis qu'elle a tellement intéressés, que, pressé par leurs instances, je leur ai accordé la permission de l'insérer dans le *Journal de Rouen* (1) ; je ne crois pas avoir fait une chose qui

(1) Elle y parut, en effet, le 17 octobre 1839, précédée de la note suivante :

« Ce feuilleton est extrait d'une lettre inédite de M. Victor Hugo qui n'était pas destinée à l'impression. La lettre était adressée à l'un de nos jeunes peintres les plus célèbres, M. Louis Boulanger, dont, il y a quelques jours, nous annoncions la présence à Rouen. Nous nous estimons heureux d'avoir pu obtenir de l'amitié de M. Louis Boulanger la faculté de communiquer à nos lecteurs cette admirable page de l'illustre auteur des *Feuilles d'automne* et de *Notre-Dame de Paris*, page d'autant plus curieuse qu'elle arrive comme par surprise à la publicité, qu'elle est tombée sans préméditation et sans arrière-pensée de la plume du grand poète et qu'on n'y retrouve pas moins le cachet de son génie. »

puisse vous être désagréable, c'est une générosité de ma part, un plaisir que je fais partager aux autres, et vous approuverez, j'en suis sûr, ce bon sentiment de ma part.

« Il y a environ huit jours, c'était un vendredi, je me suis embarqué avec quelques amis pour Le Havre. Il était minuit, la pluie tombait à torrents, la nuit complètement noire, vous connaissez ces sortes de remparts. Ils ont bien aussi leur poésie, et vous pouvez imaginer avec quelle rêverie sombre et douce je me sentais entraîné sur les eaux ténébreuses, l'œil fixé sur la petite lumière tremblotante de la vigie et n'entendant de temps à autre que la voix grave du capitaine donnant des ordres. Je pensais bien à vous. Vers le matin, je m'étais endormi dans la cabine après avoir longtemps résisté au sommeil. Je me sens tout à coup tirer par le bras, j'ouvre les yeux, je me les frotte et à mon grand étonnement je vois devant moi Mme Hugo et Vacquerie, c'était une apparition ; je vois ensuite Didine sur le pont ainsi que Décé, Toto et Charles, j'en tombais des nues parce que c'était à l'improviste ; la chose était pourtant bien simple, tout ce monde aimé venait de quitter Villequier et s'était lancé dans le *Louis-Philippe* à son passage, allant aussi au Havre. Jamais rencontre ne me fit tant de plaisir, aussi cet incident m'a porté bonheur pour le reste du voyage J'ai vu la mer, mon cher Victor, la grande mer, car on la voit très belle du Havre à Cherbourg où j'ai été ; je me suis dignement comporté sur elle et n'ai point été malade ; le temps était toujours mauvais, et de l'eau de tous côtés, mais je n'étais attentif qu'à l'admirable spectacle que j'avais sous les yeux, c'est le plus beau assurément et le plus varié ! Les montagnes sont bien belles, mais j'aime encore mieux la mer. En arrivant à Cherbourg, le ciel s'était éclairé, les eaux étaient bleues et nous avons fait une entrée assez sereine dans le port qui est magnifique et entièrement creusé dans le roc vif. Le soir même de mon arrivée. j'ai été me promener au bord de la mer, le ciel était bleu, la lune pleine et éclatante faisait scintiller tous ces charmants coquillages que l'on ramasse avec l'empressement d'un enfant, en regardant arriver sur le sable fin ces belles franges de mousse qui ressautent si gaiement le long de la plage. Que j'aurais été content de me promener là avec vous ! Le lendemain je suis monté sur la montagne du Roule dont les blocs de granit rouge sont d'un ton superbe au soleil et dont les silhouettes sont très belles.

« Il y a une forteresse au sommet, et de là la vue plonge sur la ville, le port, la rade pleine de vaisseaux et l'immense mer qui emplit l'horizon, c'est magnifique.

« J'ai visité le fort Royal qui protège la rade, il a été bâti sous Louis XVI, ce qui ne l'empêche pas d'être fort beau ; c'est une architecture simple, d'un style qui rappelle le roman et dont le caractère sévère convient bien à sa destination, puis, il est là fièrement planté sur le roc nu avec une belle ceinture de vagues, ce qui parerait, je crois, et ferait passer le magnifique palais de la Bourse, lui-même.

« J'avais malheureusement oublié mon livre de croquis et je n'ai pu dessiner le fort, je le regrette beaucoup. Il y a à Cherbourg une église gothique qui, malheureusement, a été restaurée; mais on y trouve encore de charmantes choses, surtout un petit portail bien délicatement travaillé ; une chose qui m'a beaucoup frappé aussi, c'est la digue — ce sont là de grands travaux qui donnent une grande idée de la puissance de l'homme. La veille de notre arrivée à Cherbourg on donnait *Angelo* et j'ai regretté de n'avoir pas assisté à la représentation, cela devait être singulier. Après avoir bien admiré Cherbourg, je suis revenu au Havre qui n'a rien pour lui si ce n'est d'être au bord de la mer et me voici maintenant à Rouen, où je regarde de tous mes yeux les admirables constructions qui s'effacent de jour en jour malheureusement et qui ne seront pas remplacées, j'ai fait aujourd'hui une course aérienne sur la cathédrale et j'en suis tout ébloui. On m'a gracieusement accordé la permission d'estamper des figures et j'en profite ; vous verrez, lorsque nous nous retrouverons à Paris des choses fort belles. J'ai pris, rue Grand-Pont, deux figurines qui sont, je l'assure, dignes de Raphaël .

« Adieu, mon cher Victor, je brûle maintenant d'entendre la fin de votre drame, toutes les belles choses que j'ai vues, mer, montagnes, édifices, tout m'y a fait penser (1). Je vous serre les mains, je vous aime de tout mon cœur et vous admire à l'égal de ce qu'il y a de plus beau.

« Votre frère dévoué,

« LOUIS BOULANGER (2).

(1) Il s'agissait du drame *les Jumeaux* qui ne fut jamais terminé. Le manuscrit porte sur la première page du premier acte la date du 26 juillet 1839. Sur la dernière page, on lit : *Interrompu le 23 août par maladie.*

(2) Cette lettre inédite, que m'a communiquée M. Louis Barthou, était adressée à *Monsieur le Vte Hugo, poste restante à Marseille.* Elle lui fut renvoyée à Chalon-sur-Saône, où il la trouva poste restante, le 18 octobre.

« Si par hasard vous vouliez m'écrire encore adressez à M. Louis B..., chez M. Gaugain, rue des Barbiers, n° 12,à Rouen.»

Que dites-vous du mot de la fin : « Je vous admire à l'égal de ce qu'il y a de plus beau » ? Tout Boulanger tient dans ce cri du cœur.

Certes, il aurait pu placer son admiration beaucoup plus mal ; il est permis de penser cependant qu'elle fut trop exclusive. M. René Paul-Huet m'a communiqué une lettre de Gustave Planche à son père, datée de Florence, 2 octobre 1842, qui renferme à cet égard des remarques fort justes :

« Tout ce que vous me dites, mon cher ami, sur Delacroix, sur Riesener, sur Boulanger, est déplorablement vrai, écrivait Planche à Paul-Huet. Pour tenir tête à toutes les difficultés de la vie de Paris, pour marcher dans une voie droite et légitime, pour ne pas succomber aux flatteries, pour entendre sans découragement les conseils d'une critique éclairée, il faut une grande force de caractère, une grande netteté d'intelligence. Aujourd'hui, par les journaux, l'on parvient et on s'élève plus vite qu'autrefois. L'artiste, s'il n'y prend garde, arrive bientôt à un état de surexcitation fiévreuse. Pour maintenir son intelligence en bonne santé, il faut veiller sur soi-même à chaque instant du jour. Je le sais, et vous le savez aussi ; malheureusement, Boulanger paraît l'ignorer complètement. Vous n'avez pas oublié combien de fois il m'a boudé pendant des mois entiers parce que, dans l'intention de ne pas le désobliger, je m'abstenais de parler d'une peinture que je trouvais mauvaise. Delacroix a été beaucoup plus tolérant, et je crois qu'il a eu raison. L'amitié de Victor Hugo, si toutefois ce mot a un sens pour lui, a été funeste à Boulanger ; elle lui a valu trois ou quatre odes assez sonores, et encore son nom n'est écrit en toutes lettres que dans les notes ; sur la dédicace il s'appelle L. B... Mais elle l'a rendu sourd à tous les conseils et l'a empêché de choisir une fois pour toutes une voie dans laquelle il pût persévérer sans retour. Les incertitudes, les oscillations de son intelligence ont quelque chose d'affligeant. Il possède plusieurs des qualités qui font le grand peintre, et il ne sait pas être lui-même. Grand défaut, à mon avis (1). »

C'était aussi l'avis de Sainte-Beuve qui, à la mort de Boulanger, écrivait à Victor Pavie :

(1) Lettre inédite.

« Eh bien, voici Boulanger qui a répondu au premier appel, — organisation tourmentée et un peu faible qui n'a pu franchir le pas de soixante ans. C'était bien plus un poète qu'un peintre, ou bien le peintre des poètes. C'était un Jules Romain qui avait eu Victor Hugo pour Raphaël ; de là bien des irrégularités, et finalement des défaillances. Il restera comme un médaillon enchâssé dans notre *Cénacle ;* ne trouvez-vous pas que c'est là sa vraie place (1) ? »

Assurément, et c'est pour cela que je lui consacre cette étude.

Quand il mourut, le 5 mars 1867, il était depuis sept ans directeur de l'Ecole des Beaux-Arts et du Musée de Dijon. Il avait succédé, en 1860, à Ziegler qui fut le camarade de régiment d'Alfred de Vigny : ce fait seul indique qu'il avait renoncé à la lutte. Le coup d'Etat du 2 décembre, le départ de Victor Hugo pour l'exil, la mort de sa sœur Annette qui tenait sa maison, l'avaient en effet complètement désemparé. La jeune femme qu'il épousa, passé la cinquantaine, ne put lui rendre la foi de ses belles années (2). Depuis longtemps déjà il vivait péniblement sur sa réputation (3).

(1) *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires.*

(2) Elle se nommait Adélaïde-Catherine-Amélie Lemonnier-Delafosse. A l'occasion du mariage de Boulanger, Mme Victor Hugo mandait de Guernesey à sa sœur, le 24 février 1856 : « ... Boulanger nous a écrit une lettre très émue. Il doit avoir près de cinquante ans, il épouse une fille de 27 ans. Elle est bien de sa personne, très élevée de cœur, elle est fille d'un ancien auteur qui a joué dans une pièce de mon mari. Elle a quelque fortune, une maison à Vanves où Boulanger va demeurer. Il sera aussi heureux que Téléki (*). L'arbre d'un jardinet vaut l'arbre d'un parc, la nature, le ciel sont égaux pour tous, un cœur qui aime vaut tous les cœurs... » (Lettre inédite communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(3) Je possède une lettre inédite de lui, datée du 16 mai 1845, où il dit au directeur des Beaux-Arts :

« Cher Monsieur et ami, pensez-vous à ce que je vous ai écrit dernièrement pour mon tableau de *la Sainte Famille* (**) ? Vous seriez bien aimable de donner une conclusion sonnante à cette petite affaire, et de me pardonner l'ennui que je puis vous causer ; mais vous comprenez mon insistance, n'est-ce pas ?

« Tout à vous *di cuore.* « LOUIS BOULANGER. »

(*) Réfugié hongrois dont Victor Hugo fit la connaissance à Jersey, pendant son exil.

(**) Ce tableau appartient à l'église Saint-Médard.

A partir de 1852 on peut dire qu'il se survécut. Il mourut presque oublié dans le poste honorable où il avait pris sa retraite, et où, par une rencontre vraiment curieuse, il eut lui-même pour successeur l'artiste qui fut *le graveur* du Cénacle, comme il en fut *le peintre*. J'ai nommé Célestin Nanteuil.

# Victor Hugo et Charles Robelin

Cette notice est la première, à ma connaissance, que l'on consacre à Charles Robelin. Je me demande même pourquoi Théophile Gautier, avec qui il s'était lié peu de temps avant ou après *Hernani*, ne lui a pas fait une petite place dans son *Histoire du Romantisme*. C'est d'autant plus fâcheux qu'il nous eût certainement appris sur son compte des choses qui nous échappent à cette heure, faute de documents ; par exemple — et pour commencer — d'où lui venait le nom de Robelin. Car il ne s'appelait pas ainsi devant l'état-civil.

Il était né à Nevers, le 7 fructidor an V, de Madeleine Devieur, fille de Jean Vieure (*sic*) et de Marie Thévenin (1). C'était donc un enfant naturel. Robelin était-il le nom de son père, et fut-il reconnu par lui plus tard ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr — et la remarque me semble bonne à faire — c'est que ce nom de Robelin fut porté, au XVII^e siècle, par un architecte qui construisit, sous Louis XIII, pour René de Rieux, évêque de Laon, le bel hôtel qu'on peut voir encore aujourd'hui rue Garancière, n° 8, et où, cinquante ans après, sur le petit théâtre qu'y fit élever la présidente du Gué, débuta dans sa fleur première celle qui fut Adrienne Lecouvreur (2).

De la jeunesse de Charles Devieur-Robelin nous ne connaissons pas grand'chose. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1825 il fut

(1) Archives municipales de Nevers.
(2) Renseignements fournis par M. Maurice Guillemot.

chargé par le gouvernement, lors du sacre de Charles X, de la décoration intérieure de la cathédrale de Reims ; qu'en 1829 il était architecte diocésain, et que, dans l'intervalle, il entra chez Victor Hugo derrière les Devéria et Boulanger. A partir de cette époque on le touve dans toutes les grandes manifestations romantiques et dans toutes les fêtes. Mais ce n'est pas pour cela, comme bien on pense, que je m'occupe aujourd'hui de ses petites affaires. Il a, Dieu merci, d'autres titres à notre attention. Outre que Victor Hugo l'honora toute sa vie de son amitié, il a droit à notre considération, voire à nos hommages, pour avoir fourni au grand poète les éléments des trois chapitres qu'il ajouta, en 1832, à la huitième édition de *Notre-Dame de Paris*, notamment de celui qui a pour titre : *Ceci tuera cela.*

Car Robelin adorait le moyen âge ; il n'eût pas été romantique sans cela. Mais il n'aimait pas que les vieilles pierres, il aimait aussi beaucoup les femmes, et je vois dans la correspondance de Gustave Planche avec Paul-Huet, que vers 1842 il eut toutes sortes d'aventures galantes (1). Je dois dire qu'en dehors de ses avantages physiques il avait de quoi conquérir les faveurs du beau sexe, ayant ramassé comme architecte une assez jolie fortune. Il était d'ailleurs très généreux de son naturel. Quand ses anciens camarades étaient mal pris, ils n'avaient qu'à frapper à sa bourse, elle leur était toujours ouverte. Et les plus huppés d'entre eux ne se gênaient pas, à l'occasion, pour lui faire des emprunts, même à fonds perdus. On m'a raconté qu'en 1848 il avait avancé à Victor Hugo les frais de son élection législative, et que celui-ci ne l'avait jamais remboursé. Cela m'étonne de la part d'Hugo, car il avait horreur des dettes. En tous cas les lettres suivantes prouvent que si Robelin lui rendit quelques petits services, Hugo, dans une circonstance critique, refusa de lui rendre un service d'argent.

En 1843, quand il maria sa fille Léopoldine, Victor Hugo écrivait à Robelin :

(1) Planche écrivait à Paul Huet, de Naples, le 8 juillet 184? :

« N'oubliez pas de me parler des aventures de Robelin, il paraît qu'il débute dans les *Amadis.* »

— De Florence, le 2 octobre 1843 : « Donnez-moi des nouvelles de Robelin-Amadis »

— De Milan, le 7 janvier 1843 : « Robelin a-t-il quitté l'emploi des *Amadis ?* » (Paul Huet (1803-1869) documents publiés par son fils, 1 vol. grand in-8°).

« Mon cher monsieur Robelin, nous marions Léopoldine mercredi prochain, 15 de ce mois. Il y a longtemps que nous vous aurions dit cela, mais vous échappez si bien, qu'il est impossible de vous saisir.

« Vous concevez, cher monsieur, que cette solennité, qui se fera seulement entre *amis*, ne peut se passer sans vous, vous le meilleur des meilleurs ! ce qui n'est pas peu dire. Vous avez assisté à la première communion de cette chère enfant, il faut que vous soyez de cette autre cérémonie. »

« Répondez-moi un mot. La messe se dira à neuf heures, dans l'église Saint-Paul. Notre dîner, comme d'habitude, aura lieu à sept heures.

« Votre dévoué et vieil ami,

« V^te^ VICTOR HUGO. »

Ce vendredi 10 février.

Deux jours après, M^me^ Victor Hugo écrivait à son tour à Robelin une lettre qui pourrait laisser croire à ceux qui ne connaîtraient pas le ménage Hugo, qu'on l'avait invité par intérêt ou parce qu'on avait besoin de lui :

« Mon cher monsieur Robelin, Didine nous quitte, en effet, le jour de son mariage, pour aller habiter Le Havre, mais elle ne se plaint pas, je vous assure, elle est heureuse, soyons-le donc tous avec elle.

« Nous comptons donc sur vous pour la messe et le dîner. Voici quelques détails touchant l'église. Elle se dira à *neuf heures très précises*. Vous demanderez à Saint-Paul, notre paroisse, la *chapelle des Catéchismes*. C'est là où se célébrera le mariage. Nous serons dans le petit comité, une quinzaine de personnes.

« Dites-moi, pouvez-vous me prêter de l'argenterie pour le dîner ? Ecrivez-moi ce que vous pouvez mettre à ma disposition ce jour-là. Vous voyez, je ne me gêne pas avec vous. Vous savez notre misère de ce côté. Et nous sommes encore vingt-quatre personnes au dîner.

« Vous savez que c'est *mercredi prochain*, 15 de ce mois.

« Répondez-moi le plus tôt possible là-dessus et ce qu'il y aurait de mieux, si cela se pouvait, serait que vous vinssiez nous voir.

« A vous de cœur, cher ami.

Dimanche matin. « ADÈLE HUGO. »

« *P.-S.* — Si vous aviez des couteaux, ils ne seraient pas de trop (1). »

Mme Victor Hugo avait raison de parler de leur misère du côté de l'argenterie. Son mari, qui dépensait beaucoup d'argent en meubles anciens, objets d'art et de curiosité, n'eut jamais le sens ni le souci du confort sous le rapport du service de table. Elle, encore moins. Tout millionnaire qu'il était à la fin de sa vie, je me souviens d'avoir vu chez lui, avenue d'Eylau, du linge dont un bourgeois un peu ordonné n'aurait pas voulu.

Robelin fut donc de la noce de Léopoldine — et son argenterie aussi. Ce n'est pas la seule fois qu'ils aient fait le voyage, l'un portant l'autre, de Neuilly où il habitait à la maison de la place Royale. Car il était, je le répète, de toutes les fêtes, même les plus intimes, et il ne venait jamais les mains vides. Quand ce n'était pas avec sa vaisselle d'argent, c'était avec un pâté, un pouding ou quelques bonnes bouteilles de vin. Les petits cadeaux n'entretiennent-ils pas l'amitié.

« Mon cher monsieur Robelin, lui écrivait un jour Mme Hugo, vous n'oubliez pas que c'est jeudi prochain ma fête et que je vous attends à dîner à sept heures. Ne manquez pas d'y venir surtout. Car vraiment votre absence nous serait bien triste *ce jour-là*. Nous sommes tout à fait entre nous et comme il faut que vous me présentiez un bouquet, je désirerais qu'il se changeât en *pouding*, ce qui ferait à l'honorable assemblée un plaisir infiniment plus vif que le plus beau camélia possible.

« Mille amitiés. « A. Hugo. »

Une autre fois Robelin recevait de Victor Hugo le billet suivant:

« Cher Robelin, si vous êtes encore à Paris, venez demain mercredi manger avec nous une dinde truffée, mais apportez en

(1) On connaît les beaux vers que Victor Hugo composa sur le mariage de sa fille. Ils figurent dans *les Contemplations* sous cette date qui leur sert de titre : *15 Février 1843*. Victor Hugo nous dit qu'il les fit *dans l'église* ; c'est possible, mais sur le manuscrit original que m'a communiqué M. Lefèvre-Vacquerie, ils sont datés du 16 février et furent adressés le même jour, sous forme de lettre, *à Madame Vacquerie-Hugo, hôtel Bergère, cité Bergère, Paris.*

venant deux ou trois bouteilles de vin que vous tirerez de votre cave, car du vin à 1 franc est trop piteux pour le mêler aux truffes (1). »

On voit qu'on ne se gênait pas avec lui, comme disait Mme Hugo. D'où vient donc que Judith Gautier, parlant de Robelin dans son *Collier des jours*, nous le représente plutôt comme un peu avare ? C'est qu'à cette époque — et l'on était sous l'Empire — Robelin avait à masquer des revers de fortune dus à des traits de générosité que lui seul connaissait. Mais, tout en se privant sur la toilette et en réduisant son train de maison, il n'en gardait pas moins son argenterie, comme en témoigne ce billet de Théophile Gautier que je tiens de M. Maurice Guillemot :

« M. Théophile Gautier prie monsieur Robelin de vouloir bien avoir la complaisance de lui prêter sa vaisselle et ses verres (2). »

Ils habitaient alors tout près l'un de l'autre, à Neuilly : Théo, rue de Longchamp, 32 ; Robelin, rue Saint-James, et pendant de longues années l'architecte venait voir le poète chaque jour après son déjeuner.

« Il entrait, dit Judith Gautier, par la porte de la cour dont on n'avait qu'à tourner le bouton et qui sonnait en s'ouvrant. C'était pour ne déranger personne ; mais son entrée dans la salle à manger causait toujours, néanmoins, un indescriptible tumulte et un grand émoi : il avait à sa suite un chien de chasse blanc et gris et un vieil épagneul noir. Aussitôt la porte vitrée entr'ouverte, les chiens se précipitaient dans la salle à manger où ils étaient accueillis par les jurements et les miaulements des chats épouvantés et par des cris de toute espèce.

« — Prenez garde aux chats ! N'entrez pas ! Tenez vos chiens !

« — Ici, Stop ! Tiby, allez coucher !

« Et quand on était parvenu à refermer la porte sur les chiens expulsés, ils rentraient aussitôt d'un bond par la fenêtre, et les imprécations recommençaient de plus belle (3).

Quelquefois aussi, de loin en loin, on faisait bombance rue Saint-James. C'était quand Mme Victor Hugo venait à Paris pour

(1) Ces lettres ont été publiées par Henry Lapauze dans *le Figaro* du 21 février 1891.

(2) Communiqué par M. Maurice Guillemot.

(3) *Le Second rang du Collier*, p. 47.

se distraire de la solitude morose de Guernesey. Robelin ne manquait pas alors de l'inviter avec les quelques amis restés fidèles au maître, dont au premier rang Théophile Gautier, Meurice et Vacquerie (1). Et ces jours-là, comme de juste, on mettait les petits plats dans les grands.

« Notre camarade Berthe, la fille de Robelin, dit encore Judith Gautier, dirigeait les préparatifs et surveillait l'œuvre de Rosalie, sa vieille cuisinière grognonne, barbue et solennelle. Elle avait des talents de cordon bleu que l'ordinaire frugal de la maison utilisait peu et qui n'étaient mis à l'épreuve que dans les grandes occasions.

« Son chef-d'œuvre était un pâté fameux qu'elle mettait plusieurs jours à parfaire et qui, par ses dimensions, eût été digne d'être servi sur la table des Burgraves pour faire suite au « bœuf entier » ; il était succulent, délicat et d'une complexité savante.

« Les convives arrivaient séparément, Mme Victor Hugo toujours en retard ; elle s'excusait en racontant qu'elle avait dû pétrir de ses blanches mains une bonne pâtée pour Léda, la levrette de son fils Charles, qui ne confiait cette mission qu'à elle seule.

« Devant une glace elle arrangeait alors sa coiffure et cela lui prenait beaucoup de temps. Sous son chapeau, elle avait gardé ses cheveux roulés en papillotes ; elle les déroulait maintenant, les crêpait, disposant autour de son front bombé une auréole noire. Elle avait de larges yeux très sombres, un petit nez en bec d'oiseau, le menton fin et le teint très bistré. Bonne et charmante,

(1) Il ne se contentait pas de l'inviter à sa table, il lui donnait quelquefois l'hospitalité, comme en témoigne la correspondance d'exil de Mme Victor Hugo. Elle écrivait, en effet, de Guernesey à sa sœur Julie, le 18 octobre 1857 :

« Madame Meurice m'a écrit que Robelin mettait son logement à ma disposition. Je l'accepte et cela me vient en aide. Je vais répondre à Madame Meurice pour qu'elle remercie Robelin et lui dise que j'userai de sa bonne grâce. »

Et le 10 janvier suivant :

« ... Je serai à Paris avec Adèle du 20 au 25 janvier, tout est préparé pour notre départ, les malles sont descendues dans ma chambre, et voilà trois semaines que j'ai l'autorisation de mon mari d'aller te voir Cela n'a pas été sans peine. Moi partie, je te l'ai dit, ma maison est bouleversée. Ces Messieurs qui n'aiment pas les soins du ménage et qui trouvent la maison trop triste sans les femmes se sont décidés à aller manger à l'hôtel pendant mon absence... Je descendrai chez Robelin. » (Lettres inédites communiquées par M. Lefèvre-Vacquerie.)

mais distraite, perdue comme dans une sorte de rêve, n'étant jamais à ce qu'on disait (1)... »

Enfin l'on se mettait à table et, après avoir causé pendant deux heures du glorieux proscrit, on buvait en chœur à sa santé.

Cependant il vint un jour où Robelin connut la gêne et dut à son tour frapper à la bourse de ses amis. C'était après les événements de l'Année terrible. On sait qu'une loi de circonstance avait fait remise de leurs loyers aux petits locataires qui avaient subi le siège de Paris. Robelin perdit, de ce chef, une somme considérable et, de plus, les deux ou trois maisons importantes dont le prix de location aurait pu le dédommager, pendant un certain temps, restèrent inhabitées. Comme malgré tout il fallait vivre et faire face à ses engagements, il se souvint alors qu'il avait rendu plusieurs fois service à Victor Hugo et il lui demanda franchement de lui venir en aide. Mais la fourmi n'est pas prêteuse. Le Bonhomme dit même que c'est son moindre défaut. Victor Hugo, qui venait d'être expulsé de Bruxelles pour avoir ouvert sa maison aux réfugiés de la Commune, se trouvait à Guernesey quand il reçut sa lettre. Il lui répondit aussitôt :

« *Hauteville-House*, 10 *novembre* 1872.

« Mon cher, mon vieux, mon excellent ami, vos embarras ne sont rien près des miens. J'ai vendu ma rente italienne et j'ai engagé mes autres titres. Cependant voici : je puis disposer en ce moment d'une somme de 1.434 francs (traite sur Hetzel, échéance le 5 janvier), je vous l'offre. Si elle peut vous aider dans vos paiements, écrivez-moi un mot, j'endosserai la traite et je vous l'enverrai courrier par courrier. Vous m'enverrez en échange une traite de somme égale, sans intérêts, bien entendu, à l'échéance que vous voudrez. Ces 1.434 francs seront bien peu de chose, mais c'est tout ce que je puis en ce moment. Prenez, si cela peut vous servir.

« A vous du fond de mon cœur.

« VICTOR HUGO.

« *P.-S.* — A vous je dis tout. Depuis deux ans il m'est sorti des mains plus de trois cent mille francs. *Rien qu'en dons* (canons pour la défense de Paris, ambulances, blessés, pontons, prison-

(1) *Le Second rang du Collier*, p. 306.

niers, familles des condamnés, veuves et orphelins, Alsace et Lorraine, libération du territoire), j'ai donné plus de 35.000 francs, et cela continue. J'ai tout engagé, même ma maison. Je compte pour me dégager de ce chaos sur mon travail actuel : c'est pour cela que je suis à Guernesey. C'est avec les droits d'auteur de *Ruy Blas* et de *Marion de Lorme* que je compte payer toutes mes dépenses jusqu'au 1er mars, car ce qui me reste de revenu libre suffit à peine pour payer les rentes que je fais annuellement à mes enfants : 12.000 francs pour Victor, 12.000 francs pour Alice (1), 7.000 francs pour Adèle, pour les trois 31.000 francs. Vous voyez ma situation !

« Certes, j'eusse été bien heureux de demeurer dans une de vos maisons. Mais cela n'a pas dépendu de moi. Pourtant je me figure que cela finira par là. Je vous embrasse, cher ami (2). »

Ce dernier paragraphe demande une petite explication. Nous avons dit que Robelin possédait à Paris plusieurs maisons qui n'étaient pas louées. Victor Hugo, sollicité par lui, en aurait bien pris une, mais il paraît qu'avec son goût pour le moyen âge, Robelin les avait rendues à peu près inhabitables en leur donnant des toits à pic qui mansardaient tous les étages, et des tourelles où les escaliers avaient peine à tourner (3). Et c'est pourquoi Victor Hugo, ou plutôt Juliette Drouet, s'était pourvu ailleurs.

Quant aux embarras d'argent dont Hugo prétextait pour offrir à son ami une somme dérisoire, il faut croire que Robelin avait de sérieuses raisons pour en douter, puisque six mois après il revint à la charge, sans plus de succès, d'ailleurs.

« Mon bon Robelin, lui écrivait encore Hugo, le 1er mai 1873, je vois bien qu'il faut que je finisse par me confesser à vous. Je le fais de bonne grâce. Seulement gardez-moi le secret. Vous seul allez connaître ma situation à fond. La voici :

A la suite d'une liquidation désastreuse, j'ai dû prendre avec la Banque Nationale de Belgique les engagements que vous allez voir :

(1) La veuve de Charles, devenue un peu plus tard Mme Lockroy
(2) Voir *le Figaro* du 21 février 1891.
(3) *Le Second rang du Collier*, p. 47.

J'ai payé :

| | | |
|---|---|---|
| 1° Le 1er janvier 1873 | Fr. | 33.500 |
| Je paierai : | | |
| 2° Le 1er septembre 1873 | | 33.500 |
| 3° Le 1er mars 1874 | | 33.500 |
| 4° Le 1er septembre 1874 | | 33.500 |
| 5° Le 1er mars 1875 | | 33.500 |
| 6° Le 1er septembre 1875 | | 33.500 |
| | | 201.000 |

A ces 67.000 francs par an, ajoutez :

| | | |
|---|---|---|
| 1° Je donne à Victor | Fr. | 12.000 |
| 2° Je donne à Alice | | 12.000 |
| 3° Je donne pour Adèle | | 8.000 |
| Par an | Fr. | 32.000 |

Ses 32.000 francs joints aux 67.000 font 99.000 francs par an. A ces 99.000 francs ajoutez une petite institution que j'ai fondée ici pour l'enfance et qui me coûte par an 8.000 francs. Cela fait 107.000 francs que j'ai en ce moment à donner par an, avant de dépenser un liard pour moi-même et pour ma maison. Vous voyez que mes embarras, hélas ! valent bien les vôtres. Heureusement, j'ai eu *l'Année terrible* et *Ruy Blas*, l'an passé, et j'ai cette année *Marion de Lorme*, et j'aurai, je pense, l'année prochaine, *Le Roi s'amuse*. Sans quoi je ne m'en tirerais pas. Néanmoins, cher vieil ami, ne soufflez mot de tout cela et plaignez-moi de ce que je suis si empêché et surtout de ce que je ne puis vous venir en aide.

« Votre hôtesse de l'an passé (1) vous envoie ses plus affectueux souvenirs, et moi je vous embrasse de tout mon vieux cœur.

« VICTOR HUGO (2). »

Ces deux refus successifs ont de quoi vous irriter contre Hugo, lorsqu'on connaît sa véritable situation financière en 1872, car, en dépit de ses protestations, elle n'était pas telle qu'il l'exposait à Robelin. Je ne conteste pas ses charges, j'admets qu'elles pesaient

(1) Juliette Drouet.
(2) Voir *le Figaro* du 21 février 1891.

lourdement sur son budget annuel. Mais il exagérait singulièrement quand il se prétendait à la merci des directeurs de théâtres et du rendement de ses anciens ouvrages. Nous savons par une lettre de lui que lorsqu'il quitta la France en 1851, il avait mis de côté plus de trois cent mille francs (1), et que vingt ans après il avait plusieurs millions chez les Rothschild (2).

Il aurait donc pu, s'il l'avait voulu, venir en aide à son « vieil ami » Robelin. Mais il s'était fait une règle de bonne heure de ne prêter d'argent à personne. Il n'était guère donnant non plus, et quand il déliait les cordons de sa bourse, c'est qu'il était intéressé à le faire.

Sa conduite envers Robelin mit naturellement un peu de froid entre eux. Mais on passe tout aux grands hommes comme aux jolies femmes. Quand Victor Hugo rentra à Paris, Robelin, qui avait l'âme généreuse et qui avait fini par sortir d'embarras, retourna chez lui, et il ne fut question de rien.

A cette époque ils étaient les seuls survivants du Cénacle de *Joseph Delorme*. Victor Hugo, comme un chêne qu'on abat, avait vu tomber autour de lui toutes ses branches. Il avait perdu tour à tour sa fille Léopoldine, sa femme, son fils Charles, ses plus chers amis, jusqu'à ce bon Théo, qui lui fut si dévoué et qui mourut en son absence, au mois d'octobre 1872. C'était même Robelin qui avait fermé les yeux à Théo. Dès qu'il avait appris son état désepéré, il était accouru, s'était installé au chevet de son lit, malgré ses soixante-seize ans et ne l'avait plus quitté. « Il tenait dans ses mains, nous dit Bergerat, les mains refroidies du poète, et par une sorte d'instinct machinal allait de temps en temps se réchauffer à la cheminée et revenait prendre les doigts du mourant, comme s'il eût voulu suppléer à la chaleur qui les abandonnait (3). »

Onze ans plus tard, ce fut le tour de Victor Hugo. Cette fois Robelin n'eut plus à qui parler de son jeune temps. Que faire de la vie quand tout vous abandonne ? Sans appeler la mort, qui vient toujours à son heure, il mit toutes ses affaires en ordre en vue du grand voyage et il l'accomplit très doucement, sans s'en douter, le 5 juin 1887.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Voir dans sa *Correspondance*, la lettre qu'il écrivait, en 1845, au rédacteur du *Phare de la Loire*.

(2) Quand il mourut, en 1883, son avoir dans cette banque dépassait cinq millions. Je tiens ce renseignement de Paul Meurice lui-même.

(3) *Th. Gautier*, ses derniers moments, p. 229.

# Sur les bords du lac de Genève[1]

Aux vacances de 1876, il prit fantaisie à ma femme et à moi d'aller les passer sur les bords du lac de Genève, au lieu de nous diriger vers les grèves bretonnes comme nous avons l'habitude de le faire à cette époque de l'année. Une nuit de chemin de fer nous transporta à Genève, cité que j'avais déjà entrevue et dont la situation élégante m'avait charmé quelques années auparavant. J'dmirai de nouveau ses collines réfléchies dans l'azur de leurs eaux si limpides Je saluai d'un signe de tête le *Mont Blanc* avec un sourire qui semblait lui dire : « Tu m'attendras longtemps, je ne monterai à ton sommet que lorsque la vapeur y conduira comme au *Righi*, ou que tu auras un ascenseur. » J'eus quelque peine à découvrir au fond d'une boucherie, après avoir interrogé plusieurs bourgeois, les aigles entretenus aux frais de la ville, comme Berne entretient ses ours, aigles vivants représentant les anciennes armoiries nationales, et que m'avait signalés mon ami Malibourne (2), un de ces voyageurs exacts qui s'enquièrent des

(1) Nous empruntons aux papiers inédits d'Hippolyte Lucas, l'ancien bibliothécaire de l'Arsenal mort en 1878, le récit suivant d'un voyage qu'il fit en Suisse, à la fin de sa vie, ainsi que quelques lettres qu'il adressa, à la suite de ce voyage, à une jeune fille dont il encouragea les débuts littéraires

Ce sont les dernières pages écrites par ce délicat poète, doublé d'un érudit, dont Victor Hugo, son vieil ami, disait qu'il était « maître en poésie gracieuse et doucement profonde », et que Mérimée avait surnommé « le porte-drapeau de l'espagnolisme en France. » Son nom appartient de droit à l'histoire du romantisme.

(2) Ancien bibliothécaire à l'Arsenal.

moindres particularités, qui veulent voir et tout toucher du doigt. Je fis le pèlerinage obligé de Ferney et de Coppet remplis des souvenirs de Voltaire et de Mme de Staël, chers à tous les esprits lettrés. Sans être dévot, je remarquai avec déplaisir que l'église érigée à Dieu par Voltaire (*Erexit Deo Voltaire*), le philosophe qui a dit : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », était transformée en grange à foin. Entre autres détails curieux, je vis à Coppet des pupitres placés à toutes les embrasures des croisées d'un grand cabinet de travail, pour que Mme de Staël pût écrire debout, en se promenant, selon la spontanéité de son inspiration. J'y vis aussi le buste religieusement conservé de M. de Rocca, dernier ami intime de Mme de Staël. On assure qu'un mariage privé avait uni Mme de Staël à M. de Rocca. Ce dernier, disons-le en passant, a laissé deux volumes de Mémoires sur la guerre d'Espagne, de 1809 à 1813 ; on y trouve des détails piquants sur l'entrée des soldats français au *Toboso ;* ils appelaient du nom de *Dulcinée* toutes les femmes du pays, et les aventures de l'ingénieux hidalgo devinrent un trait d'union entre un régiment de hussards de notre armée et les habitants de cette partie de la Manche, bienfaisante popularité des œuvres du génie. Cervantes était le protecteur du petit bourg du *Toboso* (1).

Je me rendis de Coppet à Evian où je retrouvai quelques connaissances parisiennes notamment un de mes collègues de la bibliothèque de l'Arsenal, M. Faucheux, mathématicien distingué ; Rollé, homme d'esprit, mon ancien collaborateur au *National*, où il a tenu longtemps avec honneur le feuilleton de la critique dramatique, et l'architecte de l'Opéra, Garnier, que j'avais connu chez Théophile Gautier. Ce fut là que j'eus la douleur d'apprendre par les journaux la mort de Félicien David, compositeur aux mélodies orientales, émanations nées, diraient les poètes persans, des amours du rossignol et de la rose, et à qui j'avais fourni le sujet de *Lalla-Roukh* (2) dont, grâce à l'habileté scénique de mon collaborateur Michel Carré, il avait su tirer un merveilleux parti.

J'allai par le chemin de terre reconnaître les aspérités de *Meil-*

(1) Cf. un article intéressant de Lorédan Larchey sur le lieutenant Rocca dans la Bibliothèque des Mémoires du XIXe siècle.

(2) Lalla-Roukh, opéra com. en 2 act., paroles de Michel Carré et Hippolyte Lucas, musique de Félicien David, Théâtre de l'Op. Com 12 mai 1862.

*lerie*, mais, n'étant plus dans l'âge des passions, je ne songeai guère, comme Saint-Preux, au saut de Leucate, et ma pensée se reporta sur les dangers qu'avait courus Byron, en compagnie de son ami Shelley, dans une frêle embarcation poussée par un violent orage contre ces rocs à pic, géants dont les pieds s'enfoncent dans la plus grande profondeur du lac ; enfin, après avoir visité Chillon que Rousseau et Byron ont rendu célèbre, je me fixai pour quelques jours à Clarens, à l'hôtel Roy, habitation princière, qui domine l'embarcadère où s'arrêtent à tout instant des bateaux à vapeur inconnus à Jean-Jacques et même à Byron.

Je crus devoir, dès le lendemain matin, monter au *château des Crètes* où se trouve le fameux bosquet de Julie.

Une gentille Suissesse, probablement la fille du concierge, me conduisit dans le parc et m'expliqua avec conviction les scènes que l'imagination de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a placées dans cet endroit privilégié, et que je connaissais aussi bien que ma conductrice : je la laissai faire. Tout, dans sa conversation, était du temps de Rousseau ; les fleurs et les arbustes et jusqu'aux carpeaux qui se jouaient dans un petit bassin. Je ne pus pourtant m'empêcher de lui dire, en lui montrant une bande de petits lézards qui s'était enfuie à notre approche sous une pierre ensoleillée :

— « Sont-ils aussi du temps de Rousseau ? »

— Non, répondit-elle en souriant, mais voilà qui est bien du temps de Rousseau, et, en écartant avec les mains quelques branches dont les feuilles entrelacées cachaient la vue du lac, elle me désigna la *Dent du Midi* qui vous suit partout quand vous avez perdu de vue le Mont Blanc, et qui, si elle voulait mordre autre chose que les nuages (1), aurait sans doute à gloser sur plus d'un mystère semblable à celui de Julie et de Saint-Preux. — Oui, répartis-je, c'est un admirable spectacle.

Au sortir du parc, je rétribuai généreusement la peine de ma compagne et je m'arrêtai, en descendant du *château des Crètes*, au cimetière de *Clarens*, un des plus agréables du monde par ses délicieux ombrages, cimetière cosmopolite où je déchiffrai sur les tombes une foule de noms russes, anglais, polonais, italiens, américains, ce qui prouve que le monde entier fait escale à *Clarens* et que pas mal de citoyens de notre globe y ont conquis l'éternel

(1) Expression pittoresque de Victor Hugo à propos des *Dents d'Ochd*.

repos. Impossible d'ailleurs de choisir un séjour plus convenable pour vivre et pour mourir !

Lorsque je rentrai à l'hôtel *Roy*, à l'heure du dîner, j'aperçus en face de moi de l'autre côté de la table commune, une famille étrangère, composée du père, de la mère et de deux charmantes filles. Celle qui me faisait vis-à-vis me frappa par la vivacité de ses yeux noirs, pleins de pénétration, par la splendeur de sa brune chevelure et par l'originalité de ses manières. Après le dîner, j'allai fumer un cigare dans le jardin et, y ayant rencontré l'excellent M. Roy, je lui demandai s'il savait de quel pays étaient les nouveaux venus ; il me répondit que c'était une famille péruvienne, la famille X... qui avait déjà séjourné chez lui, que le père était extrêmement doux, la mère un peu fière, et que des deux filles, l'une, M^lle^ *Rebecca*, peignait d'une façon remarquable, et que l'autre, M^lle^ *Sara*, chantait, lisait ou écrivait toute la journée. Muni de ces renseignements, je ne tardai pas à entrer au salon où quelques préludes de musique s'étaient fait entendre et où je trouvai la connaissance établie entre ma femme et les personnes étrangères ; je vis même à la partition de *Lalla-Roukh* ouverte sur le piano, que mon *incognito* était trahi et qu'on m'attendait pour me faire une surprise. En effet, M^lle^ Sara, accompagnée par sa sœur, chanta avec une voix magnifique la ravissante romance du ténor. A la suite des compliments d'usage, la conversation s'engagea sur quelques espagnols habitant Paris que nous connaissions également, et entre autres sur Carlos d'Algarra dont j'avais facilité les débuts littéraires à l'Odéon, avant qu'il eût quitté le chemin du théâtre pour prendre celui de la finance et s'enrichir.

Les jours suivants, nous revîmes avec plaisir, ma femme et moi, l'aimable famille péruvienne. Nous nous retournions sur les bords du lac où l'on jetait du pain aux cygnes, ou sous les ombrages épais du jardin de l'hôtel Roy. Un matin, j'y rencontrai M^lle^ Sara absorbée dans la lecture d'un volume à couverture jaune qu'elle avait acheté à la gare du chemin de fer et qu'elle m'offrit en me disant : — Connaissez-vous cela ? Je lus le titre : *Les Moralistes Espagnols*. — Si je connais ce livre, repris-je, je le crois bien, c'est moi qui l'ai composé pour le libraire Hetzel. — Mais il est signé d'un autre nom que le vôtre ? — Cela ne signifie rien ; tous les jours on fait des ouvrages pour des collections du genre de celle-là sous une dénomination accréditée ; d'ailleurs ce sont des traductions de proverbes et d'extraits de morale. Rien d'original.

Je n'y aurais pas attaché mon nom. — Vous savez donc très bien l'espagnol ? Puisque vous le traduisez, pourquoi ne le parlez-vous pas avec nous ? — Parce que j'ai appris cette langue sans maître, à coups de dictionnaire, et que la prononciation me manque Nous autres Français, nous ressemblons tous plus ou moins au zouave qui, après un an d'occupation à Rome, s'étonnait que tous les habitants parlassent encore l'italien. Je lis seulement l'espagnol. — Puisque vous le lisez, voulez-vous que je vous prête un auteur nouveau, poète et romancier qui fait mes délices et sur lequel je désirerais bien avoir votre avis ? Je serais heureuse qu'il fut connu en France, il se nomme *Becquer*, il est mort dernièrement. — Je n'en ai pas entendu parler, mais, du moment que vous me le recommandez, je le lirai de la première page à la dernière

Le soir même, elle me mit entre les mains *Becquer* dont l'imagination me plut. Sans partager tout l'enthousiasme de M^lle^ Sara, je reconnus des qualités réelles et d'une saveur tout à fait espagnole. Je citerai particulièrement le *Bracelet d'Or* (l'azorca de oro): une maîtresse, que son amant trouve étrangement préoccupée, lui demande un bracelet d'or qu'elle a vu au bras de la vierge dans une chapelle de la cathédrale de Tolède, au bras même qui soutient l'enfant Jésus ; elle mourra de chagrin si elle n'a pas ce bracelet. S'imagine-t-on une situation plus terrible que celle de cet amant chevaleresque, mais honnête et bon catholique ? Quand je rendis l'ouvrage avec quelques mots d'éloge... — Peut-on le traduire ? me dit vivement M^lle^ Sara d'un air qui me faisait comprendre qu'elle avait envie d'entreprendre ce travail. — Assurément, c'est un joli collier de perles qui ne sont pas toutes de la même valeur, mais qui ont suffisamment d'éclat. Traduisez *Becquer* en faisant un choix dans ses légendes et dans ses poésies. — C'est que j'ai une peur folle de passer pour *bas bleu ;* en France on a bien vite abîmé une femme avec ce mot-là. — Ne craignez rien, c'est le pédantisme et la prétention qui font les *bas bleus*. On n'est pas chez nous si intraitable pour les œuvres littéraires des femmes qui n'affichent pas un orgueil masculin. Rappelez-vous l'écriture primitive de vos aïeules du Pérou. C'était un tissu de fils de différentes couleurs dont chacune avait sa signification. Faites votre broderie et, quand elle sera terminée, je la proposerai à Hetzel, homme de bon goût, écrivain lui-même très ingénieux, qui sans doute l'appréciera comme moi et lui donnera une place distinguée parmi les arabesques de sa librairie.

## LETTRES A MADEMOISELLE SARA X...

Paris, 1877.

Chère mademoiselle, vous qui chantiez si bien et avec tant de complaisance la romance de *Lalla-Roukh*, à Clarens, voulez-vous l'entendre demain à l'Opéra-Comique ? J'ai trois bonnes places à vous offrir dans une première loge, n° 28, pour vous, pour votre sœur et M. votre père, puisque Mme votre mère est brouillée avec les spectacles. Si vous acceptez tous les trois, il est inutile de me répondre.

Paris, 1877.

Que m'apprenez-vous-là ? Vous avez l'index à moitié écrasé. J'en suis vraiment désolé. Vous allez me faire souffrir de votre doigt presque autant que je souffre de ma jambe. Hier, je n'ai pu marcher de la journée.

Cet accident va mettre du retard dans la traduction de vos légendes. Je trouve *la azorca de oro* très jolie et très originale. Vous en aurez encore au moins trois à traduire avec quelques poésies de *Becquer*, pour compléter votre volume. Je ferai un petit avant-propos sur Clarens, sur notre connaissance et sur l'origine de la taduction. Vous signerez une petite biographie de *Becquer* et nous offrirons le volume à Hetzel qui a édité mes *Moralistes Espagnols*.

Paris, 1877.

Je vous envoie la petite introduction que j'ai écrite pour être mise en tête de votre traduction (1). C'est le récit fidèle de mon voyage en Suisse et de notre connaissance.Vous avez bien entendu le droit d'y changer tout ce qui ne vous plairait pas. Je vais un peu mieux à force de soins, mais je ne suis pas encore remis sur pieds.

Paris, 2 avril 1877.

Madame Hippolyte Lucas et moi, nous espérions bien vous voir demain soir au bal de la comtesse Pilté, mais ne soyez pas éton-

(1) Cette traduction ne devait pas voir le jour par suite de la mort d'Hippolyte Lucas.

née, si, à votre entrée, vous ne nous rencontrez pas pour vous présenter comme c'était notre intention. Par une coïncidence à laquelle nous ne nous attendions pas, Victor Hugo nous a fait prévenir aujourd'hui qu'il recevrait demain lundi, dans la soirée, ses meilleurs amis, à propos du mariage de sa belle-fille, Mme Alice Hugo, avec Lockroy, mariage qui a lieu le lendemain mardi. Il nous est impossible de ne pas aller lui serrer la main. Veuillez avoir la bonté de prévenir Mme Pilté que nous n'arriverons guère chez elle avant minuit. M. votre père et vous serez parfaitement reçus par la comtesse et par son fils et vous aurez déjà dansé plusieurs contredanses, lorsque nous aurons le plaisir de vous retrouver.

Paris, 15 juillet 1877.

Ma femme, souffrante depuis quelques jours, me prie de vous remercier de vos témoignages de sincère amitié, et moi j'ai à vous remercier de mon côté de toutes les câlineries dont vous avez la bonté de la charger pour moi. J'ai bien besoin d'être câliné, je vous assure, obligé que je suis de prendre garde au moindre courant d'air. Oh ! comme il est triste de vieillir et de s'en apercevoir ! Nous allons très probablement, dès que ma femme ira un peu mieux, partir pour l'Angleterre où nous resterons une quinzaine de jours ; de là, nous irons dans mon pays, à Rennes, où mes affaires m'appellent. C'est ainsi que se passeront nos vacances cette année. La Suisse me fera bien défaut ; mais j'espère que j'y retournerai l'année prochaine ; malheureusement, vous n'y serez plus.

Je n'ai pas besoin de vous exprimer quels sont mes sentiments à votre égard et quel plaisir je prenais à rétablir dans une juste mesure vos vers français qui ne manquaient pas d'ailes, mais qui, quelquefois, avaient trop ou pas assez de pieds.

Paris, 1877.

J'accepte à cause de la dédicace le beau livre que vous m'envoyez, mais je suis véritablement confus de cette prodigalité. Vous êtes trop généreuse et vous me donneriez le Pérou, si vous l'aviez apporté avec vous.

J'ai fait des recherches sur l'édition des œuvres de Théophile de Viau ; elle a paru, en 1855, dans la collection Janet de la bibliothè-

que elzévirienne, avec une notice très détaillée de M. Alleaume, 2 vol. in-12. Je suis un peu de l'avis du vieux libraire qui ne vous a pas engagée à lire ce poète peu convenable pour une jeune fille, car les pièces attribuées à Théophile sont pleines de mots grossiers et licencieux. Je vous engage plutôt à lire l'article que Théophile Gautier lui a consacré dans ses *Grotesques*, un volume que vient de rééditer la librairie Charpentier.

S'il vous prenait fantaisie de faire la Gavotte qu'on vous demande pour la mettre en musique, envoyez-la moi, je la mettrai sur ses pieds, si par hasard elle n'y est pas. Ne prenez pas du reste au sérieux mes critiques sur vos vers et continuez à en faire; c'est un excellent exercice.

Paris, 31 mars 1878.

Je lirai avec attention votre traduction de *Becquer* pourvu qu'elle soit plus déchiffrable que votre lettre. Votre écriture a certainement très bon air, mais vous mettez une certaine nonchalance dans la liaison des mots qui la rend par moment très difficile et force à deviner le sens plutôt qu'à le comprendre tout de suite. Je vous vois d'ici rire de moi. Quand on écrit si mal, on ne devrait pas faire de reproches aux autres. Nous vous regretterons vivement mardi. Le carême est impitoyable chez vous, c'est du moyen-âge. J'espère que nous aurons de meilleures occasions de nous revoir. Ma santé ne vaut plus rien, hélas !

Paris, 18 juillet 1878.

Votre lettre n'a fait que me prévenir, car j'allais vous écrire pour vous demander de vos nouvelles. Vous êtes en plein patois et vous en garderez quelque chose dans les premiers moments de votre retour comme les personnes qui ont parlé à des sourds crient à tue-tête : « Comment vous portez-vous ? » Vous patoiserez involontairement, mais cela passera vite.

Je ne connais pas la vallée où vous résidez, mais je sais que le pays est charmant d'aspect et les maisons en amphithéâtre ont bien leur agrément quand on les voit d'en bas et qu'on n'est pas obligé d'y monter.

J'allais mieux quand j'ai eu le plaisir de vous voir, mais il y a eu rechute dans ma maladie. Je me suis retrouvé durant trois

jours avec les mêmes douleurs. J'ai repris un peu de calme depuis hier et je regrette fort de ne pas être en Auvergne avec vous. On me recommande de marcher beaucoup, de faire de longues promenades. Ma guérison est à ce prix. Cela est bien facile à dire. Le paralytique auquel, sur les degrés du Temple, le Christ disait : « Jetez-là vos béquilles et marchez ! » se levait et marchait, mais c'était un miracle et on n'en fait plus. Mon médecin qui me dit de marcher ne me donne pas de jambes.

C'est trop vous parler de moi, parlons de vous. Je crois que vous avez renoncé à votre traduction de *Becquer ;* vous n'y mettez pas un grand zèle. Rien n'est plus ennuyeux que de traduire, même de l'espagnol, et je comprends que vous vous arrêtiez en chemin. Vous avez mieux que cela à faire, ne fût-ce que de chanter la messe pour des oreilles auvergnates. Je suis occupé à lire les deux gros volumes de Taine sur l'ancien régime et sur la révolution. Je viens d'achever le premier qui est très bien fait. On y voit bien clairement annoncé l'effondrement de l'édifice monarchique et de toute l'ancienne société française. C'était inévitable. On prétend que dans son second volume il a pris parti contre la révolution. Après le premier volume, cela me paraît impossible : Quelque désastreuse qu'ait été, à beaucoup de points de vues, la révolution française, elle a été et elle demeurera toujours un grand bienfait, un des plus éminents progrès de la civilisation. Il faut jeter un voile sur ses crimes et ne considérer que ses résultats si avantageux pour l'humanité.

Madame Hippolyte Lucas vient de me quitter pour aller à l'exposition. Je partirai de Paris sans avoir pu m'y rendre et je serai regardé comme un sauvage dans mon pays. Tant de gens, même malades, font des centaines de lieues pour se faire traîner à l'exposition et moi qui suis à Paris, je ne verrai rien. C'est vraiment à dépiter, moi qui suis naturellement curieux. Faites une bonne provision de santé. Je griffonne encore plus que vous et vous aurez peine à me lire.

Le Temple du Cerisier, 19 août 1878.

Je suis heureux d'apprendre que vous allez bien. C'est bien assez que la maladie vienne frapper les gens inoffensifs et les mette dans l'état où je suis toujours. J'ai honte de ne vous écrire que pour me plaindre. Je ne vais guère mieux ; je suis cloué par le rhumatisme sur un fauteuil ou sur une chaise longue. Ma belle

fille qui est venue me voir à la campagne m'a apporté, ces jours-ci, un hamac de l'exposition qui me procure quelque soulagement au milieu de mon jardin, les jours de soleil. Je puis à peine écrire et, comme vous vous en apercevrez, je n'ai ni plumes ni encr. possibles. La douleur m'empêche même de lire. Avant de partir de Paris, j'avais achevé le second volume de Taine que j'ai trouvé d'un très mauvais esprit. Les faits y sont groupés dans une intention hostile à la révolution.

Ecrivez de vous-même, ne traduisez plus. Vos pensées sont originales et vos expressions sont pittoresques. Je voudrais pouvoir vous servir d'intermédiaire pour le *Figaro*, mais je ne suis plus avec le Directeur dans les termes où j'ai été autrefois. Nous tâcherons de trouver un autre journal. Portez-vous bien, c'est l'important, et surtout restez jolie comme vous l'êtes : c'est la mission de la femme quand elle est jeune.

Paris, 14 octobre 1878.

La maladie pire que la mort, voilà mon excuse de ne pas vous avoir écrit. Je n'ai pas touché une plume depuis plus d'un mois. Le dégoût de la vie m'a envahi. Je suis tombé dans un abattement profond, je ne fais rien, je ne pense à rien, je végète et je souffre. Je suis rentré à Paris, sans que la campagne m'ait produit aucun bien-être, et je ne suis que douleurs de la tête aux pieds. Je passe des nuits affreuses, sans sommeil, obligé de me relever dix-sept fois par nuit pour changer ma jambe droite de place et obtenir un certain soulagement de quelques minutes ; jusqu'à ce que l'opium, qui a en lui une vertu dormitive comme disent les médecins de Molière, finisse par m'engourdir. Oh ! si l'on me photographiait quand je me relève, le corps enveloppé de tricots de toutes couleurs, avec mon bonnet de nuit surmonté d'un capuchon des Pyrénées qui me retombe sur les épaules, et que vous puissiez me voir (j'en serais au regret), vous auriez pitié de l'humanité souffrante.

Je me suis reproché souvent dans mes longues nuits de ne pas vous avoir répondu, et je me promettais de le faire le lendemain. Je vous vois alerte et bien portante ,à l'hôtel national de Montreux et cela redouble mes ennuis. Je vous retrouve dans le cadre où je vous ai vue, à Clarens, et je me dis que je vous ai rencontrée trop tard pour jouir du plaisir de correspondre avec vous comme Mérimée avec son inconnue.

Je n'ai pas peur de la mort, mais je tiens encore à la vie. Je me trouve dans toutes les conditions d'une heureuse vieillesse grâce aux soins dévoués qui m'entourent. Votre affection ajoute à tout cela un charme de plus. Je vois bien qu'il faut renoncer à tous ces bonheurs-là. J'ai fait quelques vers pour ma belle-fille sur un voyage projeté en Espagne ; je sais les faire copier et je vous les enverrai Ce sont peut-être les derniers vers que je ferai.

Paris, 25 octobre 1878.

Je dormais lorsque votre commissionnaire est venu demander de mes nouvelles. On n'a pas voulu me réveiller. Quelque précieux que soit le sommeil, je regrette de ne pas avoir répondu tout de suite à votre bienveillant intérêt. Je vais un peu mieux depuis quelques jours et je m'apprête à aller faire un tour à l'exposition que je n'ai pas encore vue. Je me ferai traîner en petite voiture.

Je ne prie plus, hélas ! comme tous les pécheurs endurcis de notre époque, mais je ne refuse pas vos prières. Adressez-vous à celui qui faisait marcher les paralytiques sur les degrés du Temple de Jérusalem, il vous entendra peut-être, moi, il ne m'entendrait pas. Je voudrais bien vous faire voir Polyeucte et je prierai ma belle-fille de vous envoyer des places dans sa loge un de ces lundis. Quant à moi j'attendrai encore longtemps : une soirée à l'Opéra me fatiguerait beaucoup.

Paris, 1er novembre 1878.

Envoyez-moi vos vers de Montreux. Laissez-moi tremper le bord de mes lèvres dans votre petit verre. Je suis comme les démons de l'enfer qui demandent pour se désaltérer une goutte d'eau du paradis ; je n'en serai pas moins très sévère à la correction, car je ne puis supporter une faute de langue ou de prosodie Je les corrige même dans les livres. C'est plus fort que moi ; c'est une manie.

Je suis tantôt bien, tantôt mal, retombant après un moment d'espoir et très maussade pour les personnes qui viennent savoir de mes nouvelles. J'écrirais volontiers sur ma porte comme Latouche, un écrivain original, ami de George Sand : « Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir. » J'ai très mal reçu ces jours-ci une dame que j'aime pourtant beaucoup, parce qu'elle est gaie, et qui s'en est allée

toute scandalisée de mon accueil en se promettant de ne plus revenir. Ma pauvre femme est bien fatiguée, elle me soigne avec un zèle et un dévouement admirables. Je ne suis pas encore redescendu à la bibliothèque et je ne sais si j'y descendrai avant quinze jours encore (1).

Pour faire un échange avec vous je vous envoie les vers que j'ai composés pour ma belle-fille. Nous reparlerons plus tard de Polyeucte et d'une combinaison qui puisse vous faire aller l'entendre.

HIPPOLYTE LUCAS.

(1) Cette lettre est la dernière qu'ait écrite Hippolyte Lucas, qui mourut le 14 novembre 1878.

# VARIA

## I

## LE MARIAGE PROTESTANT DE LAMARTINE

Sous ce titre on lit dans la *Gazette de Lausanne* du 26 novembre 1911 :

Comme il est universellement connu, Alphonse de Lamartine épousa à Chambéry, le 6 juin 1820, une jeune Anglaise, M^lle^ Marianne-Elisa Birch.

M^me^ Birch, protestante convaincue et anglicane rigide, s'opposa énergiquement à ce mariage. Quoique pour elle la question religieuse primât, elle objecta aussi que Lamartine était sans fortune et sans situation. En outre, il jouissait d'une réputation de mauvais sujet qui, quoi qu'elle ne fût pas pour lui nuire aux yeux de la jeune fille, n'était guère pour le recommander à la mère.

Mais les amoureux s'entêtaient. Lamartine comptait sur la fortune que lui apporterait l'étrangère pour lui ouvrir les portes de la carrière diplomatique dans laquelle, depuis de longues années, il ambitionnait d'entrer. « Il va d'un mariage pour moi à présent d'obtenir quelque chose dans cette diplomatie », écrivit-il le 10 décembre 1819, à sa protectrice la marquise de Raigecourt. Trois mois auparavant il avait écrit à son amie intime, M^lle^ de Canonge, lorsque son projet menaçait de tomber à l'eau : « ... Cela me désole, sans que je sois le moins du monde ce qu'on appelle amoureux. Mais la chose était bonne et raisonnable. C'était tout ce que je pouvais espérer. » Amoureux, non, la blessure causée par la mort de M^me^ Charles (*Elvire*) saignait encore, et saigna toujours,

hélas ! Mais il fallait mettre une fin à cette vie d'oisiveté qui pesait si lourd, à cette gêne continuelle qui entravait à chaque pas son existence et coupait les ailes à ses ambitions les plus légitimes.

Mais s'il répugnait à Mme Birch de donner sa fille à un «papiste», la famille Lamartine aussi se montra d'une intransigeance absolue. Le prétendant s'efforça donc de vaincre les scrupules de la jeune fille et de l'amener à embrasser le catholicisme. L'amour aidant, la conversion ne fut pas difficile. « Je l'ai déterminée à se faire catholique, mais la mère est dans le désespoir et nous refuse tout consentement », écrivit-il encore, de Milly, à la fin de l'année 1819, à la marquise de Raigecourt.

Le succès extraordinaire du petit volume intitulé *Méditations poétiques* (13 mars 1820) et la nomination simultanée de l'auteur au poste d'attaché d'ambassade à Naples ébranlèrent en partie les répugnances de Mme Birch. Restait l'insurmontable obstacle de la différence des cultes. On décida de passer outre. « La jeune personne vient de faire son abjuration secrète », écrit Lamartine à M. Eugène de Genoude, de Chambéry, le 13 avril 1820. De sorte que quand Mme Birch donna enfin, ou se laissa arracher, son consentement au mariage, elle ignorait la conversion de sa fille, et croyait à une union mixte. Ce ne fut que le 20 mai 1820 que Lamartine put écrire, de Genève, à son ami d'enfance Aymon de Virieu :

J'avance péniblement et lentement dans mon grand œuvre, mais j'avance enfin. Mon contrat est signé, nous sommes fiancés, nous allons nous marier à Chambéry : d'ici à huit jours nous revenons nous marier à l'anglaise ici, et nous partons immédiatement. Nous sommes venus depuis trois jours faire des emplettes de voitures et de quelques cadeaux que nous faisons à nos parents réciproques. J'étais dans l'impossibilité de faire moi-même des cadeaux d'usage à ma future, n'ayant rien reçu *ad hoc* de mon père. J'ai heureusement rencontré ici hier, M. Delahante. Nous avons couru ensemble, et j'ai acheté une parure charmante que j'offre ce matin comme une surprise. Cela me ravit.

Et il ajoutait :

J'aime décidément ma femme, à force de l'estimer et de l'admirer. Je suis content, absolument content d'elle, de toutes ses qualités, même de son physique.

C'est tiède, mais c'était sincère ; de passion l'amant d'*Elvire* était à jamais incapable : il ne pouvait devenir que tout juste amoureux de sa femme.

Donc, le mariage suivant le rite catholique eut lieu le 6 juin 1820, dans la chapelle du Château, à Chambéry. Jusqu'aujourd'hui cependant les biographes du grand poète lyrique ne possédaient aucune pièce officielle, aucun document authentique, ayant rapport, de près ou de loin, au « mariage à l'anglaise » dont il est question et dans la correspondance de Lamartine et dans le journal intime de sa mère que le fils édita et publia sous le titre *Le Manuscrit de ma Mère*. Et encore, dans la version que nous a donnée Lamartine, cette mention est-elle des plus laconiques : « Alphonse, sa femme et sa belle-mère sont partis, après la double cérémonie de Chambéry et de Genève pour l'Italie », fait dire le fils à sa mère (*cf. op. cit.*, p. 237). Nous verrons plus loin de quelles omissions et de quels oublis voulus il est capable.

xxx

Aiguillonné par mon ami M. Léon Séché, l'auteur si apprécié de nombreuses études sur l'histoire du romantisme, j'ai réussi après de longues recherches à mettre la main sur le document introuvable.

Dans son récent livre *Les Amitiés de Lamartine*, M. Léon Séché imprime une lettre de M. François Chaponnière, rédacteur de la *Semaine Religieuse*, de Genève, datée du 25 octobre 1909. Il s'agit de l'impossibilité de trouver aucun document prouvant la prétendue cérémonie religieuse à Genève :

« J'avais fait, de mon côté, écrit M. Chaponnière, une petite enquête sur ce point. Or, j'ai appris que M. Ernest Naville (associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques) se souvenait que ce mariage avait été béni, non par un clergyman anglican, mais bien par un ministre de l'église nationale protestante de Genève, M. Edouard Diodati officiant bien, dans cette circonstance, à la chapelle de l'Hôpital. En 1820, M. Diodati (né en 1797) venait d'échanger les fonctions de pasteur de campagne contre celles de bibliothécaire de la ville. Il devait occuper plus tard la chaire de littérature moderne, puis celle de théologie pra

tique et d'apologétique à l'Académie de Genève. C'était un homme extrêmement cultivé, d'un esprit encyclopédique, qui avait des relations littéraires à Paris et des accointances en Angleterre. Il savait fort bien l'anglais et pouvait sans doute officier au besoin. dans cette langue. Sa femme, née Vernet, était une sœur de la baronne Auguste de Staël. M. Ernest Naville, né en 1816, fut, à l'époque de ses études académiques, vers 1835, le pensionnaire de M. Diodati et le familier de sa maison. Il est probable que c'est des lèvres mêmes de cet ecclésiastique qu'il a recueilli le récit du mariage protestant de Lamartine. Bien qu'il ait 92 ans, ses souvenirs sont encore assez nets. »

M. Léon Séché exclame :

« Je le veux bien, cependant un autre de mes correspondants de Lausanne, M Remsen Whitehouse, qui est un dévot de Lamartine et qui est lié avec le comte Gabriel Diodati, m'assure que le mariage du grand poète ne fut béni ni par le pasteur Martin ni par le pasteur Diodati. Auquel croire ? (*Cf. op. cit.* p. 171.) »

En effet, mes investigations personnelles quoique restées négatives me laissaient la conviction intime que les époux Lamartine s'étaient adressés à un compatriote de la mariée pour l'accomplissement de la cérémonie « à l'anglaise ».

M. Louis Naville, à qui je m'étais adressé par l'aimable entremise de M^me^ Ernest Picot, femme du distingué juge fédéral, écrivait :

Je viens de questionner M. Eugène Ritter au sujet du mariage de Lamartine à Genève, il m'a répondu qu'il avait fait une enquête à ce sujet, soit dans les archives du Consistoire ou autres, soit auprès des personnes d'âge qui auraient pu conserver un souvenir de cet événement ; qu'il n'avait rien trouvé, et supposait que la cérémonie devait avoir eu lieu dans une maison privée, et tout cela il y a peut-être quarante ans (tout cela = son enquête)... (*Lettre du 28 février 1908.*)

Quelques jours plus tard M. Naville suppléa très courtoisement à cette information par l'avis suivant :

« Il me paraît probable que l'abbé Vuarin sachant que Mlle Birch avait à l'insu de sa mère abjuré le protestantisme, aura dit aux fiancés : « Faites la simagrée d'un mariage protestant pour calmer les scrupules de Mme Birsh. » Très probablement on trouverait dans les papiers de la cure de Genève des notes relatives à cette négociation, mais très probablement aussi, à cause de son caractère un peu louche, un peu clérical, la cure ne les livrera pas (*Lettre du 4 mars 1908.*) »

Cependant, sur ces entrefaites, une lettre charmante m'arriva de Genève, de la plume de Mme Michel Chauvet, née Hentsch-Viollier, mère de Mme Picot à qui je dois une reconnaissance toute particulière. Mme Chauvet me confirma encore dans mon opinion que la cérémonie avait eu lieu devant un pasteur anglais :

« La bénédiction du mariage, écrivait-elle, eut lieu dans la chapelle de l'Hôpital — on la prêtait alors au culte anglican — la chapelle de la rue du *Mont-Blanc* n'était pas bâtie — elle le fut beaucoup plus tard sur les terrains des fortifications. La cérémonie fut célébrée selon le rite anglican et par un clergyman anglais. On disait que la mère anglaise n'était pas ravie du mariage de sa romanesque fille. Je me souviens vaguement que le Dr Charles Coindet a soigné la fiancée ; je me ferais redonner les détails par Adèle Hentsch, et si cela vaut la peine je les transmettrai. »

Puis ma gracieuse correspondante ajoute :

« Lamartine a fait avec ma tante Aline (Mlle Aline Vernet) et mon arrière-grand-père (M. Viollier), une cure à Aix, et avait enchanté mes grands-parents, étant rempli d'attentions pour eux, les voyant et leur lisant ses vers. C'était alors un bouillant légitimiste. J'ai un exemplaire des *Essais* de Montaigne qu'il a acheté pour mon arrière-grand-père, car tous deux appréciaient cet ancien moraliste. C'est dans ce temps qu'il se promenait avec *Elvire* sur le lac où l'on n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence les flots harmonieux... »

Comme il ressort de ces communications la légende du mariage protestant de Lamartine était fortement enracinée à Genève : per-

sonne n'en savait rien de précis, mais tout le monde en avait vaguement entendu parler.

A quelle porte frapper ? C'est en vain que je me suis adressé au pasteur anglais actuellement en fonctions à Genève. Le révérend M. Granger me communiqua la mention laconique relevée sur la page du registre des baptêmes, mariages et enterrements de l'année 1835 : « Le registre précédemment utilisé fut perdu par la négligence de celui aux soins de qui il était confié. » (*Lettre du 24 mars 1908.*)

xxx

Au mois d'octobre dernier je me trouvais à Mâcon. Au cours d'une visite chez Mme de Parseval, née Léontine de Pierreclos, et petite-nièce de Lamartine, la gracieuse châtelaine de *Belair* me mit entre les mains les précieux petits cahiers qui composent le *Journal intime* de Mme de Lamartine mère. Or, depuis la publication du très sérieux travail de M. Pierre de Lacretelle : *Les Origines et la Jeunesse de Lamartine* (1911) chacun sait que les très écourtés et très remaniés fragments publiés par le poète sous le titre *Le Manuscrit de ma Mère*, rendent la valeur documentaire de ce volume tout à fait négligeable « tant les suppressions et les additions qu'il y fit sont considérables » (*cf. op. cit.*, p. IX). Dans le texte publié par Lamartine on lit, comme nous l'avons dit plus haut : « Alphonse, sa femme et sa belle-mère sont partis, après la double cérémonie de Chambéry et de Genève pour l'Italie. » Mais le manuscrit est bien plus explicite. Après avoir donné force détails sur la cérémonie catholique à Chambéry la mère poursuit :

« La mariée s'est mise en toilette de voyage et mon fils, sa belle-mère et sa femme, sont partis pour Genève, où l'on avait décidé qu'il était nécessaire, pour les biens qu'ils avaient en Angleterre, ou qu'ils pourraient avoir un jour, qu'ils allassent faire la cérémonie anglicane, mais en déclarant bien qu'ils étaient tous les deux catholiques (car ma belle-fille avait déclaré son changement de religion à sa mère) et qu'ils n'entendaient point faire de ceci acte religieux mais une faveur aux lois civiles de l'accepter. C'est ce que mon fils a fait publiquement.... (1) »

(1) Ce passage a été communiqué à M. Léon Séché par M. Duréault secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, et se trouve inséré dans son volume qui vient de paraître : *Les Amitiés de Lamartine*.

Après avoir pris connaissance de ce fait je me suis dit que décidément j'avais fait fausse route, et que la prétendue cérémonie anglicane n'était autre qu'une formalité devant le consul britannique à Genève. Jamais, me dis-je, un pasteur ne consentirait à bénir l'union de deux catholiques qui « n'entendaient point faire de ceci acte religieux mais une faveur aux lois civiles de l'accepter. »

C'est du côté civil et purement officiel que je dirigeai ensuite mes investigations. Faisant suite aux recommandations de S. E. M. Esme Howard, ministre de la Grande-Bretagne à Berne, je m'adressai au *Registrar general*, à Somerset House (Ministère de l'intérieur) à Londres. Ce fonctionnaire me renvoya sans hésiter aux archives de l'évêque de Londres. Malgré mon scepticisme je profitai d'un voyage en Angleterre, la semaine dernière, pour me rendre aux informations à Dean's Court, près St-Paul. On jugera de ma stupéfaction et de ma joie, lorsqu'en feuilletant un petit volume en maroquin rouge qu'on avait placé entre mes mains, mes yeux tombèrent sur le titre :

*Vol. 2. Register of Baptisms, etc., belonging to the English Chapel, Geneva 1820.*

*Baptisms, Burials and Marriages. Fol. 29.*

C'était indubitablement le volume qui manquait à la collection de l'Eglise anglicane à Genève. La preuve s'étalait sous mes yeux, car je lisais vers le milieu du cahier :

*Monsieur Alphonse Marie Louis Delamartine, of Macon, in France, departement de Saone, and Marianna Eliza Birch of Cumberland St London, were married in the Chapel of the Hospital at Geneva on the Eighth of June One thousand Eight hundred and twenty by me Geo. Rooke, Rector of Yardley Hastings in the County of Northampton England. Signed : Alphonse Delamartine — Marianna Eliza Birch. In the presence of. W. Coxhead Marsh, Patrick Clason.*

La copie officielle de cet acte, en ma possession, est certifiée par Harry W. Lee. Registrar, le 14 novembre 1911.

Comment le révérend M. Rooke avait-il pu concilier avec sa conscience de prêtre la célébration d'une cérémonie religieuse dans laquelle les deux participants déclarèrent nettement et publiquement ne chercher qu'un intérêt purement matériel ? Est-ce que Mme de Lamartine aurait été induite en erreur en attribuant à son fils l'intention d'une action presque sacrilège ? Ou Lamartine lui-même a-t-il voulu donner le change à cette mère si pieuse et si

profondément catholique, en prétendant n'accomplir qu'un acte officiel et sans signification religieuse ?

C'est ce que l'enquête que je poursuis me permettra peut-être d'établir plus tard.

REMSEN WHITEHOUSE.

Voilà donc enfin élucidée une question qui préoccupait depuis longtemps les amis de Lamartine. J'en sais pour ma part beaucoup de gré à M. Remsen Whitehouse. On voit mieux à présent « le bourbier » d'où M. Vuarin tira le grand poète en cette affaire singulièrement épineuse. M^lle^ Birch, comme je l'ai dit dans *les Amitiés de Lamartine*, devait avoir des scrupules pour reparaître devant un ministre protestant, après avoir abjuré la religion réformée, d'autant que sa mère devait l'accompagner au temple. M^me^ de Lamartine prétend que sa bru avait avoué son abjuration à M^me^ Birch. Moi, j'ai des doutes à cet égard, et jusqu'à preuve du contraire il est permis de penser que la cérémonie de Genève n'avait d'autre but que de rassurer M^me^ Birch. En tout cas, je suis de l'avis de M. Naville : évidemment pour M. Vuarin ce mariage *à l'anglaise* n'était qu'une simagrée, et c'est dans ce sens qu'il avait dû chapitrer M^lle^ Birch.

L. S.

II

## CHATEAUBRIAND ET VICTOR HUGO

I

Sainte-Beuve, dans l'ouvrage pénétrant, malicieux et souvent injuste qu'il a consacré à *Chateaubriand et son groupe littéraire*, a relevé, à plusieurs reprises, l'influence que l'auteur du *Génie du Christianisme* a exercée sur Lamartine. Il y aurait un chapitre d'histoire littéraire à écrire, et qui ne serait pas moins curieux, sur l'influence de Chateaubriand sur Victor Hugo. Elle fut plus grande et plus durable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Il ne suffit pas,

en effet, de la limiter aux œuvres de jeunesse dans lesquelles Victor Hugo affirma ses sentiments catholiques et ses opinions royalistes, Elle s'est prolongée jusque dans l'âge mûr. L'auteur de *Choses Vues*, apprenant qu'une des « splendeurs du siècle » venait de s'éteindre, quittait, le 5 juin 1848, l'Assemblée Nationale pour faire à l'illustre mort une suprême visite. Il devait cet hommage à celui dont la gloire consacrée avait protégé son génie naissant. L'empreinte qu'il en avait reçue était assez profonde pour ne pas s'être effacée encore. Trois ans plus tard, elle se retrouvait dans un des plus merveilleux épisodes de l'*Expiation* : M. Victor Giraud a fait à cet égard des rapprochements, un peu forcés parfois, mais qui dénotent de bien curieuses réminiscences.

C'est surtout sur les débuts de Victor Hugo que l'action de Chateaubriand fut décisive. Elève de la pension Cordier, et âgé de 14 ans, il avait écrit, en 1816, sur un de ses carnets d'écolier : Je veux être Chateaubriand ou rien. En 1819, le *Lycée Français*, dont la devise était : *dulces ante omnia musæ*, publiait une élégie intitulée : *La Canadienne suspendant au palmier le tombeau de son nouveau-né*. Ces vers furent reproduits en 1825, dans les *Annales Romantiques* avec une note curieuse : « Cette jolie pièce, que M. Victor Hugo a composée en 1819, n'a pas été jugée digne par lui d'être insérée dans les éditions de ses poésies qui ont été publiées. Nous ne doutons pas que le lecteur ne nous sache gré d'avoir été moins sévère que le jeune poète. » Ces vers, faciles et tendres, qui ne méritent pas l'oubli, procèdent visiblement de l'émouvant épilogue d'*Atala* où une Indienne pleure son enfant mort, « qu'elle a placé dans la demeure des petits oiseaux. » C'est la première inspiration de Chateaubriand qui s'avoue dans une pièce de Victor Hugo.

Au cours de cette même année, le poète donnait une ode nouvelle : les *Destins de la Vendée*. Elle était dédiée à M. le vicomte de Chateaubriand. Cette dédicace dépassait la portée d'un hommage ; elle disait une inspiration. La première strophe évoquait le souvenir de la « muse sacrée » qui avait dicté *Les Martyrs*. Même une note établissait un rapprochement entre un passage du poème de Chateaubriand et le début de l'ode.

« Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? » (*Martyrs*, livre XXIV.)

Qui de nous, en posant une urne cinéraire,
N'a trouvé son ami pleurant sur un cercueil ?
Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère
Qui de nous n'a mené le deuil ?

La deuxième strophe empruntait à Chateaubriand une inspiration qui commandait le plan même et les développements de l'ode.

Depuis, à nos tyrans rappelant tous leurs crimes,
Et vouant aux remords ces cœurs sans repentir,
Elle a dit : « Dans ces temps la France eut ses victimes,
Mais la Vendée eut ses martyrs ».

Chateaubriand venait, en effet, de publier (juillet 1819) dans la quarante-quatrième livraison du *Conservateur Politique* un article enflammé ! *Ce que la Vendée a fait pour la monarchie. Ce que la Vendée a souffert pour la monarchie. Ce que les ministres du roi ont fait pour la Vendée.* L'ode du jeune Hugo avait trouvé dans ce libelle violent et vengeur sa source, son occasion et quelques-uns de ses motifs.

Je ne crois pourtant pas que l'ode sur *Les Destins de la Vendée* ait suffi à créer des relations personnelles entre Victor Hugo et Chateaubriand. Et voici le témoignage sur lequel s'appuient mes doutes. Les trois frères Hugo avaient fondé, en décembre 1819, un journal qu'ils appelaient le *Conservateur Littéraire* pour bien montrer la fidélité d'admiration et la communauté d'opinion qui les rattachaient au *Conservateur Politique*. Celui-ci, glorieux aîné, fit au cadet naissant les honneurs d'un éloge peu banal. Il disait comment les trois frères avaient voulu acquitter envers « la mère distinguée » qui les avait élevés « une dette aussi sacrée que douce ».

Le *Conservateur Littéraire* est rédigé par trois frères, MM. Hugo dont l'aîné à peine a 20 ans et dont le plus jeune n'en a que 17. Celui qu'on distingue par le nom de Victor était déjà connu par une ode sur *La Vendée* et par une satire sur le *Télégraphe*. Il y a, dans cette honorable entreprise, quelque chose de plus intéressant et de plus touchant encore, c'est son motif, dont MM. Hugo *que nous n'avons point l'avantage de connaître* nous pardonneront de révéler le secret. »

La 7e livraison du *Conservateur Littéraire* publiait, en février 1820, une ode de V. M. Hugo sur *La mort de Son Altesse Royale Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, Fils de France*. Elle produisit dans le monde royaliste un effet immense. Est-ce à cette occasion que Chateaubriand aurait appelé Victor Hugo l'enfant sublime ? Les témoignages sont contradictoires, non seulement sur les dates, mais sur le fait lui-même. Victor Hugo disait — je tiens le récit de son interlocuteur, homme de lettres très distingué — que le mot lui avait valu auprès des nobles dames du Faubourg des succès dont sa précocité regrettait l'insuffisance. L'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* rattache à cette ode la première visite que Victor Hugo fit à Chateaubriand, qui se serait plaint à un de ses amis de ne l'avoir pas encore reçue.

L'accueil flatteur et hautain marqua à la fois de l'admiration et les distances. Mais le mot ? Sainte-Beuve, qui avait vécu cette époque, tenait avec fermeté pour sa réalité. M. Edmond Biré, expert au jeu des petits papiers, a essayé de démontrer, au contraire, que c'était une légende. Mais, par une inadvertance dont il est assez coutumier, les textes qu'il invoque se retournent contre lui. L'opinion de Chateaubriand n'est malheureusement pas plus décisive. Il est possible, sans que la démonstration absolue en ait été faite, qu'il ait nié le propos. Ce démenti tardif n'avait pas convaincu Sainte-Beuve, qui se souvenait d'avoir pris plusieurs fois le grand écrivain en flagrant délit d'inexactitude.

« Bien des années après, a-t-il écrit en 1869, M. de Chateaubriand faisait la grimace, quand on lui rappelait cette généreuse parole : il l'avait dite bien réellement, mais il avait acquis cette faculté, en vieillissant, de ne vouloir précisément se souvenir que de ce qui convenait à son humeur et à ses affections présentes. »

Toujours est-il que cette année 1820 vit s'établir des relations suivies entre Chateaubriand et Victor Hugo. M. Biré a cité, exactement cette fois, il faut le croire, une lettre que l'auteur de l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux* écrivait le 20 octobre, à son ami Saint-Valry. « L'ode que je vous envoie était terminée deux jours après l'accouchement. M. de Chateaubriand, à qui je la fis voir sur le champ, m'indiqua cinq ou six taches à faire disparaître. » Cette lettre montre l'intimité qui existait entre le maître et le disciple. Il est à croire qu'un article du *Conservateur Litté-*

*raire* n'y avait pas été étranger. Le tome II de ce recueil rarissime, dont j'ai la bonne fortune de posséder un précieux exemplaire, renferme un article sur les *Mémoires, Lettres et Pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry, par M. le vicomte de Chateaubriand.* L'article est signé d'un V. C'était l'une des initiales sous lesquelles, pour laisser croire à l'existence d'un grand nombre de rédacteurs, Victor Hugo dissimulait sa personnalité. On peut discuter l'attribution qu'il faut donner à d'autres initiales et à certains pseudonymes du *Conservateur Littéraire.* Mais pour les articles signés V., il ne saurait y avoir aucun doute. Victor Hugo, qui en a reproduit plus de la moitié dans *Littérature et Philosophie mêlées*, leur a conféré ainsi une paternité incontestable. Cet article est dithyrambique.

« La France s'est un moment crue. Elle se rassure chaque jour davantage, car il reste encore dans son sein de ces hommes qui sont très puissants contre les révolutions et dont le génie peut suffire quelquefois pour arrêter la décomposition des empires. A la tête de ces Français privilégiés nous aimons à placer M. le vicomte de Chateaubriand. Dans cette époque de stérilité littéraire et de monstruosités politiques chaque ouvrage du noble pair est un bienfait pour les lettres, et, ce qui est plus rare, un service pour la monarchie. On peut lui appliquer ce que Virgile a dit du sage jeté au milieu des agitations populaires :

*Iste regit dictis animos et pectora mulcet.*

La suite tient les promesses de l'exorde. On loue chez « le plus illustre de nos écrivains, la richesse de l'imagination, la profondeur de sentiment, la variété du style, la prodigieuse propriété d'expression, la facilité, l'harmonie et jusqu'à la négligence si gracieuse. » Il est vraiment remarquable que l'excès apparent de ces éloges ne nuise pas à la clairvoyance de l'appréciation. Toutes ces épithètes sont mesurées avec un goût très sûr et aucun critique n'en a depuis refusé à Chateaubriand le juste tribut. L'analyse de l'article, dont les réflexions servent à joindre les diverses parties, « comme l'alliage dans l'or », procède d'un sentiment d'admiration enthousiaste qui va à la fois à l'écrivain et au royaliste.

Si convaincu qu'il fût de la grandeur de son génie, je doute que Chateaubriand ait pu être insensible à la conclusion d'une étude où celui qui incarnait les plus prodigieuses espérances de la génération nouvelle s'epxrimait en ces termes :

« Dans cet écrit, l'homme d'Etat et l'écrivain brillant avec une égale supériorité, et c'est une chose consolante, dans ces temps de sophismes, que la politique de M. de Chateaubriand, toute généreuse, soit en même temps si juste et si forte de raison. M. de Chateaubriand parle, pense et écrit avec son âme : voilà pourquoi il n'y a pas dans ses Mémoires une seule ligne qu'un lecteur français voulût retrancher. »

×××

La 18e livraison, parue deux mois après, apportait à l'auteur du *Génie du Christianisme* un nouvel hommage sous la forme d'une ode. Elle fut publiée en juillet 1820. Trois mois avant, en avril, la deuxième édition des *Méditations* avait donné sous le même titre une ode de Lamartine, dédiée à M. de Bonald. Les deux odes sont du même mètre : la stance est de huit pieds et a dix vers. Mais l'inspiration diffère. Lamartine se soucie peu de M. de Bonald. Il nous a avoué qu'il ne le connaissait que de nom et n'avait rien lu de lui. C'est pour plaire à Julie, dont l'admiration le lui avait révélé comme une sorte de « Solon moderne », qu'il écrit ces vers. M. de Bonald lui envoya, pour le remercier, l'édition complète de ses œuvres. « Je l''ai lue, dit-il, avec cet élan de la poésie vers le passé et avec cette piété du cœur pour les ruines qui se change si facilement en dogme et en système dans l'*imagination des enfants*. Je m'efforçai de croire pendant quelques mois aux gouvernements révélés, sur la foi de M. de Chateaubriand et de M. de Bonald. » Comme cette ode avait été écrite en 1817, et qu'il avait alors 27 ans, on voit que Lamartine prolonge *son enfance* jusqu'à un âge où l'on considère d'ordinaire qu'elle est depuis longtemps achevée.

Victor Hugo, au contraire, n'avait que 18 ans lorsqu'il composa *Le Génie*. L'inspiration chez lui était directe. Tandis que Lamartine n'avait, de son propre aveu, loué la politique que pour plaire à l'amour, son glorieux émule avait puisé dans une admiration passionnée pour Chateaubriand les accents enflammés de l'ode qu'il lui dédiait. J'en ai sous les yeux le manuscrit original. Il fait partie d'un curieux volume qui compte parmi les plus précieuses

reliques de Victor Hugo. C'est un exemplaire des *Œuvres Illustrées*, parues en 1855, chez Hetzel, gros volume massif de 1460 pages, qui a la forme d'un lourd dictionnaire. La reliure de chagrin ne relève pas d'élégance son aspect extérieur. L'écrin manque de grâce, mais il renferme des trésors. *Exemplaire unique donné à ma filleule Anna-Alice-Adèle Asplet. Victor Hugo, Guernesey 1er janvier 1856, Hauteville House.* Mlle Asplet était la fille du centenier de Guernesey, chez lequel le proscrit du 2 décembre avait trouvé l'hospitalité la plus généreuse et la plus courageuse. Et vraiment l'exemplaire est unique ! M. Paul Berret dans sa très curieuse étude sur la *Philosophie de Victor Hugo* a exprimé le regret que le volume soit sorti de France. J'ai eu le grand plaisir, où ma fierté de bibliophile trouvait sa part, de le détromper. Il est un des joyaux de ma bibilothèque. J'en donnerai quelque jour la description détaillée. Elle en vaut la peine. Victor Hugo n'y a pas fait moins de quatre dessins. Il y a retranscrit, pour faire plaisir et honneur à sa filleule, de nombreuses pages de ses œuvres. Sa femme, ses fils, ses amis ont collaboré à l'œuvre de la commune reconnaissance. Les dédicaces, les pages copiées, les photographies, les aquarelles, les autographes illustres sont semés dans le volume avec une prodigalité réjouissante. Et voici la perle incomparable : l'ode *Le Génie* y est tout entière en manuscrit original, écrite en 1820 par Victor Hugo. La calligraphie en est admirable. Ce n'est pas le premier jet, mais ce n'est pas non plus la copie définitive, puisque le manuscrit contient de nombreuses variantes. Il serait fastidieux de les donner toutes. Je m'en tiendrai aux essentielles. La septième strophe se présente ainsi sur le manuscrit :

*Jeune encor, quand des mains du crime*
*La France en deuil reçut des fers,*
*Tu fuis : ce feu pur qui t'anime*
*S'éveilla dans l'autre univers.*
*Contemplant, etc.*

*ou :*

*Loin des bords qui t'avaient vu naître*
*Tu fuis { Quand régnaient des pervers ;*
*{ aux jours de nos revers*
*Et tu trouveras un nouvel être*
*Au sein d'un nouvel univers.*
*Contemplant, etc.*

*Jeune encor, vers un nouveau monde*
*Tu fuis loin de nos bords sanglants,*
*Et là, du feu qui te féconde*
*Tu sentis les premiers élans,*
*Contemplant ces vastes rivages,*
*Ces grands fleuves, ces bois sauvages,*
*Aux humains tu disais adieu ;*
*Car dans ces lieux que l'homme ignore*
*Du moins ses pas n'ont point encore*
*Effacé les traces de Dieu.*

Ces hésitations et ces variantes ont abouti au texte définitif :

Jeune encor, quand des mains du crime,
La France en deuil reçut des fers,
Tu fuis ; le feu pur qui t'anime
S'éveilla dans l'autre univers ;
Contemplant ces vastes rivages,
Ces grands fleuves, ces bois sauvages,
Aux humains tu disais adieu !
Car dans ces lieux que l'homme ignore,
Du moins ses pas n'ont pas encore
Effacé les traces de Dieu.

La 8e strophe publiée est restée semblable à la strophe manuscrite. Il y a peu de changements dans la 9e. Mais, au contraire, la 10e comporte de nombreuses variantes. Le manuscrit se présente avec la physionomie suivante :

*Le camp voyageur du Numide*
*T'accueillit errant sur ce bord*
*Qu'ombrage au loin la Pyramide,*
*Tente immobile de la mort.*
*Tu vis, etc.*
*Et là des larmes arrosée*
*La muse de Job et d'Osée*
*T'enseigna ses secrets divins.*

*Et près de sa tombe muette*
*La sainte muse du prophète,*
*T'enseigna, etc.*

*Et sur sa tombe délaissée*
*La muse* { *d'Amos et d'Osée*
*d'Elie*
*T'enseigna, etc.*

*Et dans ces paisibles retraites*
*La sainte muse du prophète*
*T'enseigna, etc.*

*Et près de la tombe éternelle*
*La muse sainte et solennelle*
*T'enseigna, etc.*

A l'ombre de la Pyramide,
Tente immobile de la mort,
Le camp voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord.
Tu vis encor le mont auguste
Où. maudit par son peuple injuste
Mourut le Sauveur des humains.
Sur le tombeau qui nous rachète,
La muse sainte du prophète
T'enseigna ses secrets divins.

Ces multiples variantes, qui témoignent de la précoce facilité du poète devaient aboutir à la strophe suivante :

*A l'ombre de la pyramide,*
*Tente immobile de la mort,*
*Le camp voyageur du Numide*
*T'accueillit, errant sur ce bord.*
*Tu vis encor le mont auguste*
*Où, maudit par son peuple injuste,*
*Mourut le Sauveur des humains.*
*Et, près de sa tombe adorée,*
*La muse éternelle et sacrée*
*T'enseigna ses secrets divins.*

Voici, d'après le texte publié, la 10e strophe :

Enfin au foyer de tes pères
Tu vins, rapportant pour trésor
Tes maux aux rives étrangères
Et les hautes leçons du sort !
Tu déposas ta douce lyre :
Dès lors, la raison qui t'inspire
Au Sénat parla par ta voix ;
Et la Liberté rassurée
Confia sa cause sacrée
A ton bras, défenseur des rois.

Le poète avait préféré les quatre premiers vers à ceux-ci qu'il a biffés :

Enfin au foyer de tes pères
Tu revins, fatigué du sort,
Ton grand cœur, tes nobles misères
Te restaient pour dernier trésor.

Ce sont les trois derniers vers, relatifs à la Liberté, qui ont le plus fait hésiter Victor Hugo. Voici les variantes du manuscrit.

*Et la Liberté, chaste et sage,*
*Vint fuir un culte qui l'outrage*
*Dans tes bras, défenseur des rois.*

*Et la Liberté, sage et fière*
*Confia sa chaste bannière*
*A ton bras, défenseur des rois.*

*Et la liberté profanée,*
*S'enfuit, longtemps abandonnée*
*Dans tes bras, défenseur des rois.*

*Et la Liberté rassurée*
*Commit sa cause vénérée*
*A ton bras, défenseur des rois.*

L'ode, quand elle parut en 1822 dans la première édition des *Odes et Poésies diverses*, s'enrichit de deux épigraphes, qu'il faut citer, parce qu'elles révèlent les sentiments d'enthousiasme dont

Victor Hugo était animé envers Chateaubriand. L'une était empruntée à une ode du Tasse : « Va d'un pas ferme au Capitole ». L'autre était prise dans F. de Lamennais :

« Les circonstances ne forment pas les hommes : elles les montrent. Elles dévoilent, pour ainsi dire, la royauté du Génie, dernière ressource des peuples éteints. Ces rois, qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera difficilement. »

La 19e livraison du *Conservateur Littéraire* prenait contre les *Lettres Normandes*, qui avaient mis en doute le désintéressement politique de Chateaubriand, la défense de « la gloire la plus éclatante et la mieux méritée de ce siècle ». L'article était bref, mais blâmant « la tolérance monstrueuse de la censure » il rachetait sa brièveté par sa virulence. « Le nom de M. de Chateaubriand est une sorte de propriété nationale sur laquelle nous veillons avec jalousie contre les envieux et les libéraux, cette double espèce de Vandales. » Ce début promettait ; la fin dépassait ce qu'on en pouvait attendre. « Il y a peu de profit pour les Figaro politiques à calomnier un homme tel que M. de Chateaubriand. Sur cet athlète invulnérable la *cicatrice* ne reste même pas. » L'article n'est pas signé, mais il porte une griffe à laquelle il est facile de reconnaître son auteur.

La 24e livraison appelle de ses vœux, en vue de la crise des élections, la publication d'un ouvrage de Chateaubriand « dont il y aurait peut-être indiscrétion de notre part à révéler le titre. » Cette simple phrase suffit à montrer que le *Conservateur Littéraire*, c'est-à-dire Victor Hugo, qui le résumait tout entier et le rédigeait presque en entier, recevait les confidences de Chateaubriand. Le *Conservateur Politique* avait disparu. Aussi « les royalistes désiraient-ils bien vivement connaître l'opinion du premier de nos écrivains et de nos hommes d'Etat sur la marche des événements. »

Aucune occasion n'échappe à Victor Hugo pour célébrer la gloire du maître qu'il admire. Il termine un long article sur l'*Histoire Générale de France* de M. Dufau en disant qu'un historien ne doit pas écrire l'histoire des peuples étrangers, parce qu'il

est « des convenances de langage qui ne sont révélées à l'écrivain que par l'esprit de la nation ». Cette considération générale, qui est d'ailleurs d'un nationalisme littéraire fort contestable, paraît n'avoir été énoncée que pour appeler une application particulière

« M. de Chateaubriand écrit l'histoire de France. Quel vide remplira dans notre littérature l'ouvrage de cet homme qui, suivant la belle expression de M. Lamennais, est *si avant dans la gloire*. Nous posséderons alors notre histoire écrite par un personnage historique, nos hommes d'Etat jugés par un homme d'Etat, nos écrivains appréciés par un écrivain, nos grands hommes enfin immortalisés une seconde fois par un grand homme ! »

Le début de l'année 1821 voit s'achever l'existence du *Conservateur Littéraire* dont le dernier numéro parut au mois de mars. Le culte de Chateaubriand s'y affirme encore. Voici un écho, comme on dit aujourd'hui.

Grande nouvelle. M. Pigault-Lebrun, le romancier, va publier... Quoi, un poème ?.. Vous n'y êtes pas... Quoi donc, une tragédie ?... C'est bien pis... Quoi donc, enfin ?... Une *Histoire de France !... Risum teneatis* Celle de M. de Chateaubriand est parodiée d'avance. »

LOUIS BARTHOU,

(La *Revue Bleue* du 2 décembre 1911).

## II

L'avantdernier numéro contient un renseignement de haute importance. Nous croyons avoir inventé les conférences et les lectures publiques ; il n'en est rien. Il se constitue en 1821 une *Société des Bonnes Lettres*, dont voici le programme. « Indépendamment des discours qui seront prononcés sur la morale, la littérature et l'histoire de France, les séances seront encore remplies par des lectures de fragments littéraires en tous genres et par d'autres discours sur les sciences et les arts. » Si je compte bien,

huit membres de l'Académie Française ont promis leur concours. Il y a aussi des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de l'Académie des Sciences, et de nombreux hommes de lettres dont il faut convenir que peu ont passé à la postérité. Sur la liste, à côté de M. le vicomte de Chateaubriand, membre de l'Académie Française et pair de France, figurent : MM. Abel Hugo, homme de lettres, et Victor Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux. La séance du 28 février réunit au programme les noms des deux frères. Abel parle sur la *Littérature Espagnole*. Victor lit une ode intitulée *Quiberon*. Cette ode lui vaut une lettre de Chateaubriand. « J'ai retrouvé, Monsieur, dans votre ode sur *Quiberon*, le talent que j'ai remarqué dans les autres pour la poésie lyrique. Elle est de plus extrêmement touchante et elle m'a fait pleurer. Je suis bien honteux, je vous l'assure, de n'avoir pas fait l'article que je vous avais promis. Je n'y ai pas renoncé et je me ferai un vrai plaisir de rendre la France attentive à un vrai talent inspiré par des sentiments élevés et généreux. Je vois tous les jours vanter dans les journaux des vers qui sont loin de valoir les vôtres. » On comprend qu'un tel compliment flatte la vanité du jeune poète. Il écrit à Alfred de Vigny la joie qu'il en éprouve. « Les séances d'Abel aux *Bonnes Lettres* ont beaucoup de succès Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer !* Je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous convaincra aussi, vous qui avez entre les mains le procès-verbal de l'enterrement de cette œuvre. Qu'est-ce auprès de votre adorable *Symétha ?* »

Quel dommage que M. Biré n'ait pas connu ou, ce qui est à craindre, qu'il ait volontairement méconnu des documents de ce caractère ! Ils auraient bien mérité de prendre place à côté du billet, très significatif pourtant, qu'il cite de Victor Hugo à son ami Adolphe de Saint-Valry. « Je dîne mercredi avec cet illustre Chateaubriand et j'en suis plus fier que jamais. » (27 août 1821) Chateaubriand venait dêtre reçu maître ès-jeux floraux. Conformément aux statuts de l'Académie toulousaine, c'est un académicien qui devait lui remettre ses lettres. Il y en avait six à Paris. En chargeant Victor Hugo de cette mission, on avait choisi le plus jeune, mais aussi le plus célèbre. Il en fut flatté Il écrivit au secrétaire perpétuel de l'Académie : « C'est moi, Monsieur, qui vous remercie du fond de l'âme. Ce nouveau rapport a en quelque sorte resserré encore ma liaison avec l'illustre pair et c'est

une reconnaissance de plus que je vous dois. M. de Chateaubriand a reçu son diplôme avec toute la grâce possible et m'a dit qu'il écrirait à l'Académie pour la remercier. Tous les amis des lettres félicitent l'Académie de cette acquisition. S'il faut l'avouer, elle m'a semblé, comme à vous, un peu tardive. »

Il y a dans cette dernière phrase une ingénuité touchante, et je sais peu de témoignages dont se dégage avec plus de force le rang auquel Victor Hugo mettait le génie de Chateaubriand. Son admiration s'affirmait partout et avec tous. En janvier 1822, elle fut l'occasion d'une légère brouille avec M^lle^ Foucher, sa fiancée, dont « le froid adieu », « l'adieu glacé », eut, un certain soir, pour cause inattendue, un dissentiment littéraire relatif à l'auteur des *Martyrs*. Victor écrivait, le 4 janvier, à Adèle :

« Nous étions si bien d'accord une heure auparavant. Que ne t'ai-je quittée alors ! Je serais rentré le cœur content, et maintenant encore mille pensées amères ne se mêleraient pas au plaisir de t'écrire. Il me semble que je n'ai rien dit dans cette discussion qui ait pu te mécontenter. Mes paroles n'étaient certainement pas des paroles de médisance ou d'envie, et *je ne comprends pas comment je t'ai déplu en prenant la défense du seul homme en France qui mérite l'enthousiasme* Si jamais j'étais destiné à parcourir une carrière illustre (rappelez-vous : je veux être Chateaubriand ou rien) après ton approbation, ma bien-aimée Adèle, l'admiration des *esprits neufs* et des *cœurs jeunes* serait, ce me semble, ma plus belle récompense. Laissons cela ».

La discussion reprit quelques semaines après, car, le 21 février, Victor écrivait à sa fiancée : « Tu aurais découragé l'auteur des *Martyrs* en lui parlant de son livre comme tu m'en parlais l'autre jour, certainement d'après des opinions étrangères ». L'incertitude qui pesait sur la situation matérielle de Victor était un obstacle à son mariage. Ne pouvait-il pas faire appel à ses amis ? On l'y poussait du côté des deux familles, mais sa dignité qu'il mettait très haut se refusait aux démarches qui auraient pour objet une faveur et autre chose que son droit à une pension officiellement promise.

« Toutes les protestations de service des hommes puissants ne me seront pas aussi utiles qu'on pourrait le croire. Je ne compte que sur moi, car je ne suis sûr que de moi. J'aime bien mieux,

chère amie, travailler quinze nuits de suite que de solliciter une heure. »

Et encore (8 janvier).

« J'aime beaucoup mieux me créer moi-même en travaillant mes moyens d'existence que de les attendre de la hautaine bienveillance des hommes puissants. Il est bien des manières de faire fortune et je l'aurais certainement déjà faite si j'avais voulu acheter des faveurs par des flatteries. Ce n'est pas ma manière. »

Il n'est pas douteux que Chateaubriand fût l'un de ces « hommes puissants » vers lesquels les deux familles poussaient les sollicitations de Victor Hugo. Ministre des Affaires Etrangères, ne pouvait-il pas donner une situation au poète qui n'avait cessé de lui témoigner la fidélité d'une admiration passionnée ? Le père de Victor Hugo s'était attaché à ce projet. « Il voulait aussi lui, à toute force, me voir attaché à l'ambassade de Londres : cette idée, qui me désolait, flattait son amour-propre et son ambition. Eh bien ! je lui ai écrit hier une lettre avec laquelle je suis sûr de le dissuader. » La résistance tenace et prévoyante du jeune homme, sa dignité résolue, la conscience qu'il avait de trouver dans son talent à la fois des ressources et la gloire, triomphèrent des suggestions de sa famille. Il resta fidèle aux Lettres.

En juillet 1823, Soumet, Guiraud et Emile Deschamps firent appel à sa collaboration pour la fondation et la rédaction d'un journal littéraire, la *Muse Française*. Ce recueil dura un an. Victor Hugo lui donna deux odes et cinq articles de critique. Ces articles lui furent une occasion nouvelle d'exalter la gloire de Chateaubriand.

A propos d'une étude sur *Quentin Durward* une note accordait la « palme épique » à l' « admirable poème des *Martyrs* ». Un article consacré à l'*Essai sur l'indifférence* rappelle « l'enthousiasme avide qu'a éveillé le *Génie du Christianisme*, et « l'impulsion donnée aux esprits par les admirables écrits de Chateaubriand ».

Il faut surtout citer cette phrase :

« M. de Chateaubriand, dont le génie flatte toutes les imaginations lors même qu'il ne touche pas les cœurs, a laissé tomber sur les Juifs quelques-unes de ces pages merveilleuses qui, passant de

mémoire en mémoire, n'auraient pas besoin du secours de l'im primerie pour arriver à la postérité la plus reculée ».

La mort de Byron, auquel il consacre un curieux et puissant article, le conduit à opposer l'une à l'autre les deux écoles :

« de la *résignation* et du *désespoir*, *l'une qui adore et l'autre qui maudit*, *l'une qui voit tout du haut du ciel*, *l'autre du fond de la terre*. Elles sont représentées « dans la littérature européenne par deux illustres génies (dont le premier est, il est vrai, supérieur au second autant par sa propre élévation que par la hauteur de sa morale) : Chateaubriand et Byron. Lord Byron, dans ses lamentations funèbres, a exprimé les dernières convulsions de la société expirante ; M. de Chateaubriand, avec ses inspirations sublimes, a satisfait aux premiers besoins de la société ranimée. La voix de l'un est comme l'adieu du cygne à l'heure de la mort. La voix de l'autre est pareille au chant du Phénix renaissant de ses cendres.»

Le poète n'est ni moins fidèle, ni moins enthousiaste que le cri tique. Il s'attache à tous les pas de son héros. La Guerre d'Espagne (*sine clade victor*) lui inspire en novembre 1823 une ode qui ne compte pas parmi ses meilleures, mais la disgrâce de Chateau briand lui dicte, en juin 1824, de beaux accents. Déjà l'épigraphe, empruntée à Aben-Hamed, est significative. « On ne tourmente pas les arbres stériles et desséchés. Ceux-là seulement sont battus de pierres dont le front est couronné de fruits d'or. » Les quatre derniers vers sont vraiment magnifiques :

Chacun de tes revers pour ta gloire est compté.
Quand le sort t'a frappé tu dois lui rendre grâce;
Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté !

Il y a peu de documents directs qui éclairent les relations de Victor Hugo et de Chateaubriand de 1824 à 1829. On peut supposer qu'elles se poursuivirent sur le même ton de bienveillance un peu hautaine de la part du maître et de respectueuse admiration de la part du disciple.

Hoffmann ayant publié dans les *Débats* du 14 juin 1824 un article sur les *Nouvelles Odes*, Victor Hugo justifia les principes de la nouvelle école par une lettre fort curieuse qui ne figure pas.

on ne sait pourquoi, dans sa correspondance. Il y parlait du « grand homme qui, non content d'avoir, dans le *Génie du Christianisme*, tracé les préceptes de la poésie nouvelle, en a donné, dans ses *Martyrs*, le plus magnifique exemple : généreux écrivain qu'ont trouvé tour à tour fidèle, en leur temps de péril, la Religion, la Monarchie et la Liberté, les trois grandes nécessités d'un grand peuple. »

La Préface de ces *Nouvelles Odes* constatait que « les plus grands poètes du monde sont venus après de grandes calamités publiques ». Elle citait les exemples d'Homère, de Virgile, du Dante, de Milton, de Corneille, de Racine, de Molière, de Boileau. Elle ajoutait : « Après la Révolution Française, Chateaubriand s'élève, et la proportion est gardée. »

Il n'y a rien, dans la Préface des *Odes et Ballades*, datée du mois d'octobre 1826, qui se rapporte à Chateaubriand. Mais il n'est pas téméraire de croire que Victor Hugo lui envoya son nouveau livre avec une dédicace flatteuse. C'est l'explication que je trouve à une lettre inédite de Chateaubriand, du 1er décembre de la même année, que j'ai pu copier dans la collection des documents romantiques appartenant à mon ami M. Pierre Lefèvre-Vacquerie. « Je vous dois toujours, Monsieur, de nouveaux remercîments. Vous me louez trop, mais pourtant si bien, que je n'ai pas le courage de m'en plaindre. Je vais relire ce que j'ai lu, et lire ce que je ne connais pas encore. Je vous admire toujours et ne suis fâché que de ne pas vous voir plus souvent. Croyez, Monsieur, à mon dévouement bien sincère. »

S'ils ne se voyaient pas, il est à croire que Chateaubriand et Victor Hugo s'écrivaient. Victor Hugo, s'excusant auprès de V. Pavie, lui disait, en effet, le 17 juillet 1828 ; « Vous êtes indulgent, vous, et vous voudrez bien m'aimer comme cela, et penser qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore de celles auxquelles je réponds le plus vite ».

D'ailleurs les projets et les batailles littéraires de son fidèle et fougueux disciple ne laissaient pas Chateaubriand indifférent. Son regard olympien daignait tomber sur lui.

*Marion De Lorme* fut reçue en juillet 1829 au Théâtre Français. Interdite par la censure sous Charles X, elle fut jouée pour la première fois à la Porte Saint-Martin, le 11 août 1831. Dans l'intervalle de l'interdiction et de la représentation, Chateaubriand y faisait allusion au cours de la *Préface* qu'il écrivit pour ses *Etudes*

*ou Discours Historiques.* « Tout prend aujourd'hui la forme de l'histoire, polémique, théâtre, roman, poésie. Si nous avons le *Richelieu* de M. Victor Hugo, nous saurons ce qu'un génie à part peut trouver dans une route inconnue aux Corneille et aux Racine. »

Au lendemain d'*Hernani*, le chef triomphant de la nouvelle école avait reçu un témoignage plus significatif. « J'ai vu, Monsieur, la première représentation d'*Hernani*. Vous connaissez mon admiration pour vous. Ma vanité s'attache à votre lyre, vous savez pourquoi. Je m'en vais, Monsieur, et vous venez. Je me recommande au souvenir de votre muse. Une pieuse gloire doit prier pour les morts.

« CHATEAUBRIAND ».

« 29 février 1830. »

Je comprends que l'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ait fait à cette lettre l'honneur de la citer seule parmi les témoignages d'admiration qui parvinrent à Victor Hugo au lendemain de la bataille. Je ne comprends pas moins que la partialité mesquine et haineuse de M. Biré l'ait passée sous silence. Elle est vraiment d'un prix exceptionnel. Elle résume, dans une forme qui tient à la fois du grand écrivain et du grand seigneur, les relations de Victor Hugo et de Chateaubriand. Le « génie du poète » s'impose enfin. Le maître salue à son tour un maître dans son disciple. Sa vanité s'attache à la lyre qu'il a aidée et qui l'a chanté. Sa gloire se recommande à la sienne. Homme du passé, et qui s'en va parmi les morts, il confie son souvenir à celui devant qui la vie et l'avenir ouvrent une vie triomphale.

Et de fait, enfermé dans une solitude ennuyée, dédaigneuse et morose, Chateaubriand se survivra pendant dix-huit ans. La Révolution de 1830 a fait de lui un isolé. Il quitte la scène que Victor Hugo va occuper avec un éclat toujours grandissant. Les journées de Juillet ont séparé ces deux hommes qui avaient si longtemps vécu dans une communauté d'opinions si complète. Tandis que l'un prend une retraite qui ne manque pas de noble dignité, l'autre salue dans une ode magnifique *A la Jeune France*, la liberté nouvelle. M. Biré établit un contraste, qu'il veut rendre injurieux pour Victor Hugo, entre son attitude et celle du pair de

France démissionnaire. Les mots de désertion et de reniement ne coûtent rien à sa plume vengeresse. Il y aurait bien des choses à dire. Chateaubriand lui même n'a-t-il pas écrit au lendemain de la Révolution de Juillet, dans une phrase qui explique les vicissitudes et les contradictions de sa propre carrière politique : « Je suis Bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère ». Mais nul ne s'est là-dessus mieux expliqué que Sainte-Beuve. L'ode de Victor Hugo. publiée par *le Globe*, le 19 août 1830, était précédée d'un article dont il a plus tard réclamé la responsabilité, et dans lequel, revendiquant le poète au nom du régime qui s'inaugurait, il le *déroyalisait*. Ceux qui liront dans le livre de M. Biré l'article de Sainte-Beuve n'y trouveront qu'une citation habilement tronquée et qui en dénature à la fois le sens et le ton. Je le donne en entier, parce que, cité exactement, il met les choses et les gens au point avec une force admirable.

« La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements ; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour, avec une audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants ; mais en même temps, par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poète était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec ces convenances dues au malheur ; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne ; son cœur a pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *mens immota manet, lacrymae volvuntur inanes*. Déjà, dans l'*Ode à la Colonne*, M. Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie ; sa conduite, en plus d'une circonstance avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté ; son talent vivra et grandira avec elle, et désormais un avenir illimité s'ouvre devant lui. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller, en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les destinées diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce

qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre ! »

Pourtant Chateaubriand, qui devait tenter quelques années plus tard d'entraîner Berryer dans l'opposition républicaine, ne pardonna pas à Victor Hugo d'avoir accepté et chanté la monarchie libérale. Victor Hugo, malgré cette divergence profonde, lui gardait un profond respect. Je ne saurais attribuer, en effet, à un autre sentiment ce passage du *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830*. « Il y avait quelque chose de plus beau que la brochure de M. de Chateaubriand, c'était son silence. Il a eu tort de le rompre. Les Achille dans leur tente sont plus formidables que sur le champ de bataille. » (mars 1831).

Achille sortit bientôt, et à nouveau, de sa tente. Cette fois, dans une lettre écrite à une dame, et que M. Léon Séché a empruntée à la *Revue de Paris* d'août 1831, il s'élevait avec une violence indignée contre la démolition qui menaçait Saint-Germain l'Auxerrois. C'était une singulière manière, disait-il, pour la monarchie élective d'imiter le vandallsme révolutionnaire !

« Saint-Germain l'Auxerrois est un des plus vieux monuments de Paris. Il est d'une époque dont il ne reste plus rien. *Que sont devenus vos romantiques* ? On porte le marteau dans une église et ils se taisent ! Oh ! mes fils, combien vous êtes dégénérés ! Faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples ? *Vous ferez une ode* mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain l'Auxerrois ? »

L'allusion était transparente. Elle porta. La voix cassée de l'auteur du *Génie du Christianisme* trouva un écho dans la voix éloquente de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et l'article de Victor Hugo contre les démolisseurs sauva l'église des coups de marteau qui la menaçaient.

Mais le « grand-père », dont l'âge rendait l'humeur de plus en plus chagrine, eut d'autres occasions de se plaindre de ceux qu'il appelait injustement ses fils dégénérés. C'est à eux, il n'en faut pas douter, qu'il décochait en 1836 ce passage de l'*Essai sur la littérature anglaise*.

« Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes,

les moricauds, les édentés, cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit . elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. »

En adressant, un an plus tard, à Chateaubriand, un exemplaire, relié à ses armes, des *Voix Intérieures*, Victor Hugo se vengeait par un chef-d'œuvre des excès d'une critique trop passionnée.

D'ailleurs une boutade n'est pas une opinion et Chateaubriand était trop sensible aux belles choses pour ne pas admirer dans la maturité du génie de Victor Hugo les qualités prodigieuses dont ses vers de jeunesse lui avaient révélé l'espérance. Un fait, à cet égard, est décisif. On sait que Victor Hugo fut candidat cinq fois à l'Académie, qui lui préféra successivement M. Dupaty, M. Mignet et M. Flourens, sans compter l'élection du 19 décembre 1839 où sept tours ne purent aboutir à aucun résultat. Chateaubriand ne manqua pas une fois de donner sa voix au poète si étrangement méconnu et si injustement contesté. Il semble pourtant qu'il découragea sa première tentative, non par méconnaissance de ses titres, mais, il faut bien le dire, par dédain de l'Académie elle-même. M. Tristan Legay, dans son livre si documenté sur *Victor Hugo jugé par son siècle*, raconte cette première visite d'après des fragments inédits de *Choses Vues* qui lui avaient été communiqués par Paul Meurice. Le manuscrit de ce passage, dicté par Victor Hugo, est écrit par sa femme. Je n'y ai pas retrouvé, pour ma part, ce relief pittoresque et saisissant, qui fait des *Choses Vues* déjà publiées un des plus beaux livres de la prose française. S'il faut croire ce récit, Chateaubriand aurait blâmé la « folie » du poète qui, comme l'Auguste de Corneille, à peine monté sur le faîte, aurait aspiré à descendre. Il aurait qualifié l'Académie de « coterie ridicule » et il aurait déclaré qu'ayant bien d'autres choses à faire, il ne mettait jamais les pieds à l'Institut. Pourtant s'il ne donnait pas son adhésion au principe de la candidature, il promit sa voix au candidat. Il la lui donna, et aussi les fois suivantes. Quelque temps après l'élection du 20 février 1840, où Flourens fut élu, Chateaubriand écrivait à son rival malheureux une lettre dont le texte est entre les mains de M. Gustave Simon :

Paris, 8 mai 1840.

« Vos derniers vers, Monsieur, augmentent mes regrets, mais nous sommes si vieux à l'Académie, que vous n'attendrez pas

longtemps. Dans les *Rayons et les Ombres*, il n'y a que l'épigraphe manuscrite qui manque de vérité. »

L'envoi par Victor Hugo à Chateaubriand de l'ode sur *Le Retour de l'Empereur* provoqua entre les deux grands hommes l'échange d'une correspondance curieuse qu'il faut savoir gré à Mme Récamier de nous avoir conservée.

16 décembre 1840.

« Monsieur le vicomte, après vingt-cinq ans il ne reste que les grandes choses et les grands hommes, Napoléon et Chateaubriand. Trouvez bon que je dépose ces quelques vers à votre porte. Depuis longtemps vous avez fait une paix généreuse avec l'ombre illustre qui les a inspirés. Permettez-moi, Monsieur le vicomte, de vous les offrir, comme une nouvelle marque de mon ancienne et profonde admiration. »

« VICTOR HUGO. »

« Ce soir, 18 décembre 1840.

« Je ne crois point à moi, Monsieur, je ne crois qu'en Bonaparte. C'est lui qui a fait et écrit la paix qu'il a bien voulu me donner à Sainte-Hélène. Votre dernier poème est digne de votre talent. Je sens, plus que personne, l'immensité du génie de Napoléon, mais avec ces réserves que vous avez faites vous-même dans deux ou trois de vos plus belles odes. Quelle que soit la grandeur d'une renommée, je préfèrerai toujours la liberté à la gloire.

« Vous savez, Monsieur, que je vous attends à l'Académie.

« Dévouement et admiration.

« CHATEAUBRIAND. »

« Vous savez, Monsieur, que je vous attends à l'Académie ». Il y avait dans cette phrase à la fois une promesse et une prédiction. Victor Hugo fut, en effet, élu peu de jours après, le 7 janvier 1841. Il se rendit, pour le remercier, chez Chateaubriand, qui lui répondit par une lettre dont je dois encore la communication à M. Gustave Simon.

20 janvier 1841.

« Vous ne devez rien à personne, Monsieur, votre talent a tout fait ; vous avez mis vous-même votre couronne sur votre tête. Je

suis désolé de la peine que vous avez bien voulu prendre de passer chez moi.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, la nouvelle assurance de mon dévouement et le nouvel hommage de mon admiration.

« CHATEAUBRIAND. »

Victor Hugo fut reçu le 6 juin par M. de Salvandy dont le discours contenait un curieux passage : « Nous vous avons vu, homme de lettres avant l'âge d'homme, poursuivre et obtenir, à 15 ans, des palmes dans cette enceinte ; composer coup sur coup, à cet âge où Voltaire ne méditait pas encore *Œdipe*, vos premiers poèmes, qui vous valurent ce nom d'*enfant sublime*, où le mot d'enfant était de trop ». Il me semble que le mot célèbre emprunte au lieu et aux circonstances dans lesquels il fut ainsi rappelé une force d'authenticité tout à fait caractéristique.

Le 29 décembre 1848, l'Académie donna M. de Noailles pour successeur à Chateaubriand. Il y a dans la deuxième série des *Choses Vues* des pages curieuses sur cette élection qui remplaçait un grand écrivain par un grand seigneur. J'en retiens la dernière appréciation que Victor Hugo ait portée sur Chateaubriand. « Il haïssait tout ce qui pouvait le remplacer et souriait de tout ce qui pouvait le faire regretter ».

La phrase est pittoresque, mais le jugement est excessif. Victor Hugo, obsédé par les préoccupations présentes, ne faisait pas au passé la part qu'il lui devait. Certes, Chateaubriand fut un grand égoïste, et qui ramenait trop aisément tout à lui, les événements et les hommes, et qui admira moins le romantisme, quand ses disciples devinrent des rivaux et des égaux. Mais, pour ce qui est de Victor Hugo, n'est-il pas significatif que, de 1819 à 1841, l'appui de Chateaubriand lui soit resté fidèle ? Je me suis moins attaché à dégager l'influence littéraire qu'il en reçut, qu'à suivre, étape par étape, les preuves de l'admiration qu'il lui avait vouée. Mais cette influence n'avait pas échappé à Théophile Gautier. L'auteur véhément et passionné de l'*Histoire du Romantisme* avait un sens critique très subtil. S'il déplorait, en parlant de Chateaubriand, que « les deux ailes de la poésie », c'est-à-dire le vers, eussent manqué à « cet esprit si poétique », il n'en saluait pas moins en lui l'aïeul ou le Sachem de la nouvelle école. « Dans le *Génie du Christianisme*, il restaura la cathédrale gothique ; dans *les Natchez*, il rouvrit la grande nature fermée ; dans *René*, il inventa la mélan-

colie et la passion moderne. » On ne saurait mieux dire, ni plus justement, et je doute que Victor Hugo lui-même eût refusé à Chateaubriand un témoignage et un hommage aussi mérités.

LOUIS BARTHOU.

(*Revue Bleue* du 9 décembre 1911).

III

## CONFÉRENCES SUR L'ELVIRE DE LAMARTINE

Au moment où paraissaient *les Amitiés de Lamartine*, M. Albert Michot, secrétaire général des Etudiants plébiscitaires, faisait à la *Maison du Peuple*, 70, rue Bonaparte, une conférence sur les relations du grand poète avec Mme Charles, dans laquelle il soutenait avec beaucoup de talent la thèse de M. Léon Séché.

Quelques jours après, Me Ilari, avocat à la Cour d'appel de Rennes, faisait dans cette ville une autre conférence sur l'Elvire de Lamartine où il se rangeait sans hésiter à la même opinion

# POÉSIE

## CŒURS BLESSÉS

A Fabre des Essarts.

Je connais des blessés dont la blessure est telle
Que les chairs n'en pourront jamais se réunir
Et qu'à chaque minute un sang vif y ruisselle
Au moindre heurt du souvenir.

Pour eux, tout est regret, tout se change en torture.
Par antithèse, un nid leur rappelle un cercueil ;
Lis, bouton d'oranger, toute blanche parure
Rend plus sombre leur sombre deuil.

En l'azur d'un bluet, qu'un brillant de rosée
Soit serti par la nuit et scintille au soleil,
Ils songent qu'ils ont vu cette larme irisée
Dans deux chers yeux clos sans réveil.

Le rire cristallin d'un ruisseau dans les roches,
C'est le rire qu'un soir coupa net le trépas ;
Et les gais carillons, ces voix d'or de nos cloches,
Ne tintent pour eux que des glas.

Et ces désespérés dans la gorge ont sans cesse
Les suffocants sanglots des suprêmes adieux
Et mourront en cherchant des mains dont la caresse
Ne leur fermera pas les yeux !

Car le cœur est atteint, et la blessure est telle
Que les chairs n'en pourront jamais se réunir
Et qu'à chaque minute un sang vif y ruisselle
Au moindre heurt du souvenir.

PAUL PIONIS.

# Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

La REVUE des 1er et 15 décembre et du 15 février. — *Lettres inédites de Sainte-Beuve*, publiées par Jules Troubat.

La REVUE DES FRANÇAIS du 15 décembre. — *L'Enfant sublime*, par Léon Séché.

La REVUE BLEUE des 2 et 9 décembre. — *Chateaubriand et Victor Hugo*, par Louis Barthou.

La REVUE HEBDOMADAIRE des 4, 11 et 18 février. — *Conférences sur Chateaubriand*, par Jules Lemaître.

Le MERCURE DE FRANCE du 1er janvier. — *Autour d'un petit livre oublié : A propos du centenaire de Franz Liszt*, par René Descharmes ; du 16 janvier. — *Le "Ronsard" de Victor Hugo*, par Léon Séché ; du 1er février. — *La philosophie de Lamartine, les sources néo-platoniciennes du Romantisme*, par J. Roger-Charbonnel ; du 15 février. — *Lettres de Chateaubriand au comte de Marcellus.*

La REVUE DE PARIS du 1er février. — *Lettres inédites de Chateaubriand.*

LE GAULOIS du 30 décembre. — *Le château de Combourg*, par Léon Séché.

# BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Nouvelles études sur Chateaubriand*, par Victor Giraud, 1 vol. in-18.

La saison parisienne appartient à l'illustre auteur du *Génie du Christianisme ;* c'est lui qui fait les principaux frais des conférences et des conversations, et cela durera tant que le voudra bien M. Jules Lemaitre, puisque Chateaubriand lui doit son regain d'actualité. M. Victor Giraud a donc bien fait de saisir le vent, ses études n'en auront que plus de succès. Elles sont d'ailleurs, comme toujours, bourrées de petits faits intéressants et de remarques judicieuses. Depuis longtemps il nous promet par voie d'annonces bibliographiques une étude générale sur la *Religion de Chateaubriand*. Ce n'est pas tout à fait ce que j'attendais de lui. Je pensais qu'il nous donnerait *enfin* une vie *complète* du grand écrivain. Personne encore ne l'a tentée et nul mieux que lui ne peut la faire. Tout a été dit ou à peu près sur les origines, l'évolution, l'influence des idées religieuses de Chateaubriand. Sans parler des études de Sainte-Beuve auxquelles il faudra toujours revenir, M. Léon Séché a publié dans son livre sur Sainte-Beuve un chapitre que M. Melchion de Vogué regardait comme définitif. Et dans l'ouvrage que le directeur de cette Revue prépare et nous donnera dans un an ou deux sur le père du Romantique français, je sais qu'il nous apportera sur ce point des clartés nouvelles.

M. Victor Giraud semble avoir voulu nous donner un avant-goût de son futur livre sur la Religion de Chateaubriand en étudiant cette fois la genèse du Génie du Christianisme. Ce n'est pas le morceau que je préfère de ses *Nouvelles études*. Je n'y trouve, en effet rien qui soit bien neuf. J'aime infiniment mieux ses observations critiques et ses remarques bibliographiques sur le *Génie du Christianisme* primitif, sur les contrefaçons d'*Atala* et de *René*, et sur

les Reliques du Manuscrit des *Martyrs*. Là du moins nous avions beaucoup de choses intéressantes à apprendre. J'ai même cru un moment que je trouverais dans le chapitre des Reliques du Manuscrit des *Martyrs* une autre explication du problème que M. Léon Séché a posé, il y a quelques années, dans un article du *Correspondant*. Mais non, la dédicace de Chateaubriand sur l'*Exemplaire des Martyrs non cartonné offert par l'amitié à M. Bertin de Veaux*, dédicace datée du 31 mars 1809, ne modifie en rien les conclusions de l'article de M. Léon Séché. Seulement M. Giraud nous révèle l'existence d'un second exemplaire non cartonné des *Martyrs*, et cela certainement aurait contrarié M. Henri Monod qui s'imaginait être le possesseur du seul et unique exemplaire non cartonné de ce maître-livre.

Ce que je n'aime pas, par exemple, dans le livre de M. Victor Giraud, c'est le petit chapitre où sous couleur de nous conter deux épisodes de la Jeunesse de Chateaubriand, il s'amuse à nous le montrer commis voyageur en bas. Je crois même qu'il en fait l'émule de l'illustre Gaudissart. Eh bien, ce Gaudissart est de trop. Certes la chose est piquante en elle-même et valait la peine d'être relevée, mais pas de la façon lourde et railleuse dont l'a fait M. Giraud. Sans compter que ce commerce de bas était un bon apprentissage pour les mauvais jours de l'émigration. Je ne sais plus quel homme d'esprit disait qu'un homme doit savoir tout faire. Combien celui-là avait raison ! Il vaut mieux vendre des bas, quand on est jeune, pour se faire un peu d'argent, que de manger son patrimoine au jeu ou avec les filles.

A signaler encore un petit coup de patte en passant à M. Louis Thomas qui vient d'éditer chez Champion le premier volume de la *Correspondance* de Chateaubriand. Il paraît qu'en publiant dans le *Mercure de France* la lettre de Chateaubriand qui est à la Bibliothèque publique d'Avignon, et qui concerne le *Génie du Christianisme*, le dit Louis Thomas a commis quelques fautes de lecture et lui a donné une date inexacte. C'est fâcheux évidemment, mais cela peut arriver à tout le monde, et il est probable qu'au cours de la publication des Lettres de Chateaubriand, M. Thomas commettra d'autres fautes de cette espèce. On ne peut pas tout savoir à l'âge qu'il a, et quelle que soit son intelligence, il faut reconnaître qu'il était mal préparé pour une publication de ce genre. Un jour que je demandais à Biré pourquoi il ne publiait pas la *Correspondance* de Chateaubriand, il me répondit textuelle-

ment ceci : « C'est une chose trop lourde pour moi, je suis trop vieux et le temps me manquerait, car une publication de ce genre ne peut se faire sans de grandes relations, beaucoup de perspicacité et de longues recherches. »

Je souhaite au jeune éditeur de la *Correspondance* de Chateaubriand de mener ce travail à bien, mais je regrette profondément que ce ne soit pas M. Giraud qui s'en soit chargé, car personne ne possède mieux son Chateaubriand et tout ce qui regarde l'auteur du *Génie du Christianisme*.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Correspondance de Gérard de Nerval* (1830-1855), publiée par Jules Marsan, 1 vol. in-18.

M. Jules Marsan a raison de dire dans son Introduction que « le bon Gérard n'a pas trop à se plaindre de la postérité, souvent injuste. Tous les honneurs posthumes dont elle dispose, il les a obtenus ou va les obtenir : réimpressions, études biographiques ou littéraires... Bientôt, il aura son buste. »

Mais le plus grand service qu'on pouvait rendre à sa mémoire, c'était de réunir sa Correspondance. Il est même surprenant qu'on ait tenté d'écrire sa vie, avant qu'on eût publié ses lettres, car le pauvre Gérard est là tout entier, et pour ma part je ne le connais à fond que depuis le petit livre que nous devons à M. Marsan. Encore n'avons-nous pas toutes les lettres de Gérard dans cet intéressant recueil. Je connais un bibliophile qui en possède un certain nombre d'inédites. C'est M. Aristide Marie qui a publié il y a deux ans un livre si remarquable sur Célestin Nanteuil. M. Marie travaille précisément à une *Vie* de Gérard de Nerval qui paraîtra l'an prochain, et il a réuni pour faire ce livre des documents d'une grande richesse et d'un grand intérêt. C'est ainsi qu'il a mis la main sur une pièce de théâtre de Gérard dont personne n'avait connaissance avant que M. Léon Séché en eût parlé, l'été dernier, dans un article du *Gaulois*. C'est un mélodrame en trois actes tiré du *Han d'Islande* de Victor Hugo. Le manuscrit est de 1829. Et voilà qui nous explique, comme M. Léon Séché en a fait la remarque, l'entrée de Gérard chez Victor Hugo quelque temps avant la bataille d'*Hernani*.

Le livre que prépare M. Aristide Marie sur le très sympathique auteur de *Sylvie* nous promet donc des révélations curieuses.

N'empêche que les amis de Gérard feront bien de lire ses lettres dans le recueil de M. Jules Marsan. Outre leur valeur intrinsèque, au point de vue biobibliographique, elles sont commentées de très agréable façon, sans pédanterie et sans abus des notes.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Alfred de Vigny, contribution à sa Biographie intellectuelle* par F. Baldensperger, 1 vol. in-18.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE. — *Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire*, II. *Le rôle littéraire*, par Ernest Dupuy, 1 vol. in-18.

Voici deux livres sur Vigny qui commandent notre attention à différents points de vue. Celui de M. Dupuy ne vaut guère que par les documents, encore qu'il y en ait dans le nombre qui ne valaient guère la peine d'être recueillis. Mais je comprends que les éditeurs aient le souci de ne rien laisser derrière eux qui puisse profiter à d'autres. En pareille matière il vaut mieux trop que pas assez. C'est au lecteur ensuite à faire son choix. Donc le livre de M. Dupuy est fortement documenté. Il a eu à sa disposition le fonds même de la famille Lachaud-Sagnier qui est le plus riche de tous, et il a tiré un excellent parti des lettres adressées à Vigny par ses amis et sa clientèle littéraire. Il est fâcheux seulement que nous n'ayons pas les lettres de Vigny en réponse à celles de Barbier, de Brizeux, des Deschamps, de Berlioz, etc. Car sa correspondance recueillie par Mlle Sakellaridès est loin d'être complète Mais nul ne peut avoir la prétention de tout connaître et de tout dire sur un homme comme Vigny. Le temps seul, en nous révélant toutes les sources, permettra aux écrivains de l'avenir de faire un travail d'ensemble sur l'auteur d'*Eloa* et de *Chatterton*.

Un des meilleurs chapitres de M. Dupuy est celui qu'il a consacré à *Alfred de Vigny et la Nature*. Je le préfère de beaucoup à celui qui traite de la *Vie sentimentale* du poète, où il ne nous apporte absolument rien de nouveau. J'estime même qu'il eût mieux fait de le laisser dans son encrier. A quoi bon faire la petite bouche et dédaigner le parti que d'autres ont tiré des lettres de Vigny à Marie Dorval, quand pour tout le monde ou à peu près la passion de Vigny pour la grande comédienne domine toute sa vie ? Gageons que M. Dupuy n'aurait point négligé ces précieuses

lettres d'amour si elles lui étaient tombées dans les mains. Nous avions espéré aussi qu'il aurait pu dévoiler la femme qui sous le nom d'Eva a inspiré de si beaux vers à Alfred de Vigny, car cette femme a existé en chair et en os. Mais il paraît qu'il n'a rien trouvé la concernant dans les papiers de la famille Lachand. Il faudra donc qu'un autre fasse la lumière sur ce point. Quoi qu'en pense M. Dupuy, cela intéressera plus les amis du grand poète que les lettres de sa clientèle littéraire.

Le livre de M. Baldensperger ne contient aucunes nouveautés documentaires, ni même une biographie intégrale de Vigny. Il s'est principalement pour ne pas dire uniquement appliqué à déterminer le sens véritable de ses œuvres, la place occupée dans le conflit, des idées, par leur dessein secret, et l'origine de leur revêtement poétique. Et il a été assez heureux dans ses rapprochements. Le chapitre, par exemple, où il nous montre l'influence de Thomas Moore sur Vigny est définitif. On savait depuis longtemps que l'auteur d'*Eloa* s'était inspiré des *Amours des Anges* du poète anglais, mais personne encore n'avait fait un travail aussi complet sur ce point. Très intéressant aussi, et surtout très neuf le chapitre intitulé : *la Mer et les Marins dans l'œuvre de Vigny*. Comme le dit fort justement M. Baldensperger, « Vigny est l'un des écrivains français qui ont été le plus curieux des choses navales ; on retrouve chez lui un sentiment fréquent dans la littérature anglaise, et qui n'est pas la simple rêverie au bord des flots, avec son excitation lyrique ou sa méditation volontiers religieuse ou panthéiste : la griserie légère et salubre de l'air salé, la conscience aiguisée d'une faiblesse et d'une force qui s'affrontent et s'équilibrent, le sens des périls et des responsabilités dont peut s'augmenter, chez les « maîtres de la mer » la joie physique d'une traversée. Certaines de nos provinces mises à part, une telle note est rare dans notre littérature de terriens, de citadins. Beaucoup plus que sa naissance, son éducation ou sa parenté la plus proche, c'est une hérédité à laquelle il se complaisait qui a préparé ces curiosités : lui-même, dans l'*Esprit pur*, évoque les ancêtres qui portèrent l'uniforme du marin, et qui,

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant. »

Mais Vigny avait de qui tenir, étant par sa mère le petit-fils de Didier de Baraudin, qui naviguait sous Louis XVI.

Je recommande aussi le chapitre du livre de M. Baldensperger qui traite du symbolisme de Vigny. On y verra pourquoi, vers 1890, les poètes symboilstes le prirent pour leur maître.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Le Réalisme du Romantisme*, par Georges Pellissier, 1 vol. in-18.

Ici nous tombons en pleine exégèse, et il faudrait beaucoup de temps et non moins d'espace pour analyser, critiquer et réfuter ce livre comme il le mérite. Je me contenterai donc d'indiquer les grandes divisions de M. Pellissier. Il y en a cinq. Dans le premier chapitre il étudie le Romantisme opposé au Classicisme comme réaliste. Dans le second, la langue et la versification. Dans le troisièmes, les genres littéraires : lyrisme, roman, théâtre. Dans le quatrième, les genres littéraires : histoire, critique. Dans le cinquième, le Romantisme et l'évolution réaliste dans la seconde moitié du XIXe siècle. Autant dire tout de suite, et en deux mots, que ce livre est un cours de littérature qui embrasse tout le XIXe siècle.

BIBLIOTHECA ROMANICA (Strasbourg, Heitz et Mündel). — *Œuvres de Maurice de Guérin, journal, lettres, poèmes et fragments*, 1 vol. in-12.

Cette charmante bibliothèque « se propose dans ses quatre sections (Bibliothèque française, italienne, espagnole et portugaise) de faciliter aux savants, aux étudiants, aux maîtres, aux élèves et au public cultivé de tout le monde civilisé, l'accès des œuvres des quatre littératures ci-dessus, de tous les temps, qui font partie de la littérature mondiale, ou des ouvrages de ces mêmes littératures, qui peuvent présenter un intérêt littéraire ou cultural, ou des éditions sûres, basées sur les éditions définitives et se présentant bien. »

Son seul défaut c'est de coûter assez cher. Le prix de chaque numéro (car les ouvrages se publient par livraisons) est de 0,50 centimes. Mais les livraisons sont peu volumineuses. Ainsi les œuvres de Maurice de Guérin qui forment 382 pages contiennent

5 numéros — ce qui porte le prix du petit livre à 2 fr. 50. Ces œuvres du jeune écrivain sont précédées d'une bonne notice de M. F. Ed. Schneegans, un nom qui est très avantageusement connu dans les universités allemandes.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN. — *Flaubert et ses éditeurs Michel Lévy et Georges Charpentier*, lettres inédites à Georges Charpentier, publiées par René Descharmes, 1 brochure de 70 pages. (Extrait de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

On lira avec beaucoup d'intérêt la correspondance de Flaubert avec son premier et son dernier éditeur, et plus d'un sera stupéfait d'apprendre avec quelle facilité ce normand se laissa rouler, quand il s'agit de publier sa première œuvre. Croirait-on, par exemple, qu'après le retentissant procès de *Madame Bovary*, Flaubert abandonna tous ses droits sur ce livre pendant cinq ans, contre le versement d'une somme de *Cinq cent francs !!!* Il est vrai que dans ce temps-là il avait un égal mépris du public et de l'argent. Il disait que faire de l'art pour gagner de l'argent c'est la plus ignoble des professions, et qu'une œuvre d'art digne de ce nom n'a pas de valeur commerciale et ne peut pas se payer. Mais plus tard il déchanta, comme on dit, et il mit autant d'amour-propre à défendre ses intérêts qu'il en avait mis d'abord à les négliger. Seulement les traités sont les traités et je ne connais guère d'exemples où ils aient eu des effets rétroactifs. Flaubert ne rattrapa jamais avec Georges Charpentier, qui pourtant avait l'âme d'un Mécènes, l'argent qu'il avait perdu avec la maison Michel Lévy. — Aujourd'hui les auteurs sont beaucoup moins bêtes parce que moins désintéressés, et l'on ne trouverait pas un futur lauréat de l'Académie des Goncourt ou de la *Vie heureuse* qui consentirait à céder son premier roman pour cinq cents francs et pour cinq ans à un éditeur quelconque.

LIBRAIRIE H. DARAGON. — *La Bretagne pittoresque et légendaire*, par Paul-Yves Sébillot, 1 vol. in-18.

L'auteur de ce petit volume est le fils du premier folk-loriste de France. Il avait à peine quinze ans qu'il écrivait une *Histoire du peuple breton*. Son dernier livre était un roman historique inti-

tulé *le Dernier Duc de Bretagne*. Et dans l'intervalle il avait publié des *Contes et Légendes du pays de Gouarec* et quelques poésies d'un tour agréable et facile. C'est assez dire que M. Paul-Yves Sébillot entend marcher sur les traces de son père. Bien loin de l'en dissuader, nous ne pouvnos au contraire que l'y encourager, car il ne saurait suivre un meilleur guide, et il y a, dans le champ de l'histoire et de la poésie bretonnes, de la gloire pour tout le monde.

*La Bretagne pittoresque et légendaire* est avant tout, comme l'indique ce titre, un recueil de légendes et de coutumes curieuses. On lira tout particulièrement avec plaisir *le Charriottage des maris battus*, *les Brasiers de la Saint-Jean*, *le Pardon de Saint-Laurent du Pouldour* et les pages consacrées au costume des Bigoudens. Dans un autre ordre d'idées, ce petit livre renferme encore quelques bons essais d'histoire littéraire, le chapitre intitulé *Balzac à Fougères*, entre autres. Mais je crois que M. Paul-Yves Sébillot fera bien de cultiver de préférence le genre du roman historique pour lequel il me paraît posséder certains dons naturels. Il n'aura pas besoin de se creuser la tête pour trouver des sujets dramatiques, car l'histoire de la Bretagne en est pleine.

IMPRIMERIE HERON-MESNIER FRÈRES & Cie A NANTES. — *Les Saisons* de Merlin, poésies par Henry de la Guichardière, illustrations de Jacques Pohier.

En terminant cette rapide chronique des derniers livres parus, je tiens à signaler à mes lecteurs ce charmant album, fruit de la collaboration de deux artistes bretons. M. Henry de la Guichardière est un poète de beaucoup de talent, dont les vers pleins et sonores rappellent ceux de Leconte de Lisle et de José-Maria de Heredia. Quant aux dessins de Jacques Pohier, ils sont dignes des strophes qu'ils interprètent. D'une facture très large et très pittoresque, ils ont aussi à un très haut degré la couleur locale.

Cet album nous raconte l'histoire de Myrdhinn, né vers 475, dans la vallée de Basalyg, au sud du pays des Silures, d'un breton romanisé et d'une vestale qui avait violé ses vœux. Sa mère, pour échapper à la loi cruelle, qui, en Bretagne de même qu'à Rome, punissait de mort un semblable forfait, attribua sa grossesse, dit M. de la Villemarqué, à un de ces sylphes vénérés que ses juges

ne pouvaient renier sans athéisme ; de là, la légende païenne qui fit naître le célèbre barbe d'un *duz* et d'une vierge chrétienne.

Mais ce serait trop long à raconter, il faut lire cette dramatique légende.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

## MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Viennent de paraître :

LIBRAIRIE CONARD : *Œuvres complètes de Gustave Flaubert, Théâtre*, 1 vol. ; *Bouvard et Pécuchet*, 1 vol.

MERCURE DE FRANCE : *Témoignages* deuxième série, par Marcel Coulon, 1 vol.

LIBRAIRIE SANSOT : *L'Essor Victorieux*, poésies par Marie Dauguet, 1 vol.

*Le Gérant :* Léon SÉCHÉ.

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME

# Victor-Hugo et Sainte-Beuve

## DE CROMWELL AUX ORIENTALES

### I

Le percement du boulevard Raspail aura été funeste à deux maisons romantiques — et non des moindres.

Il y a deux ou trois ans, on démolissait, rue du Cherche-Midi, l'ancien hôtel des Conseils de guerre autrement dit l'hôtel de Toulouse, où Mme Victor Hugo, née Adèle Foucher, habita avec ses parents jusqu'à son mariage.

Il ne reste rien aujourd'hui de la maison que Victor Hugo habita, de 1827 à 1830, à l'entrée de la rue Notre-Dame-des-Champs, et je suis de ceux qui la regretteront toujours, parce qu'elle offrait au point de vue de l'histoire du Romantisme, un intérêt de beaucoup supérieur à celle de la place Royale où l'on a installé à grands frais le Musée Victor Hugo.

Je ne comprends même pas que la famille du grand poète et la Ville de Paris n'aient pas fait les sacrifices nécessaires pour l'approprier à cet usage. Cela eût été si facile ! on aurait pu faire un si joli square avec le jardin décoré des bustes en marbre des principaux poètes du temps !

— C'est une maison banale, me disait un jour M. Paul Meurice.

— Pardon, lui répondis-je, et les souvenirs ?

— Sans doute, mais Victor Hugo y séjourna si peu !

Qu'importe ! c'est tout de même dans cette vieille maison sans style et qui ressemblait à quelque chartreuse, avec son avenue plantée de grands arbres, et le beau parc dont elle était entourée, c'est là que l'ancien Cénacle de *la Muse française* se reforma, au printemps de 1827, sur des bases plus larges et plus libérales ; que Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Musset et Lamartine, pour ne citer que les plus illustres, firent entendre quelques-uns de leurs plus beaux vers, et que Victor Hugo composa, dans le seul espace de trois ans, ses dernières *Odes* et *Ballades*, la préface et la fin de *Cromwell*, les *Orientales*, une bonne partie des *Feuilles d'automne*, *Marion de Lorme* et *Hernani*.

Il me semble que cela compte et justifie hautement les regrets que cette maison m'inspire.

Pendant quelque temps, après que les travaux de voirie eurent éventré l'avenue qui la séparait de la rue Notre-Dame-des-Champs, il avait été question de conserver, faute de mieux, les deux magnifiques ormeaux que le hasard venait de placer au milieu de la chaussée de la voie nouvelle. Dans ce cas, la commission des inscriptions parisiennes aurait appendu à leur tronc une enseigne, pour rappeler aux passants les grands événements littéraires dont ils avaient été les témoins, et la Ville de Paris, en guise de refuge, aurait fait mettre à leur pied un banc circulaire où, tout en se reposant, les touristes auraient pu méditer sur la fragilité des choses humaines. Mais il paraît que le métropolitain qui court sous le boulevard Raspail ne permit pas de donner suite à cette pieuse pensée. Et les deux arbres qui avaient vu passer tant de célébrités sous leurs branches, et dont les troncs majestueux s'élevaient hier encore dans le ciel, comme deux colonnes jumelées à chapiteaux verts, les deux ormeaux contemporains du Cénacle de *Joseph Delorme* furent abattus le jour même où mon ami, le peintre Jean Corabœuf, prévenu de leur exécution, fit le joli dessin qu'on peut voir au Musée Victor-Hugo.

Je tiens à le remercier ici de m'avoir dédié cette fidèle image.

Parlerai-je à présent des circonstances dans lesquelles Victor Hugo devint locataire de cette maison ?

Il habitait précédemment, 90, rue de Vaugirard, au-dessus d'un atelier de menuiserie qui aurait dû lui rappeler celui de son grand-père, un très modeste appartement dont le petit salon, au

bout de quelques mois, fut incapable de contenir le nombre chaque jour grandissant des poètes et des artistes qui se rangeaient sous sa bannière.

Comme il avait beaucoup d'amour-propre, qu'il était très ambitieux, et que sa situation matérielle s'améliorait d'une année à l'autre, il se décida, au printemps de 1827, à transporter ses pénates au n° 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs (1).

Là, du moins, il se trouva plus au large; d'abord il avait la jouissance du parc agrémenté d'une pièce d'eau, dont les faux ébéniers éventaient ses fenêtres, et puis il n'avait que quelques pas à faire pour se trouver en pleins champs du côté du Mont-Parnasse.

Son appartement était situé au premier étage. On y accédait par un escalier tournant qui prenait naissance dans un petit vestibule, au haut du perron de la porte d'entrée. Il se composait d'une cuisine, d'une salle à manger, d'un salon, d'un cabinet de travail et de deux chambres à coucher, partie au nord et partie au midi.

Le salon qu'on appelait « la chambre au lys d'or » du nom de la fleur poétique qui avait valu à Victor Hugo le titre de maître ès-jeux floraux de l'Académie de Toulouse, était orné d'une belle

(1) A cette occasion Brifaut lui adressait la spirituelle lettre que voici :

« N'ai-je pas eu la maladresse d'aller vous chercher dans la rue de Vaugirard pour vous remercier de votre belle ode (*a*), mon cher ami ? Vous étiez parti pour la gloire, et, par malheur, ce quartier-là m'est inconnu. Je n'ai encore pu vous atteindre et vraiment je suis désolé Quand vous remettrez pied à terre dans notre tas de boue et de fumier que nous nommons Paris, faites-moi savoir cette nouvelle ; j'irai bien vite vous embrasser ; mais comment espérer que vous redescendiez vers nous, chétifs ? En tout cas, croyez que du fond de mon néant je pense beaucoup à vous dans votre gloire, et que s'il n'y a personne qui vous admire plus, personne aussi ne vous aime autant que moi.

« Mille tendres amitiés à l'ami, mille sincères hommages au génie.

« BRIFAUT ».

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie).

(*a*) *L'Ode à la Colonne* qui venait de paraître.

toile de Caravage, de plusieurs tableaux de Devéria et de *la Ronde du Sabbat* de Boulanger.

Du salon on passait dans le cabinet de travail, « la ruche », comme disaient les amis de la maison ; et cette ruche aurait pu en remontrer à celle des abeilles, car non content de travailler le jour, le jeune poète travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit ; si bien que les habitants des maisons voisines, dont les fenêtres donnaient sur le petit bois de Victor Hugo, se demandaient quelle était cette grosse étoile qui, tous les soirs, s'allumait ainsi dans les arbres et ne s'éteignait souvent qu'au petit jour.

Il y avait au fond du parc, dans un vieux mur tapissé de lierre, une porte basse, fermée de gros verrous, qui s'ouvrait sur une impasse devenue plus tard la rue Duguay-Trouin. Cette porte existait encore dans ces derniers temps (1). C'est par là que Victor Hugo sortait, après son déjeuner, pour aller rêver dans la pépinière du Luxembourg, pendant que sa jeune femme jouait avec ses enfants ou causait avec Sainte-Beuve tout près du pont rustique qui enjambait la pièce d'eau. Rappelons-nous les vers des *Consolations :*

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là, vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant ; et vous belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir, nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que, dès le berceau, l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès,
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,

(1) Elle était à côté de la maison portant le n° 9.

Douce comme un parfum et comme une harmonie ;
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie :
Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre d'en haut couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux, votre orgueil, votre illustre couronne ;
Et quand vous avez bien de vos félicités
Epuisé le récit, alors vous ajoutez
Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle :
« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
Plus la brise légère et n'osant soupirer,
Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer. »

Quand Sainte-Beuve entra chez Victor Hugo, le poète des *Odes et Ballades*, suivant une des modes d'alors, allait quelquefois avec des amis, dont Robelin, Boulanger, Charlet, les Devéria, manger des galettes au *Moulin de beurre*. Il était situé entre les rues de Vanves et de Vercingétorix, à l'endroit où a été élevée depuis la chapelle de Notre-Dame de Plaisance.

Une fois là, on se répandait, à l'heure du dîner, dans les guinguettes environnantes et l'on ne rentrait qu'à la nuit close.

Un dimanche, Abel Hugo, cherchant à manger, entendit une musique sous les arbres. Il se dirigea de ce côté et vit une maisonnette entre cour et jardin très ombragée et très fleurie. C'étaient

Les vagues violons de la mère Saguet,

qui faisaient cette musique.

Il dîna sous une tonnelle et fut si content de la cuisine, qu'il amena quelques jours après son frère Victor et leurs amis communs. Le menu n'était pas très varié, la mère Saguet n'ayant pour garde-manger que les œufs et les poulets de sa basse-cour, mais elle avait une façon à elle d'accommoder le poulet à la sauce

piquante, et elle n'écorchait pas sa clientèle de passage. Pour vingt sous on avait deux œufs frais à la coque ou sur le plat, un poulet sauté, du fromage et du vin blanc à discrétion. C'était pour rien. Aussi tous les rapins, les gens de lettres et les membres du Caveau connaissaient-ils le restaurant de la mère Saguet.

Naturellement Sainte-Beuve y alla comme tout le monde. Je crois même qu'il y rencontra un jour Thiers et Mignet venus là pour se consoler de la bouillabaisse. Mais Sainte-Beuve préférait à tous les dîners des guinguettes de la banlieue une bonne causerie avec Victor Hugo, sur le canapé de la chambre au lys d'or, rue Notre-Dame-des-Champs, et comme sa conversation était un charme, on profita, chez ses voisins, du mariage d'Abel Hugo, suivi à bref délai de la mort du général, pour sacrifier au plaisir de l'entendre les pique-niques et les airs de violon de la mère Saguet. Cela ne les empêcha pas, d'ailleurs, quand vinrent les soirées de la belle saison des *Orientales*, d'aller voir coucher le soleil dans la plaine de Vaugirard ou contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve (1).

Nous avons même de ce temps une amusante lettre d'Alfred de Musset. Il était tout gamin alors, puisqu'il avait dix-huit ans à peine, mais c'était une raison de plus pour qu'il se mêlât aux jeux de ses aînés du Cénacle. Un jour donc qu'il avait promis à Victor Hugo de faire avec lui l'ascension des tours de Notre-Dame, il s'excusa par le billet que voici :

« Je suis désolé, mon cher ami, de ce qu'il m'est impossible d'être demain avec vous à Notre-Dame. J'ai fait la plus grande imbécillité du monde en acceptant votre aimable invitation. Mais il y a huit jours que je dois monter à cheval demain ; c'est une partie avec d'autres. Je ne serais jamais à cinq heures chez vous, habillé, et j'aurais, de vous manquer de parole, une peur horrible qui ne me servirait à rien. Je vous verrai chez M. Nodier, s'il ne pleut des hallebardes la tête en bas. — Recevez mon excuse et *repentances*. Quelque désagrément que vous cause ma maladresse, j'en suis toujours plus vexé que vous.

« Alfred DE MUSSET (2). »

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, article Hugo, p. 414.

(2) Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefève-Vacquerie.

## II

On sait comment Sainte-Beuve fut mis en relations avec Victor Hugo. J'ai raconté les choses tout au long dans mon livre sur l'illustre critique (1). Je les résumerai donc ici en quelques lignes, sauf à m'étendre sur certains faits que je ne connaissais pas à cette époque.

Sainte-Beuve était rédacteur au *Globe* depuis 1824, et M. Dubois qui l'avait eu comme élève en rhétorique lui témoignait un intérêt tout particulier. A la fin de l'année 1826, le directeur de ce journal, ayant reçu une nouvelle édition des *Odes* augmentée de *Ballades* (2), offrit à Sainte-Beuve d'en rendre compte, ce qu'il accepta d'autant plus volontiers que depuis longtemps déjà, il avait beaucoup d'estime pour le talent de « ce jeune barbare », comme l'appelait M. Dubois. L'article de Sainte-Beuve parut dans le *Globe* des 2 et 9 janvier 1827 et fut très remarqué. C'était la première fois qu'on parlait de Victor Hugo avec un réel accent de sympathie et un sens critique aussi juste.

Sur le premier volume des *Odes*, Sainte-Beuve disait : « L'apparition de ces premières poésies fut saluée comme l'un de ces phénomènes littéraires dont les muses seules ont le secret. M. Hugo

(1) *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs*, 2 vol. au *Mercure de France*, 1904.

(2) L'édition de 1826, en 3 vol. in-12, ne parut pas le même jour et ne fut pas imprimée sur les mêmes presses.

Le tome III intitulé *Odes et Ballades*, imprimé chez J. Tastu, fut annoncé dans la *Bibliographie de la France* du mercredi 15 novembre 1826 sous le n° 7054. Il en fut fait deux tirages, si l'on s'en rapporte au titre qui n'est pas libellé de la même façon dans tous les exemplaires. Celui que j'ai sous les yeux porte la mention : tome troisième, et l'épigraphe : « Renouvelons aussi toute vieille pensée », est signée Joachim du Bellay, tandis que sur d'autres cette mention n'existe pas, et que l'épigraphe est signée seulement J. du Bellay.

Les tomes I et II intitulés *Odes*, 3e édition, furent imprimés chez Pinard et annoncés à la *Bibliographie de la France* le samedi 18 novembre 1826, sous le n° 7118.

L'ouvrage parut chez Ladvocat, libraire de S. A. S. M. le duc de Chartres, sous la date de MDCCCXXVII.

devait cette étonnante précocité et à la trempe de son âme et aux circonstances de ses plus tendres amitiés. — Style de feu, étincelant d'images, bondissant d'harmonies. »

Mais une autre cause que la politique nuisit à son succès :

« A côté des Odes de circonstance se trouvait dans le premier recueil des pièces telles que la *Chauve-souris* et *le Cauchemar* qui trahissaient chez M. Hugo je ne sais quel travers d'imagination contre lequel le goût français se soulève. Oubliant que certaines images difformes, pour être tolérables en poésie, doivent y rester enveloppées du même vague dans lequel elles glissent sur notre âme, il s'est mis de gaieté de cœur, et avec toutes les ressources du genre descriptif, à analyser les songes d'un cerveau malade, et il a terminé la *Chauve-souris* au grand jour pour mieux en détailler la laideur. Il n'y aurait là qu'une orgie d'imagination jusqu'à un certain point excusable, si M. Hugo n'y revenait souvent. Mais dans son roman de *Han d'Islande* remarquable à tant d'autres égards, il a passé toutes les bornes ; et son brigand est doué, grâce à lui, avec un luxe et une prédilection qu'on ne sait comment qualifier. Il en est résulté des impressions fâcheuses contre l'auteur. Le ridicule s'est formé de ce côté pour se venger d'un poète dédaigneux de la faveur populaire, et laissant les nobles parties dans l'ombre, on a fait de son talent, aux yeux de bien des gens, une sorte de monstre hideux et grotesque, assez semblable à l'un des nains de son roman... »

Et après avoir admiré dans *Trilby* l'agilité et la prestesse du rythme et surtout la verve avec laquelle Hugo avait rendu l'orgie satanique de la *Ronde du Sabbat*, Sainte-Beuve mettait le jeune poète en garde contre l'abus de la force, comme s'il avait deviné que là serait, en effet, son écueil :

« En poésie, disait-il, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse ; l'auteur vise à la grâce et à la simplicité ; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque ; s'il touche jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril (1). »

(1) Chose curieuse, Lamartine avait fait le même reproche à Victor Hugo, quelques années auparavant.

« Ces jours-ci, lui écrivait-il le 8 juin 1823, nous relisions vos ravissantes poésies et votre terrible *Han*. Soit dit en passant, je le trouve

Après avoir lu l'article de Sainte-Beuve, Victor Hugo s'en fut remercier M. Dubois et lui demanda le nom et l'adresse de son collaborateur qui n'avait signé que des initiales S. B. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre qu'il habitait à côté de chez lui, rue de Vaugirard (1). Il alla pour le voir, et ne l'ayant pas rencontré lui laissa sa carte. Le lendemain Sainte-Beuve lui rendit sa visite, et, dès cette première entrevue, Victor Hugo sentit qu'il avait trouvé son homme. Jusque-là il n'avait guère fréquenté que des poètes louangeurs, incapables de discuter ses idées et de lui montrer les points faibles de son esthétique. Cette fois le hasard le mettait en présence d'un critique qui, malgré sa jeunesse, avait déjà réponse à tout et pouvait soutenir le pour et le contre. Victor Hugo était trop soucieux de ses intérêts pour ne pas l'attacher par la cordialité de son accueil. Et, en effet, au bout de quelques jours, Sainte-Beuve devint un des familiers de sa maison. Je dois dire, que de son côté il ne négligea rien pour précipiter cet heureux résultat. C'est ainsi qu'au mois d'avril 1827, Victor Hugo ayant quitté son appartement de la rue de Vaugirard pour en prendre un rue Notre-Dame-des-Champs, Sainte-Beuve décida sa mère à aller habiter la même rue (2). Mais dans l'intervalle, la lecture et la critique de *Cromwell*, leurs échanges de vues sur l'art et sur la poésie avaient déjà donné à leurs relations de voisinage le caractère de l'intimité.

On connaît le billet par lequel Victor Hugo invita Sainte-Beuve à venir entendre chez son beau-père la lecture des quatre premiers actes de *Cromwell* (3).

Cette lecture devait avoir lieu le 12 février. Trois jours avant, le *Journal des Débats* publiait l'*Ode à la Colonne* que Victor Hugo avait écrite pour venger l'injure faite aux maréchaux de l'Empire par l'ambassadeur d'Autriche. Et le vieux Lacretelle, sous le coup de l'émotion publique, adressait au jeune poète la lettre suivante :

« Quoique j'aye bien rarement, Monsieur, le plaisir de vous voir ou plutôt de vous entrevoir, il faut que je cède au plaisir de vous

aussi trop terrible ; adoucissez votre palette ; l'imagination, comme la lyre, doit caresser l'esprit : *vous frappez trop fort :* je vous dis cela pour l'avenir.. » (*Lettre de Lamartine à Victor Hugo* publiée dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1904).

(1) Victor Hugo habitait au n° 90 et Sainte-Beuve au n° 94.

(2) Au n° 19.

(3) Ce drame ne fut terminé, en effet, que le 22 mars.

dire combien votre *Ode à la Colonne sacrée* m'a ému, transporté. Le courage et l'honneur sont les vraies inspirations du talent ! Que de belles images ! que de pensées fortes ! que de chaleur contenue ! quelle vérité de sentiments ! Tandis que nous défendons de notre mieux la cause des lettres françaises, vous en relevez la gloire et en renouvelez la puissance. Vous allez porter l'effroi dans bien des cours, mais vous réjouirez celle d'Apollon, pardonnez-moi cette citation mythologique. Il faut que mon esprit aille sur son vieux moule, mais heureusement il sent tout le prix des beautés nouvelles et surtout quand la source en est une âme noble.

« Agréez l'hommage des sentiments sincères que je brûlais d'exprimer ».

« LACRETELLE (1). »

C'est dans ces circonstances que Victor Hugo lut les quatre premiers actes de son *Cromwell*, à l'hôtel des Conseils de guerre

Le lendemain de cette lecture Sainte-Beuve fit part au poète de ses observations dans la très belle lettre que voici :

Ce mardi.

Monsieur et ami,

« ... Parlons de votre tragi-comédie. Elle donne tant à penser qu'on ne peut tout en dire à la fois. Permettez-moi de compléter un peu ce que je vous en ai déjà témoigné. Tous les compliments que je vous en ai faits, je vous les ai faits, parce que je les pense : et je vous avoue très sincèrement qu'après la lecture des deux premiers actes, je ne voyais absolument à vous faire que des compliments. La lecture des troisième et quatrième actes, où il y a tant de beautés du premier ordre, m'a pourtant suggéré quelques critiques, que je me fais un devoir de vous soumettre, sans précaution oratoire, persuadé que c'est de la sorte qu'il faut en agir avec des hommes comme vous, et que, quelque idée que vous preniez de mon jugement, vous apprécierez l'intention qui l'a dicté.

« Toutes ces critiques rentrent dans une seule que je m'étais déjà permis d'adresser à votre talent, l'excès, l'abus de la *force*,

(1) Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.

et passez-moi le mot, la *charge*. La partie sérieuse de votre drame est admirable ; vous avez beau vous abandonner et vous déployer, vous n'enlevez jamais votre sujet au-delà du sublime. Les scènes de la *réception des ambassadeurs*, les deux qui la suivent au deuxième acte, le monologue de Cromwell après l'entrevue avec sir Robert Wilen ; au troisième acte les scènes du conseil privé, de Milton aux pieds de Cromwell, tout cela est beau ; on se récrie d'enthousiasme presque à chaque vers. C'est donc à la partie comique que j'adresserai surtout des reproches. L'idée de l'avoir mêlée, entrelacée avec l'action principale qui est toute terrible, était une source de beautés où vous avez largement puisé. Plus le contraste produisait d'effet, plus il fallait le dispenser avec sobriété, et je crois que vous avez dépassé la mesure surtout dans les *a parte* très longs et trop fréquents qu'il fallait, ce me semble, un peu plus sous-entendre : la parodie devait être moins développée ; elle se devine à demi-mot. Loin de moi au reste la pensée de blâmer ces poignants contrastes où les larmes et les rires se confondent : Cromwell délirant aux prises avec sa conscience et son crime, et Rochester caché, grimaçant et jouant avec l'énigme terrible qu'il ne comprend pas et qui est pleine de mort. C'est à l'abus, c'est aux *détails*, aux détails seulement que j'en veux, et je vous assure qu'il y a des moments hier où je leur en ai voulu beaucoup ; n'allez pas croire qu'ils *m'ennuyaient*, rien n'ennuie chez vous ; mais ils m'agaçaient, m'impatientaient, j'étais tenté de leur dire, comme Cromwell à ses fous, quand il est de mauvaise humeur : « Paix ! trêve ! à bas ! » Pardon, mon cher monsieurs, de ces formes si libres, que je me permets avec vous ; mais moins j'y mets de prétention, plus je serai excusé ; au reste j'ai pensé que peut-être c'avait été de votre part une malice de produire cet effet sur l'auditeur, à peu près comme l'Arioste, quand il déconcerte le lecteur en rompant mille fois son fil. Mais même dans ce cas, je persiste à croire que le contraste est souvent poussé trop loin — Vos personnages vous étaient donnés par l'histoire pleins de ridicules, d'extravagances, c'étaient des caricatures véritables. Tant mieux. Mais n'en avez-vous fait quelquefois trop d'usage ? N'avez-vous pas renchéri sans besoin ? Déjà votre puritain si excellent des deux premiers actes m'avait semblé par moment un peu trop érudit dans la Bible, ou plutôt trop continuellement érudit. Je sais que l'histoire est là pour l'attester : passe donc pour lui. Mais Rochester, il est trop ridicule dans la déclaration d'amour à la Scudéri qu'il adresse à Francis, dans la leçon

de poésie à la Racan qu'il adresse à Milton. — Sans doute, il pouvait, il devait dire ces choses-là, mais les dire plus légèrement, d'un ton moins accentué et pour ainsi dire moins *gascon*. — Surtout, puisque des caricatures historiques, telles que le Puritain et Rochester, vous étaient données, puisque vous inventiez si heureusement ces quatre fous de Cromwell qui agrandissaient encore la scène de l'orgie comique, vous pouviez adoucir les traits de la vieille gouvernante, qui est vraiment trop hideuse pour prétendre à n'avoir que trente ans, qui, parce qu'elle est mariée par accident à Rochester, ne peut se méprendre au point d'en devenir follement amoureuse et de le poursuivre de ses caresses conjugales. L'accident eût été fort plaisant sans ce surcroît. Vous voyez que ce ne sont là que des critiques de détail : mais il y a à prendre garde aux petites choses, car les petites choses tuent les grandes.

— « J'ai remarqué aussi que d'une scène naturellement attendrissante ou comique, vous tiriez trop tout ce qu'elle peut donner, et qu'en l'épuisant vous la rendiez moins attendrissante ou moins comique qu'elle ne l'eût été avec plus de laisser-aller. Le croiriez-vous ? J'ose attaquer sous ce rapport la belle, la très belle scène de Francis et de Cromwell au troisième acte. Oui, quand même Francis, à l'âge de quinze ans, n'eût pas été sans avoir appris (ce qui est, plus j'y pense, invraisemblable) la part que son père avait prise, sinon à la mort de Charles, du moins à sa chute, quand elle n'eût pas trop ingénieusement supposé que s'il faisait un roi, ce ne pouvait être qu'un Stuart ou au pis aller un Bourbon, je crois fermement que la scène eût conservé toutes ses admirables beautés — oui, toutes, — elle pouvait ignorer assez de choses encore pour désoler son père, pour l'aimer, pour le forcer à l'éloigner de lui, afin de conserver au moins un être qui le crût bon et pût le chérir. Sans doute la part à faire entre ce qu'elle devait savoir et ce qu'elle pouvait ignorer était délicat, peut-être fallait-il la laisser plus indécise que vous ne l'avez fait ; un voile si léger, un nuage si douteux suffit pour abuser l'innocence, même quand tout est sous ses yeux ! Oui, Francis pouvait encore savoir bien des choses, et toujours aimer son père. Sous le même rapport, dans une scène bien différente celle du quatrième acte où Cromwell en faction cause avec Murray, je vous reprocherais d'avoir poussé trop loin la comparaison que fait Murray de Cromwell avec le soldat prétendu. La scène, sans cet effet poussé trop loin, n'eût pas moins pu être fort comique. Je suis bien impertinent de vous

assaillir ainsi de mes critiques, vous qui m'avez accablé de vos beautés ; c'est de ma part une triste revanche. Encore un mot pourtant sur votre style. Il est bien beau, surtout dans la partie sérieuse du drame. Dans le reste il n'est pas toujours exempt d'images un peu saillantes, trop multipliées, et quelquefois étranges. Au reste, voici comment je m'explique en partie la chose. Vous tenez avec grande raison à une rime riche.

« Souvent il n'existe pas entre les mots qui riment richement avec la fin du premier vers et le sens de ce vers de rapport naturel, rationnel, philosophique. Que faites-vous alors, sans doute à votre insu ? Vous proposez à votre imagination l'espèce de problème suivant : trouver une métaphore qui lie au figuré le mot, qui rime bien, avec le sens de la pensée. De là un surcroît de métaphores qui ne se seraient pas présentées naturellement à l'imagination, mais que celle-ci produit par provocation, et comme à l'appel du coup de cloche de la première rime : de là une grande source de beautés soutenues et inattendues. C'est de la sorte, j'en suis sûr, que vous avez trouvé la *corde à la potence*. Mais de là aussi quelquefois de brusques et étranges figures qui auraient besoin d'être adoucies et fondues. Adoucir et fondre souvent, retrancher quelquefois, ce sont là les opérations secondaires, subalternes, qui suffisaient pour faire de votre œuvre, non pas une belle œuvre, elle l'est déjà, mais un chef-d'œuvre.

« Vous vous étiez proposé un double but à atteindre. Corneille d'une part et Molière de l'autre. Corneille est atteint, mais non pas Molière ; ce serait plutôt Regnard, surtout Beaumarchais : il y a dans votre pièce beaucoup du *Mariage de Figaro*.

« Je ne vous parle pas des beautés innombrables qui m'ont frappé. J'en ai déjà causé avec vous et j'en causerai, j'espère encore. Seulement excusez tout mon long bavardage, si tant est que vous l'avez daigné déchiffrer, mais ne vous tenez pas quitte de ma franchise, tant que vous m'honorerez de votre amitié ».

« SAINTE-BEUVE (1). »

Cette lettre écrite au pied levé dut faire une impression considérable sur l'esprit de Victor Hugo. Outre qu'elle est une merveille d'analyse psychologique, il est certain que pas un de ceux qui assistèrent à la lecture de *Cromwell* n'eût été capable de

(1) *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.

démonter ainsi cette « tragi-comédie », d'embrasser tout, le fond et la forme, avec cette sûreté de coup d'œil. Il n'y a qu'une chose que Sainte-Beuve ne nous ait pas dite et que j'aurais été heureux de trouver sous sa plume, c'est le point de départ de la conception, la genèse même du drame. Mais peut-être n'avait-il pas eu la curiosité de le demander à Victor Hugo, ou peut-être celui-ci lui avait-il répondu : « Je me suis arrêté au sujet de Cromwell et je l'ai choisi parce qu'il est le plus beau de l'art moderne. » C'est exactement ce que Balzac écrivait à sa sœur (1), en 1819, quand il conçut l'idée de son *Cromwell*, car le futur auteur de *la Comédie humaine* fut tenté, lui aussi, par l'étonnante histoire du Protecteur, comme du reste le fut Mérimée, en 1823 ; et tous ces *Cromwell*, en admettant même que le sujet eût alors été dans l'air, comme celui de *Saül* quelques années auparavant, me semblent avoir été inspirés par *l'Histoire de Cromwell*, de Villemain, qui parut précisément en 1817 et fit alors un certain bruit. Je suis même surpris que personne n'ait encore fait cette remarque dont le bien fondé saute aux yeux.

Victor Hugo avait-il lu le *Cromwell* de Villemain ? Evidemment oui, car en ce temps-là il lisait tout, et il était si souvent et si élogieusement question de Villemain, rue Notre-Dame-des-Champs, que Pavie s'étonnait de ne l'y avoir pas rencontré (2), mais comme cette lecture remontait assez loin, ce n'est pas elle qui dut lui suggérer, en 1826, l'idée de tirer de cette histoire un drame. C'est bien plutôt — pour ne pas dire uniquement — la lecture du *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, comme je vais le démontrer tout de suite (3).

(1) *Corresp. générale de Balzac.*

(2) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. II, p. 201. — N'oublions pas non plus que Villemain assistait, en 1829, avec Dumas, à la lecture d'*Hernani* au Théâtre-Français.

(3) On sait que Victor Hugo s'est flatté dans une note de son *Cromwell* d'avoir lu, avant d'écrire ce drame, tous les mémoires sur la révolution d'Angleterre et quelques documents originaux. Je trouve à ce sujet un renseignement digne d'être recueilli, dans les *Souvenirs* de Juste Olivier (p. 21). La première fois qu'il vit le grand poète, Juste Olivier lui fit une petite critique sur son *Cromwell* où, au lieu des Vaudois du Piémont que Milton célèbre dans un sonnet et que Cromwell protégea contre le duc de Savoie, Victor Hugo introduit « les bourgeois du canton de Vaud » dans un temps où le canton de Vaud n'était pas né ». — « Il ne prit point mal la chose, dit Juste Olivier il insista toutefois, disant qu'il avait lu ce trait dans les mémoires de Ludlow, mais il l'a pourtant corrigé dans les éditions subséquentes. »

Pour essayer de lui donner le change, au risque de tromper l'historien de l'avenir, Victor Hugo écrivait à Alfred de Vigny, le 8 février 1827 :

« Notre pensée coïncide souvent, cher Alfred, nos esprits se sont déjà maintes fois rencontrés autour de la même idée ; *je vous aime un peu à cause de cela* (1). Vous savez que j'ai pris le XVIIIe siècle où vous l'avez quitté, et que j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame. Si donc vous n'êtes pas effrayé de faire plus ample connaissance avec mon *Protecteur*, venez lundi soir avant huit heures, rue du Cherche-Midi n° 39. Vous y trouverez des amis bien heureux de vous embrasser, et mon *Cromwell* bien désireux d'être *tête à tête* avec votre Richelieu (2).»

Il ne paraît pas que de Vigny se soit dérangé pour entendre la lecture de *Cromwell ;* en tout cas il était trop fier et trop jaloux de l'avance qu'il avait sur les autres pour croire à la coïncidence dont lui parlait Victor Hugo. Et le fait est qu'ici la rencontre ne devait absolument rien au hasard. On n'a qu'à rapprocher la date de la mise en vente de *Cinq-Mars* de celle que Victor Hugo a piquée au bas du premier acte de *Cromwell* pour être définitivement fixé sur ce point. Encore ne voudrais-je pas affirmer que Victor Hugo n'ait pas antidaté son manuscrit (3).

*Cinq-Mars* parut en librairie du 20 au 25 juillet 1826, puisque la *Bibliographie de la France* l'annonça le mercredi 26 juillet, sous le n° 4827.

Et Victor Hugo avoue n'avoir commencé son *Cromwell* que le 6 août suivant. Il avait donc eu tout le temps de méditer les dernières lignes de *Cinq-Mars*. On en connaît le sujet.

Corneille et Milton se promènent à Paris sur l'emplacement qui sépare la statue de Henri IV de la place Dauphine et causent de Richelieu :

« ... J'admire, comme vous, dit Milton, votre peuple passionné, mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je

(1) A ce compte-là il devait l'aimer beaucoup, car non content de lui avoir emprunté le sujet de son *Cromwell*, il lui emprunta encore le sujet de *Marion de Lorme*. Si Sainte-Beuve avait pu se douter de cela quand il rendit compte dans *le Globe* du *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, il se fût peut-être montré moins sévère envers cette belle œuvre.

(2) E. Dupuy, *la Jeunesse des Romantiques*, p. 260.

(3) S'il est vrai que le 4e acte de *Cromwell* ait été terminé le 25 octobre 1826, il est curieux que Victor Hugo ait attendu jusqu'au 12 février 1827 pour donner lecture de son drame.

ne reconnais pas son esprit, quand je le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril, et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible ! il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie ? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout entier ? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition ; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell. »

Voilà donc, selon moi, quel fut le point de départ du premier ouvrage dramatique de Victor Hugo. Ces remarques, d'ailleurs, ne lui enlèvent rien de sa puissante originalité. Et Lamartine était bon prophète quand, le 29 décembre 1826, il écrivait de Florence à son jeune ami :

« J'ai appris que vous faisiez un drame de *Cromwell*. Je ne doute aucunement que vous ne fassiez du neuf et du beau en ce genre ; il a besoin en vérité qu'une baguette le touche, car il est mort. Je crois que *Cromwell* vous tentera par son succès, et que vous nous créerez un théâtre du tems, car le nôtre est encore de la ruine de Troie. Cela ne vous empêchera pas d'être un grand poète lyrique : une main lave l'autre. Travaillez donc pendant que le vent souffle (1). »

## III

Je reviens en arrière. En recevant la lettre de Sainte-Beuve, Victor Hugo dut se demander s'il n'avait pas affaire en lui à un poète autant qu'à un critique de profession ; il n'y avait, en effet, qu'un poète qui pût ainsi pénétrer le secret de sa métrique. Il fut tiré, dès le lendemain, de son incertitude par l'envoi confidentiel que Sainte-Beuve lui fit de quelques pièces de vers. Et tout de suite, après l'avoir lu, il le pria de venir le voir, ayant mille choses à lui dire (2). »

(1) *Revue de Paris*, du 15 avril 1904.
(2) *Corresp. de Victor Hugo.*

Que se dirent-ils dans cette nouvelle conversation ? Il est facile de le deviner, quand on sait que Sainte-Beuve travaillait depuis un an à son *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*. Ils causèrent évidemment de Ronsard et de la Pléiade, que Victor Hugo connaissait à peine, car il convient de ne pas se laisser prendre aux épigraphes tirées de Ronsard, de Joachim du Bellay, de Rémy Belleau et des autres dont il a illustré quelques-unes de ses *Odes et Ballades*. Ce qui me laisserait croire que Victor Hugo n'avait lu ces vieux poètes que dans une anthologie quelconque, c'est qu'il avait l'air d'ignorer que la *Vieille chanson* qui sert d'épigraphe à son *Trilby, le lutin d'Argail*, était de Joachim du Bellay (1).

Parler de Ronsard et de la Pléiade, c'était remettre en discussion toutes les choses qui avaient agité le monde littéraire en 1549 et 1550, à commencer par la facture du vers. Sous ce rapport le drame de *Cromwell* avait déjà fait faire un grand pas à la métrique. L'alexandrin d'Hugo, jusque-là si timoré, si classique dans sa marche régulière, enjambait maintenant avec une certaine hardiesse, mais il n'avait pas encore l'allure dégagée, débridée, de l'alexandrin de la Pléiade et il ne devait jamais l'avoir, Victor Hugo, malgré ses tendances et ses velléités révolutionnaires, étant resté toute sa vie esclave de sa première éducation poétique. Je m'expliquerai plus longuement là-dessus au chapitre suivant.

Sainte-Beuve, quoique nourri de Chénier, n'était guère plus hardi que Victor Hugo. Ainsi, dans *les Amours de Marie*, de Ronsard, il n'aimait pas les vers :

> De nuit plus courageux je traverse parmy
> Les espions, couvert de la courtine brune,

dont André Chénier aurait certainement admiré l'enjambement heureux. Ces « espions » rejetés au commencement du second vers lui déplaisaient, bien qu'il reconnût qu'ils étaient assez en rapport avec l'idée exprimée par le mot *brune*.

(1) Il n'a même pas donné le texte exact de cette chanson *d'un Vanneur de blé, aux vents*. Au lieu de copier :

> A vous, troppe légère,

Il a mis :

> A vous, *ombre* légère,

qui n'a aucun sens.

Il est vrai de dire que, lorsqu'il entreprit son *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, il ne pensait pas faire œuvre de réformateur, et que les événements, en mêlant sa vie à celle de Victor Hugo, lui feraient jouer dans le Cénacle le même rôle, à peu de chose près, que J. du Bellay dans la Pléiade. A quoi tient pourtant la destinée d'un homme ? Ce fut la rencontre fortuite de Ronsard avec du Bellay qui fit de celui-ci le théoricien de l'école poétique de 1550. De même, ce fut la rencontre de Victor Hugo avec Sainte-Beuve qui fit de ce dernier le critique officiel de l'école poétique de 1827. Entendons-nous bien : je ne dis pas que sans du Bellay, Ronsard n'aurait pas accompli sa réforme ; je ne dis pas non plus que, faute de Sainte-Beuve, Victor Hugo n'aurait pas écrit la préface de *Cromwell*. Je dis seulement que J. du Bellay n'aurait pas attaché son nom à la *Deffence et illustration de la langue françoyse*, s'il n'avait fait partie de la brigade sacrée, et que Sainte-Beuve n'aurait probablement pas rattaché, par son *Tableau*, l'école de Victor Hugo à la Pléiade, s'il ne s'était lié avec lui. C'est, en effet, de ses relations avec le poète des *Odes et Ballades* que date l'initiative de Sainte-Beuve à l'école romantique.

« J'y étais assez antipathique, jusque-là, dit-il, à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas. Les quelques vers que j'avais faits étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style. Je les avais gardés pour moi seul, ne sentant aucun juge véritable auprès de moi. La conversation de Victor Hugo m'ouvrit des jours sur l'art et me révéla aussi les secrets du métier, le doigté, si je puis dire, de la nouvelle méthode (1). »

Mais un homme doué et armé comme l'était Sainte-Beuve, dès 1827, ne se contente pas de recevoir, il donne aussi, et bien qu'on ne puisse en pareille matière établir une balance exacte, j'incline à croire qu'il reçut moins qu'il ne donna (2). J'ai dit plus haut que

(1) *Causeries du lundi*, t. XI, p. 351.

(2) Ce n'était pas son avis alors, mais il s'ignorait et ne se doutait pas de l'influence qu'il exerçait autour de lui. Il écrivait à Victor Hugo, au mois d'octobre 1829.

« Ce peu de talent que j'ai m'est venu par votre exemple et vos conseils dégénérés en éloges : j'ai fait parce que j'ai vu faire, mais mon fond propre à moi était si mince, que mon talent vous est revenu tout à fait, et après une course peu longue comme le ruisseau au

Victor Hugo ne connaissait pas les poètes du XVIe siècle. On ne saurait nier que ce fut sous l'aiguillon de Sainte-Beuve qu'il les étudia : ses ballades de 1828 et le recueil entier des *Orientales* témoignent clairement qu'il retrempa son vers à leur école et qu'il profita de leurs leçons.

Quant au *Tableau* de Sainte-Beuve, je ne ressasserai pas ici les critiques que j'en ai faites ailleurs (1). Toutes les erreurs qu'il contient proviennent de ceci que personne, au moment où l'Académie-Française mit ce sujet au concours, ne connaissait l'histoire vraie de la poésie au XVIe siècle, à plus forte raison au XVe. Viollet-le-Duc lui-même, dont la riche bibliothèque fut d'un si grand secours à Sainte-Beuve n'en avait que des notions superficielles. On n'attachait alors qu'une importance secondaire à la chronologie et à l'étude des sources. Colletet et Binet suffisaient aux plus difficiles, et Dieu sait de quelles âneries ils se sont faits les éditeurs. Ce n'est guère qu'en ces trente dernières années que la critique savante est parvenue à démêler l'écheveau terriblement embrouillé de l'histoire littéraire de la Pléiade, et a établi d'une manière certaine la chronologie des œuvres maîtresses de Ronsard et de ses émules

Cependant il y avait à Paris, en 1827, un homme charmant dont l'érudition, sans être très sûre, avait des clartés de tout et dans toutes les langues. C'était Charles Nodier. Il n'aurait pas fallu lui demander, par exemple, si l'*Olive* ou le *Recueil de poésie* de Joachim du Bellay avaient précédé ou suivi la *Deffense et illustration de la langue françoyse ;* si les *Erreurs amoureuses* de Pontus de Thiard étaient antérieures ou non à ce manifeste fameux. Cela n'avait aucun intérêt pour lui. Mais il avait lu tous nos vieux poètes, et les deux ou trois grands prosateurs du XVIe siècle, à commencer par Montaigne qu'il plaçait très haut dans son admiration, et c'est lui qui avait surnommé Rabelais *l'Homère bouffon* de la France (2). N'oublions pas non plus qu'en 1801, étant encore

fleuve ou à la mer : je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. »

(*Revue de Paris*, du 1er janvier 1905. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*).

(1) Cf. notre ouvrage sur Sainte-Beuve, I, p. 82.

(2) En 1835, dans une petite plaquette parue chez Techener et intitulée : *Des Auteurs du seizième siècle qu'il convient de réimprimer*, M. Nodier demandait qu'on réimprimât avec de rares et courtes notes

à Besançon, il avait fait imprimer, en l'honneur et à l'usage d'une belle inconnue un choix de *Pensées de Shakespeare extraites de ses œuvres.*

Je ne suis donc pas surpris que Victor Hugo qui savait son Nodier par cœur, lui ait écrit, le 28 juin 1827, pour lui présenter Sainte-Beuve et lui demander ses bons offices, en vue de lui faciliter le travail qu'il avait entrepris sur la langue française au XVIe siècle. « C'est une tâche, lui disait-il, qui exige un talent élevé et une profonde science. Il a le talent : vous pouvez lui ouvrir de nouvelles sources de science (1). »

Et voilà comment et sous quels auspices Sainte-Beuve pénétra à l'Arsenal. En ce temps-là Nodier s'amusait à ramasser des livres rares qu'il revendait ensuite pour payer ses dettes de jeu. Cela lui arriva bien, à ma connaissance, une dizaine de fois. Les libraires d'alors ne faisaient aucun cas des livres du XVIe siècle, et l'on pouvait se procurer sur les quais une très belle édition de Ronsard ou de J. du Bellay pour quelques sous. Justement quand Sainte-Beuve se présenta chez lui avec la lettre de Victor Hugo, Nodier venait d'acheter un livre d'heures qui serait aujourd'hui sans prix. Il portait sur sa feuille de garde les vers suivants de la main de Ronsard :

Maugré l'envy je suis du tout à elle ;
Mais je vouldrois dans son cœur avoir leu,
Qu'elle ne veuit et qu'elle n'a esleu
Autre que moy pour bien estre aymé d'elle.

Bien elle scet que je luy suis fidelle,
Et quant à moy j'estime en son endroit
Ce qui en est : car elle ne vouldroit
Autre que moy pour bien estre aymé d'elle.

grammaticales qui soient propres à jeter quelque lumière sur l'histoire de la langue, Rabelais, Marot, le *Cymbalum mundi* de Desperriers, le *Longus* et le *Plutarque* d'Amyot, les *Essais* de Montaigne et le *Discours* de la Boétie sur *la Servitude volontaire* dont s'occupait alors M. Lainé.

(1) Lettre inédite faisant partie d'une collection d'autographes vendue par Charavay à l'hôtel Drouet, le 28 décembre 1909.

Ces vers étant tirés des *Amours de Marie*, il est probable que ce livre d'heures avait appartenu à Marie, de Bourgueil. En quelles mains se trouve-t-il aujourd'hui ? Comme actuellement on n'aurait qu'au poids de l'or tout livre portant la signature autographe de Ronsard, il doit être dans la bibliothèque de quelque millionnaire.

Quoi qu'il en soit, ce fut peut-être ce livre unique qui, après avoir piqué la curiosité de Sainte-Beuve, lui suggéra l'idée de publier à la suite de son *Tableau* un choix de poésies de Ronsard. Car il ne songeait pas à cette publication quand il entreprit son travail d'ensemble sur la poésie au XVIe siècle. Ce n'est qu'en avançant qu'il sentit le besoin, la nécessité, pour remettre plus sûrement Ronsard en honneur, de faire un bouquet des plus belles fleurs de son jardin. Jusqu'au mois d'octobre 1827 la vie du grand poète avait suffi à l'occuper.

« ... Oublions les œuvres de Ronsard, écrivait-il alors dans *le Globe*, et avant de porter un jugement sur l'écrivain, donnons-nous le spectacle impartial de son étonnante destinée littéraire : ce drame, mêlé d'héroïque et de grotesque, aura bien sa moralité, son intérêt, et de même aussi son genre d'émotions sérieuses... (1). »

Vous avez entendu ! ce mot de *grotesque* accolé à celui d'héroïque, sentait la préface de *Cromwell* qui était sur le point de paraître et pour laquelle Sainte-Beuve allait bientôt briser une de ses plus belles lances dans le *Journal des Débats*.

Le premier chapitre du *Tableau* avait paru dans *le Globe* du 7 juillet 1827.

Un an après — presque jour pour jour — le *Tableau* suivi des *Œuvres choisies de Ronsard*, paraissait en 2 volumes chez Sautelet.

J'ai à peine besoin de dire, qu'en dépit de ses erreurs et de ses lacunes — dont personne d'ailleurs ne s'aperçut — il obtint un énorme succès dans le monde lettré.

Du coup le seizième siècle fut mis à la mode, et c'est à qui, parmi les poètes et les artistes du Cénacle, lui demanda des sujets d'inspiration. Alfred de Vigny lui emprunta le sujet de *Madame de Soubise*, Dumas celui de *Henri III et sa cour* et Victor Hugo celui d'*Hernani*. Dumas fit plus. Comme pour remercier Sainte-Beuve de lui avoir montré le chemin où il allait trouver à vingt-sept ans la gloire, il mit dans la bouche du petit page au deuxième

(1) *Le Globe* du 4 octobre 1827.

acte de son drame, comme étant de Ronsard, les stances mêmes de *Joseph Delorme : A la Rime* qu'il a remplacées dans la brochure de sa pièce par l'odelette fameuse :

Mignonne, allons voir si la rose...

C'est du moins ce que raconte Charles Magnin dans son compte-rendu de la pièce de Dumas (1).

Sainte-Beuve écrivait un jour qu'en 1828 il avait entamé, par son *Ronsard* et son *Tableau* sa première campagne romantique (2). *Joseph Delorme* devait être la seconde. Mais entre les deux il fit un petit voyage en Angleterre qui ne fut pas sans influence sur son esprit et sur ses yeux.

## IV

Quand Sainte-Beuve partit pour l'Angleterre, au mois d'août 1828, le Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs était en pleine fermentation littéraire, excité qu'il était par tout le bruit fait autour de *Cromwell* et du *Tableau*.

« Victor, A. de Vigny, E. Deschamps, Sainte-Beuve, A. de Musset, moi, écrivait Paul Foucher à Victor Pavie, nous travaillons tous. Victor est comme une colonne au milieu de tous et nous jette de temps en temps une orientale comme un pavé sur des fourmis (3). »

(1) Voir *le Globe* du 14 février 1829.

(2) *Portraits littéraires*, t. II, p. 525.

(3) Lettre du 5 août 1828, publiée par André Pavie dans ses *Médaillons romantiques*. Dans une autre lettre, du mois de juin de la même année, Paul Foucher écrivait également à V. Pavie qu'Alfred de Musset venait de leur révéler un magnifique talent par une scène dramatique en vers. Nous apprenons ainsi que *Don Paëz* remonte au printemps de 1828. Mais ce n'était pas la première composition du jeune poète. Sainte-Beuve rapporte qu'un matin de l'année 1828 Musset vint le voir et lui dit : « Vous avez hier récité des vers, eh bien, j'en fais, moi aussi, et je viens vous en dire ». Et il lui récita de charmants vers un peu dans le goût d'André Chénier. Sainte-Beuve s'empressa de faire part à Victor Hugo de cette heureuse recrue poétique. « On lui

A première vue il peut paraître étrange que Sainte-Beuve ait profité de ce moment d'effervescence pour s'éloigner de Paris. Mais quand on connaît les raisons qui lui faisaient entreprendre ce petit voyage, on convient sans peine qu'il était plutôt opportun

D'abord le *Tableau* ne représentait que la première moitié de la tâche qu'il s'était imposée, et c'était la partie la plus ingrate, puisqu'elle était exclusivement critique. Il avait hâte d'aborder la seconde qui, dans sa pensée, devait lui faire une place à part entre les poètes de l'école romantique.

On savait déjà par les quelques pièces qu'il avait lues chez Victor Hugo, que sa muse ne ressemblait à aucune autre. Trop intelligent pour se mesurer dans l'ode héroïque, l'élégie méditative et le poème philosophique avec Hugo, Lamartine et Vigny, il s'était dit qu'il y avait une place à prendre dans le genre familier et intime où avaient excellé les lakistes anglais, et le succès du beau sonnet qu'il avait dédié aux mânes de Ronsard l'avait déterminé à cultiver de préférence cette forme de poème, chère aux poètes de la Pléiade.

C'est donc principalement en vue de s'imprégner de l'atmosphère de Wordsworth, Keats, Southey, Coleridge, Kirke White et les autres, que Sainte-Beuve alla passer une quinzaine de jours en Angleterre.

Il faut le remercier d'avoir fait ce petit voyage, car, sans les deux lettres qu'il adressa de Londres et d'Oxford à Victor Hugo nous ne saurions pas tout ce qu'il lui devait en 1828, et dans l'une il confesse avec joie qu'avant de le connaître il était un barbare. « Une cathédrale était pour moi, dit-il, une énigme dont je ne cherchais pas le mot, et le plus beau tableau ne me semblait qu'une idée que j'évaluais à la *gens de lettres.* »

Cela nous donne un aperçu des conversations qui se tenaient rue Notre Dame-des-Champs On y causait de tout, on y bâtissait des théories jusque sur les fossiles et les pierres de Carnac sur lesquelles je ne serais pas fâché d'avoir l'opinion d'Hugo, car on se demande encore qui les a dressées là et à quoi elles servaient au

demanda désormais des vers à lui-même et c'est alors que nous lui vîmes faire ses charmantes pièces de *l'Andalouse* et du *Départ pour la Chasse* (*le Lever* de ses premières Poésies). »

(Sainte-Beuve, *Souvenirs et Indiscrétions*, p. 37).

juste (1). Mais on pense bien que les conversations roulaient surtout sur les cathédrales. Victor Hugo que Nodier appelait le démon Ogive ne parlait que de portails, de nefs et de flèches gothiques, depuis qu'il s'était mis en tête d'écrire un roman sur Notre-Dame de Paris (2). Et il faut croire que Sainte-Beuve s'intéressait à ces propos d'art et d'archéologie, puisque dans ses deux lettres d'Angleterre il n'est question que des galeries de tableaux du comte d'Harcourt et du duc de Marlborough, et des cathédrales de Winchester, de Saint-Paul, de Salisbury, de Westminster-Abbey, de la chapelle du collège de Christ-Church, à Oxford, sans parler des églises de Rouen qui l'ont émerveillé

Et il n'admirait pas seulement pour lui, il admirait aussi à l'intention de celui qui avait fait son éducation artistique, à preuve cette gracieuse idée qui lui vint en regardant les vitraux de Westminster : « Ces peintures à tout moment brisées par les carreaux me font l'effet de vos petites ballades à tout moment brisées par

(1) Hugo, disait Gustave Planche, croit tout savoir par intuition. Je le trouvai un jour, lui et ses amis, bâtissant des théories sur les fossiles. (*Souvenirs de Juste Olivier*, p. 16).

(2) Mais là comme ailleurs il avait été devancé par Lamartine qui, dès 1822, pendant un voyage qu'il fit en Angleterre, écrivait à Aymon de Virieu :

« Ce pays est superbe et mérite un et plusieurs voyages. C'est là que M^lle^ Fanny verrait réalisées ses plus riches conceptions gothiques. Ce gothique vit encore pleinement partout dans les campagnes. J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre qui supporte notre médiocrité. Garde-toi, au nom du sens commun, de toucher à Pupetières dans un autre esprit. *Souviens-toi de ces paroles:* je suis au désespoir d'avoir mis une pierre à Saint-Point avant d'avoir ouvert les yeux à cette nouvelle lumière ; je me repens de ce que j'ai fait, et je vais finir dans un meilleur sens. Si tu veux, je te rapporterai d'ici une centaine de plans divers qui te donneront la clef de tout ce qu'on peut faire dans ce style du beau goût et de la médiocrité. » (*Corresp.*, t. II, p. 220).

Et la première chose que Lamartine fit à son retour fut « d'attacher à la façade principale de son manoir une galerie massive de pierres sculptées sur le modèle des vieilles balustrades gothiques d'Oxford. » (*Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, p. 14).

Cette galerie gothique était posée, lorsque Victor Hugo et Charles Nodier furent les hôtes de Lamartine à Saint-Point, en 1825.

le rythme de vos bas-reliefs gothiques que j'appellerai plus volontiers vos *vitraux gothiques* » (1).

Il n'y avait qu'un poète qui pût faire cette remarque.

Aussi bien, à son retour à Paris, Sainte-Beuve qui n'avait pas de temps à perdre et rimait à présent sans discontinuer, communiqua à Victor Hugo un cahier de poésies manuscrites en lui demandant son avis par le billet suivant :

« Lisez mon cher ami, ces quelques misérables pages. Tâchez de vous mettre à la place de celui qui les écrit pour les comprendre et les excuser. Si vous croyez franchement qu'il n'y ait pas scrupule et honte à dévoiler ainsi des nudités d'âme, dites-le moi, et je les livrerai au public, ne serait-ce que pour me donner le plaisir d'une sensation nouvelle. Si vous y voyiez inconvénient et ridicule, dites-le moi aussi franchement et j'enfouirai vite sous clef toutes ces confidences perdues entre vous et moi.

« Toujours à vous.

« SAINTE-BEUVE (2). »

De quelles nudités d'âme voulait-il parler ? Quels cris de passion, quels gémissements de chair meurtrie étaient susceptibles de scandaliser le jeune confident de ses élucubrations poétiques ? Certes, les idées philosophiques de Joseph Delorme — car c'est de lui qu'il s'agissait — étaient aux antipodes de celles de Victor Hugo. Sans être athée comme l'étaient certains rédacteurs du *Globe*, Sainte-Beuve était alors franchement matérialiste. Il était aussi quelque peu républicain. Cela détonnait et choquait dans un milieu catholique et royaliste comme la maison de Victor Hugo, mais on sait de reste que le catholicisme du jeune poète n'était que de surface et que son royalisme n'était qu'une affaire de mode et d'intérêt. Hugo, chez qui déjà l'art primait tout, se souciait donc assez peu des idées philosophiques de Sainte-Beuve.

Quant à ses idées sur la femme et l'amour qui tiennent une si grande place dans *Joseph Delorme* pourquoi l'auraient-elles offusqué ? Tout le monde n'a pas la chance de rencontrer à dix-huit ans la femme de son rêve et de posséder à vingt ans

Sur sa table un lait pur, dans son lit un œil noir.

(1) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.
(2) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

Sous ce rapport, Victor Hugo ne pouvait que plaindre son ami et se « mettre à sa place ». Que Sainte-Beuve n'eût encore inspiré aucune passion, cela ne le surprenait qu'à moitié. D'abord il ne payait pas de mine : il était petit, légèrement voûté, mal habillé, il avait les cheveux roux, la figure rougeaude, l'air empêtré d'un jeune scholar frais émoulu du séminaire. Cela ne plaît guère à première vue. Il fallait que Sainte-Beuve fît cercle et s'animât dans la conversation pour qu'on l'appréciât à son juste mérite et qu'il devînt très séduisant. Or, en 1828, c'est à peine s'il allait dans le monde. On le rencontrait quelquefois chez Nodier, causant, pendant que l'on dansait, avec une jolie femme — car il avait bon goût et ne s'attaquait point aux laiderons. Tout le reste du temps il le passait auprès de sa mère qui l'avait élevé comme une fille, ou bien encore, au foyer de Victor Hugo. Où donc aurait-il appris l'art d'aimer et de se faire aimer ? Hélas ! ce n'était que dans les livres, dans la société dangereuse de René, de Werther, d'Obermann, d'Adolphe, de Jean-Jacques et de saint Augustin — celui des *Confessions*, bien entendu. Je ne compte pas, en effet, les vulgaires passades avec les filles du quartier qui l'avaient déniaisé... Dès lors, quoi d'étonnant que par instants son cœur ait battu et sa chair crié à l'aspect des tourtereaux qu'il rencontrait sur son chemin ? Le ménage seul de Victor Hugo n'avait-il pas non plus de quoi le rendre jaloux ?

Et voilà comment ses lectures romanesques, sa philosophie matérialiste, sa jeunesse déshéritée lui avaient inspiré des poésies plutôt malsaines. Mais il n'y avait pas que cela dans les « misérables pages » de *Joseph Delorme* ; il y avait un talent, un art qui n'étaient plus d'un écolier, et des vers qui ne devaient rien à personne. Quoi de plus pimpant, de plus léger, par exemple, que les stances *A la Rime* où Sainte-Beuve la compare tour à tour à l'écho, à l'éperon, à l'agrafe, à l'anneau, à la clef, à une fée ? Quoi de plus original dans sa bizarrerie voulue que la pièce des *Rayons jaunes* ? de plus touchant que le regard amical donné à Lamartine ? de plus glorieux pour le Cénacle que les strophes de ce nom où Sainte-Beuve salue sur le mode dithyrambique ses principaux camarades, Hugo, Vigny et Boulanger ? Quoi de plus neuf surtout que cette guirlande de sonnets, imités de Wordsworth et de Keats, où Joseph Delorme se flatte de rajeunir le petit poème que

Du Bellay, le premier, apporta de Florence (1) ?...

(1) Ce n'est pas tout à fait exact, puisque Mellin de Saint-Gelais

Il avait raison de s'enorgueillir de cette prouesse, car le sonnet fut vraiment son apport personnel dans la métrique de 1830, et il le mania avec une aisance, une grâce, une maîtrise, que peu de poètes contemporains ont égalée. Soulary, pour qui Sainte-Beuve avait une estime particulière, disait que le sonnet était « le microcosme de la littérature » et qu'il l'aimait « pour le peu d'embarras qu'il donne et le peu de place qu'il tient (1) ». Ce n'était pas pour cela que les poètes de la Renaissance l'avaient choisi et le cultivèrent avec tant de soin. Je ne crois pas non plus que Sainte-Beuve, en le restaurant, n'y ait vu qu'un article de curiosité tout juste bon à occuper ses rares loisirs. Il y vit plutôt un objet d'art que l'on doit ciseler amoureusement et d'après une règle fixe, car la coupe de ses sonnets ne varie guère. C'est du moins ainsi que le comprenait Antoine de Latour, précepteur du duc de Monpensier, quand il donnait Sainte-Beuve en exemple à Guttinguer qui se permettait de faire des sonnets dont les tercets rimaient à sa fantaisie (2).

fit des sonnets avant Joachim du Bellay, et que le sonnet n'est pas d'origine italienne. Mais on croyait alors qu'il était de l'invention de Pétrarque, et l'on s'accorde à reconnaître que personne, au XVIe siècle, n'y excella comme J. du Bellay.

(1) Lette inédite adressée à M. Paulin le 5 mai 1862.

(2) « Voici la règle, disait Latour : au premier tercet deux rimes masculines ou féminines, rimant ensemble, puis une troisième masculine ou féminine, selon que les deux autres seront l'une ou l'autre. Ce troisième vers doit rimer avec le troisième du second tercet, ou mieux avec le second. Dans ce dernier cas, c'est le plus fréquent, le premier vers du second tercet rime avec le troisième ; dans l'autre cas, les deux premiers vers de ce second tercet riment ensemble, et alors les deux troisièmes vers ont la même rime... est-ce clair ? J'ai bien peur que non. Alors, cher monsieur, tout romantique que vous êtes, vous avez un Boileau. Il y a, à la fin du volume, un ou deux mauvais sonnets, voyez ; mais à quoi bon vous parler de Boileau ? Vous avez les *Consolations* (de Sainte-Beuve). *Prends et lis.* Cette méprise dans vos sonnets ôte toute harmonie au dernier tercet, et même ôte toute grâce à la conclusion qui doit toujours surprendre ou doucement retenir le lecteur, mais c'est la moindre des choses que de réparer cela. Ces vers sont charmants et m'enchantent. Ce sont tout simplement comme de jolis officiers de marine qui ont le petit sabre, au lieu du poignard, est-ce que pour cela les officiers seraient moins bons à l'abordage ? Allons, une petite demi-heure de travail, vous aurez fait deux chefs-d'œuvres faciles, ou sinon je le ferai, je vous en avertis ;

On peut tout mettre et tout dire dans un sonnet. Joachim du Bellay avait trouvé le moyen d'en élargir le cadre et d'en faire un instrument satirique de premier ordre. — Sainte-Beuve y fit entrer tout un petit roman d'amour dont je n'ai percé le mystère que dans ces derniers temps.

Ouvrez les *Poésies de Joseph Delorme ;* immédiatement après la pièce intitulée *Bonheur champêtre*, il y a deux sonnets, et puis une *Causerie au bal*, adressés à une dame qui n'est désignée que par trois étoiles et qui a intrigué bien des gens depuis 1829. Quelle était cette dame, et où Sainte-Beuve l'avait-il rencontrée ? Elle se nommait Jeanne-Pierrette-Pauline Magnin et était née en 1805 à Besançon où son père occupait un gros emploi à la préfecture. Je crois même qu'il fut chargé de la surveillance de Toussaint-Louverture, quand il fut interné au fort de Joux. Mais à l'époque dont je parle, elle était mariée à Charles-Aimé Gaume, fils aîné de l'ancien aide-de-camp de Pichegru, et elle habitait à Paris, rue Saint-Louis-en-l'Ile, à deux pas de l'Arsenal (1). Elle allait même assez souvent chez Nodier, son compatriote, et c'est là que Sainte-Beuve la vit pour la première fois. C'était une jolie femme à l'âme sentimentale, très éprise de poésie, si j'en juge par les cahiers de vers qu'elle a laissés (2), mais pas du tout romanesque. Je ne suis donc pas surpris qu'elle n'ait pas répondu aux avances de Sainte-Beuve. Pourtant il ne lui demandait pas grand'chose, à en croire son premier sonnet :

Oh ! laissez-vous aimer !... ce n'est pas un retour,
Ce n'est pas un aveu que mon ardeur réclame ;
Ce n'est pas de verser mon âme dans votre âme,
Ni de vous enivrer des langueurs de l'amour ;

je ne veux pas que votre œuvre reste comme cet arc de triomphe qui n'a encore que des bas-reliefs et point de trophée à la cime. J'attends aussi le troisième, mais le le veux exact. *Un sonnet sans défaut*, etc. » (Lettre inédite tirée des papiers d'Ulric Guttinguer).

(1) Mme Gaume qui dans la suite habita longtemps à Versailles, est morte à Ornans, pays de Courbet, le 21 janvier 1870.

(2) Ces cahiers manuscrits qui sont aujourd'hui en la possession de Mme Marie Dauguet, sa cousine, sont remplis de vers qu'elle avait copiés après les avoir entendu dire à l'Arsenal : il y en a de Lamartine, de Victor Hugo, de H de Latouche, de Sainte-Beuve, de Dumas, de Fontaney, de Mme Mennessier-Nodier, etc.

Ce n'est pas d'enlacer en mes bras le contour
De ces bras, de ce sein ; d'embraser de ma flamme
Ces lèvres de corail si fraîches ; non, Madame,
Mon feu pour vous est pur, aussi pur que le jour.

Mais seulement, le soir, vous parler à la fête,
Et tous bas, bien longtemps, vers vous penchant la tête,
Murmurer de ces riens qui vous savent charmer ;

Voir vos yeux indulgents plus mollement reluire ;
Puis prendre votre main, et, courant, vous conduire
A la danse légère... Oh ! laissez-vous aimer !

Tout le cœur de Sainte-Beuve tient dans ces quatorze vers ; ou plutôt toute sa manière de courtiser celles qu'il désirait. Il n'avait pas en amour la belle audace qui fait les heureux ; il n'emportait pas les places d'assaut. Non, il procédait lentement, par des travaux d'approche plus ou moins couverts ; il essayait de prendre la femme en dessous, sachant que le désir naît aussi bien d'une flamme timide que d'un feu dévorant. Car Sainte-Beuve, tout vicieux qu'il était au fond, était en paroles et en actions un chaste et un timide Il n'avait pas été élevé pour rien sous les jupons de sa mère et de sa tante ; en un mot il était femme, et, comme la femme, il laissait sous-entendre, plus qu'il n'exprimait, les secrètes pensées de son cœur. Il écrivait un jour à Guttinguer à propos de son roman d'*Arthur* qu'il avait lu en manuscrit : « Je ne critique qu'un point, c'est l'endroit de la corruption de l'enfant qu'on met à coucher avec un autre. Oh ! jamais de ces choses-là, un mot au plus pour indiquer l'enfance flétrie, mais il faudrait redoubler les voiles et l'ombre » (1) !

Eh bien, Sainte-Beuve avait pour la femme le même respect pudique que pour l'enfant, et je ne suis pas étonné qu'il en ait séduit plus d'une avec ses airs de petit saint Jean. Mais il en est d'autres qui ne s'y laissèrent pas prendre. La plus noble de celles là — j'ai nommé Mme d'Arbouville — voulut bien par amour et parce qu'elle était sûre d'elle, errer pendant des années avec lui sur le bord du précipice, mais elle se refusa toujours à commettre la faute d'Eloa. Et il ne l'en aima pas moins, au contraire.

(1) Lettre inédite tirée des papiers de Guttinguer

A quel sentiment Mme Pauline Gaume obéit-elle, pour ne pas vouloir mordre à la pomme que Sainte-Beuve lui tendait d'une main si engageante et si douce ? C'est un secret qu'elle a emporté avec elle. Mais les vers suivants laissent supposer qu'elle avait peur de se compromettre au petit jeu qu'on lui proposait :

Madame, il est donc vrai, vous n'avez pas voulu
Vous n'avez pas voulu comprendre mon doux rêve ;
Votre voix m'a glacé d'une parole brève,
Et vos regards distraits dans mes yeux ont mal lu.

Madame, il m'est cruel de vous avoir déplu :
Tout mon espoir s'éteint, et mon malheur s'achève ;
Mais vous, qu'en votre cœur nul regret de s'élève,
Ne dites pas : « Peut-être il aurait mieux valu. »

Croyez avoir bien fait ; et, si pour quelque peine
Vous pleurez, que ce soit pour un peigne d'ébène,
Pour un bouquet perdu, pour un ruban gâté !

Ne connaissez jamais de peine plus amère ;
Que votre enfant vermeil (1) joue à votre côté,
Et pleure seulement de voir pleurer sa mère.

Peut-être que plus tard, quand survinrent les premières désillusions, et il paraît qu'elle en connut de cruelles, Pauline Gaume aurait écouté Sainte-Beuve d'une oreille plus complaisante. Je trouve au bas d'une page d'un de ces cahiers cette pensée de Nodier qui donne effectivement à réfléchir : « Il ne faut désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé, leur existence a un complément à recevoir et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste. » Et dans les *Pensées d'août*, qui parurent en 1837, il y a une pièce de vers dédiée *à la Dame des sonnets de Joseph Delorme*, qui prouve que Sainte-Beuve ne lui était pas indifférent (2). Mais, en 1829, Mme Gaume était encore sous le charme de la lune de miel, et son « petit enfant » suffisait à son bonheur.

(1) Cet enfant est devenu le général Gaume.

(2) Elle lui avait, en effet, demandé des vers, après des années et il lui avait répondu :

Pourquoi, quand tout a fui, quand la fleur éphémère
A séché dès longtemps sur cette ronce amère,

Or, voyez pourtant quelles auraient pu être les conséquences de cette amitié, si Pauline Gaume l'avait voulu ! Comme il nous a dit un jour qu'il ne rimait alors que pour se faire aimer (1), il est probable que Sainte-Beuve n'aurait pas écrit *les Consolations*, ou bien la Muse qui les inspira eût été Pauline au lieu d'être Adèle. Et dans ce cas les beaux yeux de la madone du Cénacle n'auraient pas déchaîné la guerre que l'on sait entre ses deux principaux fondateurs.

## V

Et donc, après avoir lu avec toute l'attention qu'ils méritaient les extraits de *Joseph Delorme* que Sainte-Beuve lui avait soumis, Victor Hugo fut d'avis qu'ils pouvaient être publiés. Et le volume parut deux mois après *les Orientales* (2), juste à temps pour reposer les vrais amis de la poésie de l'éclat fugurant de ce chef-d'œuvre de l'art pour l'art. Car c'est ici que s'affirma pour la première fois la théorie que les Jeunes-France, les bousingots et leur suite devaient pousser jusqu'à son extrême limite, à savoir que le

Pourquoi la remuer, chaste souffle des bois ?
Pourquoi, quand tout le cœur a sa fatigue obscure,
Pourquoi redemander, onde joyeuse et pure,
Qu'on se mire encore une fois ?

Ah ! s'il repasse un soir à ces rives de Seine,
Celui dont l'œil cherchait quelque étoile incertaine,
Il se dit qu'autre part, aux bords qu'on souhaitait,
L'astre luit, que la brise est fraîche, l'onde heureuse.
Comme au mois des lilas la famille amoureuse...
Il le sait, et se tait !

(1) Suite de *Joseph Delorme*, p. 282, poésie dédiée à Marie de Solms (Mme Ratazzi).

(2) *Le Globe* du 17 janvier 1829 annonçait que les *Orientales* seraient mises en vente le lundi 19 chez Gosselin et Bossange, 1 vol. in-8, prix 9 fr. *Joseph Delorme* parut au mois de mars suivant.

sujet d'un livre ou d'un tableau n'a aucune importance, que tout l'intérêt d'une œuvre d'art est dans la facture (1).

Le contraste entre les deux ouvrages ne pouvait être plus saillant. D'un côté, des tableaux à la Delacroix, larges, fougueux, rutilants, comme *le Feu du ciel*, *les Têtes du Sérail*, *Mazeppa*, *les Djinns*, *Navarin*, tableaux faits pour plaire surtout aux artistes amis de la couleur. De l'autre des peintures quasi lavées d'analyse sentimentale et des paysages d'une petite dimension dans un style gris, avec, par ci par là, des détails familiers, pittoresques et des mots surannés empruntés au vocabulaire du XVIe siècle.

*Joseph Delorme* plut beaucoup comme note nouvelle dans le concert poétique, si l'on s'en rapporte aux journaux et aux correspondances du temps (2). Je m'étonne seulement que personne n'ait eu la curiosité de se demander pourquoi Sainte-Beuve avait pris je ne dis pas le masque, car c'était un excellent moyen d'intriguer le commun des lecteurs, mais le nom de Joseph Delorme. Dans une œuvre d'imagination le titre n'est jamais sans intérêt, mais pour un qui s'explique tout naturellement combien d'autres, et c'est le cas de la plupart des livres romantiques, ne sont que des rébus. On comprend le titre des *Orientales* : il était tout indiqué par le ton général et le caractère du livre (3). Mais les *Feuilles*

(1) « *Les Orientales*, disait Sainte-Beuve (et ici il convient comme toujours de tenir compte de son opinion de derrière la tête) *les Orientales* sont en quelque sorte, l'architecture gothique du XVe siècle, de Victor Hugo ; comme elle ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. » (*Portraits contemporains*, article Hugo, p. 414).

(2) Il est aussi sa parodie dans un livre publié par A. Jay en 1830 sous le titre : *la Conversation d'un romantique, manuscrit de Jacques Delorme*, suivi de deux lettres sur la littérature du siècle et d'un essai sur l'éloquence politique en France.

(3) Ce n'est pourtant pas ce que pensait Hugo. « Où est l'opportunité de ce livre ? disait-il dans la préface. A quoi rime l'Orient ? Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris ; et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir « coucher le soleil. » — Il aurait mieux fait de dire, mais il ne le pouvait pas, que le succès des *Messéniennes* l'empêchait de dormir et qu'en écrivant les *Orientales* il rêvait d'éclipser Casimir Delavigne, ce à quoi

*d'Automne* qui devaient les suivre ? Si le titre est joli, il ne cadre guère avec l'âge du poète et les sujets du recueil. Où donc Hugo l'avait-il pris ? J'ouvre sa *Correspondance* et je lis dans une lettre de lui à Victor Pavie en date du 17 mars 1827 :

« J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la Colonne* qui ne vaut pas ce seul vers [de vous] :

C'était une feuille d'automne.

Pavie s'est-il jamais douté que le titre des *Feuilles d'Automne* était sorti de cette réminiscence ?

Quant au titre de *Joseph Delorme*, je ne crois pas me tromper en disant que Sainte-Beuve l'emprunta au drame même que Victor Hugo était sur le point de commencer. *Marion de Lorme*, *Joseph Delorme !* c'est à peine si l'orthographe variait d'un nom à l'autre, encore Sainte-Beuve écrivait-il le nom propre de Marion comme celui de Joseph, sans la particule.

Quoi qu'il en soit, le volume eut beaucoup de succès auprès des femmes ; j'en sais au moins deux qui auraient voulu pouvoir consoler ce pauvre « Werther carabin », comme disait Guizot. Il n'en eut pas moins dans le monde littéraire à cause des *Pensées* que Sainte-Beuve avait mises à la suite de ses *Poésies*. Et cela se comprend. Dans ces pensées, dont beaucoup lui étaient venues de l'impatience avec laquelle il entendait certains « critiques voisins et amis » (du *Globe*) harceler de leurs objections l'école poétique nouvelle, Sainte-Beuve accentuait encore le programme qu'il avait déjà tracé dans son *Tableau* et se faisait résolument le champion des idées romantiques.

Après avoir établi, par exemple, que les poètes du Cénacle se rattachaient à travers l'œuvre d'André Chénier à la Pléiade, il répondait à ceux qui leur opposaient Lamartine, sous prétexte qu'il était parvenu à rendre tout ce qu'il y a de plus rêveur et de plus insaisissable dans l'âme humaine, sans que la facture du vers de Racine se fût modifiée sous sa main : « Sans doute Lamartine ne suit pas la manière de Chénier qu'il connaissait à peine, mais

il réussit. Il est inutile d'ajouter que pour écrire ce livre il avait lu tous les recueils des *Chants populaires de la Grèce*, depuis celui de Fauriel jusqu'aux *Chants Heroïques des Montagnards et Matelots grecs*, traduits en vers français par Népomucène Lemercier, Paris, Urbain Canel, 1824

soutenir qu'il suit la manière de Racine et de J.-J. Rousseau parce qu'on ne rencontre chez lui qu'un assez petit nombre de coupes et d'enjambements, c'est ignorer qu'il y a d'autres éléments intégrants de la forme poétique, lesquels, pour être plus mobiles et plus fluides, ne sont pas moins distinctifs et réels... »

Et pour se faire mieux comprendre, il ajoutait :

« Qu'a été jusqu'à ce jour l'élégie en France ? Je laisse Marot, Ronsard et, dans le siècle suivant, Pellisson et Mme de la Suze. Parny a eu de son temps la réputation de *Tibulle français*, mais pour qui le relit aujourd'hui sans prétention, son élégie, faible, élégante et assez vive, manque tout à fait de profondeur dans le sentiment et de couleur dans le style ; ce n'est bien souvent qu'une épigramme ou un madrigal. Le Brun-Pindare est frappé de sécheresse et d'érudition. Restent donc, pour créateurs de l'élégie parmi nous, André Chénier et Lamartine. Ce dernier, en peignant la nature à grands traits et par masses, en s'attachant de préférence aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie, et sous ces horizons immenses, tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait une fois pour toutes ce qui n'était qu'une seule fois possible. Le genre d'élégie créé par Lamartine a été clos par lui ; lui seul a le droit et la puissance de s'y aventurer encore : quiconque voudrait s'essayer dans le genre serait réduit à imiter le maître. Ce qui reste possible dans l'élégie, c'est quelque chose de moins haut et de plus circonscrit, ce sont des sentiments moins généraux encadrés dans une nature plus détaillée. On rentre alors dans le genre d'élégie d'André Chénier... »

Tout cela était marqué au coin du bon sens et de la raison.

Et chemin faisant, Sainte-Beuve trouvait des formules charmantes et tout à fait réussies pour souligner les différences de forme et de facture qui existaient entre le vers classique de l'école de Delille et le vers romantique de l'école nouvelle. Il disait :

« — Le vers français, l'alexandrin (tel qu'on l'avait fait en dernier lieu), ressemble assez à une paire de pincettes, brillantes et dorées, mais droites et roides : il ne peut fouiller dans les recoins.

« — Nos vers modernes sont un peu coupés et *articulés* à la manière des insectes, mais comme eux, ils ont des ailes.

Et tout de suite, à l'appui de son dire, il citait des vers de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Emile Deschamps, de Paul Foucher de tous les camarades. Mais il revenait toujours à Lamartine pour

qui il avait un faible (1) et qui répondit à ses gracieuses et poétiques avances par la très belle épître qu'il inséra un an après dans ses *Harmonies*.

On connaît la lettre par laquelle Sainte-Beuve l'en remercia, mais on n'a pas fait attention, quoique la chose en vaille la peine au paragraphe de cette lettre qui a trait à l'interdiction de *Marion de Lorme*. Il paraît que Lamartine n'avait pas compris la conduite de Victor Hugo dans cette circonstance envers le gouvernement ; or, comme Sainte-Beuve craignait qu'une fausse interprétation des faits ne nuisît à l'amitié que les deux grands poètes avaient l'un pour l'autre, il avait gentiment pris les devants et écrit à Lamartine :

« J'ai été, comme vous, bien étourdi du changement politique (2) qui remet en question ce qui semblait si bien jugé pour tous les cœurs honnêtes et sensés. Cela est affligeant pour tout le monde, et pour les arts, et les poètes encore plus directement peut-être. Qu'y faire ? — Vous semblez fâché d'avoir vu le nom de Victor mêlé à tout cela. Il n'a pas tenu à lui de l'éviter (3). Il avait fait sa pièce de *Marion Delorme* dans un esprit très pacifique et uniquement littéraire ; M. de Martignac, qui se sentait peu sûr de sa place, et qui craignait les moindres occasions de donner prise à la cour contre lui, vit quelques inconvénients à la représentation et n'osa l'autoriser, sans cependant l'interdire. Sur ces entrefaites il tomba ; M. de la Bourdonnaye vint, qui déclara nettement à Victor que la pièce ne serait pas jouée, mais lui offrit tous les dommages possibles, particulièrement une *position politique* au Conseil d'Etat et une place *dans l'administration*. Victor dit que pour le moment il n'était qu'un poète, et qu'il n'entrait pas dans ses idées d'aborder si vite un rôle politique, surtout ne partageant pas les principes de la nouvelle administration. Le lendemain, et quand il croyait tout fini par son refus, il reçut un brevet qui portait à

(1) Au su même de Victor Hugo qui lui disait souvent : « Je sais bien que vous aimez mieux Lamartine que moi. »

(2) M. de Polignac venait de remplacer M. de Martignac.

(3) Edmond Biré ne connaissait probablement pas cette lettre de Sainte-Beuve quand il écrivit son *Victor Hugo avant 1820*, car il a accusé le poète de *Marion de Lorme* d'avoir enflé le chiffre de l'offre de l'indemnité royale, et au lieu des 4.000 fr. avoués par Victor Hugo, nous apprenons d'une source sûre que cette offre était de six mille.

six mille francs sa pension de deux mille francs du ministère de l'Intérieur ; il répondit par un refus très respectueux, que sa pension de deux mille francs qu'il avait reçue sans l'avoir demandée et conjointement avec son *noble ami M. de Lamartine*, pension qui lui était précieuse surtout comme gage des bontés du roi, lui suffisait, et qu'il suppliait le roi de le laisser dans la situation où ses dernières bontés l'étaient venu chercher. Voilà le fond de l'affaire ; il n'y a mis que l'indispensable, ce qu'il se devait comme homme de conscience et d'honneur ; le reste est du fait des journaux qui comme vous le dites si bien, salissent tout ce qu'ils touchent... (1). »

Cette lettre prouve que Sainte-Beuve était, en 1829, un lien — et quelque chose de plus — entre les poètes qui jouissaient de la faveur publique, qu'ils fissent ou non partie du Cénacle. Or, Lamartine ne voulut jamais en être. Non qu'il fût jaloux des lauriers de Victor Hugo ; outre que sa réputation était alors bien supérieure à la sienne, et que la jalousie n'effleura jamais sa grande âme, il n'avait aucun goût pour les groupes, en littérature comme en politique, et préférait vivre en marge et un peu à distance, sachant que la solitude et l'éloignement, bien loin de nuire au poète, ajoutent encore à son prestige (2). Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs d'être en correspondance suivie avec Victor Hugo, d'échanger avec lui des vers, et de le visiter et de s'asseoir familièrement à sa table chaque fois qu'il venait à Paris.

Justement il y vint au printemps de 1830, pour sa réception à l'Académie-Française et la publication de ses *Harmonies*, et voici ce que je lis à cette occasion dans les *Souvenirs* de Victor Pavie

« J'entre un matin chez Hugo. Je le trouve à table, vis-à-vis d'un convive jeune encore, bien qu'aux cheveux grisonnants déjà sur un front largement modelé et dans les plus heureuses proportions avec les traits harmonieux de son visage. Le port élevé de sa tête, la fermeté de son maintien, la coupe de sa redingote nouée d'un

(1) *Lettres à Lamartine* (1893), p. 75.

(2) A ce sujet Sainte-Beuve écrivait de Rouen à Victor Hugo, le 7 mai 1830 :

« Je voudrais vous voir mieux, plus cordialement que vous n'êtes, Lamartine et vous ; cela ne tient pas à vous, je le sais, mais, je vous en prie, ne relevez pas trop des riens sans importance, allez au fond et quel fond que le sien ! » (*Revue de Paris*, du 15 décembre 1904).

ruban rouge, attestaient en lui une noble race et des habitudes militaires. Je regardais, j'écoutais. La poésie était en jeu et les interlocuteurs en cause ; ils paraissaient se faire réciproquement les honneurs d'une couronne suspendue sur leur tête, et que nul des deux ne voulait accepter de la générosité de l'autre.

« — Entre nous, mon ami, disait à l'aîné le plus jeune, ni méprise, ni déguisement. Si la France consultée avait à proclamer son poète...

« A ces mots je bondis sur ma chaise, et me trouvai debout, effaré et tremblant devant quelqu'un qui ne ressemblait en vérité guère au voyageur de Rambouillet.

« — Eh bien, oui, s'écria Victor Hugo, vous le tenez. Serrez-lui donc la main à ce Lamartine tant souhaité. »

Quelques jours après Sainte-Beuve accompagnait Lamartine à la séance de la Sorbonne où Villemain lut quelques-unes de ses *Harmonies*, aux applaudissements d'un public enthousiaste.

A ce moment Sainte-Beuve occupait dans la littérature française une situation des plus enviables. Non seulement en effet, il était regardé par la jeune école comme le premier critique de son temps, mais on le mettait déjà, comme poète, sur le même rang qu'Alfred de Vigny, qui venait de publier la seconde édition de ses *Poèmes*.

Léon Séché.

# CHATEAUBRIAND

## ET SA COUSINE MÈRE DES SÉPAPHINS

Au bord des remparts de Saint-Malo, à peu près en face le Grand Bé où repose Chateaubriand, se dresse un séculaire immeuble, d'aspect rébarbatif, aux fenêtres armées de solides barreaux de fer. Il domine la grève de toute sa hauteur, et date de 1622. Transformé aujourd'hui en caserne, c'était, avant la Révolution, un couvent d'Ursulines, où l'on recevait aussi, moyennant le paiement d'une pension, les veuves de noblesse et de bourgeoisie malouine.

Durant la petite enfance du « chevalier », une de ses tantes, appelée Amélie de Chateaubriand, était religieuse dans ce couvent. Aussi, sa famille y allait-elle souvent assister aux offices.

Mon oreille, dit-il dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, y était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles. L'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots.

Une vieille tradition locale, non seulement confirme, mais précise ce détail. Elle raconte que François René, lorsqu'il allait, le dimanche, avec sa mère et ses sœurs, au « Salut » de ce couvent — appelé Notre-Dame-de-la-Victoire, — ne ressemblait pas du tout au galopin débraillé, tel qu'il s'est dépeint dans ses *Mémoires*. Il était, au contraire, vêtu avec beaucoup d'élégance. Certain costume de velours bleu, avec toque assortie, ornée d'une plume blanche, avait même tapé dans l'œil des mamans de l'époque.

Dans la rue des Juifs, à côté de René-Auguste de Chateaubriand, père du « chevalier », habitait son frère cadet, Pierre, qu'il avait associé à sa maison d'armements.

Pierre avait six enfants : Marie-Anne-Renée, née à Saint-Malo, le 1er juin 1761 ; Adélaïde-Marie-Jeanne, née le 7 septembre 1762 ; Emilie-Thérèse-Rosalie, née le 1er septembre 1763 ; Pierre-Jean-Marie-Stanislas, né le 23 février 1767 ; Armand-Louis-Marie, né le 15 mars 1768 ; Modeste-Marie-Sophie, née le 11 mars 1772 (1).

Marie-Anne, l'aînée de cette belle lignée, se destinait à la vie religieuse. Quand elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, elle alla rejoindre sa tante, au couvent de la Victoire, et prit le nom de Sœur des Séraphins (2).

Peu de temps après, cette tante mourut, et fut inhumée dans le cimetière du couvent (3).

A cette époque, enrichis dans les armements, les deux frères étaient devenus châtelains. Le 3 mai 1761, René-Auguste avait acquis, du duc de Duras, le manoir de Combourg, ancien domaine de ses aïeux. A son tour, le 15 octobre 1777, Pierre avait acheté de M. de Boisgélin, le château du Val de l'Arguenon, situé à quelques lieues de Plancoët, où le chevalier, au berceau, avait été mis en nourrice (4).

C'est de là qu'un matin Marie-Anne partit, pour Saint-Malo, se consacrer à la vie religieuse, dans le couvent de la Victoire. Le 5 mai 1780, elle y prononça ses vœux (5). A ce moment, François-René avait douze ans. Avec toute sa famille, il assista à l'imposante cérémonie. Elle laissa dans son âme un impérissable souvenir, et lui inspira évidemment la prise de voile qu'il a décrite dans *René*.

Désormais, l'image de ce couvent de la Victoire, à cause des souvenirs d'enfance qu'il lui rappelle et de sa romantique situation au bord de la grève natale, hante tellement son esprit, que c'est de lui qu'il parle, dans *René*, à cinq reprises différentes.

« J'errai sans cesse, dit-il, autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'aperçus souvent à une fenêtre grillée, qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise, dans une attitude pensive... Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même reli

(1) Archives municipales de Saint-Malo. Registres de l'Etat civil.

(2) *Ibid.* Archives de la période révolutionnaire. Liasse du couvent de la Victoire.

(3) *Ibidem.*

(4) Archives du château du Val.

(5) Archives de Saint-Malo, période révolutionnaire. Liasse précitée.

gieuse, aux barreaux de la même fenêtre. Elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit... »

Plus loin, il ajoute :

« ... Je crois entendre la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veillées et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur, je courais au monastère ; là, seul au pied des murs, j'écoutais, dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques qui se mêlaient. sous la voûte du temple, au faible bruissement des flots. »

Racontant au Père Souël et à Chactas sa dernière veillée au pays natal :

« ... Vers minuit, dit-il, le bruit des flots vient frapper mon oreille... Je m'assieds sur un rocher D'un côté, s'étendent les vagues étincelantes ; de l'autre, les murs sombres du monastère, se perdant confusément dans les nues. Une petite flamme paraissait à la fenêtre grillée. »

Voici son navire qui débouque, et prend le large :

« ... Je vis, raconte René, s'éloigner pour jamais ma terre natale. Je contemplai longtemps sur le côté le dernier balancement des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon... »

Cette sorte de hantise est-elle aussi le pressentiment mystérieux du rôle que jouera ce couvent de la Victoire, dans la plus délicate circonstance de sa vie tourmentée : la procédure de rapt, introduite contre lui, à la suite de son mariage ?

On sait qu'à son retour d'Amérique, au commencement de 1792, le « chevalier » épousa en secret, dans son salon de la rue des Grands-Degrés, n° 479 — rue étrange, qui est moins une rue qu'un haut escalier, bordé de vieilles demeures — la jeune et blonde Céleste Buisson de la Vigne. On sait que, le jour même, M. de Vauvert, oncle de cette dernière, la fit enlever à son jeune époux, fort déconfit ; que la procédure fut aussitôt mise en mouvement ; que, pour la durée du procès, le couvent de la Victoire fut désigné

à Céleste comme résidence provisoire, et que Lucile obtint l'autorisation d'aller lui tenir compagnie.

Les renseignements qui précèdent expliquent le choix de cette résidence. A la Victoire était Marie-Anne, cousine-germaine de René et de Lucile. Le couvent, en outre, acceptait des dames pensionnaires.

Sans doute, la mineure Céleste, aux boucles blondes, et son amie Lucile, aux yeux de feu, ne remplissaient nullement les conditions d'âge et de veuvage exigées par la règle. Mais, dans des circonstances aussi pénibles, ne pouvait-on lui donner une légère entorse, en faveur de la famille de Chateaubriand et pour être agréable à la Mère des Séraphins ?

Nous verrons que François-René n'oublia pas le service que lui avait rendu sa cousine.

§

La Révolution est venue. Le 4 octobre 1792, a été fermé le couvent de la Victoire. Mère des Séraphins a dû quitter le voile et reprendre le chemin du Val (1).

Depuis son départ du manoir familial, son frère Pierre, aspirant dans la marine royale, s'est noyé, dès son premier voyage, sur les côtes d'Afrique. Armand, son autre frère, devenu, après la mort tragique de son aîné, capitaine au régiment de Poitou-Infanterie, est allé à l'armée des Princes, où il a eu, comme frère d'armes le cousin François-René, retour d'Amérique.

Maintenant, Armand est à Jersey, ainsi que sa sœur Adélaïde, mariée au comte Louis de Kerouallan.

Conséquence de cette double émigration, les scellés ont été apposés sur le mobilier du Val, et le château a été mis sous séquestre.

Pierre et sa famille ont dû revenir se fixer à Saint-Malo, et sont logés place du Grand-Placître, n° 96.

M^me^ de Chateaubriand, dont ces coups successifs ont brisé la santé, meurt au mois de mai 1793.

Le 15 décembre suivant, Jean-Baptiste le Carpentier, petit huissier de Valognes (Manche), que les événements ont élevé à la

(1) Saint-Malo. Archives de la période révolutionnaire. Liasse du Couvent de la Victoire.

dignité redoutable de proconsul, fait son entrée solennelle dans la cité-corsaire.

Dès lors, les malheurs se précipitent sur la famille de Marie Anne. Son beau-frère de Kerouallan meurt en exil. Son père est incarcéré, avec elle et ses deux sœurs, Emilie et Modeste, à l'ancienne prison de l'évêché, rue Danycan. Le 20 août 1794, Pierre de Chateaubriand expire sous les verrous, et sa fille cadette, Modeste, atteinte de la maladie contagieuse qui décime les prisons, est renvoyée chez elle. Elle y meurt, entre les bras d'une humble amie, Mlle Lhôtelier, l'ancienne lingère du château du Val.

En 1795, Marie-Anne et sa sœur Emilie sont mises en liberté. Le 14 septembre suivant, Armand, qui exerce le périlleux métier de courrier des princes entre la France et l'Angleterre, épouse, à Guernesey, la jolie Jenny Lebrun (1).

Par arrêté du 2 germinal an II, avait été ordonné le partage du Val, indivis entre la République, aux droits d'Adélaïde et Armand, et Marie-Anne et Emilie, régnicoles.

Lors de ce partage, qui n'eut lieu que le 7 pluviôse an VII, se manifeste l'énergique ténacité de Marie-Anne. Habilement secondée par son homme d'affaires, Louis Bonamy, elle parvient à distraire du partage la belle métairie de Penguen, en Saint-Cast.

A elle et à sa sœur, le sort attribue le manoir et ses dépendances. Les fermes échoient à la République. Les deux sœurs les lui rachètent, par acte du 14 floréal an VII.

Mauvaise spéculation ! Le château, qui, pendant la Terreur, a servi de caserne, est dans un état lamentable. La fortune des deux sœurs, qu'a encore diminuée le rachat du lot échu à la République, n'est plus suffisante pour administrer le cher domaine familial.

Il faut se résigner à le vendre. Un acquéreur se présente : Michel Morvonnais, ancien jurisconsulte à Saint-Malo. Par acte du 26 prairial an IX, il lui est cédé, au prix de 49.700 livres (acte de Me Cor, notaire à Saint-Malo).

Curieuse coïncidence : ce sera du Val que le fils de Michel, Hippolyte de la Morvonnais, l'auteur romantique de *la Thébaïde des Grèves*, écrira un jour à la ville de Saint-Malo, lui demandant, pour son ami et illustre compatriote René, le tombeau du Grand Bé.

(1) E. Herpin. Armand de Chateaubriand, courrier des Princes entre la France et l'Angleterre, 1911. Librairie académique Perrin et Cie.

Le Concordat ne disait rien des ordres monastiques, et l'un des *articles organiques* déclarait que, seuls, les séminaires seraient autorisés.

Malgré l'interdit, sur l'initiative d'un religieux anglais de Lulworth, du comté de Dorsetshire, deux communautés s'ouvrirent, secrètement en 1804, dans le diocèse de Versailles (1).

L'une, composée de Religieux, alla se cacher dans un ancien couvent de Trappistes, dans la forêt de Grosbois, commune d'Yerres. C'était la communauté des Camaldules (2). L'autre, composée de femmes, alla se blottir, à Valenton (3), dans la forêt de Sénart, près Boissy-Saint-Léger. Toutes deux suivent, sous la juridiction de l'évêque, les règlements de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe.

Dans cette dernière, se trouve Mère des Séraphins.

Cependant, les Camaldules, comme Valenton, périclitent dans la plus effroyable misère. L'évêque, ne sachant comment liquider leurs dettes, abandonne leur direction à Dom Augustin de Lestranges, surnommé le sauveur de la Trappe, parce qu'il avait recueilli, en 1791, dans sa maison de la Valsainte, près Fribourg, ses frères chassés de France.

Aussitôt, renaît la confiance. Trappistes et Trappistines reprennent même, avec joie, leur robe monacale, dépouillée depuis la Révolution. On les dénonce à la police de Fouché. Napoléon ordonne de fermer les yeux. N'a-t-il pas à se défendre de conspirateurs infiniment plus dangereux !

Parmi eux, est justement Armand de Chateaubriand, le frère de Mère des Séraphins. Celle-ci, retirée dans son monastère de Valenton, eut-elle connaissance de l'arrestation, du procès et de la mort d'Armand, fusillé sur la plaine de Grenelle, le 31 mars 1809, jour du Vendredi-Saint ? Ses instances ne contribuèrent-elles pas à

(1) Archives des Trappistines de la Cour-Pétral (diocèse de Chartres)

(2) Camaldules, ordre religieux contemplatif, tirant son nom du monastère de Camaldoli, près Florence, et fondé en 1012, par saint Romuald.

(3) Grosbois et Valenton, dans l'arrondissement de Corbeil (Seine-et-Oise).

décider François-René, habitant la Vallée-aux-Loups, à aller solliciter la grâce de l'Empereur ? Sur ce point, on ne peut faire que des conjectures.

De façon certaine, on sait seulement qu'en 1812, quand Napoléon eut décrété la fermeture des monastères de la Trappe, Mère des Séraphins, quittant Valenton, se rendit, avec ses compagnes, frapper à la porte de l'auteur des *Martyrs*. Celui-ci se souvint de l'asile que Marie-Anne avait procuré à sa femme, au couvent de la Victoire. Et aux pauvres Religieuses errantes il procura un asile « dans une maison, sise à Paris, au fond d'une cour ». Elles s'y installèrent aussitôt, et ne craignirent pas, en plein Paris, de chanter, chaque matin, la grand'messe, et de suivre toutes les prescriptions de leur Ordre.

C'était là, sans contredit, un bon tour joué à la police de Fouché. Mère des Séraphins, qui pleurait la mort tragique de son frère, devait trouver, particulièrement, une intime satisfaction à braver ainsi, au chant des hymnes liturgiques, Napoléon et ses policiers (1).

Ce ne fut que de leur plein gré, par crainte de compromettre celui qui leur donnait asile, que nos Trappistines se décidèrent enfin à quitter Paris. Des passe-ports leur furent procurés, sans doute par Chateaubriand, et, un beau matin, par des routes diffé-

(1) La plupart de ces renseignements émanent des archives du monastère de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au lieu dit la Cour Pétral, en Boissy-Saint-Léger. Nous les tenons d'un archéologue distingué, M. Rièger, auquel ils ont été communiqués par la Supérieure de ce couvent.

Il est intéressant de les rapprocher d'une lettre que je trouve dans un livre depuis longtemps oublié, *l'Histoire de Balleroy*, par l'abbé J. Bidot. Saint-Lô, Elie frères, 1860, in-8.

« Travaillant », dit l'auteur de ce livre, « en 1841, à écrire l'histoire des diocèses de Bayeux et Lizieux, réunis, j'écrivis à M. de Chateaubriand, qui me donna la réponse suivante :

« Ce n'était pas ma sœur, Monsieur l'abbé, qui était à la tête des trappistines dont vous voulez bien me parler. C'était ma cousine-germaine, née en Bretagne et fille d'un frère de mon père. Avant d'être trappistine, elle avait été longtemps religieuse bénédictine au couvent de la Victoire, à Saint-Malo. Quand les trappistines quittèrent la forêt de Sénart, ma cousine passa par Paris et je la vis à ce moment.

« Agréez, Monsieur l'abbé...

« CHATEAUBRIAND. »

rentes, afin de ne pas éveiller l'attention, elles franchirent les barrières et prirent le chemin de la Bretagne.

Elles se retrouvèrent toutes, avec leur chapelain de Valenton, dans une demeure qui leur avait été secrètement aménagée, aux environs de Tréguier. De ce nouveau couvent, Mère des Séraphins fut nommée supérieure, et y continua, avec ses compagnes, à suivre les prescriptions de son ordre, en dépit de la prohibition impériale.

C'est ainsi que, jusqu'à la fin de l'Empire, il y eut en France un couvent de Trappistines, dirigé par la sœur d'Armand de Chateaubriand, et ce couvent avait un malicieux protecteur qui l'aida à dépister la police : c'était l'auteur du *Génie du Christianisme*.

A la chute de Napoléon, la Révérende Mère des Séraphins, accompagnée de ses sœurs, reprit le chemin de Paris. Quelle pittoresque et pitoyable caravane ! En tête, un âne qui portait, dans ses hottes, tous les bagages de la communauté. Derrière l'âne, en costume monacal, toutes les Trappistines, se traînant sur les grand'routes, et récitant le chapelet pour tromper leur lassitude.

Arrivées à Bayeux, une âme charitable leur offrit un asile provisoire, et s'employa à leur procurer un monastère. A trois lieues de la ville, dans la commune de Juaye, s'élève, sur une colline, d'où l'œil embrasse un superbe horizon, une séculaire abbaye, d'imposante architecture. Elle s'appelle Mondaye (1).

Habitée, dès le XIIe siècle, par les Prémontrés, elle avait été fermée à l'époque de la Révolution, et les bâtiments avaient été vendus comme bien nationaux. A la fin des mauvais jours, la chapelle avait été convertie en église paroissiale. Le reste de l'édifice était demeuré sans affectation.

Le 8 mars 1815, avec les fonds qui lui provenaient de la vente du Val, Mme de Chateaubriand en fit l'achat, et s'y installa avec ses compagnes.

Elles firent aussitôt, par leur esprit de mortification et leur haute piété, l'admiration générale. Non contentes de suivre la règle de saint Bernard, elles en renforcèrent les rigueurs. Un simple signe de la supérieure mettait toute la communauté en mou-

(1) Au XIIe siècle, la colline que surmonte l'abbaye de Mondaye s'appelait, d'après les plus anciennes chartes de cette abbaye : Mons Daë. Aë, dans la langue d'oil, signifient *eau* ; sur le sommet de la colline, était une fontaine. D'où cette appellation.

D'autres étymologistes font venir Mondaye de *Mons Dei*.

vement ; un conseil de perfection devenait un ordre. Aux vœux ordinaires, elles avaient joint celui de « victimes du Sacré-Cœur », qui les obligeait à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et leur retranchait encore une partie de leur court sommeil.

Leur misère était effroyable. Pour couvertures de lits, elles avaient des lodiers de foin. Aucune ne possédait de vêtement de rechange.

Dom Augustin, abbé de N.-D. de la Trappe, dite de Mortagne, étant venu inspecter avec le Frère Joseph, son secrétaire, le couvent de Mondaye, constata dans une *carte de visite*, régulière, ainsi libellée, cet état de mortification et de misère :

Nous, soussigné, Frère Augustin, Père immédiat de toutes les communautés tant d'hommes que de femmes de la même réforme, déclarons et certifions qu'ayant été faire la visite régulière, dans la communauté de Trappistines, gouvernée par M^me^ de Chateaubriand, et établie dans l'abbaye de Mondaye, au diocèse de Bayeux, nous avons trouvé la susdite communauté dans une situation de pénurie et de dénuement telle que nous en avons frémi, nous-mêmes, quelque accoutumé que nous soyons, depuis longtemps, à l'état de pauvreté. La leur est si grande qu'elles n'ont pas de feu, même dans l'infirmerie, pour les malades ; pas d'huile pour mettre dans leur salade ; pas de second habit pour changer et laver l'autre ; pas de couvertures pour se réchauffer la nuit.

Mais nous devons ajouter, pour rendre grâce à Dieu, et à Dieu seul, que, malgré cela, nous les avons trouvées animées d'un si grand esprit de prière, et dans un si grand contentement que nous ne pouvons nous lasser d'admirer la puissance de la grâce.

En foi de quoi nous avons signé, de notre propre main, et fait contresigner, par notre secrétaire, la présente déclaration.

F. AUGUSTIN, abbé de N.-D. de la Trappe.

F. JOSEPH, secrétaire.

Telle fut, après la Révolution, la renaissance de Mondaye.

La mort — il ne pouvait en être autrement — frappa, à coups répétés, cet héroïque troupeau, qui comptait trente-cinq Religieuses. L'autorité ecclésiastique s'émut, et, en 1827, leur imposa des adoucissements.

Le 18 mars 1832, à l'âge de 71 ans, s'éteignit doucement M^me^ de Chateaubriand. Suivant son désir, elle fut inhumée dans le cimetière de l'abbaye, devant les fenêtres de la sacristie conventuelle.

Mme de Graville, en religion la Révérende Mère des Sacrés-Cœurs, lui succéda, en qualité de Supérieure. Mais le monastère périclita, au point qu'il fallut le fermer et disperser ses dernières habitantes dans les autres maisons de l'Ordre.

En 1837, désireux de relever l'antique abbaye, illustrée par les vertus de Mme de Chateaubriand, le Chapitre général y envoya douze Religieuses. Mais le séculaire monastère semblant voué, pour toujours, à une éternelle misère et à une implacable mortalité, il fallut à nouveau en fermer les portes.

Le 3 septembre 1845, les Sœurs survivantes le quittèrent et se fixèrent, grâce à un généreux bienfaiteur, au château de la Cour-Pétral, en Boissy-le-Sec, diocèse de Chartres. Dans leur nouvelle abbaye, elles emportèrent leurs archives, d'où ces lignes sont extraites, et le souvenir toujours vivant de la Révérende Mère des Séraphins.

Aujourd'hui, dans l'enclos de l'ancienne abbaye de Mondaye, sous les fenêtres de la sacristie conventuelle, l'herbe et les ronces croissent à profusion. Plus une seule pierre tombale, dans le cimetière disparu, où reposent cependant soixante-seize religieuses, décédées du 21 mai 1816 au 29 juin 1845 ! Mais de ce lieu mélancolique monte un mystérieux parfum de ferveur monastique. L'âme émue évoque le souvenir de celles qui osèrent, pour restaurer en France l'Ordre de Saint-Bernard, braver la police de Bonaparte. La silhouette de Mme de Chateaubriand se dessine, plus nette que toutes les autres, à l'esprit du touriste, que retient le charme du vieux monastère endormi. Il songe à l'héroïque et volontaire « Victime du Sacré-Cœur, qui, l'âme saignante des affres de la Révolution, s'imposa d'en expier, dans le calme de cette solitude, les tragiques horreurs.

E. HERPIN.

# Une Poésie inédite de Lamartine

## LE DON DE L'EXILÉE

Pour me précipiter de plus haut dans l'abîme,
Le sort mit mon berceau sur les genoux des rois,
La couronne à mon tems me marqua pour victime,
L'orage de mon front la fit tomber deux fois !

Le bourreau me jetta le bandeau de ma mère.
De mes ans dans l'exil je vécus la moitié,
Mon diadème fut une ironie amère.
Reine ici, Reine là, mais pas droit de pitié !

J'accepte ; mais le ciel en prenant mon royaume,
Comme pour ajouter un contraste moqueur,
Me fait une fortune à l'image du chaume
Et ne me laisse rien de royal que le cœur ;

Ce cœur qu'il fait aux rois dans sa magnificence,
Où s'élève exaucé le vœu du suppliant,
Qui croit, même impuissant, à sa toute-puissance,
Qui s'ouvre comme un temple au doigt d'un mendiant.

De si loin qu'un malheur me jette une parole
J'étends comme autrefois mon bras vers mon trésor,
J'ouvre ma main royale, il en tombe une obole !...
Mais on voit son empreinte, et l'on dit : c'est de l'or.

Al. DE LAMARTINE.

Saint-Point, 30 avril 1841.

Ces beaux vers sont extraits d'un album que Mme Victor Hugo offrit, en 1843, à Mme Lefèvre, mère de M. Pierre Lefèvre-Vacquerie qui m'a permis de les copier. Ils s'appliquent évidemment à la fille de Louis XVI, mais je ne sais à quelle occasion ils furent composés.

Léon SÉCHÉ.

# VARIA

## I

## VICTOR HUGO ET LE " ROI S'AMUSE "

Dans une note des *Burgraves*, Victor Hugo, aussi précis que s'il eut été Viollet-le-Duc, remarque : « L'acteur fait sagement de dire armez les fauconneaux. On ne connaissait pas les fauconneaux au treizième siècle ; mais qu'importe ! Il y a encore dans le public, quoiqu'il devienne, de jour en jour, plus sympathique et plus intelligent, beaucoup de gens qui n'admettraient pas les mangonneaux. Mangonneaux ! Qu'est-cela, je vous prie ! Fauconeaux, à la bonne heure ! »

Quel scrupule admirable ! Le chef du romantisme souffre qu'on mette une pièce d'artillerie du seizième siècle à la place d'une catapulte à contre-poids, quoique cette dernière ait été en usage jusqu'à la fin du quinzième siècle. Un écrivain si jaloux de l'exactitude en balistique doit traiter l'histoire autrement que Dumas père, qui la qualifia « de clou à suspendre un drame ! »

Le vœu indiscret du grand poète s'est accompli ; le public devenu, suivant son expression inexacte, « beaucoup plus intelligent », commence à demander compte aux plus beaux génies de leurs mensonges historiques, surtout lorsqu'ils touchent à nos gloires. On supporte la vérité sur les morts, même chéris, parce qu'il faut que l'histoire se fasse : la calomnie, gratuite, inutile, ne passe plus chez ceux que leur art impose à la mémoire.

Voici un exemple de l'exactitude hugolienne. Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, convaincu de complicité avec le conné-

table de Bourbon, fut condamné à la peine capitale. Il se réfugia sur les terres de son gendre Louis de Maulévrier, sénéchal de Normandie, qui le livra lui-même à François Ier sous condition que des lettres de grâce commueraient sa peine en détention perpétuelle. Cela se passait en 1524. Deux ans après, le conspirateur fut gracié.

Sa fille, Diane de Poitiers, avait épousé, le 20 mars 1515, Louis de Brézé, comte de Maulévrier, grand sénéchal de Normandie : elle avait donc vingt-cinq ans lors du drame et tenait cour princière dans sa province ; elle avait deux enfants et ne vint à la Cour qu'à la mort de son époux. Son grand rôle commença lorsque François Ier inquiet de voir son fils rester aussi farouche qu'Hippolyte.. après trois ans de mariage, pria la duchesse de Valentinois, « la sénéchale », comme on l'appelait, de déniaiser le futur Henri II, afin d'opérer un rapprochement avec la Dauphine. Mais Diane, au contraire, attira le prince à Anet comme une Armide, l'entoura d'artistes, comme le Primatice et Philibert Delorme, tandis que Catherine vivait seule à Auteuil avec ses étonnantes filles d'honneur.

Il n'y aurait pas grand mal à faire d'une duchesse de Valentinois une victime de la piété filiale si cette dame n'était que noble et galante. Mais Diane de Poitiers est un personnage de premier plan comme amoureuse, comme femme d'Etat, comme esthète. Pour le premier point, je ne citerai qu'un billet d'Henri II.

« Je vous supplye d'avoir souvenance de celuy qui n'a jamais conneu qu'un Dieu et qu'une amye, et assure que vous n'aurez point de honte de m'avoir donné le nom de serviteur, lequel vous supplye de l'accepter pour jamais ! Henri. »

Pour estimer le rôle politique de cette singulière femme, qui répara, sous le règne de son royal amant, presque toutes les fautes politiques de François Ier ; il faudrait exposer son secret dessein de sacrifier la dynastie des Valois et le catholicisme au principe monarchique et féodal et d'opérer sous l'hégémonie anglaise et protestante l'union de la France et de l'Angleterre que Jeanne d'Arc avait su empêcher.

Quant au rôle de la favorite dans l'histoire de l'art, il fut décisif. Elle présida à l'éclosion du style le plus parfait que nous ayons connu dans les arts mobiliers, et influa profondément sur Phili

bert Delorme qui fut son amant, si on en croit Rabelais, qui devait le savoir et l'a écrit clairement dans ses *Songes drolatiques*.

Que Victor Hugo ait ignoré l'importance historique de Diane, cela pourrait s'attribuer à une vue superficielle de l'histoire : mais il a calomnié François Ier, il a faussé sa physionomie. La belle Maguelonne, à la rigueur, trouverait place dans la vie d'Henri IV, qui n'était pas très raffiné en ses fantaisies et ne platonisait guère, réaliste en amour plutôt qu'humaniste !

Tout autre, le Valois prisait avant tout la haute culture : la duchesse d'Etampes « la plus savante des belles » dut son ascendant à son développement intellectuel plus qu'à sa beauté. La Cour de France date de François Ier, effort merveilleux de sociabilité inspiré par l'Italie et sa civilisation alors à son apogée.

L'originalité de notre race se maintint pourtant par la droiture du caractère : dans les Cours transalpines, il y a tout ce qu'on peut rêver, hors l'honneur.

Notre François Ier devenu humaniste et esthète, reste chevaleresque. C'est mentir à tous les témoignages que d'en faire un Laffémas couronné, qui vend à la fille le salut de son père, pour prix de sa soumission.

En outre, tout le monde sait que le roi très chrétien commença par être un mari modèle ; en dix ans, il eut sept enfants. Le dernier tua Claude, qui n'était pas jolie.

> Elle en mourut, la noble Badebec,
> Qui cependant par trop me semblait nue,
> Car elle avait visage de rebec
> Corps d'Espagnole et ventre de sangsue.

Ce fut pendant sa captivité, à Madrid, que notre roi devint libertin : ce que l'avocat Féron devait lui faire expier terriblement par une vengeance propre à inspirer une œuvre à M. Brieux.

Un Borgia tue sur place la femme qui lui résiste : un Valois est trop fier et trop humain pour le marché humiliant que Victor Hugo attribue à l'homme de Marignan.

xxx

Puisque le nom du condottiere pontifical m'est venu sous la plume, comment ne pas songer à cette *Lucrèce Borgia*, la plus

invraisemblable conception du théâtre moderne. L'œuvre fait pendant au *Roi s'amuse*. Chez le bouffon, c'est le père ; chez la princesse, c'est la mère qui doit nous intéresser, selon la recette un peu puérile donnée dans la préface.

« Prenez la difformité physique la plus hideuse... Jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment maternel. Qu'advien dra-t-il ? C'est que l'être petit deviendra grand ; l'être difforme deviendra beau. »

Avec la même formule d'apothicaire, il écrit : « Prenez la difformité morale la plus hideuse... Dans votre monstre, mettez une mère et le monstre fera pleurer, et cette âme difforme deviendra belle, à vos yeux. »

« La paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *le Roi s'amuse ;* la maternite purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia.* »

Ne croirait-on pas lire quelqu'un de ces propos de table, comme en débitait Théophile Gautier après le repas, dans un effort de cocasserie rabelaisienne.

Cette pharmacopée dramatique se réduit à dire qu'il suffit d'une passion noble poussée à l'exaltation, pour rendre pathétique un personnage laid ou pervers.

La thèse vaut ce qu'on voudra. Triboulet remplit les conditions de laideur physique quoique le moindre lépreux eut été encore plus caractérisé pour la répulsion de l'aspect. Mais Madame Lucrèce, sur quelle foi la déclare-t-il la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complètement difforme, le monstre ?

Ce serait un parti de mauvaise foi que d'opposer au poète les travaux de Grégorovius.

Prenons seulement ce qu'il nous indique lui-même. A ceux qui lui reprochent d'avoir exagéré les crimes de Lucrèce Borgia, l'auteur dirait : « Lisez Tomagi. »

*La Vie de César Borgia* ne mentionne Lucrèce que dans la description du cortège de ses mariages ; car ces mariages sont ses seules aventures.

Son père, n'étant que le cardinal Rodrigues Borgia, la marie à Giovanni Sparza de Pesare. Devenu Pape, il força le premier mari, sous de terribles menaces, à signer une déclaration propre à rom-

pre le mariage : et il donna sa fille à Alphonse d'Aragon, jeune prince merveilleusement beau qu'elle aima et que César égorgea dans ses bras mêmes afin qu'elle fut libre d'épouser le marquis d'Este : l'alliance avec Aragon n'ayant plus d'intérêt et celle de Ferrare devenant nécessaire aux ambitions du gonfalonnier de l'Eglise.

Toute l'histoire de Lucrèce se borne là. On la divorce une pre mière fois On assassine son second mari et, en 1501, elle épouse Alphonse d'Este, et mène pendant dix-huit années une vie brillante et calme à Ferrare, où elle s'entoure des plus beaux esprits. Le seul amant qu'on pourrait lui attribuer fut Bembo ; mais il semble que le commerce fut tout platonique.

En bonne justice, que pouvait cette princesse ?

Elle n'aimait pas son premier mari et vit son divorce avec indifférence. Elle adora le second, mais ne put le défendre contre le poignard de son terrible frère.

Devait-elle se jeter dans un couvent ? Ce n'était pas un refuge contre le Pape ni contre l'espèce de tigre qu'elle avait pour frère. ne reconnaissant aucune loi divine ou humaine. Subissant une volonté qui l'aurait brisée à la moindre résistance, elle eut une vie parfaite dès qu'elle fut livrée à elle-même.

La fille d'Alexandre VI ne fournit aucun trait du monstre Ayant vécu entre deux scélérats, son père et son frère, elle fournit ensuite une carrière si honorable que les contemporains la compa rèrent à l'ancienne Lucrèce : ce qui eut été insultant, sans l'évidence de ses vertus.

Elle n'eut pas d'enfant. Quant à la scène fameuse qui finit le premier acte du drame, c'est une nasarde à l'histoire.

Sur les cinq seigneurs qui disent leurs noms à Dona Lucrezia le duc de Gravina, Oliveretto, Vittelazzo et Orsini, quatre ont été pendus en même temps, par César Borgia, qu'ils avaient trahi C'est ce qu'on appelle le guet-apens de Sinigaglia, et que nous appellerions nous, le Conseil de guerre. Ces quatre condottiere eussent été passés par les armes aujourd'hui comme alors. La différence qui scandalise nos historiens, c'est que Borgia feignit de leur pardonner, leur offrit un festin et les fit exécuter au dessert.

Quant à Don Apostolo Gazella, c'est un singulier imposteur, il accuse Lucrèce d'avoir fait tuer Alfonso d'Aragon qu'elle adorait, qu'elle défendit, qu'elle pleure et pour comble d'inexactitude le bâtard d'Aragon porte l'épithète de *troisième* mari, ce qui donnerait le numéro quatre au marquis d'Este.

Pour faire son monstre, Victor Hugo a donné à Lucrèce les crimes de César, et même ses actes de chef militaire envers des traîtres. Et quels traîtres ! des bandits aussi dénaturés que Borgia avec le génie en moins et aussi en moins le concept de l'unité italienne !

Ainsi parle César Borgia dans un drame : « Ce que Savonarole rêva, je l'exécute. Par le fer et le chanvre, je pacifierai l'Italie. Ce moine s'adressait à la conscience, je n'invoque que la force. Vous êtes des damnés, je suis le Diable. Vous êtes des loups, je suis le tigre. Vous êtes des monstres, je suis le dragon ; et je vous dévore ! »

Empoisonneuse, adultère, inceste, même avec ses enfants (mais le ciel en refuse aux monstres), cette Lucrèce pour marchands de vin mal pensants écœure comme le François Ier pour électeurs républicains.

Que le poète s'amuse, c'est-à-dire qu'il intercale sa fiction dans une trame historique, rien de mieux. Mais nous supporterions mal qu'on nous donnât une fausse physionomie des personnages dont nous connaissons les portraits authentiques et nous n'admettons pas qu'on déforme un caractère qui nous est connu par mille témoignages.

La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes.
Oh ! sais-tu qui nous sommes.

Voilà comment François Ier faisait sa cour d'après Victor Hugo. C'est d'une vulgarité à pleurer et c'est faux, comme il est faux que Gordes, Pienne et Pardaillan soient « les plus grands noms qu'on nomme » pour l'excellente raison que nul ne les connaît et ne pourrait dire ce qu'ils ont fait ?

Le poète s'amuse à l'instar de Triboulet, à salir, à envenimer ; comme le bouffon qui tient l'échelle pour enlever Mme de Cossé, il offre à la canaille de lui livrer un noble roi à mépriser, à bafouer. Il y a pis que de la désinvolture dans ce procédé, pis que de l'inconscience, il y a de la politique !

Le grand poète offre au peuple, au mauvais peuple un tableau jacobin : *Le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia* appartiennent au théâtre de la Révolution prolongée.

Si un homme de pensée, au lieu d'un homme de carrière, au procès du 20 décembre 1832, eut dit « l'histoire est outragée, l'histoire nationale », et qu'il l'eût prouvé, ce qui était aisé, son réquisitoire aurait suivi la pièce devant la postérité et les spectateurs

d'aujourd'hui sauraient l'explication de leur malaise, à cette reprise, qui gêne tout le monde, les uns dans leurs traditions et les autres dans leur instruction.

Sans doute, le plus court chemin du succès c'est de se jeter dans un parti et de profiter de son mouvement : il n'en est pas de plus funeste pour le génie. Les passions de la foule passent comme des orages et le poète reste avec de la boue qui sèche sur lui et pourroie indéfiniment au soleil des ans.

Certes, Dumas père a traité l'histoire familièrement, mais sa partialité n'atteignit pas à l'âcreté de la haine, non plus son écriture à cette forme impérissable qui fait d'Hugo un demi-dieu. Autour de son buste grouille une étrange plèbe ignorante, hurlante, vile.

En écrivant *Le Roi s'amuse*, le poète pensa à la canaille. Il eut tort. Elle a oublié ce gage du génie, et les honnêtes gens gémissent que le souverain plaisir de l'admiration leur soit ainsi gâté et que tant de calomnies sur les morts illustres soient enchâssées dans des vers immortels.

PÉLADAN.

(A propos de la récente reprise du *Roi s'amuse*).

II

## UN ÉPISODE MYSTÉRIEUX DE LA VIE DE FRÉDÉRIC CHOPIN

En manière d'épilogue à un très intéressant recueil de lettres inédites de Frédéric Chopin, qu'il vient de publier à Varsovie sous le titre de *Chopiniana*, M. Ferdinand Hœsick nous offre une petite série de lettres qui, celles-là, n'ont pas été écrites par Chopin lui même, mais proviennent des amis les plus intimes du compositeur polonais, et ont pour objet de nous raconter ses derniers moments.

Il y a là, en particulier, une lettre de la nièce de Chopin, fille de cette sœur favorite du maître qui est accourue tout exprès de Pologne pour assister son frère pendant son agonie. Cette sœur avait amené avec soi à Paris sa fille aînée, alors âgée d'une quinzaine d'années ; et c'est ladite fille qui plus tard, dans la lettre reproduite par M. Hœsick, a rassemblé ses souvenirs touchant les circonstances de la mort de son oncle.

Une seconde lettre a pour auteur le comte Albert Grzymala, qui sans être uni à Chopin par les liens du sang, a toujours été pour lui un véritable frère, depuis l'arrivée des deux jeunes émigrés à Paris en 1831 jusqu'à cette mort du musicien où son cher Grzymala a naturellement assisté, lui aussi , et dont il nous décrit les détails avec la même précision que le fait de son côté la nièce de Chopin.

Et pareillement assistait à cette mort un prêtre polonais appartenant à l'ordre jadis fameux des résurrectionnistes, le père Alexandre Jelowicki, ami d'enfance du compositeur, mais séparé de lui plus tard par la diversité de leurs destinées aussi bien que de leurs opinions. jusqu'au moment où le voltairien renforcé qu'avait été longtemps l'ex-amant de George Sand, se voyant tout de bon sur le point de mourir, a prié son plus ancien ami de recevoir sa confession et lui a fait promettre de ne plus s'éloigner d'auprès de son lit, de manière à se trouver là lorsque arriverait la crise suprême. Après quoi, Chopin étant mort, le père Jelowicki a écrit à une dame polonaise une longue lettre où il lui racontait la conversion et la fin éminemment édifiante de son glorieux pénitent.

Voici donc trois personnes qui, chacune de son côté, nous décrivent minutieusement une scène où elles ont assisté non pas de loin, non pas en qualité de simples comparses, mais avec des rôles également de premier plan : la nièce de Chopin, son frère d'élection, et son ancien ami, devenu maintenant son confesseur. Il semblerait que trois relations dérivant de sources aussi sûres dussent sinon être sensiblement pareilles, en tout cas se rencontrer sur les points essentiels. Mais non ! Et jamais encore peut-être aucun exemple ne m'avait prouvé aussi nettement l'impossibilité absolue qu'il y a pour nous à nous appuyer sur les témoignages historiques, même les plus autorisés. Car le fait est que les trois lettres susdites sont remplies des contradictions les plus étonnantes. Ou bien elles nous représentent les événements sous un jour opposé, ou bien l'une d'elles traite expressément de fables insensées des choses qui nous sont affirmées non moins expressément dans une lettre voisine. Et nous ne pouvons nous empêcher de mettre au compte d'une subtile ironie philosophique l'attitude de l'auteur des *Chopiniana*, qui reproduisant ainsi ces lettres côte à côte, s'abstient de tout commentaire et nous laisse nous débrouiller à notre aise entre les étranges contradictions qu'elles nous présentent.

« Le mercredi 18 de ce mois à deux heures du matin — écrit Grzymala, — Chopin est passé à une autre vie, en souriant jusqu'à la dernière minute qui a précédé sa mort. En cette minute encore, il a embrassé son élève Gutmann et s'est efforcé d'embrasser aussi Mme Clésinger. Quelques heures avant d'expirer, il avait prié la comtesse Delphine Potocka de lui faire entendre trois mélodies de Bellini et de Rossini, qu'elle a chantées d'une voix entrecoupée de larmes ; et Chopin, plongé dans sa rêverie, écoutait ces derniers échos d'un monde dont son âme allait s'envoler. »

Oui, mais voici que dès la page suivante du recueil de M. Hœsick, la nièce de Chopin nous affirme ce qui suit : « Mon oncle n'est pas du tout mort dans les bras de M. Gutmann, attendu que celui-ci, absent alors de Paris, ne pouvait pas le veiller, comme on l'a raconté. J'ajouterai même, pour mieux prouver cette absence de M. Gutmann pendant les derniers instants de Chopin, que ma mère et moi n'avons fait sa connaissance que plus tard, lorsque, dès sa rentrée à Paris, il est accouru nous faire visite. Et personne non plus n'a chanté auprès du lit de mort de Chopin. Il est vrai seulement que quelque temps avant la mort de mon oncle, Mme Delphine Potocka, étant venue le voir, lui a chanté un air de Bellini : c'est ce qui a pu donner lieu à cette légende. »

Impossible d'imaginer une opposition plus formelle ; et de même il en est encore pour maints autres détails, notamment pour les dernières paroles qu'aurait prononcées le mourant. Ces paroles, d'après le confesseur, auraient été pour Dieu ; d'après l'ami patriote, pour la Pologne ; d'après la nièce, pour la mère de Chopin. Il ne nous manque qu'un quatrième témoignage — probablement le plus authentique de tous — pour nous apprendre que le pauvre Chopin n'a rien dit, empêché par son extrême faiblesse de prononcer aucune parole mémorable durant son agonie. Et voilà de quelle façon nous sommes renseignés sur les événements petits ou grands de l'Histoire !

Dans le post-criptum de la lettre dont je viens de parler, Grzymala écrit à Léo, banquier et homme d'affaires de Chopin : « Lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous raconterai un cas de double vue magnétique, le plus extraordinaire de tous ceux que j'aie eu encore l'occasion de connaître. » Ce « cas de double vue » était précisément arrivé dans l'entourage de Chopin, vers la fin de juillet de la même année 1849, pendant le séjour du compositeur déjà presque mourant, dans un appartement du faubourg de Chaillot ; et une description complète nous en est donnée par

Chopin lui-même dans une des ses dernières lettres à Grzymala — toutes lettres infiniment curieuses et touchantes qui suffiraient à nous prouver combien le malheureux auteur de la *Marche funèbre* s'est toujours désespéré de sa séparation d'avec la châtelaine de Nohant.

Une vieille demoiselle écossaise, miss Stirling, et sa sœur, Mme Erskine, avaient essayé de remplacer un peu, auprès de Chopin, l'ancienne amie, qui en effet avait été pour le musicien une mère et une sœur aînée bien plus encore qu'une maîtresse. C'étaient elles qui pour essayer de distraire Chopin l'avaient attiré en Angleterre, sans prévoir l'influence désastreuse qu'allait exercer sur lui, comme autrefois sur Watteau, le climat pluvieux et brumeux de la Grande-Bretagne. Plus tard, c'était encore miss Stirling qui avait installé Chopin dans un clair appartement de Chaillot ; et comme, vers la fin de juillet de ladite année 1849 — quelques mois avant la mort de Chopin, — celui-ci se trouvait parvenu au bout de la petite provision de billets de banque rapportés par lui de son voyage à Londres, ses amis s'étaient adressés une fois de plus aux généreuses Ecossaises, pour les prier de venir secrètement en aide à leur protégé. Sur quoi Mme Erskine s'était étonnée de ce que Chopin eût dépensé déjà une somme de 25.000 francs qu'elle lui avait fait envoyer par un homme de confiance dans son ancien logement du square d'Orléans, trois mois auparavant. Or Chopin n'avait jamais reçu cet argent ; le porteur affirmait l'avoir remis, dans une enveloppe cachetée, à la concierge de la maison du square d'Orléans ; mais cette concierge, Mme Etienne, personne excellente et depuis longtemps honorée d'une estime parfaite aussi bien par Chopin que par George Sand, assurait n'avoir jamais reçu l'enveloppe en question. Ces explications préliminaires suffiront pour permettre au lecteur de comprendre le point de départ de la lettre que voici, écrite par Chopin à Grzymala le 28 juillet 1849 :

Après ta réponse et la lettre de Mme Erskine, les bras me sont tombés. Je ne savais pas si je devais accuser la brave dame d'hallucination, ou son commissionnaire de vol, ou bien soupçonner Mme Etienne, ou bien encore me prendre moi-même pour un fou, avec une absence de mémoire tout à fait incroyable. En un mot, ma tête éclatait. Mme Erskine est venue me faire sa confession, et m'a tout raconté si sottement que j'ai dû lui dire beaucoup de vérités, comme par exemple celle-ci : qu'il faudrait être la reine

d'Angleterre pour me faire accepter des cadeaux aussi princiers, etc.

L'homme à qui l'on avait confié l'argent, et qui n'avait pas même demandé un reçu à Mme Etienne, cet homme est allé interroger Alexis, le somnambule. Et c'est ici que commence le drame :

Alexis lui dit qu'en mars, un jeudi, il a porté à mon adresse un paquet très important, mais qui n'est pas arrivé à sa destination. Il lui dit qu'il a remis ce paquet dans un petit local sombre, où l'on arrive par deux marches. Il y avait là deux femmes en ce moment ; c'est la plus grande des deux qui a reçu le paquet. Elle tenait en main une lettre que venait de lui apporter le facteur de la poste. Elle a pris le paquet en question des mains du commissionnaire, lui a dit qu'elle le monterait tout de suite ; mais Alexis a ajouté qu'après cela, elle a au contraire descendu le paquet au rez-de-chaussée, sans l'avoir montré au destinataire, qui ne l'a jamais reçu jusqu'ici, et en ignore même l'existence. Puis, comme on demandait à Alexis s'il ne pouvait pas voir ce qu'est devenu le précieux paquet, il a répondu qu'il ne le voyait pas, mais qu'il pourrait peut-être donner une réponse plus complète si on lui apportait des cheveux, ou des gants, ou un mouchoir appartenant à la personne qui a reçu le paquet.

Mme Erskine a assisté à cette séance d'Alexis ; et elle est venue me demander comment on pourrait faire pour se procurer quelque chose qui eût appartenu à Mme Etienne, afin de le donner à Alexis. J'ai alors prié Mme Etienne de venir me voir, sous prétexte d'avoir besoin d'un livre ; et puis, lorsqu'elle est venue, j'ai feint de vouloir me débarrasser de Mme Erskine, qui disais-je, désirait montrer de mes cheveux à une somnambule guérisseuse. Et donc, soi-disant pour me délivrer de cette importunité, j'avais dit que si la somnambule reconnaissait la provenance des cheveux que je lui ferais remettre, en ce cas seulement je consentirais à lui envoyer de mes propres cheveux — en ajoutant que bien sûr cette somnambule prendrait des cheveux d'une personne bien portante pour des cheveux de malade. Et ainsi, sur ma prière, Mme Etienne a coupé une mèche sur sa tête ; et Mme Erskine est venue la prendre. Ce matin arrive chez moi le commissionnaire, revenant de chez Alexis. Celui-ci a reconnu les cheveux de la personne à qui l'on avait remis le paquet. Il a affirmé que cette personne avait déposé le paquet, tout cacheté, dans un petit meuble auprès de son lit, que ce paquet était encore chez elle, toujours encore non

décacheté, et que si l'on savait s'y prendre, on réussirait à se le faire donner — mais qu'il faudrait agir avec précaution.

Et puis cet homme, tout droit au sortir de chez moi, s'est rendu au square d'Orléans. Il a trouvé Mme Etienne seule dans sa loge. Il lui a rappelé qu'il était venu, en mars dernier, lui remettre pour moi ce paquet dont il lui avait dit qu'il était très important. Mme Etienne l'a fort bien reconnu et lui a rendu le paquet qui lui avait été remis depuis tant de mois ! Le paquet n'avait pas été décacheté et les vingt-cinq billets de 1.000 francs étaient absolument intacts. Mme Erskine a décacheté le paquet sous mes yeux. Hein ! Que dis-tu de cette affaire-là ? Comment trouves-tu ce somnambule ? Ma tête s'en va à force de stupeur. Comment ne plus croire désormais au magnétisme ?

En tout cas, que Dieu soit loué pour la restitution de cette somme ! Il y a encore maints détails que je ne t'écris pas parce que ma plume me brûle les mains... Je t'embrasse. — Tout à toi.

Voilà donc ce « cas extraordinaire de clairvoyance magnétique » dont Grzymala promettait à Léo de l'entretenir bientôt de vive voix ! Et certes l'aventure est assez surprenante, soit qu'on adopte l'hypothèse « occultiste », évidemment adoptée par Grzymala lui-même si nous en jugeons par les termes qu'il emploie, ou bien que l'on préfère donner au mystère une solution purement « psychologique », comme semble l'avoir fait bientôt Chopin, avec son « rationalisme » de lecteur infatigable du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Car voici ce que nous lisons dans la lettre suivante du musicien à Grzymala, datée du vendredi 3 août 1849 :

Pour ce qui est de mon étrange aventure, il y a en elle toute sorte de choses singulières que je ne puis concilier ni avec le magnétisme, ni avec la supposition d'un mensonge ou d'une hallucination de la donatrice, ni avec la probité de Mme Etienne. Au fond, il ne serait pas impossible que *la chose eût été faite après coup*. Mais pour t'expliquer cela, j'aurais trop de choses à te raconter. A Mme Etienne je n'ai pas dit un mot de la chose, et je suis résolu à ne lui en rien dire. Il se pourrait que la lettre lui eût été remise seulement il y a trois jours ; et comme moi-même je n'étais pas là-bas, ni elle ici, j'aurais pu recevoir la lettre aussi bien sans somnambule qu'avec l'intervention du somnambule. Pour ne rien dire de la coïncidence de diverses paroles qui me reviennent en mémoire ! Il y a là (c'est-à-dire, sans doute, chez les deux dames

écossaises) beaucoup de bonté, mais aussi une bonne part d'ostentation. Enfin, je voudrais bien te revoir.

D'où résulterait que la bienfaitrice de Chopin, au lieu de lui donner simplement un cadeau « princier » qui dépassait de beaucoup ce que l'on pouvait attendre d'elle, aurait imaginé toute cette comédie, afin de... Mais non, je n'arrive décidément pas à comprendre ce que miss Stirling et sa sœur auraient compté obtenir par ce moyen ! Impossible de se figurer deux créatures plus discrètement tendres et dévouées, moins faites pour jouer le rôle que leur attribuait leur protégé. Celui-ci, il est vrai, les détestait involontairement, au fond de son cœur. Il les disait si « ennuyeuses » que leur présence auprès de lui l'empêchait de guérir. En réalité il ne leur pardonnait pas leur impuissance à remplacer dans sa vie la maternelle amie de Nohant. C'était là son grief secret ; et toutes les lettres de ses deux dernières années que vient de publier M. Hœsick sont ainsi, comme je l'ai dit, absolument remplies du souvenir de George Sand, bien que Chopin évite d'y parler de celle-ci, même au plus intime confident de toutes ses pensées. Non décidément, il n'est guère possible de croire, dans toute cette étrange aventure, à une comédie des deux Ecossaises ! Mieux vaudrait encore, tout compte fait, accepter l'explication de Grzymala, qui du moins n'a contre soi qu'une impossibilité toute théorique et ne nous oblige pas à soupçonner d'une « ostentation » par trop monstrueuse les deux zélées bienfaitrices de Frédéric Chopin.

T. DE WYZEWA.

(*Le Temps* du 14 avril 1912).

III

## DÉDICACES A JULES JANIN

Le fameux critique des *Débats*, dont a récemment célébré l'anniversaire, aimait les beaux livres. Surtout il voulait posséder des exemplaires bien personnels. Pour lui on faisait souvent un tirage

à part, qu'il enrichissait d'autographes et qui lui arrivaient souvent revêtus de dédicaces précieuses, dont voici quelques-unes.

Janin possédait un splendide exemplaire de Béranger, luxueusement relié par Capé. Béranger désira voir cet exemplaire, et, en le renvoyant à Janin, il écrivit sur la première page, les charmantes lignes que voici :

Mes pauvres filles, retournez chez celui qui vous a si généreusement accueillies. Voyez, malgré votre peu de mérite, comme il vous a splendidement habillées, vous qui, par habitude, courez les rues en si piètre parure. Ah ! remerciez le bon Janin, qui, sachant que votre vieux père n'avait pas le moyen de vous attifer si richement, s'est chargé des dépenses de votre toilette, et, malgré tant de gens intéressés à votre perte, a le courage de vous adopter et de vous défendre Pareille générosité est rare aujourd'hui. Tout républicain qu'on m'accuse d'être, assurez de ma gratitude le roi de la critique.

*Mai 1854.* J.-P. DE BÉRANGER.

xxx

Sur un volume de Caton de 1758, Roger de Beauvoir, qui le donnait à Janin, avait écrit ce quatrain :

A toi cet orateur romain,
Philosophe au brillant plumage,
Accepte Caton de ma main.
C'est un fou qui te donne un sage.

xxx

Sur un exemplaire des œuvres du chevalier de *** (Berquin), lequel avait appartenu à Mlle Mars, on lit le dizain suivant, écrit de la main même de Jules Janin :

Aimer est un destin charmant ;
C'est un bonheur qui nous enivre
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre,
Hélas, c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence est un grand art,
Et que le bonheur est un songe.

xxx

Victor Hugo, dans la plupart des volumes qu'il a offerts à Janin, a jugé à propos d'exprimer les sentiments politiques qu'il a toujours aimé à faire déborder de son cœur et de sa plume. En 1856 lui envoyant les *Contemplations*, il le remercie du courage qu'il met à le défendre, lui honni et proscrit :

Dire mon nom, c'est protester ; dire mon nom, c'est nier le despotisme ; dire mon nom, c'est affirmer la liberté ; et ce nom militant, ce nom déchiré, ce nom proscrit, vous le dites avec tant d'intrépidité !...

Et sur l'exemplaire de la *Légende des Siècles*, on lit la dédicace suivante :

A celui qui comme poète et comme ami est inépuisable ! A la plume vaillante et ailée ! Au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus ! A l'homme qui depuis trente ans est un des éblouissements de Paris ! A Jules Janin !

*H.-H., 1er janvier 1860.* VICTOR HUGO.

xxx

Voici maintenant un curieux manuscrit : c'est le relevé de tous les rôles créés ou repris à la Comédie-Française par Rachel, avec

le chiffre des recettes, que ses représentations ont produites (4.394.231 fr. 10). Sur le premier feuillet, on lit les deux vers suivants :

M^lle^ RACHEL, *à Janin*

Je dépose en vos mains mes titres de noblesse,

JULES JANIN, *à M^lle^ Rachel*

Soit, je conserverai vos parchemins, altesse !

Tous ces livres vivants furent dispersés en 1877, et c'est le catalogue imprimé par Jouaust qui nous a conservé les dédicaces les plus intéressantes.

## IV

## SUR UN MANUSCRIT DE LAMARTINE

### (Milly ou la Terre Natale)

(*Documents inédits*)

---

Ce fut, dans ma vie de bibliophile, une journée heureuse que celle où je réussis à acquérir un des plus précieux carnets de Lamartine. Relié en maroquin rouge par Niedrée en 1846, et richement décoré, il porte une attestation curieuse : *Ce manuscrit est réellement de moi. Brouillon des Harmonies. Lamartine. Paris 13 mars 1850.* La déclaration était inutile. L'écriture nette et fine, les ratures, les indications marginales, les variantes auraient suffi à démontrer l'authenticité du recueil. D'ailleurs, Lamartine en dit trop. Ce n'est pas le brouillon des *Harmonies*, mais seulement le brouillon de trois harmonies que l'album renferme. Elles sont, dans l'ordre : *Tolérance*, écrite à Livourne le 2 septembre 1826, parue sous le titre de *Aux chrétiens dans les Temps d'Epreuve* (Livre 1^er^, VI) ; — *Hymne pour le premier jour de l'an*, écrite à

Florence le 12 janvier 1827 ; — *Milly*, datée de Florence, 29 janvier 1827.

Les trois harmonies sont donc de la même date et remontent à l'un des plus heureux moments de l'inspiration de Lamartine. *Milly* est la plus célèbre et passe, à juste titre, de l'aveu unanime, pour l'un de ses plus grands chefs-d'œuvre. Lamartine, qui a souvent évoqué, en vers et en prose, les souvenirs et les bienfaits de la terre natale, n'a jamais trouvé, pour la célébrer, des accents plus purs et plus beaux. Seul l'admirable poème *La Vigne et la Maison* peut lui être comparé. Celui-ci est plus philosophique, celui-là est plus pittoresque : les deux sont profondément humains et témoignent, à des âges différents, de l'impression ineffaçable que les lieux où il avait passé son enfance avaient faite sur Lamartine.

La « petite terre de Milly », sise en Saône-et-Loire, et « qui ne rendait alors que deux ou trois mille livres de rente », fut, malgré la suppression du droit d'aînesse, le seul lot demandé par le père de Lamartine, dans l'héritage paternel. Le livre quatrième des *Confidences* fait du domaine une description à la fois poétique et précise qui nous le dépeint et nous le révèle tout entier, avec l'âme de ses habitants. La fraîcheur de ces pages émues rappelle les *Confessions* de Jean Jacques, dont elles s'inspirent.

En 1827, Lamartine, deuxième secrétaire d'ambassade à la Légation de Toscane, s'était richement installé à Florence. Il s'y consacrait, avec un zèle presque égal, à la diplomatie et à la poésie. L'Italie, qu'il aimait, ne le rendait pas infidèle au pays natal. Son « exil » était brillant, mais c'était un exil, et il suffisait du nom de la Patrie « pour faire frémir son cœur. » *Milly* est né de ce frémissement.

Le manuscrit contient une dédicace à *Montherot*, qui a disparu de l'édition originale. Par contre, l'harmonie, qui devait être la 17e, est intitulée simplement *Milly*. Les mots *ou la Terre Natale* figurent seulement dans le texte imprimé.

L'écriture est élégante et facile. Elle appartient à la belle période calligraphique de Lamartine. Peu de grandes ratures, mais des modifications de mots assez nombreuses. Je ne m'attacherai qu'aux variantes les plus importantes ou les plus significatives.

Tout d'abord, dans l'évocation des lieux par laquelle débute le poème, une strophe figure au manuscrit original, qui a disparu du texte.

*Sommets où le soleil brillait avant l'aurore,*
*Prés où l'ombre du ciel glissait avant la nuit,*
*Airs champêtres qu'au loin roulait l'écho sonore,*
*Ruisseau dont le moulin multipliait le bruit.*

Si le troisième vers et le quatrième sont assez faibles, n'est-il pas regrettable que les deux premiers, si expressifs, aient été sacrifiés?

Voici, par contre, une correction nécessaire. Je lis dans le manuscrit :

*Sur des bords où les mers ont à peine un murmure*
*J'ai vu des flots brillants la flottante ceinture*
*Presser et relâcher dans l'azur de ses plis*
*De ses bords dentelés les contours assouplis,*
*S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,*
*Blanchir les caps fumants de gerbes de poussière.*

Il n'est pas douteux que *de ses bords dentelés* est une erreur échappée à l'improvisation et que, lue telle qu'elle est écrite, la phrase serait inintelligible. Il faut évidemment, puisque le poète parle des mers, rectifier et dire : *de leurs bords dentelés*. Mais il resterait, le sens rétabli, bien des négligences : *sur ses bords* et *de ses bords*, la *flottante* ceinture des *flots*, Lamartine conserve l'image, d'ailleurs si gracieuse, qui l'a inspiré, mais il en corrige l'expression :

Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière...

Il suffit de rapprocher les deux textes pour voir ce que la réflexion a ajouté ou enlevé à l'improvisation, et pour se rendre compte, devant la transposition de certaines expressions, de l'ingéniosité du travail rectificatif du poète.

Il n'en coûte rien d'ailleurs à l'auteur des *Harmonies* de faire d'apparents sacrifices. Son génie est d'une si riche abondance, qu'il renonce à publier des vers que de légères corrections auraient égalés à ses meilleurs. Dans l'énumération des spectacles qui, en

Italie, avaient ravi ses yeux, mais sans prendre ou garder son cœur, par opposition à Milly (*Et c'est là qu'est mon cœur !*), Lamartine avait écrit les vers suivants :

*J'ai fréquenté des rois les superbes asiles ;*
*Lieux où la volupté se repose des villes,*
*Où, pour tromper le cœur et charmer les regards,*
*Le luxe fait lutter la nature et les arts ;*
*Où la pierre, affectant les grâces du bocage,*
*Jette sur les frontons des festons de feuillage,*
*Et, pour éterniser un sens de volupté,*
*Prend et garde à jamais les traits de la beauté ;*
*Où l'onde que répand la nymphe demi-nue*
*Invite au doux sommeil que sa chute insinue ;*
*Où le rocher de marbre arraché de ses monts*
*Prend pour flatter les pas le poli des gazons ;*
*Où, sur le faux duvet d'une feinte prairie,*
*L'arbre même, exilé, se trompe de patrie*
*Et sous le tiède abri de dômes toujours verts*
*Des couleurs du printemps pare encor les hivers.*

Ce développement, vraiment très beau, n'a pas passé du manuscrit dans le texte. Pourquoi ? Je doute que Lamartine, dont les nonchalances et les négligences sont assez fréquentes, l'ait trouvé indigne de lui. J'incline plutôt à croire qu'opposant la nature à la nature, la terre navale à la terre italienne, il n'a pas voulu conserver un *couplet*, si bien venu fût-il, qui était un hommage, non plus à la nature, mais à l'art de l'homme. Et, comme je ne me souviens pas qu'il l'ait utilisé ailleurs, c'est bien du Lamartine inédit que me révèle l'examen du texte original de *Milly*.

La suite du manuscrit ne procure pas d'égales bonnes fortunes. Beaucoup de vers ont subi des corrections, mais elles portent le plus souvent sur des mots impropres, auxquels l'auteur a substitué une expression plus exacte. Elles seraient à leur place dans une édition critique ; je n'y insiste pas ici. Je cite seulement quelques modifications plus importantes.

Après l'exclamation *Et c'est là qu'est mon cœur !* le manuscrit porte :

*Ce sont là les séjours, les sites, les rivages*
*Dont mon tendre regret fait flotter les images*

*Et dont à mes regards mes songes les plus beaux*
*Pour enchanter mes nuits empruntent leurs tableaux.*

Voici comment ces vers sont modifiés dans le texte publié :

Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux.

De même les vers du manuscrit :

*Mon cœur palpite au nom de quelque pierre obscure,*
*Et sous les monuments des héros et des dieux*
*Le pasteur de Memphis passe en baissant les yeux !*

sont devenus :

Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Parfois le manuscrit lui-même indique les deux variantes entre lesquelles l'auteur a choisi.

Ainsi à la version :

*Et mes regards distraits regardaient ondoyer*
*Comme des flots de feu les flammes du foyer.*

Lamartine a préféré celle-ci, sans doute pour éviter la répétition du premier vers, mais en perdant le second, si pittoresque :

Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.

Ailleurs, implorant Dieu pour conserver Milly à sa famille, le poète le supplie de ne pas permettre qu'un étranger puisse :

*Et blasphémer ton nom sous ces mêmes demeures*
*Où ton saint nom béni montait avec les heures !*

Mais il écarte cette variante et s'arrête à la suivante :

Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques.

Sauf la répétition du mot *nom*, aisée à faire disparaître, avoue rai-je encore que la version sacrifiée a mes préférences ?

Il arrive une seule fois que des vers complètement nouveaux apparaissent dans le texte publié sans que l'idée s'en retrouve dans le manuscrit. Ils sont d'ailleurs aussi beaux par la pensée que par l'expression. A propos de son père, Lamartine dit :

Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu.

La fin de la pièce a subi une modification importante. Et ici je crois bien que la seconde inspiration de Lamartine, qui a emprunté d'ailleurs beaucoup à la première, lui est supérieure. Jugez-en. Le poète prévoit le réveil « de l'aurore éternelle », et le spectacle des lieux et des êtres aimés qui s'offrira à son cœur et à ses yeux :

*La montagne, les champs, le hameau, la colline,*
*Le lit sec du torrent, le vieux temple en ruine ;*
*Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris,*
*Dont la cendre avec moi dormait sous ces débris,*
*Avec mes sœurs, mon père et l'âme de ma mère,*
*Ne laissant rien de cher en dépôt à la terre,*
*Mon âme, en reprenant son vol au sein de Dieu,*
*Leur dira sans regrets un tendre et doux adieu.*

Ecrits le 26 janvier 1827, ces vers sont effacés le 29. Et voici ce qu'ils deviennent :

Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne.
Et rassemblant de l'œil tous les êtres chéris,
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec ses sœurs, son père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,

Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes,
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes,

Le vœu de Lamartine ne fut pas exaucé. L' « humble héritage » fut troqué contre un « vil prix » et passa aux mains d'un étranger. En 1845, pour éviter ce désastre, dont la crainte lui fit souffrir les plus douloureuses angoisses, Lamartine se résigna à publier ses cahiers intimes et vendit à Emile de Girardin le manuscrit des *Confidences*. Il faut en lire l'émouvante préface pour comprendre quels liens du cœur le rattachaient à Milly. Ce fut, mais à travers quelles misères et quelles luttes ! un répit de 15 ans.

En 1851, sa situation financière était désespérée. J'ai sous les yeux, précieuse et douloureuse relique ! le brouillon autographe d'une lettre que, le 12 décembre, il adressait à l'un de ses créanciers :

« La seule excuse d'un honnête homme, *la force majeure*, résultant des derniers événements, événements que nulle prévoyance ne pouvait prévoir et que nulle bonne volonté ne peut surmonter, m'oblige à la démarche la plus pénible de ma vie. C'est la douleur de déclarer que je ne puis m'acquitter à leur date des engagements que j'ai pris et que j'avais pu prendre avec certitude de les tenir sous l'empire de circonstances ordinaires, et la nécessité de demander un peu de temps pour recouvrer les ressources nécessaires à mes remboursements.

« Je dois, Monsieur, justifier à vos yeux cette nécessité par le tableau exact de ma situation.

« Depuis quatre ans, je ne vis que de mon travail ; il suffisait largement à mes dépenses domestiques et mes charges, au paiement de mes intérêts, et il dépassait même tellement par ses produits mes nécessités annuelles, qu'il m'a permis, en 1851, de rembourser en sus plus de 200.000 francs en capital. J'ai les preuves de ces remboursements. Grâce à cette assiduité et à cette rémunération de mon travail, je pouvais, en quelques années, me libérer complètement en préservant encore après moi le patrimoine de ma famille.

« Les événements du 2 décembre et les mesures sur la presse qui suppriment toute publicité périodique, ferment instantanément et complètement pour moi toutes ces sources de revenus. »

Lamartine énumère ici ce que lui rapportaient *le pays*, *le*

*Conseiller du Peuple*, et les *Foyers*, tous supprimés. Il ajoute que les événements, peu favorables aux ouvrages de luxe, ont rendu impossible une combinaison de librairie dont il espérait d'heureux résultats. D'autre part, un emprunt de 154.000 fr. qu'il négociait à Lyon n'a pas abouti. Il conclut :

« Dans de telles conditions, Monsieur, je crois n'avoir donc qu'une de ces deux choses à faire :

« 1° Vous demander un an de délai pour le remboursement du capital ou des billets que je vous dois, en servant bien exactement les intérêts ; chose que je suis heureusement toujours en mesure de faire.

« 2° Vous déclarer que dans le cas où ce délai ne pourrait m'être accordé par vous ou vos ayants-droit, je me soumets sans murmure et sans opposition aux poursuites, offrant en homme d'honneur mes *meubles* et *immeubles* sans exception aux saisies et ventes qui pourraient être la juste conséquence de mon impuissance involontaire de rembourser en même temps les capitaux.

« Depuis quatre ans toutes mes terres sont en vente sans qu'un seul acquéreur sérieux se soit présenté. Le moment serait évidemment aussi funeste à vous qu'à moi-même, car bien que la valeur réelle de mes propriétés dépasse de plus de moitié le chiffre de mes dettes, je craindrais que le prix des ventes en justice n'atteignît pas la somme nécessaire au gage de mes créanciers.

« Si vous voulez bien m'accorder, Monsieur, le délai de six mois au moins, d'un an au plus, que la nécessité me force à vous demander, je ne doute pas qu'en transformant en quelques mois mes travaux politiques en travaux purement littéraires, et en m'adressant au public sous cette autre forme périodique, je ne me rouvre des sources abondantes de capital et de revenu qui me permettent avant la fin de l'année de faire honneur à mes engagements de toute nature.

« Soyez assez bon, Monsieur, pour envisager et pour faire envisager à vos ayants-droit cette impossibilité momentanée et ces ressources prochaines et pour faire suspendre autant que cela dépendra de vous les poursuites et les frais inutiles à tous. Si néanmoins vous ne le pouvez pas, soyez certain que je ne me révolterai pas contre des exigences trop justes et que je n'accuserai que moi-même ou plutôt des circonstances politiques plus fortes que moi. »

Cette lettre, si franche et si ferme, si digne et si émouvante, eut pour effet d'obtenir à Lamartine les délais qu'il sollicitait. Le *Cours familier de Littérature*, trop injustement dédaigné et où se rencontrent tant de pages admirables mêlées à de si prophétiques prévisions, fut la combinaison principale qui permit au poète, non de conjurer, mais d'ajourner le destin. Cinq ans plus tard, il fallut, en effet, se résigner à l'inévitable. Voici, tout entier écrit de la main de Lamartine, un document qui précise et résume sa détresse.

*ETAT DE MES DETTES*

*Hypothécaires :*

| | | |
|---|---|---|
| *Monceau, Fleurins* | *200.000* | *francs* |
| *Recoppé ou ses remplaçants* | *200.000* | » |
| *MM. Pereire* | *120.000* | » |
| *A divers sur restants d'acquisitions* | *80.000* | » |
| *Sur Milly, emprunt Lyon* | *200.000* | » |
| *A divers sur restants d'acquisitions* | *40.000* | *francs* |
| *Saint-Point* | *40.000* | » |
| *A divers sur acquisitions* | *20.000* | » |
| *Total environ* | *900.000* | *francs* |

*Chirographaires :*

| | | |
|---|---|---|
| *En vin 1858* | *300.000* | » |
| *En vins 1859 vignerons* | *620.000* | » |
| *Dettes diverses d'amis* | *80.000* | » |
| *Total général* | *1.900.000* | *francs* |

*A payer en deux ans*
*ou 2 millions*

LAMARTINE

*19 février 1859.*

Quel contraste entre la brutalité de ces échéances inéluctables accablant le vieillard de 69 ans et le vœu ardent que dans *Milly* il formait en 1827 :

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours.

Milly fut vendu en 1860. « Tous mes biens étant hypothéqués pour leur valeur, dit Lamartine dans ses *Mémoires Politiques*, je fus contraint de m'arracher le cœur de ma propre main, en vendant la terre libre de Milly. Je n'y suis jamais retourné. Depuis cette séparation forcée de mon berceau et de ma vie, je n'ai plus vécu qu'à demi. » Et le 9 janvier 1861, il écrivait, dans une lettre publiée par M. de Chamborant. « Je déménage ces jours-ci le pauvre Milly vendu pauvre prix, pour faire face aux expropriations menaçantes. Mon berceau celui de ma sœur, le lit de ma mère, viennent d'arriver ici, dans la cour. Dieu veuille qu'ils n'en sortent pas pour l'encan ! Sauvez donc des patries de l'anarchie et de la guerre étrangère, voilà la récompense : un foyer vendu et perdu, juste retour de tant de foyers défendus ! J'ai l'âme navrée, mais il faut travailler, comme si rien n'était, pour sauver ceux de mes braves et pauvres créanciers et de leurs familles ».

Pauvre cher grand homme ! La postérté lui accorde la réparation que son temps, oublieux et ingrat, lui marchandait. Les souvenirs que j'ai évoqués, d'après des documents inédits, ne diminuent pas sa gloire. Ils y ajoutent, au contraire, tout le prix que donne à la vie un pénible travail courageusement accepté. L'œuvre de Lamartine, après l'inévitable éclipse qui suit les renommées trop retentissantes, reprend sa place, à laquelle aucune n'est supérieure, dans l'histoire littéraire du XIXe siècle. Mais l'homme, l'un des plus généreux et des plus désintéressés qui aient passé sur la terre, ne grandit pas moins que le poète. Il n'est pas de ceux que l'on admire sans les aimer. On l'admire et on l'aime. Son caractère fut digne de son génie. Et cela seul suffit à justifier le mot hardi et profond d'Alexandre Dumas fils. « Je ne le compare pas, je le sépare. » La postérité l'a mis à part.

LOUIS BARTHOU.

(*Revue Bleue*).

V

## LE BULLETIN DES LAMARTINIENS

La Société amicale et littéraire des Lamartiniens présidée par M. Chéramy vient de se donner un bulletin semestriel. C'est une excellente idée à laquelle applaudiront tous les amis de Lamartine. Le premier bulletin est très intéressant. En dehors des articles signés d'Emile Faguet, de Frédéric Mistral, de Chéramy d'Auguste Dorchain, de Georges Maurisson et de Henry Cochin, on y trouve toute une suite de pensées ou d'opinions sur Lamartine poète et orateur, dont quelques-unes méritent d'être reproduites ici.

De M. Raymond Poincaré, président du Conseil des Ministres :

En un siècle d'indifférents et de sceptiques, d'amateurs et de dilettantes, Lamartine a été le défenseur intrépide de l'idée et du sentiment. En un siècle d'égoïsme bourgeois, il a cherché à élever les cœurs et à stimuler les âmes. L'action n'a été pour lui que la poésie réalisée ; la politique lui est apparue comme une des plus nobles occupations humaines, et l'éloquence comme l'auxiliaire de la bonté, de la civilisation et du progrès. Il a légué de grandes leçons aux orateurs, de plus grandes encore peut-être aux hommes politiques.

De M. Emile Faguet :

Lamartine nous a donné pendant cinquante années des poèmes de toute beauté, des histoires, de longs fragments, des romans : cela n'a pas suffi à son activité. Il a eu toute une carrière politique qui nous appartient par les discours puissants, lyriques, enflammés et quelquefois d'une étonnante lucidité pratique et d'une ferme raison inattendue, qu'il a prononcés depuis 1830 jusqu'en 1850.

Lamartine est sans aucune contestation non seulement un des plus grands auteurs et un des plus grands poètes, mais un des plus grands hommes qu'ait produits notre race.

De M. Ribot :

Les *Méditations* et les *Harmonies* ont enchanté ma jeunesse ; je n'admire pas seulement en Lamartine l'un des plus grands poètes de la France. Ses discours politiques sont de ceux qu'à l'occasion je relis avec plaisir et intérêt.

De M. Paul Deschanel :

« L'idéal, a dit Lamartine, n'est que de la vérité à distance. » Lui-même a été le poète et le politique de l'idéal. Sa politique était surtout une politique d'avenir ; il parlait à la postérité autant qu'à ses contemporains, et le temps presque toujours a donné raison à sa clairvoyance prophétique. Son œuvre oratoire est un poème en action, illuminé d'éclairs divinateurs : la politique sociale, les chemins de fer, le retour des cendres, l'unité de l'Allemagne.

Mon père, dans le livre où il a étudié — pour la première fois, je crois — l'orateur et la politique en même temps que le poète, a dit : « L'œuvre de Lamartine enseigne aux écrivains aussi bien qu'aux hommes d'Etat que l'idéal est le maître du monde. »

De M. Jean Aicard :

Jamais le fruit de l'homme, où l'âme se devine,
Ne s'est levé plus fier de la marque divine.

De Mme Gérard d'Houville (Mme Henri de Régnier) :

J'ai naturellement pour Lamartine l'admiration la plus profonde ; mon père m'apprit à aimer le *Lac* et le *Vallon* dès que je sus lire et comprendre les vers. Je m'en souviens.

De Mme la Comtesse de Noailles :

Je ne puis en quelques mots apporter toute la fervente admiration au grand ange poétique qui, chaque été, m'est un guide divin sous ces châtaigniers du Lac Léman où sa rêverie immortelle est inséparable des hauts sommets, des calmes soirs, des suaves colorations et compose l'âme du paysage.

Je vous demande de rappeler un de ses plus beaux vers dont la fière mélancolie semble désigner sa destinée :

Etoile de la gloire, astre de sombre augure !

De M. Léon Séché :

Comme poète, Lamartine est le plus grand de tous, parce que seul il répond à l'idée que les anciens se faisaient du *Vates* et qu'il apporta dans la poésie française des accents, un frisson qui lui étaient inconnus jusqu'alors.

Comme orateur, il a certainement des rivaux, des émules, mais il est incomparable parce que là encore il fut l'annonciateur des temps nouveaux.

Ce premier fascicule est illustré de trois portraits de Lamartine à huit ans, à vingt ans et à quarante ans, d'une vue de Saint-Point et d'une poésie autographe du grand poète appartenant à M. Chéramy.

Le siège social de la Société des Lamartiniens est à Paris, 11 bis, rue Arsène-Houssaye.

Jean de la Rouxière.

# Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (octobre-décembre 1911). — *Chateaubriand et les prix décennaux*, d'après des documents inédits, par C. Latreille. — L'histoire dans l'*Expiation*, la Retraite de Russie, par Virgile Pinot. — *Notes sur deux poèmes de Vigny*, par M. Lesans. — *Encore les variantes de Lamartine*, par Jules Marsan. — *Deux lettres d'Edgar Quinet à Benjamin Constant et une lettre* sur Benjamin Constant, par G. Rudler. — *L'arrestation de Victor Cousin en Allemagne. Lettres et documents.*

REVUE UNIVERSITAIRE des 15 février et 15 mars 1912. — *Notes* sur quelques sources de « la coupe et les lèvres » d'Alfred de Musset, par Jean Giraud.

LE CORRESPONDANT du 10 avril. — *Victor Hugo et Sainte-Beuve*, par Léon Séché.

LA GRANDE REVUE du 10 avril. — *Aloysius Bertrand et David d'Angers*, par Léon Séché.

LA REVUE DE PARIS du 1er mars. — En marge des « Confidences », par Louis Barthou.

LA REVUE du 15 avril. — *Autour de Victor Hugo : Paul Huet, Eugène Delacroix et Sainte-Beuve*, par Léon Séché.

LE MERCURE DE FRANCE du 16 avril. — *David d'Angers au Cénacle de Joseph Delorme*, par Léon Séché.

LA REVUE HEBDOMADAIRE de mars-avril. — Conférences de Jules Lemaître sur Chateaubriand.

# BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE MICHAUD — *Marceline Desbordes-Valmore, lettres inédites, recueillies et annotées par son fils Hippolyte Valmore*, 1812-1857, 1 vol. in-8°, prix : 5 francs.

C'est dommage que ce livre soit si mal présenté, ou plutôt qu'il ne le soit pas du tout, car il est vraiment très intéressant. On a publié quatre ou cinq volumes de lettres de Mme Desbordes-Valmore. Celles-ci sont parmi les plus belles. Sans compter qu'elles projettent une lumière très vive sur certaines parties de sa vie. Je les lisais ces jours derniers la plume à la main, et j'étais étonné de tout ce qu'elles contiennent de choses nouvelles. Mais, comme le livre n'a pas d'index, on est obligé de chercher à travers toutes les pages ce qui est de nature à vous intéresser, et c'est une perte de temps inutile.

Page 44, sur la mort d'Edmond Géraud :

« Je ne pourrais pas dans ce moment, mettre assez d'ordre dans mes idées pour vous envoyer rien qui fût digne d'être jeté sur la tombe d'un poète. J'aimais M. Géraud pour quelque chose de pareil qui se trouvait dans nos âmes, une mélancolie qu'il cachait mieux que moi, et une ardeur vraie et profonde qui brûlait, qui charmait ou qui consolait sa vie, et je crois le voir devant moi qui me dit : « Oui, vous ne vous trompez pas ! » Mais il me le dit avec le calme du ciel, à présent : et nous sommes tous, cher ami, plus troublés, plus malheureux que lui. Quel dommage, de s'en aller ainsi un à un ! Que je plains surtout sa femme, elle qui était aimée !... »

Page 99, sur Barthélemy, le poète de *Némésis :*

1832. — « Ah ! Monsieur ! et Barthélemy, le voilà immortel ! Il ne l'était donc pas assez par l'élévation et l'immensité de son

talent ? Il faut que ses admirateurs, ses amis assistent à... je ne sais à quoi ; je ne veux pas dire à quoi. Il n'y aura jamais sur ma bouche un mot même sévèrement juste, contre cette idole d'autrefois. Je ne l'admirerai donc plus que comme un grand poète. C'était apparemment trop doux d'y joindre une autre sympathie (1). »

Page 110, sur Mme Dorval :

« Savez-vous par hasard si Mme Dorval compte revenir et jouer à Lyon ? et quand ? Je suis toute confondue de sa *distraction* qui lui fait oublier que tout ce qu'il y a de plus sincère, de plus noble et de plus tendre (Alfred de Vigny) l'attend à Paris et souffre mille peines de son absence... »

Page 112, sur *Chatterton* (1836) :

« *Chatterton* vient d'être joué ici sans succès (à Lyon). Ce vaste comptoir a fort peu compris les hautes tristesses du génie maladif qui rompt ses fers... J'ai lu cet ouvrage qui m'a tordu le cœur. Oh ! Monsieur, cette misère, cet orgueil, cette puissance intellectuelle brisée contre la faim, cet amour qui n'éclate qu'avec le cœur, comme l'anévrisme... Quelle désolation ! M. de Vigny est triste, comme un ange inspecteur de toutes nos misères ; parfois ses ailes traînent de douleur... »

Page 137, sur sa pension (1840) :

« ... M. Villemain en quittant le ministère a voulu secourir mon avenir de 900 francs de pension qui nous donnent la hardiesse de cette réunion tant souhaitée. Nous sommes riches, en effet, puisque l'effroi de manquer de pain ne dévore plus nos nuits et nos jours : et cette nouvelle, que rien ne m'avait fait espérer, m'a causé tant d'impression que j'en ai gardé le lit, deux jours. J'ai su, depuis qu'une biographie et un article sur moi, de M. Sainte-Beuve, avaient éveillé [l'attention du] ministre sur mon humble existence qu'il ignorait, et qu'enfin un compatriote bienveillant, dînant avec lui, venait de lui apprendre que j'allais, pour la cinquième fois, quitter Paris par indigence. Le soir même, la pension était portée au Grand Livre. Dieu sait cela ! »

(1) Allusion probablement à la *Réponse à Némésis*, de Lamartine.

Page 155, sur l'élection de Sainte-Beuve à l'Académie-Française (1844) :

« Vous, à qui j'ai dû autrefois de connaître et d'apprécier Joseph Delorme, vous vous serez réjoui, comme moi de son admission à l'Académie-Française. Merci pour nous tous qui l'aimons. Au premier rejet, sa mère, grande et bonne comme *la fée aux miettes*, c'est-à-dire pas plus haute qu'un enfant, et qui ne savait pas du tout être ambitieuse de son fils, s'est évanouie comme sous un coup de foudre. On a eu peur qu'elle ne mourût. N'est-ce pas que les mères sont adorables et un peu folles, et que Dieu aura toujours un sourire pour elles ? Celle-ci voit son fils *assis* pour la vie, à l'abri de cette affreuse question qui met tant d'effroi dans l'amour qu'on a pour un fils : « Aura-t-il, quand je ne serai plus là, un gîte et du feu ? » Celui-ci les aura ! Voilà ce qui fait que les premières fleurs du jardin de Mme Sainte-Beuve s'offrent à la Vierge qu'elle a tant priée pour Joseph Delorme. »

J'arrête là les citations. Encore une fois il y a beaucoup à prendre dans cette correspondance de Mme Desbordes-Valmore.

Jean de la Rouxière.

*Le Gérant :* Léon Séché.

# THÉOPHILE GAUTIER

## POÈTE

N'est-il pas un peu honteux et assez triste, qu'il nous ait fallu, pour le mettre vraiment à sa place et nous aviser de son génie, attendre le centième anniversaire de la naissance de Théophile Gautier ? Le pauvre grand homme n'a pas eu de chance... Lui, qui fut si dédaigneux des circonstances, c'est à un coup de hasard qu'il doit de prendre enfin la place qu'il mérite dans la galerie de nos poètes : si son centenaire ne tombait pas précisément cet été, le 31 août, Théophile Gautier manquait sa gloire. Du moins, les centenaires, à qui tant de fausses renommées doivent un éclat de temps à autre passagèrement renouvelé, cette fois-ci auront raison. C'est par l'heureux retour d'une date que, cette année, nous allons découvrir tout d'un coup que le bon Théo mérita des Muses. On en va parler. Déjà conférences, revues, quotidiens le prônent. Une exposition récente eut lieu, en son nom, où l'on voyait ses livres, des éditions originales, des dessins, des portraits le représentant sous divers aspects. Si on le statufie, le voilà passé grand homme ou plutôt reconnu grand homme. — Singulier effet des calendriers.

Et pourtant, voici trente-neuf ans qu'il est mort. Ses livres sont là. C'est à eux qu'il devrait sa couronne. Et que je sache, ces livres ne sont point posthumes : ces livres, lui vivant, il les a publiés, donnés au public. Comme des vins fameux, auraient-ils pris plus de valeur et de bouquet en vieillissant ? Non point. Ils sont restés les mêmes : aussi beaux il y a huit lustres qu'aujourd'hui. Notre injustice seule fut coupable. Mais par bonheur nous assistons à une réhabilitation curieuse.

Théophile Gautier va devenir un grand poète. Il y a quelque temps que l'on aurait pu s'en apercevoir : on ne l'avait pas voulu tel, de son vivant. Non, vraiment, Théophile Gautier n'a pas eu de chance...

§

La raison profonde de cette injustice — nous en trouverons d'autres tout à l'heure — la voici. Théo a eu, trop tôt, sa légende, que dis-je ? ses légendes. On nous a montré ses caricatures, mais nous n'avons pas vu son portrait véritable. Sans doute s'est-il prêté lui-même, par une sorte de forfanterie byronienne et romantique, à cet état de choses. Il n'a pas voulu être un bourgeois. Les bourgeois qui font le goût public l'ont rayé de leurs papiers. Tout se paie.

Aussi, quand on parle de Gautier, diverses images se présentent-elles à l'esprit. C'est le soir d'*Hernani* : voilà notre Gautier en gilet rouge — mais non ! c'est un pourpoint rose ! — avec des cheveux en crinière et des poings énormes.

C'est Gautier peintre ; c'est Gautier journaliste : le voici, aux plus beaux jours de *la Presse*, roulant carrosse, *id est* traîné dans un coupé par deux minuscules poneys le long de l'avenue des Champs-Elysées et fumant un gros cigare ; c'est Gautier critique dramatique ; c'est Gautier voyageur : le voici en Russe, en Turc, en Algérien, en Italien, en Espagnol. Le voici encore familier de l'Empire, poète officiel. Le voici docteur, sur la fin de sa vie, émettant des théories, des aphorismes, des maximes, s'efforçant de rappeler Gœthe et de faire jouer à M. Emile Bergerat, son gendre, le rôle honnête et délicat d'Eckermann... Le voilà *lion*, dandy, mangeur de haschich, hercule forain, gendelettre ; — voici toutes les faces de sa légende. Il n'y manque pas un trait qui ne soit absolument antipathique, à force de truculence et d'exagération. Le voilà bien le romantisme, la couleur locale, la pose, l'insincérité, l'attitude, le *chiqué* enfin, pour employer un terme ignoble, mais si commode ! — Seulement, dans toutes ces images, sous toutes ces déformations romantiques, nous cherchons en vain la plus simple, la plus vraie, celle que nous soupçonnons bien, mais que l'on ne nous montre pas : Gautier poète, Gautier non pas seulement *artiste*, mais Gautier sensible, Gautier vivant, Gautier homme...

Ah ! comme je le vois bien, pour ma part, tel que je me l'imagine d'après ses livres, vers 1850, déjà un peu gras, remontant les quais, après un mélancolique regard à cet Institut où il n'entrera pas — regagnant à pied, doucement, le logis de Neuilly, familial et calme, où les siens l'attendent — mâchant son cigare, content

d'avoir terminé sa lourde tâche quotidienne, les douze colonnes de son feuilleton ; et, sur la place de la Concorde, devant l'obélisque, songeant à un ciel plus pur, à des images plus éclatantes et plus réjouissantes que ces fiacres, ces passants rapides, cette boue... Ah ! comme je le vois enfin, Gautier poète, qui porte en son flanc un cœur déchiré par l'incessant vautour de la fable.

Ce Gautier-là, personne ne nous l'a montré. Il suffit pourtant d'avoir lu son œuvre, et surtout ses trois livres de vers impeccables — pour, tout d'un coup, le comprendre, dans l'amertume tragique et secrète de sa destinée, et, d'un flot de lumière, soudain illuminer son œuvre. Nul, de tous ses biographes, ne nous l'a montré ainsi. Tous, au contraire, nous ont présenté un Gautier différent, tel qu'ils le voyaient, et chacun en forçant la note, Feydeau, Du Camp, Mirecourt, Baudelaire, les Goncourt, Emile Bergerat... Ce sont les Goncourt qui, dans leur *Journal*, ont attaché le grelot. On ne saura jamais à quel point ces détestables historiens, ces faux artistes, ont pu trahir la vérité, l'assouplir à leurs desseins, la tronquer, la farder, l'habiller (1). Le Gautier qu'ils nous montrent, au cours des neuf volumes de leur *Journal*, c'est qu'il est terriblement antipathique ! Ils l'aimaient tel qu'ils le voyaient — et ils le voyaient faux, comme tout ce qu'ils ont vu, d'ailleurs : c'est pour cela qu'ils l'aimaient. Ils n'ont rapporté sur lui que des anecdotes burlesques, et l'ont fortement ridiculisé, sans s'en rendre compte, ils n'ont vu en lui que l'attitude, et que l'esthéticien : mais c'est que l'esthétisme, ça nous est bien égal ! et la pose nous ennuie. Ils ne l'ont pas du tout vu poète, et Gautier poète, voilà ce que nous voulons voir, voilà ce que personne n'a vu. Si pourtant : M. Paul Bourget, dans une conférence, a tenté de dégager du fatras d'anecdotes où on l'a presque entièrement enseveli, la vraie figure de Théophile Gautier, et, se souvenant des *Essais de psychologie*, a parlé avec infiniment d'intelligence et de pénétration de l'auteur de *la Comédie de la mort* et de *Fortunio*. M. Jean Richepin aussi, dans une conférence également, a cherché à débarrasser Gautier de ses importunes légendes ; et, outre d'excellentes vues sur la poésie en général et l'art de Gautier en particulier, il a dit là de fort bonnes choses, qu'il fallait dire.

(1) Je me réserve, quelque jour, de dévoiler, preuves en main, les singuliers procédés soi-disant historiques de ces habiles anecdotiers. On s'étonnera sans doute des libertés curieuses qu'ils prenaient avec les documents inédits qu'ils ont pu, en premier, exhumer. Mais n'anticipons point.

Mais sans M. Bourget et M. Richepin et quelques bonnes pages de Mme Judith Gautier et de M. Bergerat, et Sainte-Beuve aussi, ce prodigieux Sainte-Beuve, qui a tout vu et tout compris et qui a écrit des pages étonnantes de tact et de divination sur Gautier, sous quel amas d'historiettes, et dans quelles singulières postures apparaîtrait le poète aux yeux des générations prochaines ? C'est à ces anecdotes et à ces attitudes que Gautier doit de n'avoir encore pu prendre la place qu'il mérite, la place où il montera, d'ici cinquante ans, pour n en pas redescendre, malgré ce qu'affirma naguère M. Emile Faguet, à savoir que d'ici cinquante ans personne ne parlerait plus de lui : mais M. Faguet a porté d'assez arbitraires jugements sur Stendhal et sur Baudelaire, en particulier, pour que celui-ci nous paraisse présenter le moindre poids.

§

Ainsi, grâce à ses biographes et à ses amis, Gautier nous demeure assez mal connu : nous n'avons de lui qu'une image déformée, inexacte, caricaturale.

Dépouillons, si vous voulez bien, cette réalité, et suivons pas à pas le poète, depuis le jour de sa naissance.

Chemin faisant, nous trouverons bien quelques anecdotes dont il nous sera difficile de nous débarrasser, parce qu'elles sont drôles — et parce que Gautier lui-même ne dédaignait pas un certain picaresque, une façon de romantisme d'attitude, qui, au fait, n'est pas déplaisant, celui-là, parce que c'est l'auteur qui l'a voulu et délibérément consenti.

Au mois de juin 1828, raconte Eugène de Mirecourt, un jeune homme frappait à la porte de Sainte-Beuve, fort timidement, un manuscrit sous le bras. C'étaient des vers, intitulés *la Tête de Mort*.

— Un titre bien sombre, jeune homme, fit observer l'auteur de *Volupté*.

Et Gautier — c'était lui — de commencer. Aux premiers vers, Sainte-Beuve dressa l'oreille.

— Bien... très bien... courage ! Voilà un homme qui sculpte dans le granit et non dans la fumée, murmurait-il.

Et quand Théophile eut fini :

— Demain je vous présente chez Victor Hugo !

Le lendemain, il se trouvait devant le maître.

Hugo, a-t-il écrit dans un article autobiographique des plus amusants, Hugo était alors dans toute sa gloire et son triomphe. Admis devant le Jupiter romantique, je ne sus pas même lui dire, comme Henri Heine devant Gœthe : « Que les prunes étaient bonnes pour la soif sur le chemin d'Iena à Weimar ! » Mais les dieux et les rois ne dédaignent pas les effarements de timidite admirative. Ils aiment assez qu'on s'évanouisse devant eux. Hugo daigna sourire et m'adressa quelques paroles encourageantes.

De ce jour, Gautier devint le séide le plus ardent du grand poète, et l'occasion se présenta bientôt pour lui de témoigner publiquement de son admiration.

A la vérité, Mirecourt se trompe. La monographie qu'il consacre à Théophile Gautier fourmille d'erreurs, quand ce n'est pas de haineux détails. Mais sur qui « le Mirecourt », comme l'appelaient avec mépris ses contemporains, sur qui n'a-t-il point bavé ou colporté des anecdotes controuvées ? Ce ne fut pas Sainte-Beuve qui présenta Gautier chez Hugo, mais bien Gérard de Nerval, dont il avait été dès l'enfance le condisciple et l'ami, au lycée Charlemagne. Gérard, un peu plus âgé que Théophile, était très célèbre : il avait traduit *Faust*, et le grand Gœthe, de Weimar, avait souri au jeune poète, et, disait-on, était tout à fait content de sa traduction. Gérard connaissait Hugo — et ce fut lui qui obtint du maître, à la veille d'*Hernani*, le billet rouge revêtu de la griffe avec le mot *Hierro* (fer, en espagnol), qui donnait droit à une entrée.

Gautier était né à Tarbes, le 30 août 1811. Par un singulier et piquant hasard, c'est dans le château même de d'Artagnan, le mousquetaire, qu'avait été conçu le futur auteur du *Capitaine Fracasse*. C'est là, dans la propriété de l'abbé de Montesquiou, que, en 1810, les parents de Théophile avaient été passer leur lune de miel.

Le poète avait quatre ans lorsque le hasard de l'administration à laquelle appartenait son père l'amenèrent à Paris. Les Gautier s'installèrent rue du Parc-Royal, dans ce vieux quartier du Marais, aujourd'hui encore si pittoresque et qui conserve si bien dans ses vieilles pierres l'odeur du passé : et quand il en eut atteint l'âge, le petit garçon fut envoyé au lycée. De Louis-le-Grand, il passa bientôt à Charlemagne, où, comme on l'a vu, il se lia tout de suite avec Gérard de Nerval qui n'était encore que Gérard Labrunie — et avec Louis de Cormenin.

Un goût violent pour la lecture, beaucoup de crayonnages et de

dessins en marges de ses livres de classe — Théophile grandit... Il avait dix-huit ans lorsque son père le fit entrer chez le peintre Rioult, car le poète alors se destinait aux arts plastiques. Il n'y révéla point sans doute des qualités telles que son maître pût tirer vanité de son élève. « Il a du chic », disait-il — et ce jugement féroce consternait le jeune coloriste. Rioult avait bien raison, d'ailleurs, je suis fâché de le reconnaître : les quelques essais de peinture du poète sont fort mauvais.

Si mauvais qu'il décida de l'abandonner, officiellement du moins. Mais cette première éducation artistique de Gautier influa fortement sur son œuvre par la suite. S'il n'en avait pas la «patte» il avait l'œil du peintre, le goût des couleurs et le sentiment de la forme, à un point extrême et rare chez un écrivain.

La peinture abandonnée — il s'en plaignit amèrement, plus tard — Gautier ne manifesta plus ses imaginations les plus luxuriantes que la plume à la main, et se contenta de rendre ses visions en mettant du noir sur du blanc, comme il le disait — ce qui est d'ailleurs un exercice passionnant.

La belle époque pour un poète ! D'un côté M. de Jouy, M. Viennet, Baour-Lormian, Népomucène Lemercier, les *Perruques*. De l'autre, des jeunes gens fougueux, amoureux de beaux vers et très susceptibles d'enthousiasme, se ralliant autour de Vigny, de Lamartine, de Musset, de Dumas, et d'Hugo surtout.

Le 25 février 1830, celui-ci frappa un grand coup. Ce fut *Hernani*. Public méfiant, presse hostile. Mais l'arrière-ban des troupes romantiques avait été mobilisé et dès trois heures de l'après-midi, des jeunes gens étranges, bizarrement chevelus vêtus de façon singulière, rappelant à la fois le Moyen-Age, la Renaissance et le temps de Louis XIII par leurs vastes chapeaux et leurs manteaux espagnols, occupèrent le Théâtre-Français. On eut le malheur de les y enfermer toute la journée : ils y mangèrent, burent, et chantèrent la gloire d'Hugo et l'écrasement des Perruques : ainsi ces jeunes gens irrévérencieux nommaient-ils les graves écrivains qui tout à coup avaient cessé de plaire parce qu'ils avaient, depuis beau temps déjà cessé d'émouvoir ; et enfin ils se conduisirent de la façon la plus incongrue, dans les endroits les plus obscurs de l'antique Théâtre.

Parmi ces enthousiastes, au premier rang, l'on pouvait voir Théophile, vrai « lion », la tête rejetée en arrière, l'œil frémissant, et surtout, comme l'écrivit plus tard avec toute la truculence nécessaire Victor Hugo, « insultant les yeux par un gilet de satin

écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins... »

Ah ! le gilet rouge de Gautier, le jour d'*Hernani !* « Je ne l'ai mis qu'une fois, et je l'ai porté toute ma vie », disait-il en riant, par la suite. D'ailleurs, ajoutait-il : « Un gilet rouge, allons donc, ce n'était pas un gilet rouge que je portais, mais bien un pourpoint rose... Messieurs, c'est très important. Le gilet rouge aurait indiqué une nuance politique républicaine. Il n'y avait rien de ça. Nous étions simplement moyenageux... nous représentions le parti machicoulis et voilà tout... machicoulis et rien que machicoulis ! »

En 1830, donc, Théophile Gautier était un jeune homme fashionable, fort beau, et qui s'appliquait à l'impassibilité, toutes les fois qu'il n'était pas question de « littérature ».

Avec cela, des truculences étonnantes, un verbe des plus rabelaisien, et les images les plus riches en couleur et en ton. D'ailleurs contrefaisant de loin lord Byron et jouant au poitrinaire, ainsi que le voulait la mode : mais désespérément rose, joufflu, carré d'épaules et bien portant, malgré qu'il en eût.

Au mois de juillet, cette année-là, il publia un petit volume modestement intitulé *Poésies*. Mais le malheur voulut que le jour de la mise en vente fût justement le 27 juillet. Et ce jour-là, comme ceux qui suivirent, le peuple souverain s'occupa fort peu de vers. Pas un exemplaire ne se vendit, bien entendu. Ce n'est là que l'effet le moins désobligeant de la Révolution de 1830 sur la destinée de Théophile Gautier : son père, fortement légitimiste et monarchiste convaincu, à l'annonce des événements qui devaient aboutir aux *Trois Glorieuses*, avait joué à la hausse.

La fortune de la famille s'écroula donc au premier coup de fusil républicain. De là, un changement total de l'existence du poète. Il se trouvait ruiné ; il allait falloir travailler, gagner sa vie. Et de ce jour, Théo, qui était né pour être sultan et ne rien faire au monde que se distraire et cultiver le beau, Théo dut commencer à mettre du noir sur du blanc, non plus cette fois pour le seul plaisir, mais, hélas ! afin de ne pas connaître une misère pour laquelle il n'était point fait.

Il habitait, en ce temps-là, impasse du Doyenné, sur la place du Carrousel, alors encombrée de vieilles maisons noircies par le temps, inégales de façades, et mal alignées, que Balzac a décrites dans *la Cousine Bette*. C'est là que Gautier, en 1833, écrivit *Mademoiselle de Maupin* qui allait bientôt attirer sur lui, en même

temps que l'indignation des classiques, à cause de la célèbre préface, l'admiration des jeunes gens et l'attention étonnée du public.

Balzac voulut le connaître : ce fut Sandeau qui conduisit Théophile chez le romancier, lequel offrit au poète de collaborer à la *Chronique de Paris* qu'il venait de fonder.

En même temps, *le Figaro* d'Alphonse Karr l'appelait à lui, et, en 1836, Emile de Girardin le faisait entrer à *la Presse*. Gautier y devint le directeur du feuilleton littéraire. Mais sa tâche n'allait pas sans difficultés. Ce billet adressé à Mme de Girardin, publié par M. Léon Séché (1), en fait foi : « Ma belle amie, écrit le poète à Delphine, si ça continue, plutôt que d'être pris entre l'enclume Emile et le marteau Balzac, je vous rendrai mon tablier. J'aime mieux planter des choux ou ratisser les allées de votre jardin... »

Le bon Théo connut alors une période de luxe fort agréable. *La Presse* payait magnifiquement. Ce fut, pour Gautier, l'époque des gros cigares, du coupé bas et des poneys minuscules et du domestique nègre, le « tigre ». En vérité, il était bon que Gautier fût riche : nul, mieux que lui, n'en pouvait tirer parti.

Malheureusement, cette splendeur ne dura pas. Poneys, tigre et coupé furent supprimés, lorsque *la Presse* devint moins généreuse. Mais Théophile ne cessa jamais d'opposer à l'adversité — relative — un front serein. A mesure que les ans venaient et, avec eux, l'incessant besoin de gagner sa vie, au jour le jour, par des besognes odieuses (critique théâtrale, salons, journalisme), le poète se rendit plus impassible, jusqu'à, vers la fin de sa vie, atteindre cette magnifique indifférence pour les contingences, dont un Gœthe a pu donner l'exemple le plus achevé.

Il était uniquement préoccupé de son art, et malgré tout, encore jeune, content de vivre. « Je suis très fort, disait-il, avec sa bonhomie olympienne, j'amène cinq cent vingt sur une tête de Turc et je fais des métaphores qui se suivent. »

Sa force lui donnait une fierté sublime. Il aimait à rappeler l'exploit de l'ouverture de ce bal, où d'un coup de poing il avait fait accuser 520 kilos à une tête de Turc neuve.

L'hercule amateur le plus solide, le docteur Aussandon, celui qui, pour sauver son chien attaqué par un ours, avait ouvert avec ses doigts la gueule de l'ours jusqu'à lui décrocher les mâchoires, et, ensuite, s'était froidement allé laver les mains, le docteur Aussandon n'amenait, sur le même Turc, lui, que 480, Gautier tirait

(1) Léon Séché, *Delphine Gay* (Mercure de France).

une forte gloire de cette supériorité — comme aussi, naguère, d'avoir obtenu à l'Ecole de natation du Pont des Saints-Pères le caleçon rouge, ambition suprême des meilleurs plongeurs et tireurs de coupe. Et c'était là l'homme qui, aux premiers jours du romantisme, jouait les poitrinaires et les jeunes mourants... Ces anecdotes me semblent assez significatives pour être rapportées ici, malgré qu'elles soient un peu connues. J'y vois, chez Gautier, ce goût violent de la raison et de la santé qui se révèle dans ses œuvres à toutes les pages, cet amour de la vie qui se traduit, dans les livres, par le rêve, lorsque les circonstances éloignent de l'action. Il le savait, d'ailleurs.

— Moi, disait-il, j'ai fait faire une bifurcation à l'école du romantisme, à l'école de la pâleur et des crevés... Je n'étais pas fort du tout. J'ai écrit à Lacour de venir chez moi et je lui ai dit : « Je voudrais avoir des pectoraux, comme dans les bas-reliefs et des biceps hors-ligne. » Lacour m'a un peu *tubé* comme ça... « Ce n'est pas impossible », m'a-t-il dit... Tous les jours je me suis mis à manger cinq livres de mouton saignant, à boire trois bouteilles de vin de Bordeaux, à travailler avec Lacour deux heures de suite...

Cependant l'athlétisme ne prenait point tous les loisirs de Gautier. Poésies, romans, contes, critique littéraire, critique théâtrale, critique d'art, son œuvre complète ne comprendrait pas moins de trois cents volumes in-18, suivant les calculs de M. Emile Bergerat et de M. Spoelberch de Lovenjoul. En outre, il voyageait beaucoup, visita l'Espagne en 1840, l'Algérie en 45, l'Italie (1850). Constantinople et l'Orient (1852 et, en 1862, la Russie, où l'appela le tsar Alexandre II.

De ces promenades il rapporta de beaux livres. Néanmoins, la légende — encore la légende, — veut que Gautier n'ait jamais rien fait et que sa paresse ait été incurable.

La Révolution de 1848 ruina de nouveau le poète. L'Empire heureusement, lui donna quelque crédit à la Cour — crédit dont il n'usa point, d'ailleurs, malgré les accusations portées contre lui à cause de ses vers sur la naissance du Prince impérial. Le grand poète ne fut même pas de l'Académie, ce qui, pour un poète qui passe pour officiel, paraît étrange. Et le poète resta pauvre, malgré l'amitié que lui portait la princesse Mathilde, cette femme exquise qui n'aimait que l'art et que les artistes. Oui, pauvre, au

point de n'avoir jamais chez lui plus de trois cents francs, lesquels épuisés, en cas de maladie ou d'accident, il ne restait plus pour lui et sa famille, ses filles, que l'hôpital... Il disait cela à M. Bergerat, qui l'a rapporté dans ses *Souvenirs sur Gautier* — et c'est d'une poignante mélancolie, cet homme qui n'est plus jeune et n'aperçoit pour tout avenir, au moment où d'autres jouissent du repos mérité, que la même et rude tâche à recommencer chaque jour, sans répit, comme Sisyphe pousse son rocher...

A la génération de 1830 avait succédé une génération nouvelle, celle qui eut vingt-cinq ans aux alentours de 1850 : celle des Maxime Du Camp, des Flaubert, des Baudelaire et des Banville.

Gautier avait connu Baudelaire en 1849, à cet hôtel Pimodan, construit par Lauzun, dans l'île Saint-Louis, sans doute à une de ces fameuses soirées du Club des Haschischiens, où fréquentait Baudelaire et dont Gautier a écrit l'histoire.

L'Hôtel Pimodan était le centre d'une réunion d'artistes de tout bord, mi-bohêmes, mi-dandys, où l'on voyait aussi « cette superbe Maryx » qui avait posé pour Scheffer et pour Delaroche, et M^me^ Sabatier, « la Présidente », qui servit de modèle à Clésinger pour la *Femme au serpent*, et à qui Gautier adressa d'Italie les lettres à la Présidente, délice des musées secrets...

Gautier était lui-même le centre d'une petite cour d'admirateurs passionnés : les Goncourt, Murger, Amédée Achard, Boissard, Laurent-Jean, Reyer, tout récemment débarqué de Marseille et pour qui Gautier allait écrire le libretto d'un ballet, *Sacountala*, Louis Desnoyers, qui avait fondé *le Charivari*... Flaubert, Du Camp, Banville en étaient aussi. Et leur admiration était double : car s'ils aimaient Gautier, Gautier représentait encore pour eux, de façon tangible, le Romantisme héroïque et le culte du beau. De là, cette influence considérable de Gautier, influence effective, directe, immédiate. C'est lui qui a fait la transition entre l'école de 1830 et l'école de 1860. Il était le seul qui restât de la génération précédente : Musset mort, Vigny retiré du monde, Lamartine perdu dans la politique, Hugo prisonnier de l'Océan, là-bas, dans « l'Ile ». Gautier seul restait à Paris, et c'est autour de lui que se rassemblaient les jeunes.

De la sorte, avec son goût de la santé, son exubérance de vie, son amour de l'art, il est bien le père du réalisme, le grand-père du naturalisme (peut-être malgré lui, pour celui-ci) et c'est par lui que ces écoles se rattachent au romantisme. Il en est le chaînon qui les lie l'une à l'autre, il est la transition. Et non point transi-

tion vague et lointaine et composite, mais transition brusque, précise, transition dont il présente lui-même l'exemple raccourci par son évolution propre : d'abord romantique à la façon des jeunes gens qui eurent vingt ans en 1830, c'est-à-dire désespéré, maladif et byronien, et puis, quelque dix ans plus tard, plein de santé, de mouvement, de curiosité, de vie, non plus soucieux d'idéologies et de sentimentalisme, mais épris de couleurs, de faits, de choses réelles, tangibles et visibles, l'homme enfin qui eut ce mot auquel tant d'entre nous ont dû la révélation d'eux-mêmes et d'un univers plus vaste : *Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe*

Cela, un pur romantique de 1830 ne l'eût jamais pu dire, ni même penser. Gautier lui-même, en 1830, n'était pas mûr encore pour le dire en toute sincérité. C'est donc qu'en ces vingt ans, de 1830 à 1850, quelque chose a changé en lui qui l'a élargi, qui a ouvert ses yeux, qui l'a rendu plus universel en quelque sorte. Et bien, cette transformation de Gautier, la littérature l'a subie en même temps que lui, et sur le même rythme. Ce n'aura pas été la moindre gloire de Théophile Gautier d'avoir ainsi imprimé sur les jeunes gens qui le suivirent le sceau de son esprit et la volonté de ses yeux à ne regarder que le réel pour en extraire de la beauté Mais ce n'aura pas été sa faute si ces leçons déformées et mal comprises ont amené, deux générations plus tard, le hideux, l'abominable, le très détestable et détesté naturalisme.

Une image profondément émouvante, à mon sens, c'est Gautier à la fin de sa vie. Déjà touché de cette maladie de cœur qui devait l'emporter, fatigué de vivre dans ce Paris boueux et triste (« ce Paris qui n'est plus Paris, c'est Philadelphie ou Saint-Pétersbourg, tout ce qu'on veut »), rongé de ces deux vautours, la nostalgie du temps qui n'est plus et la nostalgie des lieux où l'on n'est pas, il continue la lutte quotienne, sa collaboration à *l'Officiel* et au *Moniteur*, où, malgré ses amitiés puissantes, la censure impériale vient le taquiner désagréablement : la beauté seule le touche encore, et la poésie et son rêve, à mesure qu'il avance dans la vie, plus pur, plus parfait et plus beau. Son noble visage, creusé par la souffrance, prend quelque chose qui est proprement héroïque : une majesté impassible, hautaine, quasi divine. — « Vous ressemblez à Homère, là-dessus », lui disait Edmond de Goncourt, en regardant son portrait gravé par Bracquemond. Et Gautier répondait : « Oh ! tout au plus à un Anacréon triste... » Et quand encore Goncourt le montre (c'est la seule chose intelligente de Goncourt) s'en allant, avec « le pas lent et balancé d'un éléphant qui, après

une traversée, se souvient du roulis » — je ne sais pourquoi je songe à l'impassible et olympien Gœthe, dont l'auguste vieillesse a, elle aussi, cet avant-goût majestueux de la paix éternelle.

Gautier mourut à Neuilly, le 23 février 1872. Il était rentré à Paris, aux premiers bruits de guerre, et c'est dans un logis étroit de la rue de Beaune qu'il passa le siège. Il laissait une œuvre énorme et diverse, dont les plus purs fragments ont la pure et solide beauté du marbre. Ceci n'est pas une métaphore incertaine: mais sous ce marbre court un sang riche et subtil, auquel il suffit de l'oreille pour entendre qu'il coule, et que parfois l'on voit transparaître, quand on se donne la peine de regarder.

§

C'était un poète. C'était *le* poète. Il fut le plus poète des poètes du XIXe siècle — plus que Hugo, dramaturge ou penseur et qui le plus souvent n'écrit que pour *penser* ou dire ce qu'il pense ; plus que Lamartine, entraîné par son rêve trop irréel au four lamentable de la politique ; plus que Leconte de l'Isle, trop philosophe ; plus que Vigny, trop lointain ; autant que Musset, autant que Baudelaire, ces seuls fils légitimes des Muses, quand tous les autres n'en sont que les bâtards.

Oui, comme Musset et comme Baudelaire, Gantier fut un poète, essentiellement et exclusivement. Il le fut jusque dans sa prose, qui enchante surtout par son côté tout poétique, sa fantaisie délicieuse, son imprévu, son extraordinaire irréalité, son imponderable rythme de couleurs, de musiques et d'images. Il aimait la poésie pour elle-même et non pour ce que l'on met dedans, théâtre, déclamation, philosophie, éloquence, rêve démagogique ou socialisme. Il aima la poésie pour elle-même, pour la musique des rythmes, la couleur des mots, l'architecture des périodes, l'immatérialité de ses images, la beauté profonde et vaste de ses « correspondances » — toute poésie n'est que correspondance — et correspondances à ses rêves. Nul plus que lui n'eut une profusion de rêves plus nuancée et plus nombreuse. Son esprit voltigeait à la fois sur le temps et sur l'espace, comme celui de Baudelaire sur les parfums. Les siècles disparus, les pays lointains, ceux où l'on est allé et dont on se souvient, ceux que l'on ignore et dont on imagine la mystérieuse et vague représentation lui furent, autant

que la vie quotidienne, des sujets, des thèmes de rêves. De tout il fit une « transposition d'art » — c'est sa propre expression. Ce serait, pour le psychologue, une chose curieuse, si l'on pouvait comparer, sur deux plaques photographiques, l'objet initial du rêve, son sujet, et sa déformation, le rêve de Gautier, quelle courbe l'imagination du poète a dû faire subir à la sensation primitive, quand il l'a reconstruite en lui, avec le formidable grossissement d'une imagination si prodigieuse. Les vers n'avaient point d'autre but que de matérialiser, dans une forme définitive et parfaite, son rêve multiforme.

Poète, il le fut, immensément. Il le fut par son sentiment de l'inutilité de l'œuvre d'art, qui est une fin ; par ce fait surtout qu'il considérait la poésie comme une fin, non comme un moyen. Il ne rimait pas pour prouver Dieu, mesurer l'infini, codifier l'amour, vanter la liberté, l'égalité, le peuple souverain. Il ne chantait ni pour prouver, ni pour penser, ni pour soumettre à ses lecteurs un idéal patenté, poétique et de tout repos, rose et bleu, un idéal de confiance, mi-hostie, mi-sorbet, un idéal de dessous de nuages un idéal terre à terre, médiocre et bourgeois. Non, il chantait parce que son chant lui était agréable, et s'il arrivait que dans ses vers il rencontrât Dieu, l'infini ou l'Amour, c'est que l'Amour, l'infini et Dieu sont les éléments inséparables de toute poésie. Il n'en prenait d'ailleurs que ce qui plaisait à son esprit de poète, ce qui seulement pouvait « faire bien » dans une strophe ou dans un sonnet La strophe achevée, le sonnet terminé, ponctué du point final, il pouvait tirer l'échelle et n'attendait rien de plus. Ainsi, son œuvre est parfaite en elle-même, comme un marbre grec, parce qu'elle n'a pas besoin d'avoir convaincu, édifié ou moralisé le lecteur pour être parfaite. Le lecteur n'a plus qu'à regarder, et, s'il se peut, qu'à admirer. Il n'est point nécessaire qu'il ajoute rien : chez Gautier, tout est fini, achevé, poli, définitif. Tout est dit, et ce qu'il suggère, c'est toujours très précis : il n'y a qu'un sens pour la rêverie dans ses vers, et ce sens, il l'indique toujours, même lorsque, par retenue, par pudeur ou par un effet d'art suprême, il n'a pas précisé sa pensée, par un mot, lorsqu'il laisse quelque marge au rêve du lecteur. Cela, parce que la perfection est *une* et que l'œuvre parfaite n'a qu'une seule signification. Nous voici loin de Mallarmé, n'est-ce pas ?

Mais Gautier est peut-être aussi bien que lui un « auteur difficile », malgré une certaine apparence du contraire, parce que la perfection est aussi difficile que l'imprécision. Ce sont deux ors

aussi rares : tous deux ont leur cangue. C'est ce que Moréas a ex pliqué quand il a dit :

Mais la perfection est chose plus célée...

Je disais de Gautier qu'il fut un réaliste. A première vue, sem ble-t-il, le réalisme et la poésie sont des choses différentes, très éloignées l'une de l'autre. Pour la masse commune des lecteurs, le poète est un être à part, qui, pour royaume, a l'Idéal et règne sur des infinis éthérés, difficilement respirables. C'est aussi, pour quelques-uns, assez grossiers, un rêveur absolument inapte à saisir toutes les contingences, mal à l'aise dans la vie, et qui, toujours perdu qu'il est dans son rêve solitaire, ne peut jamais s mouvoir dans le *réel*. La réalité n'est pas faite pour lui... Et de cette idée incommensurablement fausse sur la véritable poésie, provient sans doute la suspicion, légitime ou non, mais la suspi cion profonde où tient le public la poésie. Rien de plus inexact, rien de plus faux. Et ici, en particulier, rien de plus faux pour la poésie de Gautier.

Il fut un poète réaliste, non pas dans ce sens qu'il fut surtout tenté par des sujets bas et vulgaires, mais en ce sens qu'il tirait toute sa poésie de la réalité. En un mot, il faisait de la *poésie de circonstance*, comme le voulait cet inimitable fixeur de nuances que fut Gœthe. N'entendez point par poésie de circonstance, poésies officielles, odes pour inaugurations, petits vers sur les naissances, épithalames, épitaphes et madrigaux : non, mais poésie vivante, poésie née de la vie quotidienne, poésie extraite au jour le jour des émotions, des sensations, des sentiments que nous recevons de la vie, de notre vie. Cette poésie de circonstance, mais c'est la seule poésie, parce que c'est la seule qui soit uniquement, purement humaine, et nous sommes des hommes, à la fin, c'est à-dire des êtres de sang et de nerfs, pour qui la douleur, le plai sir, le mouvement, la chaleur et la lumière existent !

Ainsi, fixer dans des écrits la lumière, la chaleur, le mouvement, le plaisir, la douleur, ce qui nous émeut, nous plaît, nous captive, nous touche, c'est être réaliste. Et que ces écrits soient des romans, des tragédies, des comédies ou de simples vers, ces vers sont réalistes au même titre que ces comédies, ces tragédies, ces romans. Et j'irai plus loin : je dirai même qu'il n'y a point de littérature si ce n'est réaliste. Et si Homère, Tacite, Rabelais, Molière, Racine, La Bruyère, Saint-Simon, Stendhal furent des

écrivains réalistes, parce qu'ils ont tiré leurs livres de la vie, Gautier le fut, et il fut un poète réaliste (1), ce que tous les poètes devraient être, au lieu de rester figés dans des attitudes, des sentiments froids, des poses renouvelées des autres poètes, morts depuis dix, quarante ou deux cents ans...

Ce réalisme de Gautier, transformé au creuset profond de sa sensibilité et de son imagination, il aboutit à ces diverses transpositions d'art que sont ses poèmes.

Qu'il se promène à Paris, place de la Concorde, devant la Chambre des Députés, dans la boue et sous notre froid ciel de décembre, l'obélisque soudain apparu excite son imagination, et le voilà aussitôt entraîné à la suite de brillantes images, au seuil des déserts de sable, à Luxor, devant le tombeau de Rhamsès ; et c'est l'origine des *Nostalgies d'obélisques*, dans *Emaux et Camées*. A-t-il achevé son article du lundi pour *la Presse* ou *le Moniteur*, se voit-il libre pour huit jours, débarrassé de la tâche odieuse du feuilleton, voici que naît ce court et poignant poème *Après le feuilleton* (*Emaux et Camées*), où il a écrit ces vers inoubliables :

Le vin de ma propre pensée
Vierge de toute autre liqueur
Et que, par la vie écrasée,
Répand la grappe de mon cœur...

D'une promenade aux Tuileries, un jour d'hiver, il tire ses *Fantaisies d'hiver*, d'un voyage, *Espanâ ;* sur une statue, il écrit *le Contralto* fameux, ou l'admirable *Niobé*. On pourrait multiplier à l'infini ces sortes d'exemples. C'est avec le reflet qu'il porte en lui du monde extérieur qu'il crée ses plus étonnants poèmes, ses

(1) Je dis *réaliste*, et non pas *naturaliste*. Précisons, pour la commodité de la conversation : le naturalisme est l'école du petit fait, n'importe lequel, pourvu qu'il soit *un fait*. De là les carnets de notes, aussi niais que surchargés, des Goncourt, des Zola, des Daudet. — Le réalisme est plus difficile : il veut des faits, soit ; mais des faits choisis, et qui comptent par ce qu'ils représentent, et non pas leur nombre, des faits qui dépassent leur objet, et d'un bond atteignent la *Vérité*, ce que ne font pas, même quand ils sont multipliés à l'infini, les petits faits des naturalistes : car alors ce n'est que collection. Et l'on n'a jamais atteint la moindre vérité générale, en s'appuyant sur des faits particuliers.

visions les plus développées et les plus achevées. Il s'interdisait de chercher l'inspiration ailleurs que dans la sensation du moment.

Art tout subjectif ; sans doute, mais objectivé, si l'on peut dire, extériorisé dans une forme impeccable ; la sensation devient objet d'art, par la forme qu'il lui donne, et de la sorte, il ne montre de lui-même que juste l'indispensable. Considérant le poème non comme un moyen, mais comme un but, qui est d'être émouvant et beau, et propre à remuer, à suggérer des images, des couleurs, des sensations, il s'efforce à l'impersonnalité absolue de l'œuvre d'art, il cache sa vie, il ne se montre pas ému par des images, il se contente de montrer des images. De là la nécessité de remplacer son émotion personnelle, ses sentiments, sa sincérité, qualités subjectives de l'œuvre d'art, par une vertu plus objective, plus extérieure, qui est la perfection. Elle existe, il la veut, et il y parvient.

§

La perfection, c'est là ce qui frappe chez Gautier. Encore ce mot est-il bien vague pour exprimer et la virtuosité avec laquelle il se joue des mots et des rythmes, et cette vertu de l'œuvre d'art telle qu'elle ne saurait être différente, telle qu'il n'y a pas deux manières de la rendre achevée. Il a toutes les perfections : composition, langue, vocabulaire, science du rythme, justesse d'images, mesure, clarté, concision. Chacune de ses pièces, sonnet, ballade, élégie ou poème, est une construction admirable d'ordonnance, de développement et de balancement. Pour sa langue, si riche et si simple, on sait jusqu'à quel scrupule il poussa le goût de l'exactitude et de la propriété du terme, l'emploi des dictionnaires techniques, la connaissance profonde des mots et de leur physionomie, leurs usages, leur application ; nul, si ce n'est Hugo, n'a eu à sa disposition un vocabulaire plus nombreux et plus juste. Mais quelque riche et varié que soit son vocabulaire, il en use à si bon escient et avec une telle sûreté que jamais l'effort, la recherche, ni l'affectation d'être rare ne se font sentir. Plus qu'une science, la justesse du Verbe est un don, au même titre que le rythme et le nombre. Ses images, par suite, sont innombrables, mais sans surcharge, et, toujours, correspondent d'une façon presque symétrique à la pensée qu'il exprime. Là encore quel luxe

inouï de couleurs quel chatoiement de tons, quelle rutilante palette elles composent ! Ce n'est pas l'éclat truculent et chaotique de Hugo, la redondance ni la confusion de telles pièces du maître : non, mais une coloration plus sobre, mais pas pour cela moins éclatante, une mesure plus parfaite, parce que, là encore, il compose l'arrangement et la disposition des couleurs et des images, comme il compose la structure de la strophe et l'ordonnance du poème. S'il fait parfois ciller les yeux, à cause d'une lumière trop vive, du moins jamais il n'est confus. Comme il ne « pense » pas, il reste concis et serré, nerveux et souple, à la manière latine.

Il a tellement le sens des images, ce Gautier, il voit ce qu'il dépeint avec un œil si juste et si précis qu'il nous faut voir, même lorsqu'il brosse ou burine dans la fantaisie : il est si exact, si juste et si *parfait*, encore une fois, que l'on ne peut pas ne pas voir ce qu'il montre, ni deviner ce qu'il suggère, quand il se contente d'indiquer (1)... C'est précisément cet excès de perfection que l'on peut reprocher à Théophile Gautier. Devant tel de ces poèmes impeccables au point qu'il semble que l'on soit devant un bloc de marbre poli, on peut regretter qu'il n'y ait pas là la moindre fissure, le joint où croît la mousse, on cherche vainement le plus petit défaut qui témoignera qu'une main humaine a travaillé là, la plus imperceptible négligence, quelqu'une de ces gaucheries, de ces maladresses charmantes qui font tout le prix des vers d'une Marceline Desbordes-Valmore, ce poète qui savait si mal son métier, ou cette insouciance de Musset qui s'en moquait.

On peut lui reprocher aussi — et c'est déjà fait — cette apparente froideur, cette imperturbable rigidité. D'aucuns, qui ne l'aiment pas, disent qu'il manque d'idées, qu'il est impassible,

(1) L'art de Gautier, son sens de l'image sont si parfaits et si justes qu'un exemple matériel s'impose. L'une de ses pièces les plus achevées, *le Spectre de la Rose*, a pu fournir récemment le sujet d'un divertissement dansé, lors de la dernière saison des Ballets Russes. C'est à un poète, M. Jean-Louis Vaudoyer, qui est, faut-il le dire ? un admirateur passionné de Théophile Gautier, que l'on doit l'adaptation de cette scène exquise à la musique de Weber, *l'Invitation à la valse*. Je ne pense pas qu'on puisse trouver un exemple plus heureux de transposition d'art. Celle-ci eût charmé Gautier. Comme c'est à l'envers d'un dessin que l'on peut le mieux juger de son exactitude, il me semble que c'est à une transposition d'une transposition que l'on peut juger le mieux aussi de la perfection de la première à la perfection de la seconde.

insensible, glacé, qu'il n'a rien d'humain, de purement humain, et, par suite, qu'on le doit négliger.

Et avec quel haussement d'épaules on pense clore la discussion quand on a dit : « Ce n'est qu'un artiste ! »

Voilà justement où j'en voulais venir. Assurément, s'il n'était qu'un artiste, Gautier mériterait sans plus (mais pas moins) la place qui jusqu'à ce jour lui fut assignée — injustement. Mais il y a plus qu'un artiste en lui, et ce n'est pas qu'un beau jongleur de rimes, un ouvrier habile en marqueterie de mots. Evidemment, il n'y a pas chez lui cette abondance d'idées pures qui se trouve dans Hugo, ni cet étalage de sensibilité, ni la douleur que l'on voit chez Musset. Mais est-ce à dire qu'il n'y ait chez Gautier ni sensibilité, comme il le voulait laisser croire, ni idées, comme il s'en vantait ? Certes, non. Il a des idées. Il est sensible. Les idées ne sont ni philosophiques, ni sociales, ni morales ; je concède même qu'elles sont assez peu nombreuses et assez faible en ce sens qu'il ne les a pas inventées ou réinventées ; mais les idées de Gautier sont plutôt des sentiments. Et, pour sa sensibilité, elle n'est point un mythe, elle existe, et elle saigne, comme une autre ; il est susceptible d'émotion, il est capable de porter les yeux assez haut, et assez loin, quand il le juge nécessaire. Mais cette sensibilité, elle ne se répand pas, elle ne pleurniche pas, elle ne s'exhibe pas — pas plus qu'elle ne se cache. Seulement Gautier la contient, il resserre son émotion, il la bride ; des larmes que l'on empêche de couler n'en sont pas moins des larmes — et elles n'en sont que plus douloureuses et plus amères. Mais le beau stoïcisme de celui-là qui pleure en silence et les yeux fermés !...

C'est en cherchant qu'on les trouvera, ces émotions, cette sensibilité, ces larmes, chez Gautier.

Qu'il ait maîtrisé longtemps sa douleur, qu'il ait répugné à tout exhibitionisme, que, par une pudeur admirable, il se soit refusé aux confidences, s'ensuit-il que Gautier vraiment ait été insensible, glacé, qu'il n'ait pas souffert ?

Théophile Gautier fut excessivement sensible. Il manqua d'idées — peut-être. Mais il fut capable de réunir des sensations, aussitôt transformées en sentiments, et en sentiments profonds. Si l'on compte avec le romantisme de Gautier, on peut difficilement admettre qu'il n'ait pas été excessivement sensible.

Mettons à part, si vous voulez, un romantisme un peu turbulent, au début, quelque pose, cette affectation de byronisme, ce dandysme d'esthète, son impassibilité apprise de la fin, Gautier

n'en reste pas moins profondément romantique. Nous nous entendons, n'est-ce pas ? Nous faisons la différence du romantisme-école littéraire du romantisme-façon de sentir. C'est de ce dernier que je parle.

S'il est un exemple frappant du mal du siècle, c'est bien Gautier qui le présente. Ce que l'on retrouve à presque toutes les pages de ses livres, c'est le sentiment profond de la mort : non point cette mort qui joue un si grand rôle dans le théâtre romantique, la mort à effet, la mort à grand spectacle, avec fer, corde ou poison, squelette et cercueil à l'appui, mais la mort anéantissement, néant, le trou noir, l'inconnu... A côté, un autre sentiment parallèle : cette vaste nostalgie, cette tristesse morne, cette impuissance à ne pas regretter le temps qui a fui, les pays lointains, tout ce où l'on n'est pas, tout ce qui vous échappe, tout ce qui s'écroule autour de vous. Et en même temps que cette incurable tristesse, un goût violent de la vie, d'où les crises de sensualité immédiatement suivies de dégoût et d'écœurement : Anacréon triste, c'est bien cela... Et qu'est-ce donc que cette horreur de la mort, cette tristesse, cet amour de la vie, ces accès sensuels, ces abattements, sinon le vaste sentiment de l'absolu ? Qu'est-ce donc que ces émouvants conflits entre ces forces différentes, si ce n'est la furieuse recherche de quelque chose de stable, à quoi s'accrocher ? Et qu'est-ce que ces désespérances à propos de l'absolu, si ce n'est le mal du siècle ?

Gautier porta dans le cœur ce vautour rongeur, toute sa vie. Et voilà l'homme qui passe pour insensible, parce que l'on ne voit pas cette plaie à son flanc, parce que l'on n'a pas lu ses vers en se demandant ce qu'il pouvait y avoir dedans. Voilà donc l'explication de cette terrible *Comédie de la Mort...*

Certes, à ne considérer que l'art, c'est un morceau incomparable, ce poème. Mais à l'examiner de près, l'on s'aperçoit que c'est Gautier qui cherche à résoudre là la redoutable question.

Le poète erre dans un cimetière un jour des Morts. Autour de lui, rien que des tombes, et délaissées. L'herbe haute y croît, la mousse les recouvre et les ronge, les noms s'effacent sur la pierre qui les clot. Et les morts tout à coup lui paraissent devoir, non point dormir, au fond des sépulcres, mais, éveillés, se souvenir dans l'éternelle immobilité.

Peut-être aux passions qui nous brûlaient, émue,
La cendre de nos cœurs vibre encore et remue

Par delà le tombeau,
Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre
D'une vie autrefois enlacée à la nôtre
Traîne quelque lambeau...
Ces morts abandonnés...
. . . . . .
. . . . . .
S'ils étaient éveillés au fond de cette tombe
Où jamais une larme avec des fleurs ne tombe
Quelle affreuse douleur !...
Songer qu'on a passé sans laisser plus de marque
Qu'au dos de l'océan le sillon d'une barque...

Oui, s'ils se souviennent encore, les morts, dans leurs tombeaux, de quelle tragique horreur se doublera l'horreur de vivre, si la mort n'est plus « le remède suprême », si l'on ne peut plus

Se consoler de vivre
Par l'espoir tant fêté du calme qui doit suivre
L'orage de nos jours...

Quel épouvantement, si la vie persiste encore dans la mort ? C'est ce que développe le poète dans la première partie de son diptyque *la Vie dans la mort*. Et dans la seconde, intitulée *la Mort dans la vie*, il retrouve dans tout ce qui l'entoure l'abominable avant-goût de néant, l'odeur de l'anéantissement final où nous courons. La mort, elle est partout, elle se montre partout ; et lui Gautier, plus qu'un autre, il porte en lui cette chose abominable le sentiment de son éternelle solitude,

L'invisible néant, la mort intérieure
Que personne ne sait, que personne ne pleure,
Même votre plus cher...

Et partout, toujours, à quelque endroit qu'il se réfugie, science, amour, volupté, conquête, la mort, la mort seule répond. Et le magnifique artiste dans cette course à l'absolu fait la rencontre du docteur Faust :

Penchant son grand front chauve et triste
Sur quelque manuscrit.

Il l'interroge :

Quel sable, quel corail a ramené ta sonde ?
As-tu touché le fond des sagesses du monde,
En puisant à ton puits ?
Nous as-tu dans ton seau fait monter toute nue
La blanche vérité jusqu'ici méconnue ?
Arbre, où sont donc tes fruits ?

Et Faust répond :

Je n'ai pu de mon puits tirer que de l'eau claire,
Le sphinx interrogé continue à se taire ;
Si chauve et si cassé,
Hélas ! j'en suis encore à *peut-être* et que *sais-je* ?
Et les fleurs de mon front ont fait comme une neige
Aux lieux où j'ai passé...
... Le néant ! Voilà donc ce que l'on trouve au terme !
Comme une tombe un mort, ma cellule renferme
Un cadavre vivant.
C'est pour arriver là que j'ai pris tant de peine,
Et que j'ai sans profit, comme on fait d'une graine,
Semé mon âme au vent...

Le poète continue sa course. Bientôt, il fait une nouvelle, une étrange rencontre :

C'était un cavalier avec un grand panache
De longs cheveux bouclés, une noire moustache
Et des éperons d'or.
Il avait le manteau, la rapière et la fraise
Ainsi qu'un raffiné du temps de Louis treize.
Il semblait jeune encor...
Mais en regardant bien je vis que sa perruque
Sous ses faux cheveux bruns laissait près de sa nuque
Passer des cheveux blancs ;
Son front pareil au front de la mer soucieuse
Se ridait à longs plis ; sa joue était si creuse
Que l'on comptait ses dents.

Malgré le fard épais dont elle était plâtrée
Comme un marbre couvert d'une gaze pourprée
Sa pâleur transperçait ;
A travers le carmin qui colorait sa lèvre
Sous son rire d'emprunt on voyait que la fièvre
Chaque nuit le baisait.
Ses yeux sans mouvement semblaient des yeux de verre ;
Ils n'avaient rien des yeux d'un enfant de la terre,
Ni larmes ni regard.
Diamant enchâssé dans sa morne prunelle,
Brillait d'un éclat fixe une froide étincelle.
C'était bien un vieillard.
Comme l'arche d'un pont son dos faisait la voûte ;
Ses pieds endoloris tout gonflés par la goutte
Chancelaient sous son poids.
Ses mains pâles tremblaient — ainsi tremblent les vagues,
Sous les baisers du Nord — et laissaient fuir leurs bagues,
Trop larges pour ses doigts...
Confiant à la nuit son amoureuse plainte,
Il attendait devant une fenêtre éteinte
Sous un balcon désert...
Dis, que fais-tu donc là, vieillard, dans les ténèbres ?...
. . . . . .
Le vent moqueur a pris la chanson sur son aile ;
Personne ne t'écoute et ta cape ruisselle
Des pleurs de l'ouragan...
Il ne me répond rien ; dites, quel est cet homme,
O Mort, et savez-vous le nom dont on le nomme ?
— Cet homme, c'est Don Juan.

Et bien, Don Juan, pas plus que Faust dans le Savoir, Don Juan n'a pas trouvé dans ses plaisirs le mot essentiel. Le poète errant l'abandonne et reprend son chemin. Le voici soudain au milieu de cadavres mutilés sous un ciel de feu, au centre d'une vaste plaine.

Une ombre, dos voûté, front penché. dans la brise
Passa. C'était bien LUI, la redingote grise
Et le petit chapeau...

Hardi, le poète interroge l'Homme :

Ce mot perdu que Faust demandait à son livre,
Et Don Juan à l'amour, pour mourir ou pour vivre,
Ne le sauriez-vous pas ?

Et Napoléon, pas plus que don Juan ni que Faust, ne sait crier autre chose que son ignorance. Alors c'est vers la nature éclatante que se tourne le malheureux chercheur. Il souhaite la volupté, cueille des fleurs, presse des mains de femmes, se rue dans le plaisir. Mais un spectre apparaît, pâle et les yeux creux . la mort, qui de ses maigres bras environne le monde...

Voilà sans doute la plus belle et la plus forte des œuvres de Gautier, celle où passe le souffle le plus large et l'émotion la plus féconde. C'est la vieille idée de la mort qui, du premier vers au dernier, l'anime. Cette même idée, tragique, on la retrouve à chaque page dans les trois livres de vers du poète. Parmi des pièces plus courtes, en voici une des plus parfaites, où le drame est plus resserré, l'émotion non moins profonde, mais plus concentrée, *la Fontaine du cimetière.*

Les végétations maladives du cloître
Seules sur ce terrain peuvent germer et croître,
Dans l'humidité froide, à l'ombre des grands murs.
Des morts abandonnés, douces consolatrices,
Les fleurs n'oseraient pas incliner leurs calices
Sur le vague tombeau de ces dormeurs obscurs.

Au milieu, deux cyprès à la noire verdure
Profilent tristement leur silhouette dure,
Longs soupirs de feuillage élancés vers les cieux,
Pendant que du bassin d'une avare fontaine
Tombe en frange effilée une nappe incertaine
Comme des pleurs furtifs qui débordent des yeux...

Par les saints ossements des vieux moines filtrée
L'eau coule à flots si clairs de la vasque éplorée
Que pour en boire un peu je m'approchai du bord...
Dans le cristal glacé quand je trempai ma lèvre
Je me sentis saisi par un frisson de fièvre :
Cette eau de diamant avait un goût de mort !

C'est la mort encore qui anime ces pièces, *les Affres de la mort*, les *Stances* fameuses (*Maintenant dans la mer ou bien dans la Montagne*), *Ténèbres*, vingt autres poèmes parfaits et terribles (1). C'est toujours et encore la même pensée qui jette le poète dans cette tristesse qui baigne tous ses vers, soit qu'il rêve des ciels antiques, soit qu'il se penche sur un marbre exhumé récemment, soit qu'il s'acharne sur le décevant plaisir... Parfois, sa révolte devant la mort s'atténue, la tristesse devient mélancolie — et c'est cette mélancolie profonde que respire toute l'œuvre de Gautier, mélancolie apaisée, acceptation, mais enfin lassitude totale, après l'effort trop grand pour se soustraire, s'arracher à cette puissance mystérieuse qui nous prend aux épaules et nous courbe vers le tombeau. Cette incurable douleur humaine, quel poète parmi les plus grands, l'a rendue avec plus d'ampleur qu'en ces quelques vers, *Niobé* ?

Sur un quartier de roche, un fantôme de marbre,
Le menton dans la main et le coude au genou,
Les pieds pris dans le sol, ainsi que des pieds d'arbre,
Pleure éternellement sans relever le cou.

Quel chagrin pèse donc sur ta tête abattue ?
A quel puits de douleur tes yeux puisent-ils l'eau ?
Et que souffres-tu donc dans ton cœur de statue,
Pour que ton sein sculpté soulève ton manteau ?

Tes larmes, en tombant du coin de ta paupière
Goutte à goutte sans cesse, et dans le même endroit,
Ont fait, dans l'épaisseur de ta cuisse de pierre,
Un creux où le bouvreuil trempe son aile et boit.

O symbole muet de l'humaine misère,
Niobé sans enfants, mère des sept douleurs,
Assise sur l'Athos ou bien sur le Calvaire,
Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs ?

(1) Nous laissons de côté un très grand nombre de pièces de Gautier où il parle de la mort, où il la dépeint ; c'est *toutes* les poésies de Gautier, ou presque, qu'il faudrait citer. Je ne parle ici que de son sentiment de la mort, et non de sa hantise romantique, comme dans *la Tête de mort* ou *Albertus*.

Lorsque l'on éprouve avec une si tragique profondeur de tels frissons, dites, est-ce que l'on est le poète impassible et froid qu'on a voulu voir en Gautier ? Peut-on lui en vouloir, après avoir lu ces quelques fragments (et je cite, au hasard, ce qui me vient à l'esprit, en feuilletant ses poésies ; on pourrait trouver d'infinis exemples identiques), peut-on lui en vouloir, à ce poète, d'avoir cherché à s'évader, à fuir ces pensées funèbres en se réfugiant dans un monde plus beau, celui de la poésie pure, dans le royaume idéal de l'art ? Peut-on lui en vouloir, et lui reprocher de s'être retiré dans le plus hautain des rêves, là où l'esprit embellit les choses qui passent et les fixe dans une immobile et fragile perfection ? A défaut de l'autre, l'art est un absolu qui console, et c'est parce qu'elle console du temps qui fuit, de la mort qui vient, de la tristesse, de la déception de vivre une vie où tout ce que nous possédons nous échappe, que la poésie fut pour Gautier le dernier, le suprême refuge. Est-ce lui qui a tort de l'avoir choisi, ou nous qui ne savons pas l'y suivre ? Quand les plus poètes des poètes (au point qu'ils sont désarmés devant la vie) ne savent plus s'échapper ainsi, orner de beauté leur misérable et fragile existence, ils meurent : et ce sont les Gilbert, les Léonard, les Malfilatre, les Chatterton, les Samain, ce sont les petits poètes. Gautier n'est pas de ceux-là, parce qu'il a trouvé, lui, ce qui est, au milieu de la fuite universelle, la seule chose qui donne l'illusion du durable et du stable : la poésie, l'art. De là ses nostalgies pour ce qui, par l'éloignement, paraît plus désirable et plus beau, les siècles d'autrefois, le ciel d'Orient, d'Espagne, d'Italie, de Turquie, les Indes, les lieux et les temps que, plus ils sont loin de nous, plus nous les chargeons de rêves, de mystère et de beauté... Cela, parce que nous autres artistes, délicats, raffinés, nous avons mûri et formé nos cœurs et nos esprits dans le rêve perpétuel des musées, des bibliothèques et des livres, dans tout ce qui est beauté : et parce que nous sommes déçus, le jour qu'il faut vivre, que la réalité ne corresponde pas à cette mensongère image que nous nous en étions faite. Ce désir de fuir, ce besoin de rapatriement idéal, Gautier l'a exprimé très bien dans les premières pages de *Mademoiselle de Maupin.*

Ce sentiment de l'absolu, que je notais tout à l'heure chez Gautier, savez-vous ce que c'est ? C'est la marque d'une âme chrétienne, à qui la foi fait défaut. Cela peut paraître singulier et faux, pour Gautier : mais au fond, c'est cela, et rien d'autre. Dans son rêve de beauté pure, dans son amour de l'art grec, l'art par

excellence, il a pu s'écrier, dans un émouvant blasphème : « Le Christ n'est pas mort pour moi. Je suis aussi païen qu'Alcibiade et Phidias. Je n'ai jamais été cueillir sur le Golgotha les fleurs de la passion, et le fleuve profond qui coule du flanc du Crucifié et fait une ceinture rouge au monde ne m'a pas baigné de ses flots...» Il s'est trompé. Cet immense dégoût de vivre, cette perpétuelle nostalgie du cœur et de l'esprit, cet appétit insatiable de *l'impossible*, c'est, profondément, le sens du divin, la soif de l'absolu, la nostalgie de l'infini qu'a mis dans nos âmes le christianisme : qu'on m'entende : je ne dis pas que Gautier soit un mystique ; mais il porte en lui, comme tous les romantiques l'ont porté d'ailleurs, du jour que le rationalisme et le matérialisme du XVIIIe siècle n'ont plus suffi à contenter les esprits, il porte en lui cette âme moderne, incertaine, assoiffée d'au delà, passionnée de certitude, qui est l'âme chrétienne, mais l'âme chrétienne sans la foi.

Ce qu'il appelle l'*Impossible*, c'est l'absolu qu'on n'atteint pas. Et qu'est-ce l'absolu sinon Dieu ? Non, il n'était point païen, au fond — mais seulement païen de forme, païen par un artifice et un goût naturel de l'esprit, comme nous pouvons l'être après vingt siècles de christianisme. Non, il n'est pas Alcibiade, ni Phidias, s'il s'en réclame. Ni Phidias ni Alcibiade n'ont connu cette inquiétude métaphysique qui nous tue. Ils avaient une âme sereine, une âme si différente des nôtres que nous ne pouvons même plus la concevoir, nous autres, dans les âmes de qui règne ce trouble moderne, l'inconnu.

Voilà la raison profonde de ce pessimisme de Gautier, voilà le fond de son âme, malgré ce qu'il en a pu dire et croire : mais d'après ce qu'il a dit, nous le pouvons comprendre tel que je le comprends et tel que je me suis efforcé de le faire comprendre. Peut-être n'eut-il pas d'idées, c'est possible ; qu'importe cela, s'il fut sensible ? Et il le fut, largement. L'amour, la nature, la patrie, certes, n'ont dans son cœur qu'une place secondaire, mais si la nature ne le touche que comme œuvre d'art, s'il « voit encadré » en quelque sorte, s'il se refuse aux confidences sentimentales, s'il ne prône aucune des vertus civiques dont le siècle passé s'est fait, depuis 89, un monopole discutable, est-il pour cela insensible à l'amour, indifférent devant la nature et mauvais citoyen ? Qu'on lise donc telle pièce, intitulée *le 28 juillet 1840* ou *les Vieux de la Vieille*, on verra s'il fut incapable d'être touché par les destinées de notre pays. Qu'on lise, dans *Emaux et Camées*, *le Premier sourire du Printemps*, on verra s'il n'a jamais regardé le ciel et

les arbres sans ce petit frisson physique qui est la marque d'un cœur sensible à ce qui est naturellement beau sans le secours de la main des hommes. Qu'on lise, dans le même livre : *A une Robe rose*, *Diamant du Cœur*, *le Poème de la Femme*, et l'on verra, à quelques détails qu'un amant a pu trouver, s'il ne sut point aimer...

On parlera beaucoup de Théophile Gautier ces temps-ci. Un mouvement se dessine déjà, à la suite duquel il se pourrait bien faire qu'il prenne parmi nos poètes la place qui lui est due. On le lira sans doute un peu plus ; et nous entendrons quelques beaux clichés sur son compte. Il m'a semblé qu'il était aussi bien de l'intérêt général de la poésie que de celui de la justice, d'indiquer quelques traits les plus émouvants de Gautier, par où il atteint une hauteur et une grandeur admirables. On ne sait pas lire les poètes. Et c'est dommage, car celui-là en est un grand.

Emile HENRIOT.

# Les Albums de Mme Victor Hugo

Mme Victor Hugo fut, à ma connaissance, la première personne qui prit plaisir à collectionner les dessins et les autographes, et je puis dire comment l'idée lui vint d'en faire des albums.

C'était au mois de décembre 1824. On jouait à l'Odéon depuis quelques jours le *Freischütz* arrangé ou plutôt défiguré par Castil-Blaze, et tous les romantiques se rendaient à ce théâtre pour applaudir, sous le titre de *Robin des Bois*, le chef-d'œuvre de Weber.

Or, un soir que Victor Hugo et sa femme attendaient sous les galeries de l'Odéon l'ouverture des portes, ils se trouvèrent à côté d'un grand jeune homme au visage ferme et cordial qui les salua et entra en conversation avec eux. C'était Achille Devéria dont des centaines de lithographies avaient déjà répandu le nom dans le public lettré. Il était très mélomane et ne se lassait pas d'entendre la chanson à boire et le chœur des chasseurs du *Freischütz*.

On a vite lié connaissance quand on a vingt ans (1) et les mêmes goûts.

Mme Victor Hugo l'ayant complimenté sur ses dessins, Devéria lui demanda si elle avait un album. Quelques années plus tard, elle aurait pu lui répondre qu'elle en faisait collection. Comme elle n'en avait pas encore, elle lui dit qu'elle en aurait un le lendemain. Et le lendemain soir, le dessinateur, qui habitait non loin de la rue de Vaugirard où demeurait alors le poète des *Odes et Ballades*, vint avec son crayon étrenner le premier album de Mme Victor Hugo.

Qu'est devenu cet album ? Il a probablement eu le sort du *Ronsard* de Victor Hugo, qui fut vendu avec ses meubles, quand il partit pour l'exil. Mais il n'était pas le seul que Mme Victor Hugo eût formé durant vingt-cinq ans. Et M. Lefèvre-Vacquerie en possède un autre que la femme du grand poète offrit à sa mère le

(1) Achille Devéria était né à Paris le 6 février 1800.

13 mai 1843. C'est de cet album précieux que j'ai tiré, avec la permission de son propriétaire, les lettres autographes que je donne aujourd'hui à *La Revue*. Ces lettres, signées des plus grands noms de la littérature et de l'art français au XIXe siècle, sont toutes adressées, sauf la dernière, à Victor Hugo. Il suffira de les lire pour se rendre compte de leur intérêt.

Léon SÉCHÉ.

## I. — LAMENNAIS

*A la Chênaie, le 9 juin [1822].*

J'ai lu le recueil de vos poésies (1), mon cher Victor, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré. Les beaux vers ressemblent à la lumière du midi, qui colore davantage les objets et répand sur eux des teintes plus variées et plus harmonieuses. Vous avez des morceaux d'une grande force, et d'autres où la grâce s'unit à une sensibilité douce et vraie. L'ode intitulée *Vision* m'a paru pleine de verve et d'originalité. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer une foule de vos charmants, car j'ai sous les yeux *le Regret*, *le Vallon de Chérizy*, *le Nuage*, *le Matin* ; c'est l'âme qui fait le poète, et voilà pourquoi il y en a si peu.

Ne me laissez pas ignorer l'issue de votre affaire à la maison du Roi (2). Vous avez raison de penser à assurer votre avenir. Personne ne connaît mieux que moi les embarras dont je voudrais vous voir affranchi. J'espère aussi en sortir un jour, mais pour cela il me faut encore plusieurs années de travail. Au reste, j'éprouve une grande douceur à m'abandonner à la Providence ; elle est si bonne pour ses enfants ! et pourtant nous nous inquiétons comme si nous étions orphelins. Un de mes amis, dans l'émigration, avait épuisé toutes ses ressources ; il ne lui restait plus qu'une petite pièce de monnaie ; il la regarde, il y lit ces mots : *Deus providebit* ; à l'instant sa confiance renaît, et quoiqu'il ait dans la suite éprouvé bien des traverses, jamais le nécessaire ne lui a manqué.

(1) *Odes et Poésies diverses*, publiées chez Pélicier, en 1822.

(2) Allusion à la pension de 2.000 francs qui fut accordée quelque temps après à Victor Hugo par le roi Louis XVIII.

Vous me demandez, mon cher ami, où j'en suis de mon troisième volume (1) ; il est fini, mais l'ouvrage ne l'est pas, à beaucoup près. Mon dessein n'était d'abord d'offrir que des résultats, mais ces résultats, quoique incontestables, auraient été contestés, attendu la disposition des esprits à mon égard. Je me suis donc décidé à présenter les preuves de tout ce que j'avance, c'est-à-dire le tableau de la tradition du genre humain sur les grandes vérités de la religion. Je sens fort bien que ces longs développements doivent jeter de la longueur dans la troisième partie de l'*Essai ;* mais que faire à cela ? L'auteur y perdra peut-être, mais la vérité y gagnera, je crois ; et c'est tout ce que je désire, le reste est trop vain pour s'en occuper. Ainsi, outre le volume fini, il m'en reste encore deux à faire ; ils ne me coûteront guère moins de dix-huit mois de travail. Ce qui me peine le plus, c'est d'être si longtemps séparé de mes amis. Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout, et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur.

Votre ami, F. M. (2).

II. — LAMENNAIS

*S. d.* [*1825*].

J'ai été constamment malade et très occupé depuis que je ne vous ai vu, mon cher Victor ; c'est à peu près mon état perpétuel à Paris. Rendez-moi, je vous prie, le service de rappeler à M. Nodier la promesse qu'il a bien voulu me faire d'un article dans *la Quotidienne* sur mon *Imitation* (3). Cette édition de luxe a besoin d'être connue et aidée, et je ne sais trop où trouver cette aide. Je me confie là-dessus à votre amitié, et à l'obligeance de M. Nodier, à qui je ne laisse pas de craindre que mes instances ne soient importunes.

Adieu, cher Victor. F. DE LA M.

*Samedi.*

(1) De l'*Essai sur l'indifférence.*

(2) Lamennais fut une des premières admirations de Victor Hugo, et celui qui, avec Chateaubriand, exerça le plus d'influence sur sa jeunesse.

(3) *L'Imitation de Jésus-Christ,* traduction nouvelle de F. de Lamennais, parut en 1825, avec 5 gravures.

## III. — CHATEAUBRIAND

*1er décembre 1826.*

Je vous dois toujours, monsieur, de nouveaux remerciements. Vous me louez trop, mais pourtant si bien que je n'ai pas le courage de m'en plaindre. Je vais relire ce que j'ai lu et lire ce que je ne connais pas encore (1). Je vous admire toujours et ne suis fâché que de ne pas vous voir plus souvent.

Croyez, monsieur, à mon dévouement bien sincère.

CHATEAUBRIAND.

## IV. — LACRETELLE

*S. d.* [*1827*].

Quoique j'aie bien rarement, monsieur, le plaisir de vous voir ou plutôt de vous entrevoir, il faut que je cède au plaisir de vous dire combien votre Ode à la Colonne sacrée m'a ému, transporté (2). Le courage et l'honneur sont les vraies inspirations du talent. Que de belles images ! que de pensées fortes ! quelle chaleur continue ! quelle vérité de sentiments ! Tandis que nous défendons de notre mieux la cause des lettres françaises, vous en relevez la gloire et en renouvelez la puissance. Vous allez porter l'effroi dans bien des Cours, mais vous réjouissez celle d'Apollon, pardonnez-moi cette citation mythologique. Il faut que mon esprit aille sur son vieux moule, mais heureusement il sent tout le prix des beautés nouvelles et surtout quand la source en est une âme noble.

Agréez l'hommage des sentiments sincères que je brûlais d'exprimer.

LACRETELLE (3).

(1) La préface et les poésies de la troisième édition des *Odes et Ballades.*

(2) Victor Hugo avait écrit l'*Ode à la Colonne* pour venger l'injure faite aux maréchaux de l'Empire par l'ambassadeur d'Autriche qui, dans un bal fameux, au lieu de se les faire annoncer, par leurs titres de noblesse, de Reggio et d'Albuféra, avait donné l'ordre de les appeler par leurs noms de famille : Oudinot et Suchet.

(3) Lacretelle (Jean-Jacques-Dominique de) dit le jeune. Né à Metz, le 3 septembre 1766, mort à Mâcon le 26 mars 1855.

## V. — ALFRED DE MUSSET

Je suis désolé, mon cher ami, de ce qu'il m'est impossible d'être demain avec vous à Notre-Dame (1). J'ai fait la plus grande imbécillité du monde en acceptant votre aimable invitation. Mais il y a huit jours que je dois monter à cheval demain ; c'est une partie avec d'autres. Je ne serais jamais à cinq heures chez vous, habillé, et j'aurais, de vous manquer de parole, une peur horrible qui ne me servirait à rien.

Je vous verrai chez M. Nodier, s'il ne pleut des hallebardes la tête en bas.

Recevez mon excuse et *repentances*. Quelque désagrément que vous cause ma maladresse, j'en suis toujours plus vexé que vous.

*25 samedi* [*octobre 1828*]. Alfred DE MUSSET.

## VI. — Mme DESBORDES-VALMORE

*S. d.* [*1829*].

Que je serais contente si vous éprouviez quelque bien de ce trésor qui vient de me rendre la vue comme par un miracle de Dieu ! N'ayez pas peur monsieur, de vous en servir, il m'a été envoyé par un ami prudent, M. Alibert (2). Je vous conjure d'essayer, il m'a d'avance prévenue que si cette eau ne me guérissait pas, l'effet n'en pouvait être en rien nuisible, car j'ai toujours peur aux yeux, et les vôtres sont précieux à tout le monde.

Il faut les baigner dans cette eau trois ou quatre fois le jour par le moyen d'une œillère. Vous sentirez des piqûres, et si elles étaient trop vives, vous mêleriez un peu d'eau pure à ce bain local.

Parmi vos nombreux et brillants amis, pensez, monsieur, que dans un coin obscur de ce monde, on fait les vœux les plus tendres pour votre gloire et pour votre bonheur.

Boulevard Saint-Denis, n° 9. Marceline VALMORE (3).

(1) Sainte-Beuve raconte que pendant qu'il travaillait à *Joseph Delorme*, et Victor Hugo aux *Orientales*, ils allaient souvent avec leurs amis voir se coucher le soleil au haut des tours de Notre-Dame.

(2) Médecin fameux que quelques-uns regardent comme le père du premier enfant de Marceline.

(3) On voit que cette lettre se rapporte à la précédente.

## VII. — ALFRED DE VIGNY

*9 février 1829.*

Je vous ai, je vous tiens depuis longtemps malgré vous, cher ami, et je ne vous quitte pas, vous me suivez tout le jour jusqu'à la nuit et je vous reprends le matin. Je vais de vous à vous, du haut en bas, du bas en haut, des *Orientales* au *Condamné*, de l'Hôtel de Ville à la tour de Babel, c'est partout vous, toujours vous, toujours la couleur éclatante, toujours l'émotion profonde, toujours l'expression vraie, pleinement satisfaisante, la poésie toujours. Depuis trois semaines je ne sors pas, retenu ici par une longue maladie de ma femme et un grand chagrin, car l'autre soir chez vous, pendant que je riais, je ne savais qu'elle allait perdre un enfant âgé de deux mois dans son sein ; elle a souffert autant qu'une mère et ne l'est pas. Hélas ! vous devinez tout ce que j'ai souffert aussi. Je voudrais pouvoir vous dire tout ce que vos belles odes m'ont donné de consolation en m'enlevant à moi-même, quel enivrement elles me causent comme tous les parfums de l'Orient réunis dans une cassolette d'or, mais je ne cesserais d'écrire. J'ai aussi une étrange idée que vous ne sauriez croire, combien je voudrais savoir l'air de la chanson d'argot pour la chanter. Vous me l'apprendrez, n'est-ce pas ? Adieu, embrassez-moi sur vos deux joues, je vous embrasse aussi l'une pour l'orient, l'autre pour l'occident de votre tête qui est un monde.

Alfred DE VIGNY (1).

## VIII. — LE MÊME

*11 mai 1829.*

Voici mes vieux péchés et les nouveaux avec eux (2), cher ami. Je n'ai pas voulu attendre que j'eusse le temps de vous les porter.

(1) Cette jolie lettre offre un intérêt particulier pour la biographie de Vigny. C'est la première fois, effectivement, que nous entendons parler de l'accident qui l'empêcha d'être père. Et ainsi se trouve détruite la légende qui représentait sa femme, la créole anglaise, comme stérile.

(2) La seconde édition de ses *Poèmes* qui venait de paraître et qui, entre parenthèses, n'est pas à la Bibliothèque nationale.

J'ai toujours celui de penser à vous et de vous aimer, chose en laquelle je ne puis et ne veux jamais changer ainsi qu'en quelque autres choses encore.

Tout à vous.

Alfred DE VIGNY.

Ma femme m'attend debout pour sortir.

## IX. — PROSPER MÉRIMÉE

*11 mai* [*1829*].

Je vous serai fort obligé de me renvoyer la « *Vie du Dr Faust* » le plus promptement que vous pourrez.

Je n'ai pas reçu d'exemplaire de la *Revue de Paris*, et j'en suis outré. Encore si M. Véron m'avait envoyé pour me consoler un mandat sur Aguado et Co (1) ! Si vous voyez ledit V..., insinuez-lui combien son procédé est peu français (*sic*).

Tout à vous.

P. MÉRIMÉE.

## X. — HAREL

[*1829*].

Monsieur et ami, mon sort est de me trouver toujours entre Rome et Carthage (2). Voici cet original de l'Anglemont, bon garçon du reste, qui s'est laissé gagner par le mauvais exemple et qui lève l'étendard contre les nôtres (3). Vous me savez non seulement trop bon croyant, mais encore trop honnête homme pour me

(1) C'était le banquier Aguado qui passait pour faire les frais de la *Revue de Paris* à cette époque.

(2) Avant de diriger le théâtre de l'Odéon, T.-A. Harel avait souffert, en effet, de nos discussions civiles. Auditeur au Conseil d'Etat, et puis sous-préfet de Soissons sous le premier Empire, Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, l'avait nommé préfet des Landes. Mais à la seconde rentrée des Bourbons, il avait été exilé et ce n'est qu'après l'amnistie générale qu'il était revenu en France.

(3) Allusion à la préface qu'Edouard d'Anglemont avait mise en tête de ses *Légendes françaises* (juin 1829) et dans laquelle il prenait le parti de Henri de Latouche (l'auteur de *la Camaraderie littéraire*) contre Victor Hugo et ses amis.

faire le moins du monde de son parti ; je crains qu'il ne se repente de s'attaquer à ses maîtres. En tout cas, je n'ai pas besoin de vous prévenir que je serai totalement étranger aux articles de journaux. Je paraîtrai même au *Figaro* pour empêcher, s'il se peut, l'influence de Bruker, chien enragé dont je souffre les morsures en silence. Quelque chose qui arrive, croyez à ma sincère admiration qui n'est pas le moins du monde girouette ; croyez à mon amitié qui est au-dessus de tout embauchage. Si je ne vous vais pas voir, accusez-en mon travail mercenaire qui me force à vendre mon temps lorsque j'aurais tant de plaisir à le donner. Vous ne vous plaindrez jamais d'un refroidissement de ma part ; à votre défaut, j'ai vos ouvrages qui m'enlèvent quelques moments. Je suis encore à les relire pour la première fois au plaisir qu'ils me font.

Tout à vous.

HAREL.

## XI. — SAINT-MARC GIRARDIN

[*Février 1830*].

L'empressement tout naturel du public pour la représentation de votre pièce me force d'avoir recours à vous, et je m'en félicite. Je ne puis mieux témoigner quelle vive curiosité et quel intérêt m'attire à *Hernani*, qu'en m'adressant à vous pour avoir les moyens d'assister à cette représentation. Tout le monde en attend l'événement, et moi, je le désire fort ; car personne ne gémit plus que moi sur la stérile monotonie de notre littérature théâtrale ; personne ne prend une part plus sincère à ce que vous faites pour ranimer notre théâtre. Il est temps que l'art se relève, sinon nous tomberons infailliblement dans la littérature des ballets et des mêmes drames dans le génie de la mise en scène.

Auriez-vous la complaisance de m'indiquer comment je pourrais encore avoir au théâtre un billet pour quelque place sûre et commode ? Vous obligeriez en cela quelqu'un qui mettrait infiniment de prix à se trouver votre obligé dans cette circonstance.

Agréez, monsieur, mes excuses et mes compliments.

SAINT-MARC GIRARDIN.

## XII. — SAINTE-BEUVE

*Ce jeudi* [*1831*].

Mon cher ami, je sors de chez L'Herminier, qui se proposait et se propose d'aller un de ces matins chez vous pour vous remercier et causer de *Marion* [*de Lorme*]. Il est certain qu'un mot ou qu'une visite de vous à Vitet serait de toute l'efficacité possible. Il lui parlera lui-même et le préviendra pour Boulanger. Je n'ai pu encore voir Brizeux, ayant été tenu ce matin chez Guttinguer et Antony [Deschamps]. Je vais tâcher de le trouver.

Tout à vous de cœur.

SAINTE-BEUVE.

## XIII. — HEROLD

Vos belles strophes étaient mises en musique deux heures après l'envoi que vous avez eu la bonté de m'en faire (1). Je vous remercie mille fois de l'amabilité empressée avec laquelle vous avez rempli notre espoir. Puisse ma musique ne pas trop gâter votre poésie ! Adolphe Nourrit est enchanté de pouvoir être votre interprète. Je vous aurais informé plutôt (*sic*) de ces détails si je n'avais dû m'occuper tout d'abord de la longue instrumentation de notre petit morceau et ensuite songer aux moyens de copie et d'exécution. Mme d'Argout a, dit-on, hautement témoigné sa satisfaction de votre complaisance, et je me trouve heureux, monsieur, d'avoir trouvé une occasion de connaître un homme que j'admire depuis longtemps.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma vive reconnaissance et de ma considération la plus distinguée.

Votre très humble serviteur,

*Ce 23 juillet 1831.*

HEROLD.

## XIV. — VILLEMAIN

*18 mars* [*1831*].

Madame,

Je vous remercie mille fois de votre bienveillant souvenir, et

(1) L'*Hymne aux morts de Juillet* qui fut chanté au Panthéon, le 27 juillet 1831, et publié dans le *Globe* du 29.

Victor de son présent. J'ai passé une partie de la nuit à lire avec une vive curiosité et tourbillonnement d'esprit, comme si j'étais sur la tour de Notre-Dame, et que je pusse tout voir en bas (1). C'est toujours la forte et grande imagination qui frappe ou heurte, mais ne laisse pas une impression médiocre. Il y a des scènes qui m'ont ravi par le charme et la grâce nouvelle, mais j'irai, madame, vous offrir bientôt mes respects et causer avec l'auteur. Je voudrais bien vivement vous annoncer aussi le succès de mes bons offices dans ce qui intéresse la personne dont vous m'avez parlé. J'y pense et je cherche.

Veuillez, madame, agréer l'hommage de tous mes sentiments de respect et d'admiration.

VILLEMAIN.

## XV. — BÉRANGER

*29 mars [1831].*

Mon cher Hugo, je vous députe un homme aux reins forts, aux larges épaules ; chargez-le sans crainte. Il me rapportera *Notre-Dame de Paris*, que je suis impatient de connaître, parce que tout le monde m'en parle et que c'est votre ouvrage.

Je vous préviens toutefois qu'ennemi-né du genre descriptif je sais d'avance qu'il y a une partie du roman dont je serai fort mauvais juge. Mais je suis disposé à être pour le reste du livre ce que vous savez que je suis pour toutes vos productions.

De tout cœur et pour la vie.

BÉRANGER.

## XVI. — LAFAYETTE

*29 janvier 1833.*

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de voir monsieur Victor Hugo ; j'avais cependant à le féliciter de sa belle défense de la liberté théâtrale ; un de nos amis devait aussi s'informer s'il était possible d'avoir une loge pour la première représentation de sa nouvelle pièce (2). La princesse de Belgiojoso avait tâché d'en

(1) Allusion à *Notre-Dame de Paris* qui venait de paraître.

(2) *Lucrèce Borgia*, représentée à la Porte-Saint-Martin le 2 février 1833.

retenir une, mais il n'était plus temps, et on lui a répondu qu'il n'y avait plus que la protection de l'auteur qui pût l'obtenir. Monsieur Victor Hugo me permettra de m'adresser directement à lui, en même temps que je profite de cette occasion pour lui renouveler l'assurance de mon bien sincère attachement.

LAFAYETTE.

XVII. — Mlle GEORGE

*19 novembre 1833.*

Mon cher monsieur Hugo.

Je viens de lire avec bien de la reconnaissance le mot si flatteur que vous mettez sur moi dans vos notes à la suite de *Marie Tudor* (1).

Vous me rendez orgueilleuse. Offrez-moi donc bien vite une occasion de vous montrer tout mon zèle, tout mon dévouement, toute mon amitié

GEORGE WEIMER.

XVII. — HECTOR BERLIOZ

*Conservatoire*
*de musique.*

*S. d.* [*1833*].

Monsieur Hugo serait bien aimable de disposer en ma faveur de deux heures, *demain dimanche*, pour venir entendre au Conservatoire ma nouvelle composition sur le *Roi Lear* ainsi que la romance de *Marie Tudor*. Nous terminerons par ma *Symphonie fantastique* et d'après les répétitions je suis sûr d'une exécution foudroyante.

H. BERLIOZ.

XIX. — BARTHÉLÉMY

Mon cher Hugo,

Vous me ferez une bien grande joie si vous pouvez me procurer

(1) *Marie Tudor* fut représentée à la Porte-Saint-Martin le 6 novembre 1833. C'est Mlle George qui jouait le rôle de Marie.

votre dernière ode sur la Colonne, à l'occasion du refus des cendres de Napoléon (1). Vous êtes le seul homme au monde dont je lis les vers avec délices, et c'est peu pour moi de les connaître, il faut que je les répète à tous ceux que je vois.

Ayez donc la bonté de me rendre ce précieux service. Croyez bien, mon très cher, que si vous avez des admirateurs, il n'en est aucun de plus sincère et de plus chaud que moi, qui vous ai toujours proclamé le premier de nos poètes, et qui ai professé mon opinion en Angleterre, en Autriche, et partout où le hasard m'a poussé.

Tout à vous.

Rue de Cléry, n° 10.

BARTHÉLÉMY (2).

## XX. — LISZT

Je n'ai pu aller vous voir tous ces jours derniers, mon noble ami ; la partition de Mlle Bertin m'a pris le peu de temps dont je pouvais disposer (3).

Si vous étiez cent fois aimable, vous viendriez nous dire bonsoir samedi chez Erard. A cet effet je vous joins ici deux billets dont vous ferez ce que bon vous semblera.

T. à v. d'admiration et de sympathie.

LISZT.

## XXI. — THÉOPHILE GAUTIER

*S. d.* [*1838*].

Daignez avoir la charmante bonté de remettre au porteur de ce chiffon les billets que vous avez bien voulu me promettre pour la seconde de *Ruy* [*Blas*]. Si vous aviez quelques places secondaires pour mes marmitons et mes esclaves, ils applaudiront comme des poètes ou des Granier de Cassagnac (4).

(1) Cette *Ode à la Colonne* parut dans les Chants du crépuscule, en 1836.

(2) Auteur de la *Némésis*.

(3) Je suppose qu'il s'agit ici de la musique que Mlle Louise Bertin fit pour l'opéra de *la Esméralda*, représenté à l'Académie nationale de musique le 16 novembre 1836.

(4) *Ruy Blas* fut représenté le 8 novembre 1838 pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance. C'était Frédérick Lemaître qui remplissait le rôle de Ruy Blas.

Je mets mes hommages à vos pieds que je baise.

THÉOPHILE GAUTIER.

XXII. — GUSTAVE PLANCHE

*11 décembre 1830.*

Mon cher ami,

Je vous remercie bien sincèrement de vous être mis à ma disposition. Je vous prends donc corps et âme ; quand ? Dès que vous le pourrez, aujourd'hui si vous en avez le temps. Comment ? De votre mieux, comme s'il s'agissait d'un intérêt grave, comme si vous étiez intéressé à réussir. A qui ? A Villemain et à Cousin, qui peuvent décider le sort de ma demande. Je compte plus que jamais sur votre obligeance. Depuis quelques jours je suis en pleine diplomatie. De Vigny a dû voir Villemain, Dittmer, Guizot, Ampère, Cousin ; Mérimée va ce matin chez Thiers pour lui et pour moi. J'ai écrit à Sainte-Beuve pour Villemain ! Il y va de mon succès et de votre autorité à tous. Jouez comme pour vous.

G. PLANCHE.

XXIII. — LAMARTINE

*15 février...*

Mon cher Hugo : ceci n'est qu'un mot pour vous dire que je vous prie de remettre le portrait que vous avez à quelqu'un qui viendra le chercher de la part de M. de Jussieu et vous en remettra un semblable. Le vôtre étant plus ressemblant au jugement de ma femme, et Jussieu ayant un graveur qui lui demande de s'en charger, il est juste qu'il ait le meilleur à copier. Adieu. Je suis si fiévreux que je n'ai pas la force de tenir une plume. J'espère que cette lettre vous trouvera mieux et hors de maladie et d'ennui.

Votre ami,

LAMARTINE.

XXIV. — LÉON GOZLAN

*Ce samedi, 21 juillet 1839.*

Je vous remercie, monsieur, des lignes si amicales de votre lettre

et m'estime heureux de l'erreur qui vous les a fait écrire. Le déjeuner est pour lundi, dix heures. Je suppose que M. de Balzac vous a dit l'endroit où nous nous réunirons. A tout hasard, je vous l'indique ici : c'est aux Jardies, près de Ville-d'Avray.

Mille et mille amitiés.

Léon GOZLAN.

## XXV. — MONTALEMBERT

*Le 23 décembre 1840.*

Mon cher ami,

Un membre du Parlement anglais, M. Richard Milnes, le seul poète, je pense, qui siège dans cette assemblée, désire vivement avoir le bonheur de faire votre connaissance. C'est un jeune homme vraiment distingué et spirituel, qui a publié deux volumes de beaux vers et qui aime beaucoup la France, quoique tory Si vous voulez bien me le permettre, je vous l'amènerai un de ces matins à l'heure où vous êtes ordinairement chez vous, et je serais charmé de cette occasion de vous répéter de vive voix tous mes vœux pour votre prochaine victoire que tout le monde semble regarder comme certaine (1).

Croyez-moi toujours votre ancien et tout dévoué serviteur et ami,

Comte DE MONTALEMBERT.

38, rue Saint-Dominique.

## XXVI. — VICTOR COUSIN

Mon cher ami,

Je ne sais où vous prendre et je vous écris place Royale avec bien moins de sécurité que je ne vous écrirais : A Monsieur Hugo en France ; car les directeurs des postes se connaissent encore mieux en gloire que la position de la place Royale. Je vous écris donc place Royale à tout événement, pour vous dire que je resterai chez moi jeudi jusqu'à midi avant d'aller à l'Académie et que

(1) Allusion à la candidature de Victor Hugo à l'Académie Française.

je serai charmé de causer avec vous de votre candidature et de ma voix (1).

A jeudi.

Mille amitiés.

V. Cousin.

XXVII. — LAMARTINE

Auprès de ce grand nom si sûr de sa mémoire,
Quel est le mot choisi que ma main gravera ?
L'un y grave génie et l'autre y trace gloire,
Moi, j'écris Lamartine et son cœur comprendra.

Al. de Lamartine.

XXVIII. — BALZAC

*Paris, 8 avril 1843.*
(Place Royale.)

Si tous les amants ne donnent pas comme Roland des signes de fureur, n'est-il pas déraisonnable de se sacrifier aux volontés d'une autre ? Si les actes de l'insensé varient, la cause est la même. Pour tout dire, en un mot, quiconque s'abandonne trop à l'amour mériterait, entre mille tourments, d'être chargé de haines. On pourrait bien me dire : Ami, tu conseilles les autres, et tu ne vois combien est grosse la poutre que tu as dans l'œil gauche ! Merci *L'Arioste ad usum Delphini Victoris Hugo.*

De Balzac.

XXIX. — DU MÊME

*S. d.*

Mon cher Hugo, j'ai trouvé l'esprit de rédaction, l'indépendance de la pensée, le journal révolté de l'idée de censure exercée sur un article, le retranchement des phrases équivalait au retranchement de l'article ; il était onze heures, malgré la lutte vive, je n'ai rien obtenu, je ne puis rien sur D... et nous aurons deux mots de conversation à ce sujet, il faudra rendre dix blessures pour une.

Tout à vous.

De Balzac.

(1) Victor Hugo fut élu à l'Académie le 7 janvier 1841.

## XXX. — PONSARD

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre, et je comprends parfaitement que le sentiment d'un devoir vous la dicte, aussi je m'empresse d'y répondre.

Dans mes rapports avec M. Lireux, tout s'est passé dans les termes du droit commun, et il n'y a point eu entre nous de traité particulier. Il a fait toutes les dépenses de décors et n'a exigé de moi aucune avance. Il est vrai qu'il hésitait d'abord à faire ces dépenses, mais il était dans son droit, et même alors, il n'a pas été question de sommes d'argent que je dusse lui fournir.

Le nombre de billets pris par la commission m'a été fidèlement délivré (49 francs par représentation), enfin j'ai perçu tous les droits qu'on perçoit suivant la loi commune dans laquelle j'ai toujours été. A la vérité, mon droit diminuait en proportion du nombre d'actes dont on faisait précéder *Lucrèce* (1) ; ainsi on a joué des comédies en 3 actes qui réduisaient mon droit au 6 %, mais cela s'est fait ostensiblement, au grand jour, et conformément au droit rigoureux du directeur. Je dois ajouter que vers la dixième représentation de *Lucrèce*, je me plaignis d'avoir mon droit d'auteur ainsi diminué par des pièces qui n'avaient aucune influence sur la recette, et que, sur cette première plainte de ma part, il fut aussitôt convenu que le théâtre ne prendrait plus, même quand il jouerait des pièces en trois actes avec *Lucrèce*, que les droits d'une pièce en un acte, ce qui me laissait ainsi le 8 % et ce qui fut, en effet, observé jusqu'à ce qu'on eût ajouté à la représentation de ma pièce celle d'une pièce nouvelle.

Voici, monsieur, comment les choses se sont passées, et je n'ai pour ma part à reprocher à M. Lireux aucun procédé illégal.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

F. PONSARD.

## XXXI. — SAINTE-BEUVE

*Ce 2 novembre 1844.*

J'étais allé l'un des soirs de l'autre semaine place Royale pour

(1) La pièce de *Lucrèce* qui fut le point de départ, au théâtre, de la réaction contre le romantisme, fut représentée sur la scène de l'Odéon le 22 avril 1843.

vous dire que mon discours était prêt (1). Je l'ai fait copier au net. Je suis donc à votre disposition, lorsque vous voudrez bien vous occuper de cette affaire, soit pour vous le lire, soit pour vous communiquer le manuscrit. Mon désir serait que nous puissions être prêts de manière à ce que [je] fusse reçu dans le courant de décembre. Mais il va sans dire que tout est subordonné à vos convenances. Je voulais aller vous dire cela, puis, retenu tous ces soirs, je crains, retardant davantage, de laisser passer quelque moment favorable où vous pourriez être vacant. Dès que ce moment de loisir se présentera pour vous, je serai heureux d'en profiter.

Mille compliments dévoués et hommages respectueux, s'il vous plaît, autour de vous.

SAINTE-BEUVE.

## XXXII. — LA PRINCESSE DE CANINO

*Paris, 17 septembre 1845.*

J'ai été trois fois pour voir monsieur le vicomte et madame la vicomtesse Hugo. J'ai toujours eu le chagrin de ne pas les rencontrer, et la dernière fois on m'a dit qu'ils étaient à la campagne. Moi-même je suis au moment de mon départ, qui n'a été retardé que parce que j'attendais l'arrivée d'un de mes fils, laquelle était subordonnée au départ de son cousin, le prince Gérôme de Montfort. Enfin, mon fils est arrivé et le désir de lui faire faire connaissance avec l'illustre et aimable couple de la place Royale avait dirigé ma dernière course de ce côté. Je serais bien fâchée de ne pouvoir me rencontrer encore une fois en si bonne compagnie, ne fût-ce que pour renouveler l'invitation de venir en Italie passer une partie au moins de cet hiver qui s'approche à grands pas dans ma mauvaise maison au sein des bois sacrés de l'antique Etrurie où je ne doute pas que le plus grand poète trouverait des inspirations et toute sa charmante famille des distractions champêtres au milieu de l'étude classique de nos fouilles projetées en grand pour cette année. Les chers époux voient bien que je fais tout ce que je puis pour les tenter, sans parler du plus important de tous, qui est que Canino est situé, ainsi qu'on peut le vérifier sur la carte, entre Florence et Rome, et que si l'on veut venir par Mar-

(1) Sainte-Beuve fut reçu à l'Académie française le 27 février 1845.

seille, on débarque à Civita-Vecchia, presque sur les confins de nos terres.

En tout cas, si je ne vois pas monsieur et madame Hugo avant mon départ, ce ne sera pas ma faute ; de même je les prie de me dire leur adresse actuelle, parce que s'ils ne sont pas loin de Paris je tenterai une promenade de ce côté avec mon fils, qui absolument serait désolé de s'en retourner sans avoir vu de près ce qu'il admire depuis qu'il est en âge d'admirer ce qui le mérite à tant de titres. J'adresse cette lettre toujours place Royale, pensant bien que les ordres sont donnés pour tout recevoir, et je suis empressée de recevoir la réponse. En attendant, je prie le vicomte et la vicomtesse de recevoir l'assurance de tous les sentiments

De leur très affectionnée,

La princesse de Canino,
Vve Bonaparte Lucien.

Mon adresse jusqu'à mon départ est rue Neuve-de-l'Univers, no 8, faubourg Saint-Germain.

## XXXIII. — LAMARTINE

*Février* [*1848*].

Mon cher grand homme, vous venez de faire votre chef-d'œuvre d'éloquence, de ferme bon sens, de hautes vues et de magnifique style. Que j'ai regretté de ne pouvoir assister à une réunion où a retenti cette plus belle parole de ce temps-ci !

Adieu, je vous écris en vous lisant. C'est d'impatience, d'admiration. Honte aux envieux !

Lamartine.

## XXXIV. — MARIE DORVAL

*Août 1848.*

Monsieur,

Je n'ai pas répondu à votre lettre du 22 mai : j'étais trop désolée, mais mon cœur en a été bien vivement touché. Cette précieuse lettre, je l'ai placée parmi les chères reliques de mon pauvre et adoré George (1). J'en ai extrait quelques lignes à la première page

(1) Son petit-fils.

de mon livre de prières. C'était la seule réponse digne de la bonne action que vous avez faite en m'écrivant, monsieur, à propos du plus grand malheur de ma vie ; le père et la pauvre petite maman en ont été aussi tous deux bien reconnaissants.

J'éprouve le besoin de vous exprimer aussi le regret que je ressens de ne pas jouer le rôle de Jane dans la représentation de *Marie Tudor* qui a eu lieu hier soir au Théâtre historique. J'avais témoigné à Mlle George combien je serais heureuse de reparaître avec elle dans ce beau drame. Par un sentiment de délicatesse que vous comprendrez, j'ai voulu attendre le jour de la représentation pour vous dire cela. J'aurais craint au contraire une distribution qui, à ce qu'il paraît, contentait le directeur et la bénéficiaire ; il s'est passé à ce sujet quelque chose d'inexplicable pour moi. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point j'ai été affligée de ce malentendu, je crois.

Adieu, monsieur, croyez que je vous suis bien attachée, bien reconnaissante comme artiste, comme malheureuse femme.

MARIE DORVAL.

## XXXV. — MICHELET

*10 mai 1851.*

Mon cher monsieur,

En l'absence de M. Meurice, je m'adresse à votre obligeance et à celle de MM. Hugo (1) pour porter à la connaissance du public un fait qui aurait peu d'importance s'il ne regardait que moi, mais qui en a beaucoup comme *essai de terreur sur les fonctionnaires*. Nos tout petits Robespierres de l'ordre ont imaginé de m'ôter mon traitement du C[ollège] de France.

Je l'ai appris indirectement par hasard. Nulle notification ne m'en a été donnée, pas même verbale. Ceci caractérise encore l'administration du Collège de France.

La suspension du cours n'a jamais entraîné la privation du traitement. Il faudrait du moins un jugement régulier, dans les usages universitaires. Il le faut pour tout membre du corps enseignant. Les professeurs de l'ordre le plus élevé seraient-ils hors la loi commune ?

(1) Les fils de Victor Hugo dirigeaient alors l'*Evènement* avec Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

Ceci est un commencement et une menace pour l'Université.

J'aurais passé là-dessus sans m'en occuper (j'ai toute autre chose à faire, je donne trois volumes (1) d'ici un mois). Mais j'ai dû signaler cette nouveauté violente, ce précédent qu'on veut fonder tout doucement pour le citer demain et s'en faire une arme contre ceux que les garanties universitaires couvraient jusqu'ici (2).

N'insérez point cette lettre, je vous prie, mais tirez-en ce que vous croiriez utile et convenable de donner au public.

S'il vous était possible d'envoyer votre article au successeur de M. Nefftzer pour l'insérer dans *la Presse*, j'en serais bien reconnaissant.

J. MICHELET.

Banlieue, aux Ternes, rue de Villiers, 13.

Je suppose que les 5.000 francs ont passé à la pension du ministre *infirme*, l'auteur d'*Alonzo*.

## XXXVI. — DU MÊME

*S. d.*

Je reçois, monsieur, votre brochure avec une vive reconnaissance. Tout ce que j'en ai lu déjà me semble plein de grandes choses. J'aurais eu l'honneur d'aller vous remercier moi-même, si la fièvre ne me retenait chez moi.

Admiration profonde.

MICHELET.

J'avance à travers les éclairs. Chaque éclair ouvre un abîme. *Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.*

## XXXVII. — BÉRANGER

*4 février 1854.*

Chère dame et amie, dois-je croire ce que des journaux nous

(1) Un de ces volumes est le second des pièces du *Procès des Templiers* que je publie gratuitement. Mes collègues, pour des travaux semblables ont demandé des *sommes énormes*.

(Note de Michelet.)

(2) Quelques mois après éclatait le coup d'Etat, et Michelet se réfugiait à Nantes où, pendant deux ans, il fit sa compagnie habituelle des survivants de la Révolution qui étaient restés fidèles aux idées de la Montagne ou de la Gironde. C'est durant son séjour à Nantes que Michelet, pour se distraire de ses travaux d'histoire, écrivit *l'Oiseau*.

disent ? plusieurs personnes me l'attestent. Quoi ! vous vous éloigneriez encore de nous ? N'êtes-vous donc pas tous assez loin de nous ? Que ferez-vous en Portugal (1) ? Et puis le Portugal, qu'est-ce que cela, aujourd'hui ? Il me semble que l'exil commencera là pour vous. Il y a dans Jersey un peu de France pour notre plus grand poète.

Je viens de passer un mois dans ma chambre, retenu par un accident qu'on appelle le coup de fouet. Quels magnifiques vers on m'a lus pendant ma captivité ! Ils m'ont tellement ravi qu'un moment j'ai traité d'ingrat l'auteur qui les jette à la face de ceux qui l'ont si bien inspiré (2). Jamais son talent n'a eu autant de largeur, jamais plus de variété ni plus d'audace. J'ai entendu plus des trois quarts du volume qui, dit-on. court Paris. Je n'ai pu me le procurer, mais je doute que mes mauvais yeux m'eussent permis de le lire, et j'ai eu un récitateur parfait. Aussi, moi, vieux rimailleur, ai-je été dans l'enchantement. Quant à la politique, quoique l'auteur se soit enfin placé dans le camp républicain où j'ai vieilli, j'aurais sans doute de graves objections à faire, mais je l'avoue, la sublimité de tant de pages a passé pour moi avant toute autre considération. D'ailleurs, je me défie de mon âge, qui sans altérer les principes, modifie peut-être un peu trop les idées. Et puis hélas ! je vois s'élever de plus en plus la barrière qui nous sépare, et que je ne puis compter voir tomber, car bien que vous disiez, chère dame, je n'ai plus que peu de jours à vivre.

Dans ce moment Lamennais, moins âgé que moi de deux ans, voit sa vie en danger. Une pleurésie qu'il s'est obstiné à prendre pour une goutte remontée et à faire traiter ainsi, l'a mis dans cet état. Si ma maudite jambe ne m'eût laissé ignorer sa position, j'aurais peut-être pu lui être utile en allant chercher Rostan, dont il a eu les soins autrefois. Il a arrêté les effets du mal, mais la faible constitution du malade permettra-t-elle d'atteindre à la parfaite guérison ? Les prêtres se remuent beaucoup pour reconquérir cette gloire qui leur échappe. Bien des gens s'en mêlent, mais le moribond a une vigoureuse présence d'esprit et une grande force de volonté.

(1) Lorsque Victor Hugo fut chassé de Jersey, il eut un moment l'idée de se réfugier en Portugal où il comptait beaucoup d'admirateurs. Il avait même fait sonder le gouvernement de ce pays pour être sûr que, le cas échéant, il ne rencontrerait de sa part aucune opposition.

(2) C'étaient *les Châtiments.*

Revenons à Jersey. Votre demande de vers pour vos bons voisins m'a fait bien rire. Envoyer de mes versiculets où se trouve Hugo, ce serait vraiment trop drôle. Il est vrai que j'ai eu une gloire qui lui manque, mais qu'il ne [le] regrette pas, c'est de voir mes strophes peintes dans des assiettes. Ceci me rappelle qu'un de mes anciens éditeurs voulait poursuivre comme contrefacteur le faïencier qui eut une si belle idée. Je ne pus le calmer qu'en lui disant qu'on appellerait cette affaire le procès des plats et des assiettes.

Vacquerie ne nous revient donc pas pour quelques jours, comme il me l'avait annoncé ; il est vrai que j'ai lu que sa pièce avait été écartée par la *censure*. Dites-lui, je vous prie, que je lui en voudrais mortellement s'il passait à Paris sans venir me serrer la main.

Adieu, chère dame et amie, faites toutes mes amitiés à Hugo, à MM. vos fils et rappelez-moi au souvenir de Mlle Adèle.

Agréez les hommages respectueux de votre dévoué,

BÉRANGER.

# SALAMMBO

## PAGES RETROUVÉES

---

Au risque de paraître à M. Gustave Flaubert un de ces insulteurs qui suivaient, à Rome, les chars de triomphe, je ne puis m'associer complètement aux éloges que lui attire de toutes parts son roman carthaginois, Salammbô. Quelque mérite qu'il y ait dans ce travail de reconstitution archéologique auquel s'est livré l'heureux auteur de *Madame Bovary* pour faire sortir Carthage des ruines qui ont consolé Marius, je ne saurais partager, au point de vue du roman l'enthousiasme que cette étude inspire même à d'illustres critiques, tels que MM. Sainte-Beuve, Cuvillier-Fleury, Caro, etc. Le roman de la *Momie*, de Théophile Gautier, me paraît en ce genre un chef-d'œuvre dont Salammbô n'a pas approché. Théophile Gautier a été égyptien et *pharaonesque* autant que possible, mais humain. M. Gustave Flaubert a été carthaginois, mais inhumain, ou surhumain, si cela lui plaît mieux. Son roman est *inexpiable*, comme la guerre des mercenaires qu'il raconte d'après Polybe. Cette fameuse Salammbô, dont M. Michelet seul aurait le droit de sonder les mystères, est une espèce de sorcière qui apprivoise les serpents et qui joue avec eux comme la belle Léda avec les cygnes ; héroïne physiologique, elle n'a rien de très attrayant et les guerres et combats de cette Iliade de mercenaires ne présentent que des scènes d'une cruauté horrible et d'une invraisemblable longueur, où l'on respire une constante odeur de massacres. M. Gustave Flaubert aurait mieux fait d'adresser à l'Institut un mémoire sur les mœurs et les usages des carthaginois et des barbares dont ils employaient et payaient si mal les services. Il s'est donné beaucoup de peine pour créer une fable entortillée d'étranges voluptés. Je préfère la grotte d'Enée et de Didon, quelque classique qu'elle soit. Virgile me semble avoir été un autre carthaginois que M. Gustave Flaubert, et je regrette que dans ses recherches, puisqu'il est allé en Afrique, pour la composition de son roman, il n'ait pas retrouvé cette grotte divine.

M. Gustave Flaubert n'en a pas moins développé un très grand talent de photographie idéale dans ses descriptions, et son livre, soutenu comme il l'est par une publicité amie, fera un rapide chemin et satisfera ses éditeurs ; mais ce qui me choque dans cet ouvrage et dans beaucoup d'autres ouvrages modernes, c'est une sorte de spéculation sur la sensualité du public, déguisée sous les apparences de dissertations historiques ou scientifiques. On ne se défie pas d'un roman carthaginois, ni d'une étude sur les sorciers, et, sous le manteau de l'histoire ou de la philosophie, qui n'est aujourd'hui que ce qu'on appelait autrefois le manteau de la cheminée (pardon du jeu de mot), bien des gens laissent pénétrer chez eux des livres qui offrent la peinture de tous les désordres des sens, dont les mères ne peuvent guère permettre la lecture à leurs filles, ni même les filles à leurs mères.

Hippolyte LUCAS.

(*Revue Bibliographique*, 20 décembre 1862).

# VARIA

## I

## LA PREMIÈRE D'"ANTONY"

La Comédie-Française a représenté dernièrement *Antony*, sur la scène de la Gaîté, au profit de la souscription pour le monument du général Dumas. Le vieux drame, dont Sarcey disait qu'il était un modèle d'exécution, provoqua beaucoup de résistance lorsqu'il fut représenté pour la première fois, en 1831. On lira sans doute avec plaisir le feuilleton que lui consacrait Jules Janin et qui exprime avec beaucoup d'esprit l'opinion de la plus grande fraction du public lettré à cette époque.

La pièce se passe de nos jours : il est question de *la Guerre d'Alger* dans la pièce. Antony est un enfant naturel, très malheureux de ne pas connaître l'auteur de sa vie, et fort peu convaincu du bienveillant axiome de Brid'oison : *on est toujours l'enfant de quelqu'un*. Antony, pendant les deux premiers actes, c'est *le fils naturel ;* Antony parle comme le héros de Diderot : *ma naissance est abjecte aux yeux des hommes ;* à quoi la maîtresse d'Antony lui répond, comme l'héroïne de Diderot : *la naissance nous est donnée, mais nos vertus sont à nous*. Il est donc facile de dire en quel lieu M. Dumas a puisé le sujet de son drame ; seulement, il serait plus difficile d'expliquer par quelle suite de raisonnements et de calcul M. Dumas en est venu à flétrir, dans une pièce en cinq parties, le gothique préjugé de la naissance, aujourd'hui où personne n'y songe plus guère ; pourquoi il a imaginé de se débattre en faveur d'un principe depuis longtemps adopté, l'égalité sociale. La seule supériorité aujourd'hui, c'est la vertu et le talent : tout

cela, depuis Diderot est devenu tellement une espèce de lieu commun, qu'il faut une grande naïveté d'esprit pour chercher à le démontrer de nouveau.

Antony est, sans contredit, le plus fantasque des hommes. Il est tombé, il y a trois ans, amoureux d'une jeune personne qui le paie de retour. Les jeunes gens s'adorent, ils vont se marier. Antony demande à sa fiancée quinze jours de répit pour faire un voyage ; ce voyage dure trois ans. Adèle, qui n'a pas reçu de nouvelles de son prétendu, au lieu de se désoler et d'attendre comme cela devait être dans une passion en règle, épouse tranquillement M. le colonel d'Hervey ; même, pendant les trois années d'absence, elle donne à son mari une charmante petite fille qu'Antony veut enlever à sa mère. Telle est la position de Mme d'Hervey au lever du rideau. Tout à coup, elle reçoit une lettre *au timbre de Paris*, c'est-à-dire par la petite poste ; elle reconnaît sur-le-champ la devise d'Antony imprimée sur le cachet : *à présent et toujours*. Cette lettre l'inquiète peu au premier abord. Mme d'Hervey est épouse et mère, elle sait son devoir, elle ne recevra pas Antony ; elle va sortir, elle sort, tout est sauvé ; mais il paraît que cette dame a des chevaux neufs ou un cocher très maladroit, car les chevaux s'emportent, elle va périr ! Tout à coup, un homme s'élance dans la rue, il arrête les coursiers, il reçoit le timon dans la poitrine ; Mme d'Hervey est sauvée, Antony évanoui est transporté sous le vestibule de la maison. On appelle le docteur.

Pendant qu'on pose le premier appareil sur la poitrine du blessé et qu'on le saigne, Mme d'Hervey en femme prudente, est bien aise de savoir quel est son sauveur. Pour cela, elle ne trouve pas de moyen plus simple et plus expéditif que de le dévaliser. En effet, on fouille dans les poches de l'homme évanoui, et l'on trouve, devinez quoi ? Vous ne devineriez jamais tout ce que ces poches contiennent ; tous les spectateurs se seraient cotisés, qu'on n'eut pas fait pareille trouvaille dans toutes leurs poches réunies. En effet, Antony ne sort jamais sans porter sur soi une lettre d'amour, un portrait, et surtout, un poignard ! A cette lettre, à ce portrait, à ce poignard, Mme d'Hervey, toute émue s'écrie : c'est lui ! La reconnaissance est positivement la même que celle du Werther des Variétés avec Lolotte.

Cependant, Antony est resté sous le vestibule. Le médecin qui l'a saigné trouve l'appartement peu hospitalier, et le fait transporter, de sa propre autorité, non pas dans une chambre de l'hôtel, mais tout simplement dans le salon. On étale le blessé sur un

canapé. Il est encore évanoui, malgré l'abondante saignée qu'on lui a faite. Le médecin recommande bien fort qu'on éloigne du malade toute émotion ; c'est pourquoi Mme d'Hervey reste seule à son chevet, parlant tout haut, se plaignant de sa destinée, et prononçant tendrement le nom d'Antony.

A ce nom, Antony se réveille. « Oui, dit-il, je suis Antony, je n'ai pas changé de nom, moi, vous, vous portez le nom d'un autre. » Antony est faible encore, il oublie qu'un homme en se mariant garde toujours son nom, et il se plaint dix minutes sur ce ton-là. Puis tout à coup, la force lui revient.

J'ai parlé de Werther à son retour : c'est tout à fait l'exaltation de Werther. Antony pleure et crie ; il est au désespoir. Au milieu de son chagrin, il ne songe pas à expliquer pourquoi il est resté absent pendant trois ans, et pourquoi il est revenu ; on ne le lui demande même pas. Cela dure jusqu'à ce que Mme d'Hervey lui dise bien doucement qu'il faut la quitter, que sa présence dans son hôtel, son mari absent, pourrait la compromettre, qu'il n'est pas assez malade pour rester plus longtemps chez elle. — « Ah ! je ne suis pas assez malade », s'écrie le furieux Antony, et tout à coup, il arrache l'appareil de sa blessure. Le voyant si tôt rétabli, j'avais pensé d'abord qu'Antony en avait été quitte pour une simple contusion ; innocent que j'étais ! Le timon lui a pénétré dans la poitrine ; l'appareil arraché, la plaie s'ouvre, et notre héros tombe encore sans connaissance. Cette fois, il sera couché dans un bon lit, malgré l'étrange pruderie de la maîtresse de la maison.

Au second acte, après cinq jours de maladie, Antony est sur pied, il arrive, il déclame, il se met aux genoux de la femme qu'il aime ; il pleure et puis il rit, disant : *c'est drôle, je pleure et je ris : un homme pleurer !* Puis ils se regardent et se disent : Antony, Antony ; et elle répète : Antony, Antony ! Vous diriez une passion italienne au moyen-âge ; vous diriez une mauvaise traduction de Schiller, quand Schiller se bat les flancs pour se passionner au souvenir de Shakespeare ; et comme il n'y a rien de plus terne et de plus malsonnant qu'une passion fausse et boursouflée, vous restez fort peu touché à ces cris de rage. L'héroïne elle-même du drame, quand elle a bien crié : Antony, Antony ! se relève tranquillement, prend son chapeau, demande des chevaux de poste et s'en va à Strasbourg retrouver son mari, en bonne mère de famille, sans trop s'inquiéter de la passion de son Werther.

Le troisième acte est encore plus étrange .Nous sommes à deux lieues de Strasbourg, dans une auberge sur la grande route. Entre

un homme et son laquais, c'est Antony. Voyez la passion ! sa maîtresse est partie avant lui, une nuit à l'avance, et c'est lui qui arrive le premier ! Arrivé à cette auberge, il achète comptant une voiture qui attend un chaland sous la remise ; il retient toute l'auberge pour lui comme le sénéchal dans *Jean de Paris ;* il fait atteler les quatre chevaux qui sont dans l'écurie à cette voiture, et il ordonne à son domestique d'aller à Strasbourg, de suivre tous les pas du colonel d'Hervey, et de partir quand il partira, en promettant à ce fidèle serviteur *cent francs* par chaque lieue de poste qu'il fera en précédant l'arrivée du colonel. Cette prime de cent francs a paru mesquine chez un homme qui, comme Antony, a ses poches pleines de bourses d'or, qu'il distribue avec la facilité d'un sultan.

Antony, resté seul, se livre à ses déclamations chéries : Me fuir ! Elle me fuit ! la cruelle ! Elle aura voulu se moquer de moi ! Elle va tout raconter à son époux, et ils riront de mes tourments *entre deux baisers !* Au second acte, Antony, qui est un moraliste, a déjà fait un long raisonnement sur la fatalité : *Si je n'avais pas été me promener à cheval tel jour au bois de Boulogne, je n'aurais pas fait la connaissance de mon Adèle.* Eh ! mon Dieu, oui, monsieur, Pascal l'a dit avant nous : si un grain de sable ne s'était pas introduit dans l'urêtre de Cromwell !...

Tout en causant ainsi, Antony étudie l'appartement où il se trouve : deux chambres communiquent par une seule porte, la porte de communication se ferme par un verrou, dans l'alcôve aucune issue ! Heureusement il existe un balcon en dehors qui conduit d'une chambre à l'autre : voilà qui va bien. M. Dumas, comme moyen dramatique puissant, affectionne beaucoup le verrou en général ; il a mis des verrous dans toutes ses pièces : dans *Henry III*, la duchesse de Guise cherche un verrou pour sauver son amant, et ne trouve que son bras ; dans *Christine*, Monadelschi enfermé cherche un verrou ; dans *Antony*, Antony étudie avec soin les verrous de l'auberge ; M^me^ d'Hervey en entrant dans la chambre pousse le verrou avant de se coucher. Car, ainsi que vous l'avez prévu, la pauvre femme est forcée de coucher dans ce coupe-gorge, faute de chevaux. Ce que vous n'avez pas prévu, c'est que cette dame, la femme d'un colonel qui va rejoindre son mari, n'a pas rougi à amener avec elle une femme de chambre ; elle est seule avec une lumière, à peine prend-elle le temps de faire un petit monologue avant de se coucher ; enfin, elle va se mettre au lit, quant Antony entre chez elle par le balcon, en cas-

sant une vitre : la pauvre femme crie au secours ! Antony la pousse froidement dans l'alcôve, dans l'alcôve sans issue ! La toile tombe tout naturellement. Ceci n'est-il pas étrange en effet ? Ceci n'est-il pas très dramatique ? Cela fait, ne sommes-nous pas bien niais, avec ces vieilles traditions de vertu, de chaste défense, et de mœurs élégantes usitées en pareil cas ? Encore un tout petit progrès à ce sujet, encore un très léger obstacle à franchir, et vous aurez du drame de la bonne espèce, attendez-vous-y.

Voilà pourtant où conduit la bâtardise quand l'âme du bâtard est pleine de tristesse et de passion et que ses poches sont pleines d'or !

Il est impossible de prévoir le quatrième acte. Le quatrième acte se passe chez une dame qui, de son propre aveu, a déjà eu trois amants en trois mois, un financier, un médecin et un romantique. Cette dame réunit pourtant la société la mieux choisie : ce jour-là, elle reçoit *tout Paris*. Le salon se remplit peu à peu ; on s'assied, on fait cercle, on voltige, on papillonne, enfin on parle littérature. Vous vous imaginez que le drame est fini au troisième acte, que l'alcôve aldultère ne lâchera pas sa proie, et que vous assistez à la petite pièce. Détrompez-vous ; sous ces apparences frivoles, le drame continue, M. Dumas s'est avisé de placer la préface de son drame au quatrième acte, et d'exposer, au milieu de l'action qui se traîne, et comme pour la vivifier, son système littéraire et dramatique. A l'aspect de cette dissertation si imprévue, quelques spectateurs ont crié à la nouveauté, cela n'est pas nouveau pourtant. Bien avant *Antony* et encore dans *le Fils naturel*, Diderot avait tenté aussi, au milieu de l'action, d'expliquer comment il entendait le drame. Pour le dire en passant, la théorie de Diderot n'est guère plus intelligible que celle de M. Dumas, et n'est pas mieux placée. Il en est de cette préface en dedans de la pièce comme de toutes les préfaces que d'ordinaire on place en dehors, auxquelles on est toujours en droit de dire, même sans les lire : *Préface, va-t'en faire une pièce !*

On parle ainsi littérature jusqu'à l'arrivée d'Antony. Quand Antony entre, une dame de la société est fort occupée à médire de M^me^ d'Hervey. A cette médisance, Antony s'approche de la dame. « Madame, lui dit-il, avez-vous un mari ou un frère avec qui je puisse me couper la gorge ? » Et, comme cette dame est venue seule à ce bal, Antony ne pouvant se venger sur un homme, se venge sur la belle médisante, il la traite comme la dernière des femmes et la force de quitter le bal. Alors les danseurs se répan-

dent dans les salons voisins, Antony et sa maîtresse restent tout seuls, sans doute pour détruire les bruits qu'on fait courir. Il paraît que l'aventure de l'auberge n'a pas offensé Mme d'Hervey, et qu'elle a fini par trouver cela tout naturel. Au contraire, indulgente et bonne, elle a tout oublié. Elle aime, elle est dans le délire le plus complet ; jusque dans ce salon où elle vient d'être insultée, elle se livre à sa passion d'amour. C'est à peu près la belle scène toute espagnole *d'Hernani*, mais avec quelle différence, grand Dieu !

Tout à coup, ce n'est pas le cor qui sonne, c'est mieux que le cor : c'est le domestique d'Antony qui accourt. Le colonel d'Hervey revient de Strasbourg. Que faire ? Que devenir ? Antony n'en sait rien, il se trouble, il n'a rien prévu ; le colonel n'a pas écrit à sa femme : stupide mari !

La scène change encore. Mme d'Hervey est rentrée chez elle. Tout à coup, Antony accourt : « Votre mari arrive de Strasbourg ! » s'écrie Antony, — « Mais je suis perdue, moi ! » s'écrie Mme Dorval avec cet accent étonné et déchirant que j'ai trouvé si beau dans Louise, et dont Mme Dorval, si elle n'y prend garde, finira par abuser. — *Oui, tu es perdue*, dit Antony, *sauvons-nous !* — A quoi elle répond, cette femme si vivement attaquée tout à l'heure dans un salon : *Je ne veux pas fuir, je tiens à ma réputation*. Cependant le danger approche, le colonel monte l'escalier. Antony ferme la porte du salon au verrou (Antony est très fort sur l'article des verrous), et il tire son petit poignard.

Car j'ai oublié de vous dire que, revenu de sa maladie, il a retrouvé son poignard dans sa poche ; précaution touchante de son Adèle ! Il tire même son poignard au troisième acte, au milieu d'un monologue, il plonge ce poignard dans une table de sapin ; la lame s'enfonce et Antony se dit à lui-même : *La lame est bonne!*

Sans doute aussi, il aura retrouvé la lettre et le portrait de son amie, ce qui sera dangereux quand la justice le fouillera, au cinquième acte ; toutes choses auxquelles Antony n'a pas songé, non plus que Mme d'Hervey.

Quoi qu'il en soit, on entend monter le colonel ; il trouve les portes fermées. — « Ouvrez ! Ouvrez ! » crie-t-il du dehors. On ne répond pas. Antony fait asseoir sa maîtresse sur une chaise ; il tire son petit poignard et la frappe au cœur ; le poignard enfonce comme dans le sapin : la lame est bonne. Le cadavre reste assis sans aucune espèce de convulsion.

En ce moment, les portes sont enfoncées, le mari trouve sa femme morte.

— *Je viens de la tuer avec ce poignard*, dit Antony, *elle me résistait*. Singulière façon de conserver la réputation d'une femme ! On s'empare d'Antony. La toile tombe. On relève la toile pour proclamer le nom de l'auteur. Mme Dorval reparaît encore toute échevelée et tremblante de son émotion à elle. Une main amie ou perfide jette une couronne sur le théâtre, que personne n'ose ramasser, et tout est dit.

Il est impossible de reconnaître dans ce chaos l'heureux auteur de *Henri III* et surtout de *Christine*. Là, nulles mœurs ne sont observées, nulle passion n'est vraie ; le comique empiète sur la tragédie : le héros pleure et rit à la fois, aime et poignarde en même temps, se met à genoux et viole. L'héroïne reste et s'en va ; court après son mari et tombe dans les bras de son amant ; elle tremble et se livre au hasard ; elle a déshonoré sa vie, et, grande logicienne qu'elle est ! elle meurt en tête à tête avec son amant pour ne pas déshonorer sa mort. En vérité, on se trouve tout honteux de sa patiente curiosité quand, après tant de cris, tant de pleurs, tant d'ivresse, tant de crimes, après les prodigieux efforts de Mme Dorval, on arrive à cette femme qui meurt poignardée, à ce mari qui arrive si tard, à cet amant forcené qui commence comme un fou, qui finit comme un assassin.

Il est impossible de pousser plus loin l'oubli des mœurs et de la vraisemblance dramatique ; notez bien que je ne dis pas *la vérité*, j'ai vu le moment, au troisième acte, où nous n'avions plus rien à désirer de ce côté-là.

Jules Janin.

(*Journal des Débats*, 5 mai 1831.)

II

## LE CRANE DE SCHILLER

On vient de trouver le vrai crâne de Schiller. Celui qu'on gardait précieusement dans la sépulture des princes de Weimar usurpait le culte de tout un peuple. Il était faux. Je ne veux pas

dire que c'était un faux crâne. Il ne saurait y avoir de faux crânes, comme il est de fausses dents et de faux cheveux. Non. Les restes vénérés du chef du grand poète n'étaient pas authentiques. Cette découverte, faite par un savant docteur de l'université de Tubingue, M. von Froriep, a excité en Allemagne le plus vif intérêt. On savait déjà depuis une trentaine d'années, par les travaux d'un anatomiste et anthropologiste réputé, Hermann Welcker, qu'on s'était trompé, en 1826, lorsqu'on avait voulu reconnaître et authentiquer le crâne de Schiller. Qu'il y eût un intrus dans le caveau princier, cela ne faisait guère doute. Pouvait-on cependant espérer mettre la main un jour sur la relique égarée, et qui méritait une éclatante réparation ? C'est l'honneur du professeur von Froriep d'avoir rendu à Schiller les honneurs et la place qui lui étaient dus.

Comment s'expliquer l'erreur dont a été victime l'immortel écrivain ? C'était une vieille coutume à Weimar de porter, la nuit, au cimetière, sans pompe et pour ainsi dire dans l'intimité, les morts qui avaient droit à de belles funérailles. La cérémonie religieuse et d'apparât était célébrée le lendemain ou quelques jours après. A l'enterrement nocturne prenaient part seulement les amis, les familiers, les serviteurs du défunt. Pour éviter que des personnes salariées ne touchassent au cercueil, on confiait ce soin pieux aux maîtres-ouvriers, aux patrons qui avaient travaillé pour le disparu en sa famille. C'est ainsi qu'un ami de Schiller, C.-L. Schwabe, qui devait être plus tard bourgmestre de Weimar, réunit à la maison mortuaire une vingtaine d'hommes, et ce petit groupe, par une claire nuit de mai — le 11 mai 1805, — conduisit Schiller à sa dernière ou plutôt à son avant-dernière demeure. En effet, vingt et un ans après, le caveau où il reposait allait être démoli ; le terrain en appartenait à une société qui reprenait son bien. Schwabe, alors bourgmestre, se chargea de recueillir les restes de Schiller, à qui le grand-duc de Weimar voulait faire les honneurs de sa sépulture. Le 13 mars 1826, Schwabe, avec quatre personnes, descendit dans le caveau. Ses recherches furent infructueuses : il ne réussit pas à reconnaître le cercueil de Schiller. Obligé de poursuivre son travail, il revint au cimetière la nuit, mystérieusement. Nous arrivons ici à des détails qui rappellent la scène macabre d'Elseneur.

Schwabe mit dans un sac vingt-trois crânes, qu'il emporta chez lui. Il convoqua les amis personnels de Schiller, afin de découvrir la « chère tête », comme disaient les Grecs. Vous représentez-vous

les bourgeois de Weimar devant ces ossements rangés, discutant et examinant avec la gravité germanique la funèbre énigme ? C'est la scène des crânes, autrement tragique que la scène des portraits. On voit le bourgmestre touchant un front décharné :

Ce crâne, c'est le sien...

En réalité, l'épreuve n'eut rien de théâtral. Schwabe avait disposé les crânes sur une table et les avait numérotés. Pour se prémunir contre les erreurs d'appréciation du jury improvisé, il établit que chacune des personnes convoquées passerait seule devant la blanche et muette rangée, et donnerait son opinion par écrit. Il voulait obtenir de la sorte un vote ; les électeurs ne s'influenceraient pas les uns les autres. C'était une espèce de conclave rapide et laïque, d'où il sortirait un représentant non pas de Dieu, mais des Muses éternelles. Il ne s'agissait pas de placer une tiare sur une tête vivante, mais de poser sur quelques ossements un laurier immortel. Le résultat fut surprenant : l'unanimité se fit sur un « candidat ». Deux témoignages vinrent corroborer et valider l'élection : celui d'un ancien serviteur de Schiller, nommé Fœrber, et celui de Gœthe. Le serviteur déclara qu'il ne manquait à son maître qu'une dent. Le fait se trouva vérifié.

Gœthe n'était pas seulement l'ami de Schiller. Il passait, pour être très versé dans les études ostéologiques. On sait d'autre part sa marotte scientifique. Il se piquait de connaissances géologiques. Un soir d'automne de l'année 1826, Gœthe reçut une caisse et un billet avec ces mots : « Vous trouverez ci-inclus un squelette complet, moins quelques os des mains et des doigts de pied, que nous n'avons pas jugé bon de remplacer par des éléments étrangers. » C'était le squelette de Schiller. Gœthe le reconnut et le considéra avec quelle émotion, on le devine ! Son imagination s'enflamma ; il prit le crâne dans ses mains ; des pensées élevées, religieuses animèrent son esprit. Il sentit naître et grandir un chant poétique; et le même soir, son inspiration lui mettait la main à la plume : il composait son fameux hymne au crâne de Schiller : « Vase mystérieux qui répands des oracles, combien je suis digne de te tenir dans ma main, ô toi, inestimable trésor !... » Nuit mémorable, nuit sublime où le divin poète éprouva autant de joie amère que Faust tenant dans sa main tremblante la coupe de ses aïeux ! Quel tête-à-tête plein de grandeur ! Quelle rencontre entre ces deux crânes, gloires de l'Allemagne, l'un rempli de radieuses, d'éclatantes images, l'autre à jamais peuplé d'ombres !

Hélas ! le crâne que Gœthe élevait dans ses mains comme un ostensoir n'était pas celui de Schiller. Sinistre méprise ! La méditation, l'invocation du grand vieillard ne s'adressaient pas au poète frère. Il avait pris dans ses mains le crâne de quelque brasseur, de quelque « commerzienrath » ou de quelque professor qui ne se doutera probablement pas de l'honneur qui lui a été fait. Quelle page eût pu écrire Henri Heine sur cette scène ! Quel dialogue il aurait imaginé entre Gœthe et le Béotien inconnu !

L'aventure posthume de Schiller n'est pas un cas isolé. Il paraît que le crâne de Haydn, pieusement conservé à Eisenstadt, n'est pas l'authentique. Il en serait de même aussi pour Mozart. Aussi les savants modernes, grâce aux nouvelles méthodes scientifiques, ont-ils songé aux moyens de prévenir ces tristes erreurs. Il est question de « reconnaître », c'est-à-dire d'établir les caractéristiques exactes des crânes illustres, de leur vivant. On les photographiera avec les rayons Rœntgen. Ce sera la consécration définitive. Du jour où un homme méritera de rester immortel on « prendra » son squelette : on créera une anthropométrie de l'éternité. Quand vous lirez dans les journaux cette nouvelle brève : « Hier M. X... a passé par les rayons Rœntgen : son squelette est classé », vous vous direz que M. X... est assuré désormais de vivre. Cette opération scientifique vaudra plus qu'une réception à l'Académie, et ces « rayons » seront plus doux au cœur des hommes que les premiers feux de la gloire. Ils seront l'assurance suprême contre les substitutions et les impostures d'outre-tombe. — *J. G.*

*P.-S.* — Une autre aventure de crânes errants nous arrive aux dernières nouvelles. On mande de Belgrade que le crâne du fameux Karageorge, récemment transféré de Vienne à Topola, sa sépulture de famille, ne serait pas l'authentique. Celui-ci aurait été découvert dans un coin du caveau, enveloppé de papier et mis dans une sorte de carton à chapeau. A qui se fier ? Qui croire ? Si des personnages manquent de « vrai » crâne, d'autres en ont plusieurs, ce qui justifierait la fière parole du cicerone guidant des visiteurs et leur présentant « le crâne de M. de Voltaire », et quelques pas plus loin « le crâne du même à l'âge de quatre ans » !

(*Le Temps* du 9 mai.)

III

## SUR UN TABLEAU DE DELACROIX

Nous allons revoir, pendant quelques heures, ce *Meurtre de l'évêque de Liége*, d'Eugène Delacroix, que guette le marteau du commissaire-priseur. Ce serait grand'pitié qu'un pareil tableau passât l'Atlantique. Voilà bien le Delacroix des Delacroix, et qui n'est pas seulement un chef-d'œuvre, mais une des plus fières dates du romantisme pictural. Il faisait pendant à la *Liberté sur les barricades*, au Salon de 1831. A trente-trois ans, aussi illustre par les admirations qu'il suscitait que par les haines déchaînées contre lui, Delacroix gagnait à grand'peine son pain quotidien. Au début de cette année 1831, il écrivait à un ami : « Il n'y a pas de pire situation que de ne savoir jamais comment on dînera dans huit jours, et c'est la mienne. » Le duc d'Orléans, qui était un Mécène de juste milieu, se présenta probablement à l'heure du dîner ; il acquit le *Meurtre de l'évêque* pour quinze cents francs. Ce fut un vrai crève-cœur pour le bon Frédéric Villot. Ayant assisté, heure par heure, à la création du chef-d'œuvre, Villot désirait passionnément le posséder. Tous les jours, il allait en pèlerinage quai Voltaire, dans cet ancien atelier de Carle Vernet, où Delacroix, vêtu de sa courte blouse de flanelle rouge, travaillait presque douloureusement. En proie aux doutes dont le seul génie est tourmenté, Delacroix abandonna cet ouvrage à plusieurs reprises ; sept ou huit fois il reprit le personnage que l'on aperçoit de dos, à la gauche de la composition. Il voulait recommencer Rembrandt en concentrant tout son effet de fantastique lumière sur la nappe de l'orgie. « Demain, disait-il à Villot, j'attaque cette maudite nappe qui sera pour moi Austerlitz ou Waterloo. Venez à l'atelier à la fin de la journée. »

Le soir, à la clarté d'une lampe, la tache blanche resplendissait. « Je suis sauvé ! s'écria le maître. Le reste ne m'inquiète plus. » Il peignit dans la joie la foule grouillante et les vastes architectures, où la lueur des torches semblent perdues. Villot supplia son ami de lui vendre l'ouvrage enfin terminé. Delacroix répondit simplement, avec cette dignité un peu froide qu'il affec-

tait : « J'ai donné ma parole au duc d'Orléans. » Au Salon, le succès fut plutôt pour la *Liberté*, que la liste civile se hâta d'acquérir, moins par enthousiasme artistique que pour affirmer une fois de plus l'origine barricadière du régime nouveau. Beaucoup de critiques, trompés par les modestes dimensions de l'œuvre, ne surent point, en regardant une toile qui n'était pas grande, y découvrir le grandiose. Toujours généreux et clairvoyant, Théophile Gautier disait : « Moins fait qu'un tableau, plus fini qu'une esquisse, le *Massacre de l'évêque de Liége* a été quitté par le peintre à ce moment suprême où un coup de pinceau de plus gâterait tout. »

Frédéric Villot attendit vingt ans. Enfin il put acquérir le tableau de ses rêves, en 1852, à la vente d'Orléans. Il ne se conduisit point en possesseur jaloux : on revit l'*Evêque de Liége*, en 1855, dans cette salle spéciale où le génie de Delacroix s'affirmait trente-six fois ; Villot le prêta encore à l'exposition de Londres de 1862. — Soit dit en passant, lorsque le tableau revint d'Angleterre, il ne fallut pas moins de quatre seaux d'eau pour le débarrasser de la croûte épaisse de poussière et de suie qui le rendait presque invisible. Par bonheur, la peinture n'avait subi aucune altération ; on jugea même inutile de revernir après le lavage. Tout est bien qui finit bien. Mais imagine-t-on ce qui se passerait aujourd'hui s'il se produisait semblable alerte ? Quelle enquête ! Quelles sensationnelles interviews ! L'entente cordiale serait mise en péril... Nos pères étaient gens de sang-froid. — A la vente Villot (1865), le *Meurtre de l'évêque* « fit », comme parle la langue élégante des enchères, trente-cinq mille francs. Dans quel fumoir du Nouveau-Monde va être relégué ce grand témoignage du génie français ?

Pour les visiteurs de Salon de 1831, dont la plupart étaient déjà profondément incapables d'aimer la peinture pour elle-même, tout le mérite de l'œuvre consistait dans l'illustration d'un épisode de *Quentin Durward*. Les romans de Walter Scott, alors quasi mourant, venaient d'être traduits, en style orléaniste, par l'honnête Defauconpret. Il nous faut, tard venus que nous sommes, un tour de force imaginative, pour concevoir ce succès de Walter Scott, rayonnant, foudroyant, universel. Un livre excellent de M. Louis Maigron, le *Roman historique à l'époque romantique*, *vient* d'analyser finement ce phénomène d'influence : « Ce fut un engouement. Une génération tout entière en demeura éblouie et séduite. Modistes et duchesses, depuis le simple peuple

jusqu'à l'élite intellectuelle et artistique de la nation, tout subit la fascination et le prestige. Jamais étranger n'avait été populaire à ce point parmi nous, de 1820 à 1830, aucun nom français ne fut en France plus connu et plus glorieux. » En 1842, quelqu'un écrivait encore : « Walter Scott, ce trouvère moderne, élevait le roman à la valeur philosophique de l'Histoire. » Et ce quelqu'un, c'était celui-là même qui avait porté le fer et le feu à travers cet idéal de convention et transformé en fauves déchaînés les animaux bien sages de cette ménagerie : c'était Balzac. Très lettré, avec des goûts un peu secs et de timides préjugés, Eugène Delacroix devenait le moins romantique des hommes aussitôt qu'il s'agissait de littérature. Il comprit assez mal Lamartine, et l'on sait que Victor Hugo et lui évitèrent de s'aimer. Toutefois, les étrangers, Shakespeare, Gœthe, Byron, flattaient ses tendances à l'exotisme. Ses amis anglais, Thalès Fielding, Bonington, lui avaient sans nul doute imposé la dévotion du « grand Scott ». Delacroix lut *Quentin Durward* et il y découvrit de la fougue. Il ne fallait qu'un prétexte à son lyrisme de remueur de foules.

Si la scène racontée par le romancier écossais était conforme à la vérité historique, le peintre n'en avait cure, et qu'il était donc ainsi dans son rôle et dans son droit de libre visionnaire ! Il est très facile, trop facile, de noter en marge de *Quentin Durward* que Walter Scott a pris sur lui de faire massacrer le prince-évêque Louis de Bourbon à la fin d'une orgie. La réalité donne une scène infiniment moins romantique. L'évêque de Liége, « homme de bonne chière et de plaisir peu cognoissant ce qui lui estoit bon ou contraire », se souciait assez peu, paraît-il, de son peuple turbulent de Liége « à petit renom de bonne governe ». Il s'avisa tardivement de faire la guerre à ses ennemis. Etant monté à cheval avec quelques partisans, le prince-évêque rencontra, près du pont de Chenée, son plus féroce adversaire, le Sanglier des Ardennes, « Messire Guillaume, ung beau chevalier et vaillant, très-cruel et mal conditionné ». Se voyant inférieur en nombre, le pauvre prélat demanda grâce de la vie. Guillaume de la Marck « luy donna ung coup de sa dague en la gorge et reçeut encores par aultres trois ou quatre coups au corps, tellement qu'il cheut mort ». Le cadavre de Louis de Bourbon resta pendant trois jours à pourrir dans un ruisseau. Les Pères Mineurs vinrent le recueillir.

Si l'on avait raconté, d'après les chroniques, cette mort de l'évêque de Liége à Delacroix, il aurait répondu : « Je préfère la

version de Walter Scott à cette scène de plein air. J'ai besoin d'une salle voûtée pour mon clair-obscur et d'une orgie à cause de mon effet sur la nappe blanche. » La Peinture a des raisons que l'Ecole des chartes ne connaît pas. *H. R.*

(*Le Temps* du 27 mai.)

## IV

## LE CŒUR DE FLAUBERT

Il n'est point enchâssé dans quelque reliquaire d'or, rehaussé de diamants et de pierres précieuses ; aucune lampe suspendue à la voûte d'un temple et scintillant dans l'ombre, ne veille sur son repos éternel. Il a échappé cependant à la destruction lente qui depuis trente années éparpille dans le néant la dépouille du grand écrivain. On ignorait ce qu'il était devenu. Le hasard l'avait confié d'abord à des mains jalouses, et longtemps la poussière et l'oubli s'accumulèrent sur ce trésor. Mais d'autres mains pieuses viennent enfin de le recueillir. Là-bas, tout au bout de Paris, à l'abri d'une coquette petite maison tapie sous les arbres, dans le silence d'un cabinet de travail garni de livres rares et de jolies gravures, bercé par le roulement sourd de la ville, que le vent apporte par la fenêtre ouverte, avec le parfum des fleurs et la senteur des lierres humides, le cœur de Flaubert dort maintenant son sommeil apaisé, entouré de respect et de vénération.

Il dort au fond d'une modeste caisse en bois, oblongue et brune, ornée de rayures grossièrement sculptées qui dessinent en clair des triangles et des losanges. La boîte, d'aspect vieillot, porte encore une étiquette des Messageries de Rouen. Une simple ficelle retient le couvercle. Et mes doigts tremblaient d'émotion, l'autre matin, en la dénouant.

Dans l'intérieur, des feuillets jaunis, couverts d'une petite écriture droite, écrasée, irrégulière, soulignée par places à gros traits de plume qui s'allongent dans toutes les directions. A côté, un paquet d'enveloppes vides, blanches et mauves, dont il semble qu'on vienne seulement de briser les cachets de cire rouge. Ce n'est rien, d'apparence, qu'un amas de vieux papiers sans valeur ;

mais on leur découvre soudain un prix inestimable, car sur le premier feuillet on lit une date : *4 août 1846 ;* sur toutes les enveloppes, la même adresse : *Madame Colet, 21, rue de Sèvres.* Ce sont les lettres de Flaubert à celle qu'il appelait « la Muse ».

Huit années de sa vie s'y résument. Elles retracent, presque jour par jour, cette période, la plus curieuse sans doute et la plus féconde de son existence. Ce qu'elles révèlent de ses sentiments et de ses idées, on le sait en partie déjà grâce à la *Correspondance* qui vient d'être publiée avec ses œuvres complètes. C'est le temps où s'épanouit, avec la première *Tentation de Saint-Antoine*, son romantisme de jeunesse, et où germe le principe de sérénité artistique qui le prépare à *Madame Bovary.* Elles expriment ses incertitudes littéraires et proclament ses plus purs élans d'enthousiasme. Mais elles racontent surtout un bien étrange roman d'amour, et celui-là, on ne le connaît guère.

Toutes ces lettres, en effet, n'ont pas été publiées ; j'en ai compté une centaine d'inédites ; et dans les autres même, combien de coupures, pratiquées à grands coups de ciseaux sacrilèges, qu'on ne soupçonne pas et qui leur enlèvent leur plus vif intérêt. Les motifs qui ont empêché jadis la divulgation de ces pages superbes sont assurément respectables ; aujourd'hui encore, en raison de leur caractère intime, on ne pourrait pas les citer indistinctement. Mais celui qui les a écrites y a enfoui le meilleur de lui-même : et s'il convient d'hésiter au moment d'en pénétrer le mystère, il sera permis du moins, sans violer leur secret, de laisser entrevoir sous son vrai jour l'aventure sentimentale qu'elles nous cachent.

Faute de bien connaître ces documents, on a mal jugé Flaubert. Sur la foi des paradoxes et des boutades disséminés dans le reste de sa *Correspondance*, on lui a refusé souvent une sensibilité capable de tendresse et d'amour. On n'a voulu voir en lui que l'orgueilleux désabusé, le sceptique hautain, l'impassible et farouche artiste de ses œuvres. Ses grands gestes, ses «gueulades», ont trop étouffé le discret murmure de sa bonté. En parcourant dans leur texte intégral les lettres à Louise Colet, on est surpris au contraire, et attendri à la fois, d'y apercevoir un homme nouveau, non certes par l'intelligence, mais par le cœur, et si différent de celui qu'on se représente ordinairement qu'on pourrait croire à un autre personnage. La vérité, c'est qu'il fut non seulement un écrivain de génie, mais aussi, pendant quelques heures au moins de sa vie, un grand amoureux.

Amoureux, il l'a été comme les plus amoureux des romantiques, avec toute l'exaltation vibrante de leur passion, avec leur imagination exagérée, leur critique faussée, leurs rêveries mélancoliques et leurs désirs enfiévrés s'épuisant dans une satisfaction douloureuse et toujours incomplète. Le jour où dans l'atelier du sculpteur Pradier il rencontra pour la première fois Louise Colet, il se mit tout de suite à l'adorer ; elle s'abandonna presque aussitôt ; et ce qu'il éprouva de son triomphe fut d'abord comme un étourdissement moral comparable à un coup de folie. Une joie démesurée l'envahit, mêlée de reconnaissance émue et d'une sorte d'épouvante. En un instant ,l'idolâtrice de cette femme s'implanta en lui et ne le quitta plus. Il concentra sur elle la sentimentalité vague dont il avait nourri son enfance, ses caresses naïves d'adolescent, demeuré timide malgré le cynisme affecté de ses propos, et ses ardeurs violentes d'homme en pleine force. Son unique volonté fut de l'aimer sans cesse davantage pour la mériter mieux. Il lui fit spontanément litière de ses plus chères idées, de ses ambitions, de ses projets, parfois même de ses affections de famille, et l'associant à toutes les minutes de son existence, il n'exista plus que pour elle et par elle. Les moments de leurs courtes entrevues s'envolaient dans un tourbillon de bonheur, dont l'intensité lui faisait presque mal. Eloigné d'elle, rentré dans sa solitude de Croisset, il demeurait en contemplation devant son portrait accroché au mur. Il s'ingéniait à évoquer son image en remuant, au fond d'un tiroir, des objets qui lui avaient appartenu, un mouchoir brodé, ses gants, jusqu'à une paire de petites pantouffles qu'il lui avait prises. Il lui écrivait enfin ces lettres brûlantes qui répètent, sur tous les tons, le même cantique d'amour. A chaque ligne, il y émiette une parcelle de sa tendresse ; chaque mot renouvelle le don généreux de son cœur. Tantôt il s'humilie devant cette femme et semble se faire tout petit pour mieux goûter les câlineries dont elle le grise ; tantôt, voluptueusement, il drape autour d'elle un manteau de baisers. Son adoration monte et bouillonne en lui, tumultueuse, inassouvie, prend toutes les nuances, revêt toutes les délicatesses, déborde comme un fleuve en inondant tout à son passage — et l'on voit ce pauvre géant, pareil à un lion domestiqué, ignorant encore le poids de sa chaîne, ramper aux genoux de sa maîtresse en implorant un sourire.

Cela dura six mois à peine. Il y dépensa des trésors d'affection et des océans de lyrisme. Puis on tourne quelques feuillets, et peu

à peu, comme on pouvait le prévoir d'un tel excès, la palpitation de son cœur endolori se ralentit. 1848 : la passion s'attiédit et sombre dans une amère déconvenue ; demain, sans doute, ce sera la rupture. — 1851 — Flaubert revient d'Orient après deux années de silence, et l'on croit son cœur à jamais trépassé. Mais voilà soudain qu'il se ranime et se remet à battre, lentement, tristement, puis à coups plus forts et plus réguliers, comme s'il était à la veille de refleurir un nouveau printemps.

C'est l'épisode déconcertant et presque tragique de cette histoire. Après toutes les meurtrissures qu'il a subies, une pareille résurrection tient du miracle. Que ce cœur ait ainsi résisté à l'écroulement brutal de son rêve, qu'il ait pu retrouver en lui, sous les neiges et les glaces amoncelées, assez de sève encore pour offrir l'espoir d'une seconde jeunesse, rien ne fait mieux concevoir la sincérité profonde, la douceur pénétrante de sa tendresse primitive. Maintenant, sans rancune, il tente de se reprendre à la vie ; de lui-même il entr'ouvre l'écorce un peu rude sous laquelle il a dissimulé fièrement sa blessure, et laisse à nouveau s'épancher vers la Muse le flot pur de son affection régénérée. S'il paraît avoir changé, si, la fièvre enfin tombée, ses battements ont un rythme plus calme où se devine un reste de lassitude, il garde pourtant à s'abandonner la même confiance qu'autrefois. Mais bientôt l'illusion reconquise s'anéantit : mille piqûres d'épingle viennent raviver la plaie douloureuse ; et le supplice interrompu recommence.

En vain Flaubert, pour se tromper lui-même, et prolonger le songe qui l'enchante, essaie-t-il alors de transformer l'amour incompris en une amitié impossible. Le malentendu fatal qui les avait déjà séparés se perpétue dans l'amitié comme dans l'amour. A présent, son cœur saignant agonise. La constatation mélancolique de sa méprise renouvelle chaque jour sa souffrance, et à l'instant même qu'il prétend la dominer elle se trahit encore. Si, dans la *Correspondance* publiée, il semble s'ttourdir au milieu d'un grand tapage littéraire, dans les lettres et dans les fragments inédits on perçoit distinctement l'écho de sa plainte lamentable Parfois il se débat et secoue l'angoisse de son long martyre ; parfois aussi, il se révolte ; mais jusqu'à la minute suprême de ces huit années, l'inutile sacrifice achève de s'accomplir. Sa dernière lettre à Louise Colet, avant le billet très bref qui marque la rupture définitive, a encore le ton d'une prière désespérée où tremblerait des larmes.

La Muse sut-elle jamais de quelle immense tendresse, il l'avait chérie ? Elle ne s'en souvenait guère, quand plus tard elle l'accusa d'égoïsme et d'indifférence ; et nous aurions pu l'ignorer toujours, si les lettres enfermées dans la petite caisse en bois n'en conservaient la preuve irréfutable. Il y a là de quoi corriger la légende que ses deux romans : *Lui* et *Une histoire de soldat* ont accréditée autour de leur liaison. Il y a même de quoi excuser en partie sa vengeance, et lui mériter le pardon.

Il aurait fallu, en effet, un cœur taillé à la mesure de celui de Flaubert pour comprendre l'amour idéal qu'il attendait d'elle. Celui de Louise Colet, quoique de nature différente, y a cependant répondu : elle aussi, pendant un très court moment, l'a aimé d'amour véritable. Sous le paquet des lettres, tout au fond du coffret, j'ai découvert ces choses touchantes : deux ou trois bouquets fanés, desséchés, applatis entre des feuillets gondolés où le suc des fleurs a dessiné de larges traces brunâtres ; des œillets, des violettes, des anémones, qu'il lui avait donnés jadis et qu'elle conservait en souvenir du beau temps de leurs rencontres. Elle-même a noté, d'une encre un peu pâlie : *Bouquet cueilli à Mantes, dans la matinée du 10 septembre 1846 ; — Bouquet du 25 novembre 1846, soirée des Français (Mithridate, Rachel) ; — Petit bouquet acheté au bois de Boulogne, le 1er décembre 1846, à une pauvre femme.*

Et j'ai trouvé enfin cette autre relique, plus précieuse, plus troublante que toutes les autres : une enveloppe contenant une longue mèche de cheveux, blonde et fine, les cheveux de Flaubert quand il avait vingt-cinq ans.

Mais je n'ai fait que les apercevoir par l'entre-bâillement du papier ; et sans oser y toucher davantage, j'ai déposé l'enveloppe refermée au milieu des lettres, afin que dans la boîte où dorment leurs amours mortes, le cœur de Flaubert se réchauffe encore au contact de ce que Louise Colet y a laissé de son propre cœur.

(*Figaro* du 5 août 1911.) René DESCHARMES.

## V

## Mme DE WARENS LÉGATAIRE DE JEAN-JACQUES

Si la liaison de Jean-Jacques Rousseau avec Mme de Warens a tant excité la malignité des hommes, cela tient beaucoup moins à

la différence d'âge et de condition qui existait entre eux qu'au parti pris systématique des contempleurs du philosophe de Genève. La légende qu'ils ont réussi à créer a la vie dure, et pour cause : n'ont-ils pas eu en Rousseau un témoin à charge de qualité et de poids ? Mais il semble bien que, née de Rousseau, cette fable honteuse sera, en fin de compte, détruite par Rousseau lui-même, pris, une fois de plus, en flagrant délit d'orgueil exaspéré : un document dicté par lui montre à l'évidence qu'il ne fut point le parasite, le vénal, l'amant méprisable qu'on s'est plu à dépeindre. Le docteur Helme, le reproduit dans la *Presse médicale*. C'est une pièce peu connue, mais authentique, mise au jour par « le plus sûr des érudits », M. Albert Metzger, de Chambéry.

Après avoir vécu dix ans à Chambéry, Rousseau se détermina à tester en faveur de Mme de Warens. Voici comment. Au dix-huitième siècle, la grande manie, dans la noblesse, était de faire de la chimie, et Mme de Warens, toujours préoccupée de réparer les brèches de sa fortune, donnait volontiers dans la chimie industrielle.

Jean-Jacques crut trouver là un moyen — entre plusieurs — de venir en aide à son amie. Fabriquant de l'encre de sympathie, il fut un beau matin blessé à la tête par l'explosion du récipient servant à son expérience. Il fut à ce moment-là si gravement malade qu'il crut devoir mettre ordre à ses affaires. Il fit prévenir un intime ami, Barillot, et manda le notaire de sa « maman », qui a lui-même rédigé et écrit l'acte, Jean-Jacques n'ayant pu le faire.

Il y est expliqué « que le jeune Jean-Jacques, venant de recevoir une blessure à la tête, était couché avec un appareil qui lui tenait les yeux fermés. Le testateur, après le signe de la croix, recommande son âme à Dieu et aux saints, proteste de mourir catholique et romain, lègue seize livres au couvent des capucins, augustins et claristes (*sic*) de Chambéry pour dire des messes. Il lègue cent francs à son ami, le sieur Barillot, et lui constitue pleins pouvoirs pour réclamer les biens lui venant de sa mère, Suzanne Bernard ».

Et voici maintenant l'extrait qui concerne Mme de Warens :

Ledit sieur Rousseau, pour la décharge de sa conscience, déclare de devoir à ladite dame Françoise-Louise de La Tour de Warens, absente, moi notaire pour elle, stipulant, acceptant, la somme de 2,000 livres de Savoye pour sa pension et entretien, que ladite dame lui a fournis depuis des années, laquelle somme ledit sieur

Rousseau promet de lui payer, si Dieu lui conserve la vie, dans six mois prochains à peine de tous dépens, dommages-intérêts... Il a fait, créé et institué et de sa bouche nommé pour son héritière la dame Françoise-Louise de la Tour de Warens, la priant très humblement de vouloir accepter son hoirie comme la seule marque qu'il lui peut donner de la vive reconnaissance qu'il a de ses bontés.

Ceci se passait le 7 juin 1737. Dix-sept ans plus tard, en février 1754, Rousseau s'était acquis un nom et M^me^ de Warens avait, elle. perdu toute fortune et toute espérance. Wintzenried venait de l'abandonner, et en proie aux affres de la misère, elle harcelait une dernière fois celui qui, si longtemps, l'avait appelée sa maman. Le billet qu'elle lui écrivait à cette époque est conservé aux Charmettes.

C'est par cette lettre de rupture, lettre navrante, que le docteur Helme termine son intéressante « démonstration » en faveur de Jean-Jacques. « Sa liaison avec M^me^ de Warens, conclut-il, ne mérite pas les noms dont elle fut si souvent flétrie. Cette union demeure un ménage dont les charges, si l'on veut, furent inégalement réparties, mais où la bonne volonté fut égale de part et d'autre. Rousseau gagna sa vie ; Rousseau, se croyant près de mourir, voulut s'acquitter, et de son effort et de sa bonne intention nous devons lui tenir compte. » C'est un curieux chapitre ajouté à l'histoire du grand penseur qu'on vient de célébrer.

# POÉSIES

## LE 30 JUIN

pour Marcelle

Il est des dates dans ma vie
Dont le souvenir triste et doux
Est pour mon âme endolorie
Ce qu'est pour notre chair meurtrie
Le baiser d'une bouche amie
Qui nous dit : « Je n'aime que vous ! »

Le trente Juin est de ce nombre :
Il rayonne dans mon ciel noir,
Comme au fond d'une nuit très sombre
Une étoile qui sort de l'ombre,
Car il m'a rendu mon espoir.

Je croyais avoir perdu Celle
A qui j'avais donné mon cœur,
Et je pleurais, criant : « Marcelle,
N'auras-tu pas pitié, cruelle,
Des cris qu'exhale ma douleur ? »

Tu répondis à ma détresse
— Oh ! qu'il t'en souvienne toujours ! —
Avec ces mots pleins de tendresse :
« Je resterai votre maîtresse
Pour rendre heureux vos derniers jours ! »

Et tu scellas cette parole
De baisers brûlant d'un tel feu,
Que ma pauvre âme, d'amour folle,
Comme un objet de cire molle,
Dans tes bras fondit peu à peu.

O toi dont j'ai fait une femme
Après t'avoir aimée enfant,
Garde-moi ton corps et ton âme !
Je les ai pétris de ma flamme,
C'est mon bien, tu l'as dit souvent.

Que tes yeux bleus, ta bouche rose,
Tes bras blancs, tes cheveux d'or fin
Demeurent à jamais ma chose,
Si tu ne veux pas, ô ma rose,
Que je m'en aille de chagrin.

(1912) X...

## AUX SŒURS DE LA PROVIDENCE

qui m'ont prodigué leurs soins

à l'Institut Bosc, de Montpellier, au mois d'avril 1912.

I

Chère petite sœur, aronde noire et blanche,
Qui voletez autour de nos lits douloureux,
Votre apparition y fait naître le mieux
Et neiger les espoirs dont surpleine est la branche.

Vous semez sous vos pas l'avril et la pervenche,
Petite sœur furtive, et du ciel par vos yeux ;
Et la sève remonte à nos pouls moins fiévreux ;
Et moins d'ombre funèbre en nos rêves se penche..

S'il fallait à jamais les fermer nos regards
A la douce lumière, ils seraient moins hagards
De notre main pendante entre vos mains bénies.

Puisque l'ange ici-bas qu'est chacune de vous,
Avant que de fléchir, pour prier, ses genoux,
De son aile enveloppe aussi nos agonies.

G. Colson.

# Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LE TEMPS du 3 juin : *La Dame des Sonnets de Joseph Delorme*, par Léon Séché.

LA GRANDE REVUE du 25 mai : *David d'Angers et Aloysius Bertrand*, par Léon Séché.

LA REVUE du 15 juin : *Les albums de Mme Victor Hugo*, par Léon Séché.

LE MERCURE DE FRANCE du 16 juin : *Rousseau créateur les sources intérieures de son génie*, par Albert Bazaillas.

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 30 juin : N° consacré au Centenaire de Jean-Jacques Rousseau.

*Le Temps*, *les Débats*, *le Figaro* et les autres journaux du 1er juillet : La cérémonie du Centenaire de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon. L'inauguration de son tombeau, par Bartholomé.

# BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE PLON ET NOURRIT. — *Lamartine et la Flandre*, par Henry Cochin, 1 vol. in-8°.

Ce livre attendu depuis longtemps, car M. Henry Cochin y travaillait depuis des années, fera plaisir à tous les vrais amis de Lamartine. Il est aussi complet qu'il pouvait l'être. J'ajoute que personne ne pouvait l'écrire avec plus de compétence et plus de piété que son auteur, puisque M. Cochin représente à la Chambre des députés à peu près le même arrondissement que Lamartine. Aussi l'a-t-il dédié à ses chers et fidèles électeurs de l'arrondissement de Dunkerque « le plus bel arrondissement de France. »

« Peut-il donc y avoir quelque charme à l'histoire des campagnes électorales » ? dit M. Henry Cochin dans sa préface. « C'est un dur métier auquel usent leur vie beaucoup de braves gens, qui ensuite n'aiment guère en parler. J'en connais un, et des plus consciencieux, qui propose cependant une trêve, quand il se met à table en famille : « Ne parlons pas d'élections ! » dit-il.

« C'est qu'on s'en lasse. — Lamartine ne s'en est jamais lassé. Et d'ailleurs on ne peut guère savoir si l'histoire en est insipide, puisqu'aussi bien on ne l'a jamais écrite — ou presque jamais. Un seul y a pensé, qui pense à tout, Balzac. Il n'aimait pas beaucoup le principe de l'élection, et il savait bien qu'elle deviendrait « l'unique moyen social ». Il a prophétisé quel gouvernement en devrait résulter : « le seul qui ne soit point responsable, et où la tyrannie est sans borne, parce qu'elle s'appelle la Loi ».

Cependant il brûlait de courir l'aventure électorale, en disant : « Un ingénieur annonce que tel pont est près de crouler ; mais il y passe lui-même, quand ce pont est la seule route qui conduise à la ville (1) ». — Il n'y fit pourtant que quelques pas, tandis que Lamartine s'engageait à fond. Mais il garda ses souvenirs de l'expédition et prit des notes. Il vit bien qu'une élection, choc de

(1) Voir l'avant-propos général de la *Comédie humaine*.

passions et d'intérêts bons et mauvais, pouvait fournir une des pièces les plus animées de la *Comédie humaine*.

« Un homme s'offre à une foule d'autres hommes dont il doit conquérir la confiance, et sa parole, son action, son geste doit à tous moments le révéler à eux comme celui qui mérite cette confiance. L'affaire peut être la plus belle du monde, si elle se traite entre un peuple honnête et un homme à l'âme haute. Elle peut être la plus ignoble, si autre est l'homme et autre est le peuple Elle offre en tout cas à l'observateur un tableau bien complet de psychologie sociale.

« Balzac y voyait cela ; mais à côté de l'histoire philosophique, il y goûtait aussi l'histoire pittoresque. Suivant les lois, les usages, les temps, on voit varier le décor, varier les personnages, varier les gestes, les façons, les attitudes. Le style parlé et écrit est chose impayable, avec les emphases, les métaphores, les cacologies propres à chaque époque, aussi typiques en somme que peuvent l'être les modes, le costume, les meubles, pendules, bottes, guêtres, cols et cravates. Tout cela réveillait chez Balzac le collectionneur et l'amateur de curiosités. Il appelait les lois électorales « l'archéologie du mobilier social ».

« Le *Député d'Arcis* n'est pas un de ses meilleurs romans, mais reste parfait pour tout ce qui est histoire électorale, types de fonctionnaires et de bourgeois provinciaux, détails de mœurs, brimborion et bibelot Louis-Philippe.

« L'histoire que je raconte n'est pas bien éloignée de celle du *Député d'Arcis*. La seule différence grave, c'est que l'une d'elle n'est point imaginaire. Il y a bien, — dira quelqu'un — une seconde différence : l'autre était racontée par Balzac ! — A cela je n'ai rien à dire. Mais voici où je reprends l'avantage : Balzac n'avait pas pour héros Lamartine !

« Lamartine, continue M. Henry Cochin, est un des exemplaires les plus magnifiques de la plus haute humanité française. Il n'eut jamais de désir plus ardent que celui de plaire au peuple. Je le montre ici dans la poursuite de ce désir.

« Au milieu du chemin de sa vie, il cherchait avec plus d'avidité que jamais des hommes à qui parler, des cœurs de qui se faire aimer, des raisons à raisonner. Je raconte comment il les trouva.

« Le monde provincial que l'on verra s'agiter auprès de lui est un des plus caractéristiques de notre vieille France. Avec ce morceau de territoire, la Flandre française, Louis XIV a apporté à la patrie un peuple de choix, le plus français et le plus indépen-

dant, le plus pratique et le plus idéaliste. Il n'est pas de tendres louanges que Lamartine n'ait prodiguées à ce « peuple sublime ». — à cette « population du Nord où tout est cœur quoique tout soit raison. »

Ainsi parle M. Henry Cochin. Pour écrire son livre il a surtout puisé aux sources locales ; il a utilisé les journaux de Dunkerque, les documents électoraux : professions de foi, appels, factums, etc., les documents d'archives, notamment les archives politiques du baron Laurent de Coppens de Nortland, ancien député à la Constituante, renfermées dans un assez grand nombre de cartons, qui sont aujourd'hui la propriété de la bibliothèque de la ville de Dunkerque. Quelques riches collections particulières lui ont été également d'un très grand secours. Mais M. Henry Cochin a eu surtout la chance de pouvoir puiser à pleines mains dans l'étude si riche de documents de premier ordre que M. Léon Séché a publiée dans ses *Amitiés de Lamartine* sur Mme Caroline Angebert. Sans ce livre de M Léon Séché, M. Cochin n'aurait rien su du rôle admirable joué par cette femme d'élite dans la première campagne électorale de Lamartine, et cette ignorance eut été plus que fâcheuse. C'est ainsi que, sans le vouloir, les écrivains qui étudient Lamartine depuis une vingtaine d'années se servent les uns les autres. Les lecteurs de *Lamartine et la Flandre* feront donc bien de se reporter aux *Amitiés de Lamartine* pour avoir une idée complète de ce que fut la première élection du grand poète dans l'arrondissement de Dunkerque.

LIBRAIRIE CALMANN LÉVY. — *Chateaubriand*, par Jules Lemaître, 1 vol. in-18.

Ce volume est formé des dix conférences que M. Jules Lemaître fit avec le succès que l'on sait à la salle de géographie. On les lira avec le même plaisir, car elles n'ont rien perdu de leur intérêt et surtout de leur charme. Par exemple, il n'y faut pas chercher des aperçus nouveaux sur l'homme et sur l'œuvre. M. Jules Lemaître n'est pas un érudit et se contente de butiner comme une abeille industrieuse à travers les livres de tous ceux qui ont écrit sur Chateaubriand dans ces dernières années. Il n'a même pas la coquetterie de renvoyer ses lecteurs aux sources primitives et préfère leur recommander des travaux de seconde main. C'est ainsi qu'en ce qui regarde Hortense Allart de Méritens qui fut la dernière maîtresse de Chateaubriand, plutôt que de citer l'ouvrage

de M. Léon Séché que tout le monde connaît, il a mieux aimé citer le volume de M. André Beaunier *Trois amies de Chateaubriand* qui n'est en somme que de la vulgarisation agréable.

LIBRAIRIE L. LAISNEY. — *Les « Menteries » de Chateaubriand*, par le Docteur Potiquet.

Cette brochure de 55 pages est destinée dans la pensée de son auteur à compléter ou plutôt à mettre au point le *Chateaubriand* de Jules Lemaître. Le docteur Potiquet ne voit guère en Chateaubriand qu'un hystérique ; aussi s'est-il proposé de l'étudier comme tel dans une série de plaquettes dont trois, en comptant celle-ci, ont déjà paru sous les titres de : *Chateaubriand et l'hystérie ; — la Sylphide de Combourg*, et dont trois autres sont en préparation, qui porteront les titres suivants : *Chateaubriand. L'anatomie de ses formes et ses amies. — Chateaubriand financier. Ses idées et ses goûts. — Chateaubriand. Son ennui et ses ennuis.* — On voit que les amis du grand écrivain ont encore du pain sur la planche. Nous attendrons que le docteur Potiquet ait terminé son étude pour en dire notre sentiment.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Le Romantisme en France au* XVIII^e^ *siècle*, par D. Mornet, 1 vol. in-16 illustré de 16 gravures hors texte.

Le Romantisme naît tout entier au XVIII^e^ siècle., dit M. Mornet. Le mot lui-même entre dans l'usage. Tout ce qui fera le prestige des René, des Lélia ou de la Préface de *Cromwell*, inquiétudes des curiosités et des sentiments, délices ou tourments des passions, goût des confidences, mépris des règles, fut poursuivi ardemment par les « âmes sensibles ». Ce romantisme est fertile en épisodes pittoresques et variés. Son histoire rencontre aussi les plus graves problèmes : influence des mœurs sur les lettres ou des écrivains sur la vie pratique, pénétration des littératures étrangères, rôle d'un homme de génie — qui est ici Rousseau — dans ce qui change les destinées de l'esprit et des mœurs, etc.

Les travaux de l'auteur, ceux de MM. Baldensperger, Gaiffe, etc., ont fixé depuis dix ans par des études minutieuses toutes les certitudes nécessaires. Ce livre s'efforce de résumer, d'alléger et de choisir tous leurs documents pour mettre leurs conclusions à la portée du grand public.

Ce livre bien fait mais où il entre pas mal de paradoxes et d'aperçus plus ou moins risqués est divisé en trois parties.

La première partie intitulée l'*Inquiétude romantique* renferme trois chapitres, savoir : *les premiers remous ; les âmes vagabondes ;* les grands *ébranlements de l'âme.*

La deuxième partie intitulée *le Lyrisme romantique* se compose également de trois chapitres qui ont pour titre : *les délices du sentiment ; le fatal présent du ciel ; les confidences.*

La troisième partie intitulée *la Poétique romantique* contient trois chapitres, elle aussi, où l'auteur traite tour à tour : *De la critique philosophique et de la critique de sentiment ;* — de *la résistance du dogmatisme ;* — et de *l'échec des poètes.*

Ce livre est à lire, ne fût-ce qu'à titre de curiosité.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *La Bataille romantique*, par Jules Marsan, 1 vol. in-18.

M. Jules Marsan est parmi les professeurs de l'Université celui qui connaît peut-être le mieux le Romantisme français et qui en parle avec le plus d'autorité. On se souvient de sa belle étude sur *la Muse Française* publiée par la Société des anciens textes. On la retrouvera dans ce livre avec quelques autres publiées séparément sur Saint-Félix et Antoni Deschamps, et deux ou trois variétés littéraires tout à fait remarquables, telles que *le Théâtre historique et le Romantisme* (1818-1829), et *l'Unité romantique et le Cénacle* (1826-1830). Le tout forme un ensemble qui n'est peut-être pas, comme M. Marsan le dit lui-même, rigoureusement lié, mais où l'on reconnaîtra sans peine une unité de méthode et d'objet.

« Je n'ai pas eu la prétention, dit-il encore en son avant-propos, de donner une histoire du romantisme — ni surtout de le définir. « On a défini tant de fois le romantisme ! » gémissait E. Deschamps en 1824. Que dirait-il aujourd'hui ?... Pour simplifier les choses, ces définitions *a priori* laissent de côté une bonne partie des faits, — non pas les faits négligeables mais les faits gênants. Elles imposent ainsi à l'histoire une rigueur logique qu'elle ne comporte pas.

« Il est rare que les grandes écoles, celles du moins qui ne sont pas des écoles d'imitation ou de réaction, aient aussitôt pleine conscience de leur objet, qu'elles engagent la lutte sur un terrain bien délimité, choisi par elles. Ce n'est pas tout d'abord qu'elles

affirment une doctrine ; les théories viennent après les œuvres ; leurs ennemis les aident à y voir clair. Pour que Victor Hugo s'aperçoive qu'il est autre chose qu'un successeur de l'abbé Delille, il faudra que ses adversaires lui ouvrent les yeux. En quoi, ils ne lui ont pas rendu un mauvais service.

« Après la victoire, le romantisme aimera les affirmations tranchantes. Mais pendant des années, avant de trouver sa voie, il est plein de scrupules, il veut être modeste et prudent. L'école impériale a laissé après elle une sensation de lassitude, un désir de secouer les règles, un besoin de liberté... Mais comment la littérature reviendra-t-elle à la vie : en faisant effort vers le réel ou en s'abandonnant aux élans de l'imagination ? Par le *Romanticisme* libéral de Stendhal ou par le lyrisme monarchiste et chrétien des jeunes poètes ?... Et comme les défenseurs de la tradition — plaisantins des *Miroirs* ou pontifes des *Débats* — ont quelque peine aussi à se mettre d'accord, on risque de s'y perdre.

« Peut-être n'est-il pas sans intérêt de suivre ces hésitations et ces polémiques, de marquer les directions successives, et divergentes, de cet effort et de chercher comment l'Unité romantique — unité d'un moment — a pu se dégager de cette confusion. »

On a dans ces quelques lignes le plan et l'objet du livre de M. Jules Marsan.

Jean de la Rouxière.

*Le Gérant* : L. SÉCHÉ.

# Mme Victor Hugo pendant l'exil

L'adversité a cela de bon, que, loin de les abattre, elle élève encore les grandes âmes.

Mme Victor Hugo qui jusqu'au coup d'Etat s'était en toute circonstance effacée modestement derrière son mari, fut, à partir de 1852, à la hauteur du rôle inattendu que lui taillèrent les événements.

Quand Victor Hugo partit pour l'exil, ses deux fils étaient en prison pour délit de presse avec les deux hommes de cœur et de talent — j'ai nommé Meurice et Vacquerie — qui s'étaient déjà voués à la glorification du grand poète. Elle resta à Paris pour leur prodiguer les soins nécessaires, laissant à Juliette Drouet la tâche de veiller sur l'exilé. Car si, jusque-là, elle avait supporté sa rivale avec peine, du jour où elle sut que son mari lui avait dû son salut au Deux-Décembre (1), et que Juliette avait voulu alors sortir de sa vie pour ne pas lui être à charge à l'étranger,elle trouva assez naturel que Victor Hugo l'attachât publiquement à sa mauvaise fortune.

Tous les témoignages s'accordent à faire l'éloge de la bonté de Mme Victor Hugo.

Son mari disait d'elle un jour que c'était

Une fleur de beauté que la bonté parfume.

Si la beauté, hélas ! n'avait pas survécu chez elle à la catastrophe de Villequier (2), sa bonté adoucit à tous les siens les jours amers de l'exil.

(1) C'est elle, en effet, qui lui assura un refuge à Paris et qui facilita son départ pour Bruxelles où il arriva, le 12 décembre 1851, sous le nom et avec le passeport d'un brave ouvrier typographe nommé Firmin Lanvin.

(2) On se rappelle que sa fille Léopoldine se noya avec Charles Vacquerie, son mari, le 4 septembre 1843, quelques mois seulement après leur mariage.

Lorsque Mme Victor Hugo quitta Paris pour rejoindre l'illustre proscrit, elle laissait derrière elle une sœur chérie et deux frères qui ne l'étaient guère moins. Sa sœur, Julie Foucher, plus jeune qu'elle d'une vingtaine d'années, était dame à la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis. Son frère Paul faisait du journalisme et du théâtre. Son frère Victor était conseiller à la Cour de cassation. Ce dernier avait vu avec chagrin d'abord, avec mécontentement ensuite, l'attitude prise par Victor Hugo envers le prince-président, avant et après le coup d'Etat. Quand parurent *les Châtiments* il rompit décidément avec lui. Paul Foucher bouda longtemps les exilés et leur marqua sa mauvaise humeur dans ses chroniques parisiennes de *l'Indépendance belge*. Tous les deux firent tous leurs efforts pour empêcher Julie d'aller voir Adèle. Mais Julie adorait sa grande sœur qui la traitait comme sa fille, et Mme Victor Hugo manœuvra si bien que, quelques années après, elle vint à bout de toutes les résistances.

Elle aurait voulu que son mari n'eût point d'ennemi. Il n'est pas jusqu'à Sainte-Beuve qu'elle n'ait essayé de réconcilier avec son « cher grand homme ». On sait qu'elle s'était rapprochée du critique des *Lundis*, à la suite des événements de 1851. Mais Victor Hugo n'avait pas désarmé, et certain jour de l'année 1857 (je tiens le fait d'un témoin oculaire) ayant trouvé dans la chambre de son fils François-Victor un ou deux livres de Sainte-Beuve, il les prit et les jeta par la fenêtre en disant : « Je ne souffrirai pas que cet homme entre dans ma maison ! » Cela n'empêcha pas Mme Victor Hugo d'entretenir avec Sainte-Beuve, à partir de 1858, une correspondance suivie, sous prétexte de lui donner des nouvelles de sa fille Adèle dont il était le parrain, et Sainte-Beuve fut très touché de ces prévenances :

« Je crois, lui écrivait-il, le 14 octobre 1858, puisque vous voulez bien vous découvrir à moi sur ce point de tendresse maternelle, qu'il y aurait lieu, en effet, de songer à un mariage. Pourquoi ne réaliseriez-vous pas cette idée que vous avez eue de venir ici pour trois mois, de janvier ou février à avril ? C'est ici seulement que votre chère enfant trouverait qui l'apprécierait ; ce serait pour vous tous un lien étroit si elle s'établissait à Paris ; vous y seriez tout naturellement rappelés, et une partie de la famille venant ici de temps en temps serait utile à ceux qui resteraient là-bas sur le rocher. Il n'est pas hors de propos de s'assurer comment le monde continuera chez nous de rouler, de se renouveler, de faire sa danse

comme devant. — Vous étant à Paris pour quelques mois, il suffirait qu'on le sût, qu'on devinât vos intentions, que quelques amis particuliers eussent le mot, pour que les occasions passassent devant vous et devant elle, la chère enfant, qui se laisserait peut-être reprendre de la sorte à l'espérance et au rayon (1). »

Mais la destinée d'Adèle Hugo n'était point de se marier à Paris. Elle devait épouser, contre le gré de ses parents, un officier anglais dont elle s'était follement éprise, et l'on sait de quelle façon tragique se dénoua ce mariage (2).

Mme Victor Hugo, on le verra par sa correspondance, acquit pendant l'exil une qualité qui lui manquait. Tant qu'elle avait habité à Paris, elle avait été une assez piètre maîtresse de maison, et elle l'avouait ingénument. Elle était si distraite, par exemple, que lorsqu'elle s'avisait de toucher à la cuisine, elle versait la poivrière ou la salière dans les plats. Cela désespérait son mari qui était l'ordre personnifié.

Les nécessités budgétaires à Marine-Terrace et Hauteville-House firent d'elle une ménagère accomplie. « J'étonne par mon économie, écrivait-elle à sa sœur, cet étonnement n'est pas très flatteur pour moi. » Il est vrai que, jusqu'à la publication des *Misérables* qui lui apporta la richesse, Victor Hugo fut obligé de compter, pour faire face aux dépenses considérables qu'entraînaient la vie en commun chez lui d'une dizaine de personnes, maîtres et domestiques, et l'entretien particulier de Mme Drouet.

C'est lui qui tenait les cordons de la bourse et il n'était pas facile de les lui faire délier. En quinze ans je n'ai relevé dans la correspondance de sa femme que deux actes de générosité envers ses fils. La première fois il offrit à François-Victor un petit meuble Louis XIII qu'il avait payé six cents francs. La seconde fois, c'était au

(1) *Le Roman de Sainte-Beuve.* — Et quelque temps avant (le 28 juillet 1858) Sainte-Beuve écrivait encore à Mme Victor Hugo : « Je souhaite qu'un jour, et sans, pour cela, que la terre ait à trembler sous nos pas, nous puissions le retrouver (lui, Hugo) ne fût-ce qu'à l'Académie, et vous, chère amie, vous revoir fixée au milieu de ceux qui vous aiment, avant les cheveux blancs. Car vous n'en avez pas du tout ! »

(2) Elle perdit la raison en Amérique et son père, après l'avoir rapatriée, la mit dans une maison de santé où elle est encore. Elle a aujourd'hui quatre-vingt-deux ans.

lendemain de la reprise d'*Hernani*, il donna mille francs à Charles qui était marié et cinq cents francs à François-Victor (1).

Quant à sa femme, elle lui coûtait si peu qu'en deux ans de temps, à Jersey, elle déclarait n'avoir acheté que deux robes de vingt-cinq francs. Sa plus grosse dépense personnelle fut une note de trois cents francs chez un dentiste de Bruxelles, et elle ne savait comment l'avouer : « C'est plus que je ne vaux », disait-elle.

Lorsqu'elle allait à Paris, elle avait toutes les peines du monde à obtenir l'argent nécessaire.

« Je ne crois pas pouvoir aller à Paris en octobre, écrivait-elle à sa sœur le 29 août 1856, je veux emmener Adèle et je ne veux descendre qu'à l'auberge, c'est donc un peu d'argent qu'il faudra. Hetzel va venir ces jours-ci, je vais essayer de lui vendre quelques mauvais griffonnages, cela défraierait ma dépense, je demanderai à mon mari ce qui sera nécessaire pour Adèle et je courrai à toi. »

Et, le 7 mai 1863, elle mandait à son mari : « Cher grand homme, ouvrez-moi un crédit extraordinaire de cent cinquante francs. Je vous rendrai mes comptes. Je n'oublie pas que je suis ruineuse. »

A plus forte raison se faisait-elle scrupule de rien demander pour sa sœur Julie dont la situation était pourtant si digne d'intérêt :

« ..... Je n'oserais, disait-elle, je ne lui ai rien apporté, il a de lourdes charges. Il est privé de son théâtre, ce qui était une grande partie de son revenu, demain on peut défendre la vente de ses livres en France ; mon mari a enfin la situation précaire du proscrit, et puis, chère amie, j'ai toujours été très délicate sur ce point avec mon mari ; cette délicatesse est chez moi une habitude, je suis craintive, cette crainte est ma coquetterie (2). »

Et voilà qui est touchant. Elle ajoutait : « Pourtant il y a des

(1) François-Victor Hugo écrivait en 1867 à Auguste Vacquerie : « Si Pagnerre devait discontinuer la réimpression de mon *Shakespeare*, comme il a le monopole de ma traduction pendant plus de deux ans encore, je me trouverais tout à coup sans ressources et obligé de demander une pension à mon père. L'ameublement de ma chambre qui a englouti plus de deux mille francs m'a laissé complètement gueux. Je suis splendide, mais absolument misérable. J'ai une armoire d'ébène et de chêne sculpté qui vaut huit cents francs, mais dans ma bourse pas un liard. » (Lettre inédite communiquée par M. Pierre Lefèvre-Vacquerie).

(2) Lettre de Guernesey, du 29 août 1857.

choses que je sais faire ; à côté de mon mari j'ai d'autres devoirs, ma conscience à moi, très ferme et très résolue. »

Elle se flattait d'être bourgeoise « pour le nécessaire, le journalier, le commun ». Un appartement propre, confortable, lui suffisait. « Un ciel pour rêver, des étoiles à regarder, voilà mon luxe ! »

Aussi ne se plaignait-elle jamais. Elle ne se serait pas permis de critiquer un seul acte de Victor Hugo. En l'année 1853, elle écrivait à sa sœur : « Je m'occupe à aimer mon mari, il me semble que jamais mon âme ne lui a plus appartenu. » Et, en 1866, lors de la publication des *Travailleurs de la Mer :*

« Tout est ici (1) à la pieuvre. Pourquoi mon mari est-il, hélas ! pour mon cœur la *pieuvre* de Guernesey ? Dis-lui que j'ai besoin de le voir... (2). »

— Croyez-vous toujours en Dieu ? lui demandait un jour Schœlcher qui était franchement athée.

— Plus que jamais, lui répondit-elle.

Seulement le bon Dieu n'avait plus à ses yeux la même figure qu'autrefois.

Sous la toute-puissante influence de son mari, elle avait dépouillé peu à peu le mysticisme catholique qui avait été longtemps sa religion, pour se convertir au déisme particulier, qui était devenu celle du maître d'Hauteville-House.

« Fais tes charités comme tu l'entends, écrivait-elle à sa sœur le 3 mars 1864, et aime la chapelle, puisqu'elle t'est douce. Je crois à Dieu, à la conséquence de nos actions et à la perpétuité du *moi*. Là s'arrête ma foi, tout en reconnaissant qu'il y a dans le catholicisme d'admirables symboles, et je comprends que tu aies ta petite église dans ma grande église. »

Mais si elle avait comme son mari « la plus grande foi dans l'infinie bonté de Dieu », si même elle partageait ses idées sur le spiritisme, elle ne versa jamais dans leur extravagance ; elle ne crut jamais, par exemple, que l'âme de sa fille Léopoldine (*celle qui était restée en France*) pût entrer dans le pied d'une table (3).

(1) A Bruxelles.

(2) Elle était alors à Paris, et Julie la remplaçait à Hauteville-House. Car Victor Hugo, qui avait ses habitudes et aimait ses aises, ne pouvait se faire à l'idée qu'en l'absence de sa femme la cuisine et les autres soins du ménage seraient abandonnés à une domestique, si diligente fût-elle.

(3) C'était Mme de Girardin qui avait accrédité les tables tournantes à Marine-Terrace. Cf. sur ce point les *Miettes de l'Histoire*, par Auguste Vacquerie et notre livre sur Mme de Girardin.

L'exil fut très dur à Mme Victor Hugo, et c'est pour l'adoucir qu'elle allait de temps en temps passer quelques semaines à Bruxelles ou à Paris. Mais elle avait bien soin de ne visiter à Paris que les amis fidèles, comme Lamartine et Michelet. Jamais elle ne prêta l'oreille aux propositions qu'on leur fit en vue de faciliter la rentrée de Victor Hugo en France. C'est tout au plus si, à la fin de l'Empire, elle admettait que ses fils pussent fausser compagnie à leur père. Elle écrivait en 1866 : « Bonaparte se fait vieux et doit n'aspirer qu'au repos. Je crois donc sage de faire notre deuil de notre patrie. Mes enfants rentreront, je crois, dans leur pays redevenu libre, mais mon mari et certainement moi n'aurons en France que notre cœur. »

Deux ans après, le 27 août 1868, elle mourait presque subitement à Bruxelles. Mais la mort ne la surprit pas, car depuis longtemps elle s'y préparait. Dès 1856 elle mandait à sa sœur Julie :

« Tu ne sais pas, j'ai fait mon testament, il faut vivre en vue de la mort, être avec elle comme avec une amie. »

Elle repose, depuis 1868, à côté de sa fille Léopoldine, dans le petit cimetière de Villequier.

Léon Séché

# LETTRES DE Mme VICTOR HUGO

## A SA SŒUR JULIE

---

### I

#### AVANT LE DÉPART POUR BRUXELLES

Les premières lettres de Mme Victor Hugo à sa sœur Julie sont d'avant le coup d'Etat.

« Le 2 décembre 1851, dit Charles Hugo, il y avait quatre mois que j'étais à la Conciergerie où je subissais une condamnation à six mois de prison pour avoir attaqué la peine de mort à propos de l'horrible exécution du contrebandier Montcharmont. J'étais à la Conciergerie avec toute la rédaction de l'*Evénement ;* j'y étais, moi, coupable d'avoir dénoncé la guillotine, avec mon frère coupable d'avoir glorifié les proscrits; avec Maurice, coupable d'avoir, comme gérant, contresigné l'article de mon frère, et avec Vacquerie, coupable d'avoir défendu l'*Evénement*, trois fois condamné. Vacquerie avait, comme moi, six mois de prison, Maurice avait neuf mois, comme mon frère (1) ».

En même temps que nos quatre mousquetaires, comme les appelait Mme Victor Hugo, il y avait en prison Louis Jourdan pour *la Siècle*, Proudhon pour *le Peuple* et Nefftzer pour *la Presse*. C'est Nefftzer qui avait reçu Charles Hugo à la Conciergerie, le soir du 30 juillet 1851, quand il se constitua prisonnier.

Paris, 1851.

Ma chère Julie, je t'envoie une lettre de Béranger (2) ; pour te la donner, j'ai dû mettre bas tout ce que contient le grand bahut de la salle à manger. Tu vois qu'il y a du mérite, surtout dans un

(1) *Les Hommes de l'Exil.*
(2) Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance de Béranger.*

moment où mon logement me prend beaucoup de temps. Je suis dans un entrain très estimable touchant mon ménage. En m'éveillant je lis les journaux, je fais de la politique mentale, étant seule pour discourir. Je prends mon chocolat, je tire les grands rideaux de damas d'une chaise qui est près de mon lit jusque sur mon lit, et de ce même dodo qui n'est autre qu'un lit de sangle, je reprise à mort les susdits rideaux.

A onze heures, je me lève, je passe ma robe de chambre, et me mets à faire de consciencieux rangements dans mon logis. J'interromps les rangements pour causer avec mon mari, durant qu'il déjeune, de la politique du moment. Je donne des ordres à mes domestiques, je les gronde, je m'occupe d'emplir le panier que je dois envoyer à la Conciergerie, je m'habille. Si j'ai quelques courses, je pars vers les trois heures de la maison. Je calcule mon temps afin d'arriver à cinq heures et demie près de mes prisonniers. Je leur apporte les nouvelles que j'ai pu recueillir durant le jour. A six heures et demie, Etienne arrive portant le dîner. Puis vient mon mari. M^me^ Paul Meurice qui se tient près de son mari jusqu'au moment du dîner, se joint à nous avec son mari au moment où nous nous mettons à table. Nous critiquons les mets apportés par les épouse et mère des condamnés. Cela veut dire que je suis la mère et que M^me^ Meurice est l'épouse, et que chacune de nous faisons vivre les quatre mousquetaires désarmés.

On ignore peut-être que nous appelons les quatre coupables les quatre mousquetaires. Auguste est d'Artagnan ; Charles, Porthos ; Meurice, Athos, et Toto, Aramis.

Les mousquetaires de Dumas avaient cette bonne chance de toujours vaincre leurs ennemis. Mes héros triompheront-ils de même? Eh bien, je l'espère.

Je reprends mon journal. A huit heures, le brigadier de service vient dire cette phrase solennelle : « *Il est huit heures !* » Nous nous pressons de mettre nos chapeaux. Mon mari donne le bras à sa fille, je prends celui de M^me^ Meurice, puis nous nous en revenons en devisant. Je trouve un bon feu dans mon salon. Je me jette éreintée dans mon fauteuil, M^me^ Meurice en fait autant, nous rebavardons, mon mari nous tient compagnie, puis il vient quelquefois des visiteurs. A onze heures je suis dans mon lit, je dors ou ne dors pas, et recommence cette vie le lendemain. Je t'embrasse et t'aime bien.

Ton Adèle.

28 janvier [1852].

.. J'ai *trois chez moi*, ainsi que tu le dis toi-même, trois *chez moi* très occupants. La matinée se passe à écrire à mon mari, à veiller à ma maison. Des amis qu'il faut que je reçoive arrivent à la traverse. Puis vient le moment d'envoyer des provisions à la Conciergerie. Ceci réglé, j'exécute les commissions dont me charge mon mari, qui sont souvent des affaires importantes et pressantes. Ajoute à cela qu'il faut que j'aille de temps à autre visiter de pauvres femmes de proscrits qui ont besoin que je les relève. Aucune diversion n'est apportée à cette vie que je viens de te raconter. Je suis soutenue par une grande force morale. Je suis, et c'est une compensation réelle, l'objet des respects et de la sympathie de tout le monde. Dans la rue beaucoup d'êtres me saluent que je ne connais pas. Ce n'est pas moi qu'on salue, moi pauvre femme insignifiante, c'est mon mari en moi, c'est le grand et glorieux nom que je porte. Oh ! chère amie, rien ne dépasse en nous le point d'honneur satisfait, la satisfaction morale. Cet esprit de satisfaction chez moi n'a pas d'équivalent. La vie claustrale que nous menons est un peu plus pénible à supporter pour mon Adèle. La séquestration que subissent mes fils doit leur être parfois pénible aussi. Mais il n'est point de côté qui n'ait son revers de médaille. Mes enfants ont pour père un homme glorieux. Mes enfants doivent savoir supporter des charges, ayant les bénéfices. Du reste mes enfants pensent là-dessus comme moi. Ils ne changeraient pas leur situation pour *aucune autre*.

Charles a fini ce soir ses *six mois*. Charles va rejoindre son père sous trois ou quatre jours, le temps de se tirer les jambes et de prendre son passeport. Je serai heureuse de le sentir près de son père. Mon mari a loué deux pièces-boutiques sur la grande place de l'Hôtel-de-Ville pour lui et son fils. Je vais rester à soigner mon petit Victor et veiller sur lui. Mon petit Victor est plein de courage. Il ne veut même plus sortir, il ne veut profiter d'aucune des facilités accordées aux autres détenus. Il a d'autant plus de mérite à ceci, qu'il aime assez errer en plein air. Tu sais, c'est un *jeune citadin*.

Je suis fière, chère amie, de mon sang, cette joie couvre tout...

(S. d.) 1852.

Ma chère Julie, ta bonne lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Tout souvenir de toi m'est précieux, quoique pourtant ta courte lettre soit empreinte de tristesse beaucoup plus qu'il ne faudrait. Toi qui aimes le bon Dieu, sois heureuse en regardant le beau soleil qu'il nous envoie, le bon Dieu fait beaucoup pour l'homme et l'homme se tourne toujours du côté qui attriste sa vie et jamais ne regarde ce qui lui est donné de consolant et de doux. Je sais que la mauvaise santé colore tristement la vie. La nôtre est toujours la même, elle est aussi sévère et aussi austère que possible, ainsi que cela doit être. Tout à l'heure je te parlais du soleil, en ce moment il emplit si bien ma chambre qu'elle a l'air d'être en fête ; tu le vois, au cas où je serais triste, le bon Dieu se charge, par les beaux rayons qu'il m'envoie, de me mettre l'allégresse au cœur.

J'ai remis, chère petite amie, ton mot à Toto, il te remercie sincèrement de tes bonnes intentions, mais il te prie de ne point les mettre à exécution. Réfléchis toi-même, comment demander quelque chose à un individu qui a expulsé le père de celui pour lequel tu demanderais ce quelque chose ? Songe, chère amie, qu'un être obscur, s'il a quelque dignité, subirait tout plutôt que de solliciter en pareille occurence. Mais lorsque cet être porte un des plus grands et glorieux noms qui soient, il doit, à plus forte raison, tout supporter, plutôt qu'il lui soit fait faveur ou grâce.

Sache donc que si mon mari voulait dire un mot, la France lui serait ouverte ; mon mari est une puissance, il est permis aux familles d'en douter, c'est l'histoire du cœur, histoire éternelle, mais ce doute n'empêche pas qu'elle soit.

Si Toto n'avait pas une force morale suffisante pour supporter sa situation, il faudrait que les siens le ramenassent dans la voie de la dignité, tout au contraire de lui conseiller d'en sortir. La dignité élève plus haut, crois bien cela, que tous les cordons et toutes les distinctions sociales. Je te répète pourtant, chère petite, nous te remercions, et cela de tout cœur, de ta sollicitude tout en refusant tes bons offices (1).

(1) François-Victor Hugo, fut libéré au printemps de l'année 1852, il rejoignit quelques jours après son père et son frère à Bruxelles. Nous avons le petit billet par lequel ils l'invitaient à venir les retrouver.

Charles lui écrivait le 29 mai 1852 :

Mon cher petit frère, nous t'attendons. Viens quand tu voudras. Décide toi-même le jour de ton arrivée ici. Si tu as le temps de nous

Si le temps continue ainsi, j'irai te voir, je serai à Saint-Denis à une heure, j'y resterai jusqu'à trois. J'ai une grippe furieuse, je tousse horriblement, malgré cela le fond est bon.

Je reçois à l'instant des lettres de Bruxelles, tu me portes bonheur. Ta pensée ou ta présence m'assistent : des nouvelles si chères !

Mes *hommes*, là-bas, sont en fête, reçus et recherchés partout. Je t'aime et t'embrasse.

## II

## LETTRES DE JERSEY

Le 1er août 1852, Victor Hugo, chassé de Bruxelles à cause de la publication de *Napoléon-le-Petit*, s'embarqua pour l'Angleterre et descendit à Jersey le 5 août suivant.

Le dévolu du grand poète sur cette île de la Manche n'avait pas été jeté à l'improviste, entre le vote de la loi Faider qui le frappait et la notification du décret qui l'expulsait du territoire belge. Non. Victor Hugo songeait depuis longtemps à l'île de Jersey. Comme l'Autre (Lui toujours, Lui partout !) il voulait avoir son île. Et dès le 28 janvier 1852 il écrivait à Paul Meurice :

« Nous reformerons quelque part, je ne sais où, le groupe heureux et vaillant. Qu'importe le lieu, pourvu que nous ayons la liberté ! La liberté, c'est la patrie. Nous nous embosserons dans

prévenir, nous irons te prendre au chemin de fer. Sinon, tu viendras tout droit, 27, Grande-Place, et tu trouveras des cœurs prêts à te recevoir, à te fêter, à te rendre la vie aussi douce que possible.

Ton frère qui t'aime,

CHARLES.

Victor Hugo ajouta ces mots :

Viens, mon pauvre Toto, je t'ouvre mes deux bras.

(Lettre inédite). V.

quelque île comme Jersey et de là nous bombarderons le Bonaparte avec les idées » (1).

Les idées, ce furent d'abord *les Châtiments*.

La vie publique de Victor Hugo à Jersey est assez connue grâce au volume intitulé : *Actes et Paroles*, qui la contient presque tout entière. Sa vie privée l'est beaucoup moins, quoiqu'elle ait été l'objet d'une foule de notices. Ce qui nous manquait jusqu'ici, c'est le récit anecdotique et détaillé d'un témoin. François-Victor Hugo et sa sœur Adèle avaient bien eu l'intention de tenir le *Journal de l'exil* de leur père, et même ils en rédigèrent un certain nombre de pages qui sont comme les propos de table de Marine-Terrace. Mais ce document mis au jour il y a quelques années (2) fut pour tous une véritable déception.

Il n'en sera pas de même des lettres suivantes :

Jersey, 15 août [1852].

Ma chère petite sœur, je profite d'une occasion qui se présente pour t'écrire. Un brave habitant de Saint-Malo se charge de jeter cette lettre à la poste à son débarqué. Depuis quinze jours nous sommes à l'auberge, dans une auberge aussi bonne que possible. Nous avons ces quinze jours cherché une habitation. Mon mari qui est ici avec Charles depuis dix jours, s'est préoccupé beaucoup de son futur logis. La difficulté était assez grande. Adèle désirait demeurer à Saint-Hélier (capitale de Jersey) et mon mari voulait avoir la mer sous ses yeux. J'ai tâché qu'ils fussent tous deux satisfaits. J'ai loué une petite maison à la porte de Saint-Hélier, la mer vient battre le mur qui clôt cette habitation. Demain nous quittons notre auberge et nous emménageons dans notre demeure. Notre emménagement est peu de chose, notre maison étant garnie. Elle est confortable et proprette comme toutes les maisons anglaises. Nous avons une serre, dans cette serre est une volière. Jersey est une île charmante. Imagine-toi un immense jardin, avec des maisons coquettes, et la mer au bas. Les Jersiaises sont en général jolies, grandes et bien venues. Les habitants sont obligeants, attentifs même, mais froids. Il paraît que la race anglaise est ainsi. Du reste, il nous est fait toute sorte d'avances. Déjà le

(1) *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

(2) Voir le *Figaro* du 29 octobre 1892 et le *Gaulois* du 26 novembre 1894.

directeur du théâtre de Jersey a mis une loge à notre disposition. Il y a environ 60 à 80 proscrits ici, entre autres le général Le Flô. Il est difficile d'avoir des discussions politiques, tout le monde étant ici à peu près du même avis. Le gouvernement français est honni en Angleterre.Ce gouvernement-ci est bénin, ou pour mieux dire, il n'y en a pas. Les bagages ne sont pas visités, jamais il n'est question de passeport ; la police, s'il y en a une, n'apparaît point, nul gendarme ne circule. Malgré cette absence d'autorité, la ville est tenue à merveille, le vol est exceptionnel et l'assassinat inconnu.C'est aujourd'hui dimanche, la ville est fort triste. Ce jour est consacré à Dieu ; les femmes vont au temple et restent chez elles pour lire la Bible. Une femme qui s'amuserait ou danserait un dimanche croirait commettre une profanation. Les hommes sont de même renfermés. Je crois que la vie n'est pas chère. C'est ce que je verrai quand je serai chez moi. La toilette est d'un tiers meilleur marché qu'à Paris. Adèle a déjà couru les magasins. Tu en sais, ma petite sœur, presque autant que nous sur Jersey. Mon mari va faire de la littérature, maintenant que son livre est fini (1). Charles est d'une raison qui m'étonne, il prend cette existence sérieuse avec la plus patiente philosophie. Il ne regrette pas la France, et n'a aucun désir d'y retourner. Il travaille, va sur les rochers au bord de la mer, fume un cigare et se livre à toutes sortes de plaisanteries, n'a aucune coquetterie de sa personne, se couche à dix heures et se lève à huit. Aussi je t'assure qu'il a une certaine envergure. Mon mari est engraissé aussi. Je crois que ce surplus d'embonpoint est dû à la bière. Adèle commence à prendre bonne mine. Tu viendras, ma petite Julie, dans un an, chercher une bonne mine aussi. Nous ferons notre toilette dans la mer, nous te donnerons du bon lait, nous nous promènerons sur notre terrasse, nous nous étendrons sur la grève. Mon mari disait hier : Nous allons vivre pendant que durera notre exil, dans la pensée, la nature et la famille. Tu ajouteras à la famille et à la joie, par conséquent, ma petite Julie. Nous attendons Toto (2) chaque jour. M. et Mme Bouclier viennent nous voir cette semaine. Il faut que ces bons amis nous aiment bien, pour venir nous chercher si loin. La pensée d'inspirer de telles affections nous est bien douce. Adieu, ma chère petite sœur, je pense en terminant cette lettre que tu n'es plus à Saint-Denis. Je vais la faire tenir à Paul (3),

(1) L'*Histoire d'un Crime*, qui ne devait paraître qu'en 1877. Commencée le 14 décembre 1851, cette histoire fut terminée le 5 mai 1852.

(2) François-Victor Hugo.

(3) Paul Foucher, frère de Mme Victor Hugo.

pour qu'il te l'adresse là où tu seras. Voici notre adresse : *Marine-Terrace*, près Saint-Hélier, Jersey.

Je t'embrasse de toute mon âme. Porte-toi bien et écris-moi

ADÈLE.

×××

Dimanche 19 septembre [1852].

Nous sommes tout à fait installés dans notre cottage. Nous avons pendu la crémaillère en compagnie de M. et Mme Meurice. Il faisait beau quand ils sont venus. Nous leur avons fait visiter l'île, qui est d'une grande beauté. Nous avons passé quinze jours charmants avec ce jeune couple. Mme Meurice a un double charme pour moi : elle est modeste, simple et m'aime. Tu connais son mari, tu sais de quel noble caractère il est doué, et combien son esprit est rare. Leur départ nous a laissé du vide, nous l'avons comblé en travaillant.

Nous avons éprouvé un ennui ces jours-ci. Un voyageur gentleman ayant nom Chênedollé est venu en partie de plaisir avec deux ou trois dames à Jersey et, s'en retournant en France, il a eu la malencontreuse idée d'emporter deux exemplaires du livre de mon mari. On l'a fouillé, on a saisi les deux petits volumes, et il a été coffré avec brutalité. Les gendarmes, dans leur joie de cette prise, se sont écriés : « Il en a pour cinq ans de prison ». J'espère que non, moi, le captif étant légitimiste. Les monarchistes s'en tirent toujours. On ne frappe que sur les républicains. Cette exaction n'en est pas moins révoltante, aucun jugement n'interdisant l'ouvrage. Les Jersiais se sont fort émus de cette atteinte à la liberté. Ils disent : Comment les Français supportent-ils un pareil joug ?...

×××

Saint-Hélier, s. d.

Ma bonne petite sœur, je suis en retard, en retard ! C'est que j'ai été occupée de tous côtés. La proscription a besoin de nous. Ce sont de pauvres femmes auxquelles il faut des layettes. D'autres qui restent veuves et qu'il faut consoler, et pour lesquelles il faut faire des souscriptions. La France oublie ses martyrs. Nous de-

vons nous souvenir. Plus tard, la France nous remerciera. Nous sommes en musique tous ces temps-ci. De la musique et des *chiens* dans la maison de Victor Hugo, cela t'étonne. Eh bien, l'on fait beaucoup de musique chez ce poète et l'on y a des chiens, il ne faut rien moins que des révolutions pour cela. C'est que dans l'exil tout ce que Dieu a mis de grand en nous germe et donne sa pleine floraison. L'amour de l'humanité, l'amour de l'art s'agrandissent et se complètent. Plus de lacunes alors.

Donc, chère petite sœur, nous avons organisé des concerts qui ont eu d'étonnants succès. Voici comment. Mlle Allix, sœur d'un proscrit, est venue vivre avec son frère, pour partager son exil et lui gagner son pain (1). Cette demoiselle a une fort belle voix, une excellente méthode. C'est une des meilleures élèves de Del Sarte. Il s'est agi de la faire connaître ; le meilleur moyen était de la faire entendre aux bons Jersiais. On a risqué. La plus belle salle de l'île a été louée, les programmes lancés. Mlle Allix ne suffisait pas pour donner un concert. Il s'est trouvé qu'un de nos amis, Téléki, proscrit hongrois, donnait l'hospitalité à l'un de ses compatriotes, à un violoniste nommé Remingi, violoniste que l'on ne peut guère comparer qu'à Paganini. Liszt l'a adressé à Téléki, lui disant que c'était le premier violoniste de l'Europe. Remingi s'offre à seconder Mlle Allix dans son concert. Je ne sais comment cela s'est fait. Mais, Dieu aidant, il y a eu foule à ce concert, et foule sans patronage, ce qui n'était jamais arrivé dans l'île. Mlle Allix a chanté de façon à plaire infiniment aux Jersiais. Son succès lui a tout de suite procuré des élèves, ce que nous voulions. Quant à Remingi, il a transporté Anglais et Jersiais, à ce point que nos voisins d'Outre-Manche ont applaudi avec fureur, — ce qui est peu dans les habitudes à sang-froid.

Le triomphe de Remingi a été tel qu'il a donné pour son propre compte un concert où il y avait peut-être encore plus de monde qu'à celui de Mlle Allix. Les Jersiais, n'étant pas suffisamment rassasiés, lui en demandent un autre qu'il ira donner mercredi prochain.

(1) Mlle Augustine Allix est morte en 1901. Son frère, le docteur Emile-Léon Allix, qui fut le médecin de Victor-Hugo à Jersey, est mort en ces dernières années.

xxx

[Jersey], 14 octobre 1852.

... Notre vie, ma chère sœur, est toujours aussi régulière. Nous sortons pour déjeuner à onze heures. Jusque-là, chacun a fait dans sa chambre ce qui lui a convenu. Les uns ont écrit, les autres ont lu, celui-ci a dormi comme un plomb, celle-là a parfait une toilette qu'elle doit mettre sur son dos, l'heure de l'élégance arrivée. — Le déjeuner se compose, du reste, de rôti et de légumes de la veille, d'un quart de livre de beurre fin, mis soigneusement sur une assiette historiée, et de quelques bribes de dessert : deux pots de crême ornés de dessins en relief se font vis-à-vis sur la table, une théière et une cafetière sont disposés de façon à leur faire pendant. Maintenant que tu vois d'ici le coup d'œil que présente la table, je te dirai que les pots historiés renferment l'un du lait pour mettre avec le café et le thé, et l'autre du chocolat que moi et ma fille absorbons. — On cause, Charles se livre à mille facéties plus ou moins joyeuses, Auguste (1), impassible, n'est pas moins curieux de drôlerie. Mon mari fait taire la jeunesse en discutant des questions sérieuses, qu'il développe et résume en homme de génie qu'il est. A travers les rires et la grave conversation, l'on dévore quatre livres de pain et l'on fait les plats nets, puis l'on gronde un petit chat, né à la Conciergerie, qui monte sur la table et vient fourrager dans toutes les assiettes, et l'on renvoie un beau chien noir, ami de Charles, lequel met mélancoliquement son museau sur les genoux des convives. Animaux et individus sont sortis de la salle à manger une heure et demie après y être entrés. Charles va fumer sur la terrasse, Auguste s'y promène en long et en large en pensant à la pièce qu'il fait ou va faire. Je compte avec ma cuisinière, je reçois ou donne mon linge, Adèle rentre dans sa chambre, passe la robe qu'elle a tripotée avant le déjeuner. Mon mari descend au salon où l'attendent des visiteurs, l'heure donnée par lui pour recevoir étant de une heure à trois. Nos toilettes faites, moi et ma fille, si nous avons besoin d'aller à la ville, nous sortons ; si nous n'y avons rien qui nous attitre et

(1) Auguste Vacquerie, qui avait accompagné Victor Hugo à Jersey et demeura quelques années avec lui.

que le temps soit possible, nous faisons un tour de terrasse, moi un livre quelconque à la main, Adèle son livre d'anglais aux doigts. Je suis quelquefois appelée, car l'heure de mes visites à moi est de quatre à six. — On allume le feu des bougies, je prends sur la table du salon les journaux, je les lis, je me plonge dans la politique et dans le feuilleton ; on se retrouve réunis à sept heures, on monte dîner, on n'a pas faim : le déjeuner a trop rempli l'estomac. Nous redescendons, nous recausons, mon mari ne sort jamais le soir. — Fanny, notre caméristé, apparaît, tenant les bougeoirs, qu'elle dépose majestueusement sur la table du salon ; cela veut dire qu'elle a envie de se coucher. La conversation traîne tard souvent. Mon mari raconte son passé, la représentation d'*Hernani*, ses luttes au théâtre, ses difficultés pour entrer à l'Académie. Car n'oublie pas cela, on a nié la valeur de ton beau-frère en littérature, et ceci pendant des années. Il n'était qu'un écorcheur de mots, un vandale, un barbare. La destinée des grands hommes est d'être méconnus. L'histoire est là pour donner raison à mon dire. Il faut que je cesse, chère sœur. J'ai à te raconter des montagnes. Je te dirai la première fois ce que c'est la vie des jeunes filles anglaises, et comment elles comprennent le plaisir. C'est bien amusant. Ecris-moi souvent.

xxx

S. d. [1853].

... Je mène une vie douce, ici, ma chère petite sœur, je lis, je me promène au bord de la mer, je m'occupe de mon ménage. Je m'occupe à aimer mon mari, il me semble que jamais mon âme ne lui a plus appartenu. Mon mari travaille énormément, il est fort gai, et bien portant, le travail, la satisfaction de soi-même donnent joie et santé. Charles est fait pour la vie agreste, il n'aime pas l'assujettissement, et préfère maintenant cette existence libre à l'assujettissement de Paris. Il voit d'ailleurs des Français, et de fort aimables. Je suis grasse comme une petite loche, je vais me mettre à marcher pour *débouler*. Te rappelles-tu, *débouler* est un mot que je te fais. Lorsque tu avais quatorze ans, et que tu étais pas mal popote, tu disais : « Les petites filles, c'est toujours comme ça, mais dans trois ou quatre ans, je déboulerai. » Chère enfant, la tristesse s'est chargée de cet amaigrissement ; est-ce

qu'il n'y a pas moyen que tu chasses cette perpétuelle mélancolie? Ecoute-moi, ne t'accroche pas à l'impossible. Ta famille est froide, fais-toi une famille d'élection, donne ton cœur à quelques amies de ton choix, arrange ta vie en dehors des tiens tout en continuant à leur porter affection. J'ai vu à l'épreuve ma famille, je sais ce qu'elle a été dans un moment de ma vie suprême et exceptionnel. Les mots ne changent rien aux faits. Je n'en ai pas moins de la tendresse pour les miens, je sais ce qu'est le cœur humain. Soyons indulgents les uns pour les autres. Chacun a besoin d'indulgence, mais sachons nous passer les uns des autres. Enfin, chère petite, je te le répète, ne lutte pas contre l'impossible. Tu as de vraies jouissances : l'amour de l'art, le bonheur d'avoir foi et croyance en Dieu, et puis cette union des cœurs d'amis et amies si douce et si bénie de Dieu. Tu viendras me voir cet automne, je te réconforterai. Je pense bien à toi, je te rendrai heureuse, j'espère que ma lettre ne t'aura pas attristée. Il faut envisager les choses telles qu'elles sont, ne pas se leurrer. Sois forte, ma Julie, *sois toi-même*, tu n'es pas d'âge à être à la remorque de qui que ce soit. Sois déférente, reconnaissante, aimable, vois seulement à quoi tu es tenue. Je suis une rabacheuse, je t'embrasse sur les deux joues que je rendrai pommes d'apis ici. Nous prendrons de bons bains de mer, nous regarderons cette belle nature et nous remercierons Dieu de tous ses dons. Dis à mes frères que nous nous portons très bien, embrasse Paul, je t'aime.

xxx

Dimanche, 19 février [1853]

Marine-Terrace, Jersey.

Ma chère petite sœur, j'ai été bien heureuse de ta lettre, elle me prouve que je suis encore bonne à quelque chose puisque ma tendresse pour toi te donne quelque joie. Je suis si avancée dans la vie qu'il me semble que mon présent n'est pas grand'chose, et que ce qui est devant moi n'est rien. Si j'avais marié ma fille, cette terre ne me semblerait plus d'aucun intérêt. Mais ma fille ne me paraît pas disposée à me donner cette sécurité sur son avenir ; il m'aurait pourtant été doux de bénir un petit enfant avant de mourir. Mes fils sont de même éloignés du mariage, tous mes enfants sont vissés à la maison paternelle ; je ne m'en plains pas,

car leur présence est ma joie, cependant le mariage est plus dans l'ordre, il complète la destinée. Je vais te paraître d'un grand détachement, c'est ce qui peut être le mieux quand il n'enlève rien au cœur, l'amour ne fait qu'y gagner ; ce qu'on ôte à sa personnalité se répand sur les autres. Il me semble, chère belle, que je me donne de petits airs d'éloge, je ne me loue de rien, et chaque jour, au contraire, je me trouve plus éloignée du point où je voudrais arriver, plus éloignée du bien. Oh ! les tristes idées que je te mets en tête, c'est bien assez de me sermonner sans te mettre en tiers dans les gronderies que je me fais. Nous voici en plein carnaval. Adèle va au grand bal costumé, elle s'habille en Louis XV et va se poudrer. T'imagines-tu remplis de poudre les beaux cheveux noirs qui lui tombent aux talons. Transformer cette tresse de jais en chignon de sexagénaire, c'est par trop anticiper, mais cela amuse ma belle proscrite, et je ne lui refuse aucun des moyens de s'amuser. — Quant à mes fils j'ai peine à les mener dans les salons jersiais et anglais ; pour ce qui touche Charles il n'y met jamais les pieds — il a d'ailleurs une bonne raison de s'abstenir, il n'a pas d'habit — tu m'avoueras que le moyen est simple, mais habile. — Toto irait bien au bal costumé, mais la convenance de sa situation le retient. La proscription pour les hommes est chose grave, et mes fils comme leur père portent avec la plus grande dignité cette noble situation. — Assez de nous, ma petite bien-aimée ! Voyons, comment es-tu ? As-tu repris courage ? As-tu quelque rouge sur les joues ? Le rouge est ambitieux, mais du rose ?... es-tu souriante ? Tu sais que le sourire monte vers Dieu. Le bon Dieu veut que les enfants soient sereins, que son ciel se reflète sur les lèvres. — Allons, mademoiselle, un sourire, s'il vous plaît. Vous n'êtes pas si malheureuse, vous avez une vieille sœur qui vous aime, un frère qui s'occupe de vous, car tu ne diras pas que Victor ne s'occupe pas de toi ; un autre frère qui te dit « ma petite sœur », en pensant à autre chose, mais cet autre frère t'a fait une petite place dans son cœur que ses distractions ne peuvent t'enlever. Vous avez un oncle qui est un peu votre mère, oh ! mon enfant ; une tante qui depuis si longtemps qu'elle est nôtre est de notre sang. Vous avez des amis, et si vous n'en avez pas, c'est votre faute. — Vous avez une chambre bijou, un sort assuré dans le palais que vous habitez ; et ce qui est plus que tout pour moi, l'espérance que nous serons réunies, et ce qui est plus que ce tout, la certitude que nous nous retrouverons là-haut ! Car, ma petite sœur, j'ai la plus grande foi dans l'infinie bonté de Dieu. —

Allons, mademoiselle, c'est plus qu'un sourire qu'il me faut maintenant, mais des actions de grâce à Dieu.

Ecris-moi vite, très vite, je t'aime, cher amour.

xxx

Dimanche 13 mars [1853].

Ma chère petite sœur, à quoi puis-je mieux employer mon dimanche qu'à t'écrire ? pendant que j'ai cette feuille de papier sous mes yeux et que je fais courir ma plume, parce qu'elle t'apporte ma tendresse, Adèle est à son piano qui joue l'air de *la Muette*. Charles est dans son atelier qui pioche la photographie de même qu'Auguste. Toto est parti le premier avec Téléki, réfugié hongrois, élégant de manières, et démocrate de pensée. Mon mari qui vient de sortir était il y a un instant occupé à faire les daguerréotypes de mes deux bonnes. J'ignorais qu'il s'occupait de cette façon. Je mets le nez à la fenêtre et je le vois sur la terrasse faisant prendre des attitudes à une femme coiffée d'un bonnet coquet et prenant des airs mélancoliques. Je m'inquiète de savoir quel est ce minois féminin qui s'est faufilé dans mon logis, ce minois était celui de Catherine, ma cuisinière, qui avait quitté son charbon de terre pour se coiffer de la sorte et pour que mon mari fît son portrait.

La régularité de notre vie a été un peu troublée par notre vente; tu sais qu'elle a eu lieu au profit des réfugiés de Jersey : elle a réussi complètement. La population de notre Ile a apporté à cette vente la plus grande sympathie et un zèle effréné. Les tricots, broderies, filets de toute espèce pleuvaient chez moi. La charité de Françaises ne peut entrer en comparaison avec celle de Jersiaises ; il a suffi d'un mot dans les journaux de ce pays pour que tous les doigts féminins s'agitassent, ce n'est pas un seul objet qu'envoie une femme, mais une vingtaine, la bonne grâce accompagnait la profusion. Sur de petites banderoles était écrit : Vive Victor Hugo ! Ou bien : Honneur aux proscrits. — Le produit de la vente a été de 4.000 francs. Jamais bazar n'avait autant produit à Jersey (on appelle ici vente, bazar). Adèle, bien entendu, était marchande. Elle a eu très grand succès, la foule se portait à son comptoir. En somme cet incident l'a fort amusée. Elle a arrangé sa boutique fort coquettement, elle avait une toilette non moins

coquette, elle s'en est revenue pas mal triomphante. J'étais marchande aussi, mais tu sais mes goûts et tu devines que j'aurais mieux aimé m'étendre dans mon fauteuil, un livre dans les mains, que de faire face à l'émeute de monde qui assiégeait mes tricots, mes bourses, mes dentelles, car, ne vous déplaise, mademoiselle Julie, les dentelles n'ont pas fait faute à notre vente, je te prie de croire pourtant qu'elles n'auraient pas été suffisantes pour orner la robe de Mademoiselle Montijo. Je crains d'écorcher le nom de votre nouvelle impératrice. Au demeurant on la dit très jolie, cette Montijo. Adèle règne assez parmi nos insulaires, tu sais que les jeunes filles ici ont le pas sur les femmes mariées, lesquelles femmes mariées ont des enfants par potée, et ne bougent guère de leur intérieur. Aussi Adèle trouve que le métier de fille est préférable à celui de femme ; il est arrivé qu'elle a poliment éconduit un amoureux qui déposait à ses pieds 400.000 francs et sa main. Ma fille a trouvé la main un peu ridée, le poursuivant ayant quarante-cinq ans. Hier cette jeune beauté a reçu une corbeille remplie de fleurs. Nous nous demandons : serait-ce ce pauvre poursuivant ? Je te tiendrai au courant de cette aventure, car nous irons au fond. Mon Toto est bien gentil, bien aimable, il ne me semble pas qu'il soit chagrin. — Je dis : il ne me semble pas, car il ne nous parle jamais de son ex-amourette. Ce cher enfant est si affable qu'il prend le cœur de tout le monde. Quant à ton neveu Charles, ce n'est plus un dandy mais un ouvrier. Il est en sabots, sans cesse enfermé dans son atelier, entouré de fioles d'alambic ; il a assez l'air d'un disciple de nécromancier : il ne lui manque que la chauve-souris — il va aller à Caen se parfaire dans son nouvel état — il y a à Caen un fameux photographe qui s'est offert de dévoiler à notre *jeune prolétaire* les mystères de la photographie. Je badine et j'ai tort, car peut-être ce sera pour Charles une ressource que d'avoir un état. Que nous importe que nos fils soient ouvriers, ce que nous demandons c'est qu'ils restent dignes, et que leur honneur ne soit jamais entaché. — Tu ne te plaindras pas de la brièveté de ma lettre, seulement je crains que tu ne puisses la lire, j'ai un papier détestable et une plume affreuse, de plus quand j'ai écrit quelques instants, ma main *bredouille*. Au demeurant tu perdras peu si tu ne viens pas à bout de me déchiffrer. Je pense seulement que tu puisses lire ceci « Ma petite sœur, je t'aime et te désire voir, embrasse mes frères pour moi, sois la grâce et le charme de notre famille, tout en te réservant de vivre suivant ton gré. Ne te mêle pas des affaires d'autrui

et garde ton indépendance. Il y a plusieurs sortes d'esprit, tu as l'esprit de conversation, aye celui de la vie, n'oublie pas surtout le petit rayon de notre rose. Je t'envoie mon cœur, que les deux nôtres s'élèvent souvent vers notre cher ange (1). Je me fais vieille, peut-être ne serai-je pas longue à l'aller trouver.

Encore toute ma tendresse.

(1) Sa fille Léopoldine qui se noya à Villequier avec son mari le 4 septembre 1843.

(*A suivre*).

# LES CONNAISSANCES MÉDICALES
## DE FLAUBERT

SALAMMBO (*le défilé de la hache*) ET LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE

---

On a souvent discuté la question de savoir si Flaubert avait commencé dans sa jeunesse, en même temps que Louis Bouilhet, ses études médicales. Plusieurs de ses contemporains le crurent, entre autres Sainte-Beuve, qui, dès 1857, écrivait à la fin d'un article sur *Madame Bovary* : « Anatomistes, physiologistes, je vous retrouve partout. » Taine, un peu plus tard, prononçait à son tour par la bouche de Thomas Graindorge : « Il a longtemps disséqué sous les ordres de son père, qui était médecin. » Dans la *Revue Bleue* de 1879, M. Jules Lemaître ajoutait : « Flaubert a longtemps pratiqué les sciences naturelles avant d'écrire *Madame Bovary*. » — Que le fait fût exact, on n'en doutait pas à Rouen lorsque, le 9 mai 1880, *le Nouvelliste* répétait, dans un article nécrologique : « Gustave Flaubert commença d'abord ses études de médecin, puis voyagea (1). » Le 5 août suivant, M. J. Félix reproduisait enfin l'affirmation dans un éloge officiel lu devant l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, et ne rencontrait, parmi ses compatriotes, aucun contradicteur (2).

Cependant on constata bientôt, avec surprise, que ni Mme Commanville, ni Du Camp, ni les Goncourt, ne signalaient rien de ce genre. Leur silence, très significatif, devait suffire à trancher le problème. On n'en tint pas compte ; née de propos sans consistance, la légende des études médicales de Flaubert s'est peu à peu

(1) L'article est signé Ch. F. L. Je croirais volontiers qu'il est de Ch. Lapierre lui-même, directeur du *Nouvelliste* et ami de Flaubert. Cf. *Esquisse sur Flaubert intime d'après des documents laissés par Charles Lapierre*. Evreux, imp. de Hérissey, 1898. In-8.

(2) J. Félix, *Gustave Flaubert, notes et souvenirs*, Rouen, Schneider, 1880, In-8.

répandue dans le public (1). Il faut le reconnaître d'ailleurs, l'hypothèse était assez naturelle et bien séduisante.

Petit fils, fils et frère de médecins, élevé dans les tristes bâtiments d'un Hôtel-Dieu, dont le décor pouvait avoir éveillé une vocation précoce, plus tard lié lui-même avec des médecins, comme le docteur Cloquet, le biologiste Pouchet, le docteur Fortin, Flaubert a si souvent parlé médecine dans ses romans et dans sa *Correspondance*, il a, dans l'ensemble de son œuvre, témoigné d'une méthode si profondément empreinte de l'esprit scientifique qu'on devait être tenté, par une induction téméraire, mais facile, de lui prêter une instruction première en rapport avec les qualités dominantes de son talent. Il a si minutieusement fouillé les cerveaux et analysé les consciences, et il a su garder, dans l'accomplissement de cette besogne, qui répugnait parfois à ses plus nobles instincts, une impassibilité si sûre d'elle-même qu'on ne pouvait mieux définir sa clairvoyance psychologique qu'en la comparant à l'habileté pratique d'un chirurgien. Aussi, peu après l'apparition de *l'Education sentimentale*, le caricaturiste Lemot traduisait-il fidèlement l'impression générale, quand il représentait l'écrivain en blouse d'opérations, manches retroussées, debout à côté d'une table d'amphithéâtre où s'allonge le cadavre d'une femme, et brandissant au bout d'un scalpel le cœur de sa victime (2). Enfin Flaubert a été lui-même un malade, un cas pathologique remarquable, et le diagnostic exact de sa névrose réclamait l'examen attentif des professionnels ; d'autre part, certains personnages de ses romans, comme saint Julien ou saint Antoine, offrent encore l'apparence d'êtres anormaux. On s'explique donc pourquoi les médecins tiennent, dans la liste de ceux qui ont écrit sur sa vie ou son œuvre, une place importante, mais assurément légitime.

L'exagération commence lorsque plusieurs d'entre eux, entraînés par leur sympathie, veulent revendiquer pour la corporation l'honneur d'avoir formé le caractère et les idées du maître. *Dignus erat intrare...* on l'admettra sans peine ! Par malheur, jusqu'à présent, aucun document authentique, aucun témoignage irrécusable

(1) Du vivant même de Flaubert, cette opinion avait encore été reproduite par la plupart des dictionnaires biographiques, par exemple celui d'Edmond Dantès (1875) : « Flaubert (Gustave), 1821, romancier, abandonna la médecine pour les lettres..... etc. »

(2) *La Parodie, journal satirique* (rédact. en chef : André Gill), décembre 1869. — « Tenant la plume comme un scalpel », écrivait déjà Sainte-Beuve en parlant de Flaubert.

n'a été découvert à l'appui d'une supposition qu'on voudrait souvent donner pour certitude acquise ; on trouverait même des preuves contraires, ne fussent que les appréciations peu élogieuses formulées à diverses reprises par Flaubert sur le compte des médecins qui l'entourent, et sur la médecine en général. Il est vrai qu'on ne manquerait guère de retourner l'objection, et de dire que, pour les avoir aussi sévèrement jugés, il fallait qu'il les eût approchés de tout près.

Toutefois, ces dernières années, quelques médecins doublés de critiques littéraires très avisés ont repris la question sous une forme un peu différente, et, sans la résoudre nettement par l'affirmative, ont encore voulu démontrer la « mentalité médicale de Flaubert ». Malgré l'autorité qui s'attache à leurs travaux (1), je crois qu'il convient décidément de s'en tenir aux faits. Rien ne porte la trace d'études médicales, officielles et régulières, qu'aurait faites ou seulement entreprises l'écrivain normand. Et si l'on peut, en raison des influences qu'il a subies, du milieu où il a vécu ses premières années, de sa méthode, de son tour d'esprit, s'aventurer à le traiter parfois « d'anatomiste » ou « d'ex-étudiant en médecine », c'est tout juste dans la mesure où l'on serait en droit de le nommer antiquaire, s'il était né dans la boutique d'un brocanteur, ou épicier, si le hasard avait voulu que ses parents vendissent de la mélasse (2).

L'exactitude objective de certains tableaux développés dans *Madame Bovary*, dans *l'Education sentimentale* et ailleurs, reste le plus sérieux argument qu'on ait invoqué en faveur de cette

(1) Il faut mentionner en première ligne la savante thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris, le 23 mars 1905, par le docteur René Dumesnil : *Flaubert et la médecine*. C'est de beaucoup le travail le plus complet et le plus exact en cette matière. — On peut citer encore la thèse du docteur Philibert de Lastic : *la Pathologie mentale dans les œuvres de Gustave Flaubert* (Paris, Baillière, 1906). Dans une autre thèse soutenue le 29 janvier 1892 devant la Faculté de Médecine de Bordeaux : *l'Observation médicale chez les écrivains nationalistes*, le docteur D. Ségalen insinue que Flaubert a dû disséquer dans sa jeunesse avec son père et son frère (p. 37). Par contre, la thèse du docteur Antoine Burlat, *le roman médical* (Faculté de Montpellier, 14 mars 1898), ne prononce même pas le nom de Flaubert.

(2) Sur cette question des études médicales de Flaubert, voir encore: *Chronique médicale*, 1896, pp. 593 et suivantes. — *La Normandie médicale*, 15 avril 1902, pp. 152 et suiv. — *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, XX, p. 140 ; XXI, p. 79, etc.

croyance injustifiée. Quel autre qu'un « ancien carabin » pouvait décrire avec autant de précision l'épisode du pied-bot d'Hippolyte, les symptômes du croup qui étrangle le petit Arnoux ou la pneumonie de Félicité ? Quel autre encore aurait suivi, avec un scepticisme aussi bien informé, Bouvard et Pécuchet dans leurs expériences cliniques et thérapeutiques ? — Cependant la constatation de cette exactitude technique, à elle seule, ne prouve pas grand'-chose, que la puissance expressive et la valeur de l'art naturaliste, tel que Flaubert l'avait conçu. De fait, nous savons que loin de se fier à ses propres connaissances, à de prétendus souvenirs d'école, il s'est renseigné d'une façon toute spéciale, il a puisé largement aux meilleures sources, chaque fois qu'il eut besoin de faire intervenir la médecine dans ses romans. Le chapitre III de *Bouvard et Pécuchet* lui a coûté de formidables lectures, qui l'amusèrent médiocrement. Le dénouement d'*Un Cœur simple* a été composé d'après des notes fournies par Edmond Laporte, qui, lui,du moins, avait fait en partie ses études médicales. Avant d'écrire ces pages de *l'Education*, où agonise le fils de Mme Arnoux, Flaubert, raconte le docteur Chaume (1), voulut lui-même assister à une trachéotomie. Et si, renonçant à son dessein primitif, il a imaginé la guérison du petit malade provoquée, comme il arrive dans des cas assez rares, par l'expectoration violente et spontanée d'une fausse membrane — « quelque chose d'étrange, semblable à un tube de parchemin », s'il n'a pas décrit l'opération chirurgicale, c'est qu'à l'hôpital Sainte-Eugénie, où il s'était rendu, le spectacle réel de cette opération l'émut si vivement qu'il ne put l'observer jusqu'au bout (2). Nous trouvons enfin dans sa *Correspondance* la preuve

(1) « Comment se documentait Flaubert », signé Dr Chaume. — *Chronique médicale*, 15 décembre 1900, pp. 769-770.

(2) « Visiblement ému (écrit le Dr Chaume, qui était alors interne de Marjolin), Flaubert nous dit : « J'en ai assez vu ; je vous en prie, délivrez-le (l'enfant). Et il s'en alla ». — Cf. Dr Ségalen, *op. cit.*, pp. 33 et suiv.

Cette visite à Sainte-Eugénie eut lieu en mars ou avril 1868. Flaubert était accompagné d'un jeune homme, très probablement Alphonse Daudet. Voici en quels termes le docteur Chaume racontait encore l'anecdote dans une lettre adressée le 6 avril 1905 au docteur René Dumesnil, qui a bien voulu me la communiquer :

« Sur la recommandation de Marjolin, je devais faire devant Flaubert l'opération lente et classique de Bonneau, et non l'opération rapide, escamotée en quelques secondes, que nous avions pris l'habitude de faire, et à laquelle on ne pouvait rien voir. Flaubert, qui ne con-

formelle que Louis Bouilhet l'a scrupuleusement documenté pour différents passages de *Madame Bovary*, le pied-bot d'Hippolyte, les ulcères purulents de l'Aveugle, l'empoisonnement d'Emma (1). Une lettre inédite révèle même qu'il avait d'abord essayé de reconstituer sans aide la première scène, mais qu'il avait commis de lourdes erreurs scientifiques. La « stréphopodie » qu'il avait décrite était impossible. Il fallut les complaisantes explications de Bouilhet pour remettre les choses au point.

Dans *Salammbô*, le chapitre du *Défilé de la Hache* est un de ceux encore où les médecins qui se sont occupés de Flaubert ont cru apercevoir visible la signature du confrère. On se rappelle que l'armée des Mercenaires, attirée par la ruse d'Hamilcar vers la région montagneuse qui s'étend au nord du promuontoire Hermæun, se voit tout à coup bloquée dans une vaste plaine « ayant la forme d'un fer de hache et entourée de hautes falaises ». Et là, pendant de longs jours, les Barbares subissent toutes les tortures de la faim et de la soif. Quelles ont été, pour ce fragment, les sources utilisées par Flaubert ?

§

Il en indique une première, dans une lettre adressée aux Goncourt en décembre 1861 :

« Je viens, écrit-il, de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire, mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose. Transition adroite pour vous prier de voir à la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine, dans la *Bibliothèque médicale*, t. LXVIII, le Journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim. Si vous y trouvez des détails chics, envoyez-les-moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut, mais qui sait (2) ? »

naissait que la première par la lecture de Trousseau, fut surpris lorsque je lui parlai en voiture de la deuxième manière, et il était hésitant. En réalité, vous savez qu'il ne put rien voir. »

(1) Cf. *Correspondance*, III, pp. 25-30, 44, 46, et les notes de *Madame Bovary* (éd. Conard), p. 491.

(2) *Corresp.*, III, 312.

Jules de Goncourt répondit à cette demande en promettant d'aller le lendemain à la Faculté de Médecine faire « un vrai bouquet de fleurs d'un choix de souffrances de l'agonie par la faim, — ce qui, ajoutait-il, doit être une bien vilaine mort quand on n'en a pas pris l'habitude dès l'enfance (1) ». Toutefois Flaubert avait donné à ses amis une référence inexacte : c'est en effet dans le tome LXVII de la collection intitulée *Bibliothèque médicale* qu'est reproduit le document réclamé, d'après le *Journal de médecine et de chirurgie pratiques* du docteur berlinois Hufeland (2).

Il s'agissait d'un Allemand, âgé de 32 ans, qui, à la suite de graves revers de fortune, avait décidé de se laisser mourir d'inanition. Ne possédant plus qu'environ vingt-sept sous de notre monnaie, il s'en servit pour expédier quelques lettres et acheter une bouteille de bière. Puis, le 13 septembre 1818, il se rendit près de Forst, dans un bois peu fréquenté — mais à proximité cependant d'un village, — y creusa sa fosse, se bâtit une cabane de branchages, et y demeura 20 jours sans prendre aucune nourriture. Un journal écrit au crayon, découvert plus tard dans sa poche, commençait par ces mots :

« Le généreux philanthrope qui me trouvera un jour ici après ma mort est invité à m'enterrer et à conserver pour lui, en raison de ce service, mes vêtements, ma bourse, mon couteau et mon portefeuille. Je fais, au reste, observer que je ne suis pas un suicidé, mais que je suis mort de faim parce que des hommes pervers m'ont privé d'une fortune considérable et que je ne veux pas être à charge à mes amis. — Il est inutile d'ouvrir mon corps, puisque, ainsi que je viens de le dire, je suis mort de faim. »

*Signé :* ANONYMUS.

Même au-delà du tombeau, on ne saurait prendre trop de précautions contre la malveillance de l'opinion et les indiscrétions du

(1) *Lettres* de Jules de Goncourt (Paris, G. Charpentier, 1885), p. 176.

(2) Mort volontaire par abstinence, décrite par la personne même qui en a été la victime. Communiqué par M. Hufeland. (*Bibliothèque médicale ou Recueil périodique d'extraits des meilleurs ouvrages de médecine et de chirurgie, par une société de médecine*, tome LXVII. — Paris, Gabon, 1820, in-8, pp. 82-92. — Dans le recueil allemand : « Journal der practischen Arzneykunde und Wundarzneykunft, herausgegeben von C. W. Hufeland. — (Berlin, G. Reimer, 1819), tome XLVIII. III^es Stück, märz, s. 95.

monde ! Bientôt, cependant, le malheureux réfléchit qu'à « garder ainsi l'incognito » il perdait tout l'avantage du supplice qu'il avait choisi. Son but était peut-être moins d'en finir avec une existence misérable que de se ménager une vengeance posthume en créant quelques ennuis à ceux qui l'avaient indignement dépouillé. Et je croirais volontiers qu'il conservait malgré tout l'espoir d'être secouru en temps utile, qu'il avait escompté déjà le scandale de sa détresse momentanée pour se faire rendre justice un jour. Il retrouva donc l'énergie de rédiger chaque soir le détail de ses tortues, en ayant soin de fournir sur son identité les renseignements nécessaires, de préciser notamment les circonstances qui le contraignaient à cette fatale résolution. Son récit, qui pouvait être atroce, n'est au résumé qu'un plaidoyer *in extremis* assez peu émouvant et passablement déclamatoire :

« 16 septembre : J'existe encore, mais quelle nuit j'ai passée, que j'ai été mouillé ! que j'ai eu froid ! Grand Dieu ! quand mes tourments cesseront-ils ? aucune créature humaine ne s'est présentée à moi depuis trois jours, seulement quelques oiseaux.

« 17 septembre : Pendant presque toute la nuit précédente, le froid rigoureux m'a forcé de me promener, quoique la marche commence à m'être bien pénible, car je suis bien faible. Une soif ardente m'a contraint à lécher l'eau sur les champignons qui croissent autour de moi, mais elle a un goût détestable. On me reprochera peut-être de n'avoir pas, pour les deux *groschen* qui me restent, acheté une bouteille de bière ou toute autre chose. A quoi je réponds d'avance que cette emplette m'aurait fait vivre une couple de jours de plus, mais qu'elle aurait aussi prolongé mes tourments. Aujourd'hui je puis espérer que dans quelques jours je ne souffrirai plus.

18 septembre : Malheureusement ma situation est toujours la même. Si j'avais seulement un briquet afin de pouvoir me faire un peu de feu la nuit ! car il ne manque pas de broussailles sèches. *Je manque de gants* et je suis si légèrement vêtu. On s'imaginera aisément ce que je dois souffrir pendant des nuits si longues ! Dieu ! pourquoi faut-il que, parmi des millions d'hommes, je sois probablement le seul destiné à une mort aussi cruelle, et cela si tôt ? J'aurais pu vivre encore cinquante ans ! »

On sourirait peut-être, si le dénouement de l'aventure n'eût été

malgré tout tragique : le 3 octobre, un aubergiste du voisinage découvrit le pauvre homme, qui respirait encore ; mais il trépassa sitôt qu'on lui eut fait avaler une tasse de bouillon avec un jaune d'œuf.

Le docteur Hufeland, qui a publié cet étrange journal, pensait avec raison qu'il intéresserait « *les psychologistes* » au moins autant que les médecins. Ceux-ci, en effet, y trouvent à peine leur compte. Les observations prises par le moribond sur lui-même restent généralement très superficielles ; il signale son extrême maigreur, le manque de sommeil, le froid gagnant peu à peu les jambes et les bras, et que « son estomac fait par moments un vacarme terrible ». Il a des vomissements douloureux et, au bout du 7e jour, se déclare incapable de changer de place. La dernière fois qu'il se sent la force d'écrire, le 29 septembre, il dit éprouver de fréquentes convulsions, ce qui ne l'empêche pas, entre temps, de saluer « poliment » un berger qui conduit paître ses moutons. A aucun moment il ne parle de délire hallucinatoire occasionné par la faim ou la soif, ni ne précise le caractère particulier des souffrances qu'il endure.

Il est donc douteux que Flaubert ait pu tirer grand parti de ce récit, lorsqu'il a retracé les horreurs du *Défilé de la Hache*. La couleur réaliste, les détails rigoureusement exacts de *Salammbô* ont été empruntés à d'autres sources, à celles qu'il disait aux Goncourt avoir déjà consultées (1).

(1) La Notice qui fait suite à *Salammbô*, dans la nouvelle édition Louis Conard, signale page 448, comme *ayant été retrouvée dans les papiers* de Flaubert : « Une description de mort volontaire par abstinence décrite par la victime (voir numéros de *la Gazette médicale*, 1857, 58, 50, 49). » Cette mention ne paraît pas très clairement rédigée, et en fait la référence ne correspond à rien. Il existait en 1857 plusieurs Gazettes médicales, de Toulouse, de Montpellier, de Marseille, de Paris, mais aucune *Gazette Médicale* sans autre titre. *La Gazette médicale de Paris*, la plus connue, n'a publié, en 1857 aucun récit ni compte-rendu de mort par abstinence volontaire, ni en 1858, ni en 1850, ni en 1849. En 1857, page 336, on trouve seulement l'observation d'un cas d'abstinence prolongée pendant plusieurs années, communiquée par le Dr Amédée Riboult, médecin à Crécy-sur-Somme ; mais cet article traite d'un cas particulier de léthargie, dans lequel le sujet n'a accusé aucun des phénomènes physiques ou mentaux caractéristiques de la faim. Flaubert n'y aurait rien trouvé d'utile à sa description. Que signifient d'ailleurs, dans la Notice de l'édition Conard, ces chiffres : 1857, 58, 50, 49 ? Désignent-ils des années différentes du périodique, où les numéros d'une même année ?

Le docteur Merry Delabost rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « Un soir, je dînais avec Gustave Flaubert chez son frère Achille. Nous étions 4. Quand il y avait plus d'invités, jamais je ne l'entendais parler de ses œuvres ; ce jour-là, au contraire, il nous entretint de son roman en préparation (*Salammbô*), nous interrogeant longuement sur les symptômes produits par la faim et la soif chez les personnes soumises à une abstinence prolongée.

« Pour combler les trop nombreuses lacunes de mes souvenirs personnels, je fis la proposition de descendre, après dîner, à la bibliothèque de son frère, que je connaissais à fond. Là, nous cherchâmes, mon excellent maître et moi, dans les articles de dictionnaires, dans les traités de physiologie, etc..., tout ce qui avait trait à son sujet. Il emporta au moins une vingtaine de volumes... pour écrire combien de lignes ? A peine une centaine. Mais aussi, quelle prestigieuse leçon de clinique ! »

Ce témoignage du docteur Merry Delabost est précieux. Il ne serait pas impossible sans doute d'identifier quelques-uns des volumes auxquels sa lettre fait allusion. Mais en dehors de tout traité spécial de médecine, je crois intéressant de signaler deux ouvrages dont certains passages présentent, avec le fragment de *Salammbô* qui nous occupe, de curieuses analogies. C'est *le Naufrage de la frégate la Méduse*, par Alexandre Corréard, ingénieur géographe, et Henry Savigny, chirurgien de la marine (1). Et c'est aussi la thèse du même Savigny, présentée à la Faculté de médecine de Paris, le 26 mai 1818, sous ce titre : *Observations sur les effets de la faim et de la soif éprouvées après le naufrage de la frégate du roi la Méduse* (2).

(1) *Le Naufrage de la frégate la Méduse*, faisant partie de l'expédition du Sénégal en 1816, 4e édition... Paris, Corréard, 1821, in-8, 508 p., pl. — Les notes de cet article renvoient à cette 4e édition. La première, comme on le verra, parut en 1818.

(2) Paris, impr. de Didot jeune, 1818, In-4, 35 p. — M. le docteur Bartet a publié, dans la *Chronique Médicale* du 1er mai 1912 d'après des notes recueillies par le Dr Ardouin, une courte biographie de Savigny. Il est indiqué, comme date de sa thèse, 26 mars 1823. C'est sans doute une erreur typographique. J'ai sous les yeux cette brochure, qui porte bien la date 26 mai 1818. Et je n'ai trouvé nulle part mention d'une réédition de cet ouvrage en 1823. — Au surplus la 4e édition du livre de Corréard, qui est de 1821, cite des extraits de la thèse de Savigny dans une note qui figure sous les pages 124-128.

§

On sait que cette catastrophe compte parmi les événements les plus populaires de notre histoire maritime. Les tristes circonstances dans lesquelles elle s'est produite, le 2 juillet 1816, sont trop connues pour qu'il soit besoin d'y revenir ; mais il n'est pas inutile de rappeler brièvement les raisons qui, sur le moment, contribuèrent à en divulguer les détails.

Le 3 mars 1817 avait été traduit devant un conseil de guerre siégeant à Rochefort le capitaine de frégate Duroys de Chaumareys, coupable de la perte de son bâtiment, de l'abandon du radeau, de l'équipage, des passagers et des marchandises confiées à sa garde. Il fut déchu de son grade, condamné à 3 ans de prison militaire, exclu de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Louis, déclaré indigne de servir l'Etat — ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de finir ses jours bien tranquille, comme receveur des droits réunis, à Bellac, dans la Haute-Vienne. Cependant deux des survivants, Corréard et Savigny, estimant ces sanctions insuffisantes, et qu'on voulait à trop bon compte faire le silence autour d'un sinistre qui engageait d'autres responsabilités, réclamèrent, par un *Mémoire* adressé aux Chambres, la mise en accusation de plusieurs officiers de marine mêlés à l'expédition du Sénégal, et même de l'ancien ministre, le vicomte Dubouchage. Les Chambres reçurent le *Mémoire* et passèrent à l'ordre du jour. Mais Savigny fut contraint de donner sa démission. La presse, de son côté, s'empara de l'incident, et renouvela sur ce thème tous les commentaires qui avaient été déjà répandus, lors du naufrage. Des listes de souscriptions furent lancées en faveur des victimes. Entre temps, Corréard et Savigny avaient publié le récit des épouvantables souffrances auxquelles ils venaient d'échapper comme par miracle. Mis en goût par le rapide succès de cet ouvrage, Corréard ouvrit en 1818, au Palais Royal, un magasin de librairie sous l'enseigne « Au Naufragé de la Méduse ». Il fut bientôt obligé de poursuivre en contrefaçon trois libraires concurrents qui avaient inséré, dans un recueil intitulé *Histoire des Naufrages*, des extraits à peine démarqués de son propre livre. Ce procès, et un second procès analogue qui suivit, eurent un grand retentissement. Deux ans plus, tard, en 1820, Corréard se vit à son tour assigné devant la Cour d'assises de la Seine pour avoir vendu diverses brochures « dont l'unique objet semblait être d'exciter les passions et d'in-

sulter l'autorité ». Pendant cinq audiences, dont tous les journaux donnèrent le compte-rendu, le naufrage de *la Méduse* et l'agonie du radeau défrayèrent une fois de plus l'actualité. En 1821, parut la quatrième édition du livre de Corréard et de Savigny, avec toutes les pièces justificatives de ces débats politiques et judiciaires. D'autre part, les arts plastiques, la littérature, achevaient de vulgariser le désastre, d'en perpétuer la mémoire. Les poètes rimaient des odes pompeuses au navire infortuné, les philanthropes, surtout ceux de l'opposition, déclamaient sans se lasser contre l'impéritie notoire des marins qui avait entraîné tant de malheurs. En 1819, Géricault, qui était de Rouen, avait exposé au Salon sa fameuse toile et s'était vu reprocher aussitôt par les feuilles gouvernementales « d'avoir calomnié par une tête d'expression [*sic*] tout le ministère de la Marine (1) ». En 1839, le 27 avril, on jouait encore à l'Ambigu-Comique un drame en cinq actes et 6 tableaux, *le Naufrage de la Méduse*, par Desnoyer et Dennery, et le 31 mai, à la Renaissance, un opéra de même titre, paroles des frères Cogniard, musique de Flottow et de Pilati.

Ainsi, après 20 années écoulées, l'opinion accueillait toujours la relation plus ou moins fidèle de ce désastre avec autant d'intérêt et de pitié qu'au premier jour. Que Flaubert en ait entendu parler dans son enfance, l'hypothèse paraîtra sans doute plausible (2). Qu'il ait retrouvé ce souvenir à l'époque où il se préparait à raconter les horreurs du Défilé de la Hache, qu'il ait alors consulté le livre où sont décrites les souffrances des naufragés, nous pouvons dès maintenant l'admettre sans trop d'invraisemblance.

Les répertoires et les dictionnaires de médecine lui fournissaient assurément des renseignements plus complets, et peut-être plus exacts au point de vue scientifique, mais aussi plus secs dans leur forme, moins propres à lui procurer cette évocation subjective de l'émotion ou de la sensation à rendre qui, d'après les principes de son art, doit pénétrer d'abord l'écrivain avant d'être traduite en style d'une façon rigoureusement impersonnelle. Au contraire, l'œuvre de Corréard et celle de Savigny contenait un récit

(1) Si bien que le peintre fut forcé d'exiler son tableau à Londres, où il demeura longtemps.

(2) Je crois savoir qu'un des survivants du radeau était de Rouen, qu'après le naufrage il se retira dans sa ville natale, et se fit une petite spécialité de raconter à tous le détail de ses souffrances. Toutefois je n'ai pu me procurer la confirmation de ces faits que je signale sous toutes réserves.

vécu, exposé sans artifices littéraires, sans souci de précision technique, placé à la portée de tous, avec une simplicité réaliste de bon aloi. Cette garantie de sincérité devait, semble-t-il, attirer particulièrement l'auteur de *Salammbô*, qui, en présence d'un sujet quelconque à décrire, cherchait toujours à en dégager la caractéristique générale, celle qui, mise en relief, procurerait la même impression au plus grand nombre.

La thèse de Savigny ne mentionne guère d'observations physiologiques ou psychiques qui n'aient été reproduites, en termes presque identiques, dans la dernière édition du *Naufrage de la Méduse*. Nous pouvons donc pratiquement confondre les deux ouvrages, et nous contenter de comparer celui que Corréard et Savigny publièrent ensemble avec le roman de Flaubert (1).

§

On remarquera d'abord que la seule ressemblance possible entre eux devait porter sur leurs détails et non sur l'ensemble. En effet, le contraste des situations extérieures dans lesquelles se trouvent placés les personnages de Flaubert et ceux de Corréard impliquait nécssairement une différence, qui devait se traduire dans le ton, dans la couleur générale des descriptions.

Flaubert imagine une armée forte de 40 mille hommes environ, enfermée dans une enceinte naturelle dont les dimensions ne sont pas précisées, mais qu'on peut supporter dix fois, cinquante, cent fois assez vaste pour la contenir tout entière : les soldats de Mathô ont par suite la faculté de se mouvoir dans cet espace cependant limité ; et nous les voyons en effet tantôt se pousser *en files compactes d'un bout à l'autre de la plaine*, tantôt se précipiter sur la herse qui défend l'entrée du défilé ; bien que *tassés dans l'espèce d'hippodrome que forme autour d'eux la montagne*, ils vont et viennent, s'agitent, se roulent par terre, se réunissent en groupes ou au contraire *couvrent confusément la plaine*. Ils peuvent surtout s'isoler, fuir leurs compagnons de misère, manifester par leur allure défiante, craintive ou résignée, la violence des douleurs physiques et morales qu'ils endurent.

(1) Je désignerai cet ouvrage par le mot *Corréard*, et je distinguerai dans les notes quand il sera question de la *Thèse* de Savigny toute seule.

Au contraire, le radeau de *la Méduse* mesurait, *d'une extrémité à l'autre, environ* 20 *mètres, sur sept à peu près de large ;* encore la partie antérieure, longue de deux mètres, « n'offrait-elle que très peu de solidité et était continuellement submergée. Le derrière ne se terminait pas en pointe, comme le devant, mais une assez longue étendue de cette partie ne jouissait pas d'une solidité plus grande, en sorte qu'il n'y avait réellement que le centre sur lequel on pût compter (1) ». Mais ce n'est pas tout : on avait encore chargé sur le radeau « une grande quantité de quarts de farine... six barriques de vin et deux petites pièces à eau (2) ». Or, sur ce frêle bâtiment, s'étaient réfugiés 151 hommes et une femme : on juge si les malheureux s'y sentaient à l'aise ! Il est vrai que, dès le premier moment, on avait dû se débarrasser des sacs de farine qui augmentaient le poids et encombraient : malgré tout, quand l'embarquement fut terminé, « la machine, dit Corréard, s'enfonça au moins d'un mètre. Nous étions tellement serrés les uns contre les autres, qu'il était impossible de faire un seul pas ; sur l'avant et sur l'arrière, on avait de l'eau jusqu'à la ceinture (3). — Un fait, ajoute le narrateur, donnera à juger des dimensions du centre ; lorsque nous ne fûmes plus que 15, nous n'eûmes pas assez d'espace pour nous coucher, et encore étions-nous extrêmement près les uns des autres (4). »

Si ces chiffres sont exacts, si sa mémoire a laissé à Corréard une juste appréciation des distances, on se demande alors comment de véritables combats purent, les jours suivants, s'engager sur cette embarcation où toute liberté de gestes aurait dû être abolie.

Néanmoins le témoignage de Corréard est formel : il revient à plusieurs reprises sur ce qu'il nomme *les détails de leur installation* et mentionne chaque fois la gêne, l'accablante fatigue résultant de cette position exiguë. On a peine à croire qu'elle ait pu se prolonger 13 jours ! Entraînant le manque de sommeil, elle accrut sans doute dans des proportions considérables la faiblesse des naufragés, privés en même temps de nourriture. Elle eut, par

(1) Corréard, p. 80.
(2) Corréard, 81.
(3) *Ibid.*, 87.
(4) *Ibid.*, 80. Cependant Savigny (thèse, page 13) écrit : « Nous tombâmes dans un tel état de faiblesse que nous ne pouvions nous tenir debout plus d'une demi-heure sans éprouver des défaillances. Aussi restions-nous continuellement *couchés.* »

suite, une répercussion profonde sur les effets physiologiques et mentaux de leurs souffrances. Il faudrait donc tenir compte de cette torture, inconnue aux Barbares de Flaubert, si l'on voulait établir entre les deux épisodes une comparaison rigoureuse. Mais il découle surtout de cette différence que le récit de Corréard ne contient aucune des descriptions, aucun des traits pittoresques qui donnent à celui de Flaubert son ampleur majestueuse, sa vivante allure d'ensemble.

Toute proportion de talent littéraire mise à part, l'un apparaît comme une grande fresque peinte de couleurs éclatantes, débordante de vie et de mouvement, l'autre est plutôt constituée par une succession de tableaux isolés, où d'ailleurs abondent les péripéties tragiques et répugnantes, mais dont les personnages conservent, même dans leurs actions les plus violentes, je ne sais quelle immobilité figée bien en rapport avec les circonstances réelles. Joignez à cette remarque que, pour les Naufragés, nulle chance de salut ne pouvait naître de leur initiative, de leur audace, de l'exercice de leur force individuelle ou collective : leur seul espoir était l'apparition d'un voile à l'horizon. Tandis que les Mercenaires s'acharnent d'abord à secouer la herse, à gravir les rochers, ne renoncent presque à aucun moment à triompher par leurs propres moyens des obstacles matériels qui les entourent. Un effet d'émotion intense est donc suggéré dans *Salammbô* par le spectacle de cette masse d'hommes tournant dans le cirque des montagnes comme des prisonniers au fond d'un immense ergastule, y promenant leurs angoisses, se recherchant ou s'évitant, passant d'une vaine agitation au plus morne découragement. Au contraire, dans *le Naufrage de la Méduse*, cet effet général de mouvement n'apparaît guère. Il faut examiner le détail, non seulement au point de vue médical proprement dit, mais même au point de vue descriptif, pour découvrir quelques traits communs entre l'œuvre de Flaubert et celle de Corréard.

Comme les Naufragés, les Barbares souffrent en même temps de la faim et de la soif. La progression de ce double supplice, les remèdes employés pour l'atténuer, les effets physiques, moraux et psychiques qu'il provoque, sont exposés d'une façon presque similaire dans le roman et dans le récit vécu.

Flaubert a pris comme point de départ l'observation banale que résume l'adage latin : *mens sana in corpore sano*. Savigny en avait fait une des propositions de sa thèse, et Corréard écrivait : *Nos estomacs étant satisfaits, nous retrouvâmes quelque repos d'es-*

*prit* (1). Ce sont presque les expressions de *Salammbô*. *Les estomacs étant remplis, les pensées furent moins lugubres*. L'idée générale d'une étroite corrélation entre la santé organique et la santé morale se dégage également des deux ouvrages.

Ici et là, les premiers tiraillements de la faim se font rapidement sentir, mais sont vite apaisés. Les Mercenaires ont deux jours de vivres, et trouvent dans la plaine des animaux, des fruits qu'ils se hâtent de manger. Les Naufragés ont emporté quelques biscuits, mais en si petite quantité que tout est absorbé le premier jour. La même prodigalité à consommer tout de suite le peu d'aliments dont on dispose, sans souci du lendemain, la même impatience à supporter au début toute privation se remarque dans les deux épisodes. Bientôt on n'a plus rien : la souffrance redouble, d'autant plus qu'avec les jours succédant aux journées s'en vont les possibilités de salut, qu'aucune espérance ne corrige plus l'intensité croissante de la douleur : *Ils ne désespéraient pas encore ; l'armée de Tunis sans doute allait venir. — L'idée seule de voir des embarcations le lendemain réconforta un peu nos hommes* (1).

On cherche alors des expédients pour tromper la faim ; Corréard écrit :

« Nous essayâmes de manger des baudriers de sabres et des gibernes ; nous parvînmes à en avaler quelques petits morceaux. Quelques-uns mangèrent du linge, d'autre des cuirs de chapeaux sur lesquels il y avait un peu de graisse ou plutôt de crasse ; nous fûmes forcés d'abandonner ces derniers moyens. Un matelot tenta de manger des excréments, mais il n'y put réussir (2). »

Nous lisons dans *Salammbô :*

« Ils rongèrent les baudriers des glaives et les petites éponges bordant le fond des casques... ils jetaient dans leur bouche des poignées de terre. »

Et ce sont aussi les mêmes tentations insatisfaites, survenant dans des circonstances identiques :

(1) Corréard, p. 103.
(2) P. 135.

« Quelquefois, dit Flaubert, lorsqu'un gypaëte posé sur un cadavre le déchiquetait depuis longtemps déjà, un homme se mettait à ramper vers lui avec un javelot entre les dents. Il s'appuyait d'une main et, après avoir bien visé, il lançait son arme. La bête aux plumes blanches, troublée par le bruit, s'interrompait, regardait à l'entour d'un air tranquille, comme un cormoran sur un écueil ; puis elle replongeait son hideux bec jaune, et l'homme, désespéré, retombait à plat ventre dans la poussière. »

De ce passage on peut rapprocher une scène analogue rapportée par Corréard (1) :

« Nous convoitions principalement un goëland qui parut plusieurs fois tenté de se reposer sur l'extrémité de notre machine. L'impatience de nos désirs redoubla quand nous vîmes plusieurs de ses compagnons se joindre à lui et rester à notre suite... mais tous nos efforts pour les attirer jusqu'à nous furent inutiles.Aucun ne se laissa prendre aux pièges que nous leur offrions. »

Ce qu'éprouvent les affamés, c'est surtout une douleur aiguë, intolérable, dans la région de l'épigastre. Flaubert et Savigny (dans sa thèse) emploient la même expression pour en donner l'idée : « Il leur semblait parfois qu'on leur arrachait l'estomac avec des tenailles », dit Flaubert. Et Savigny : « J'éprouvais à l'estomac des douleurs atroces, comme si l'on m'eût arraché cet organe avec des tenailles (2). »

Vient enfin le moment où l'on se décide à manger les morts. Corréard n'insiste guère sur cet horrible épisode :

« Les infortunés que la mort avait épargnés se précipitèrent sur les cadavres dont le radeau était couvert, *les coupèrent par tranches* et quelques-uns même les dévorèrent à l'instant. Beaucoup, néanmoins, n'y touchèrent pas. Presque tous les officiers furent de ce nombre. Voyant que cette affreuse nourriture avait relevé les forces de ceux qui l'avaient employée, on proposa de la faire sécher pour la rendre plus supportable au goût (3). »

(1) Corréard, p. 144.
(2) Savigny, thèse, p. 19.
(3) Corréard, p. 133.

De même dans *Salammbô :*

« Se baissant vers les cadavres avec leurs couteaux, ils en prirent des lanières ; puis, accroupis sur les talons, ils mangeaient. Les autres regardaient de loin. »

Ceux qui les premiers, sur le radeau, ont recours à cette détestable pâture sont, ajoute Corréard, des matelots de basse extraction, la lie de l'équipage embarqué sur *la Méduse :* des hommes pareils aux Garamantes de Flaubert, « accoutumés à l'existence des solitudes et qui ne respectaient aucun dieu ». Mais les autres Naufragés imitent leur exemple, tout comme le cynisme des Garamantes finit par entraîner les Mercenaires qui d'abord « poussaient des cris d'horreur » et, « sentant cette chair au bord des lèvres, laissaient leur main retomber ». Bientôt, voyant « que ceux qui mangeaient reprenaient des forces et n'étaient plus tristes » — « comme il fallait vivre, comme le goût de cette nourriture s'était développé, comme on se mourait », les plus énergiques se laissent aller à disputer aux moins délicats ces « viandes sacrilèges » (1) et tous veulent leur part de l'odieux festin.

Si le récit de Corréard semble en général, malgré les atrocités qu'il énumère, d'un réalisme moins expressif que celui de Flaubert, on voit que dans les détais il existe certaines ressemblances. D'autres se remarquent encore dans la description des tourments causés par la soif. Voici les deux passages :

« Une soif ardente, écrit Corréard, redoublée dans le jour par les rayons d'un soleil brûlant, nous dévorait. Elle fut telle que nos lèves desséchées s'abreuvaient avec avidité d'urine qu'on faisait refroidir dans de petits vases de fer blanc. On mettait le petit gobelet dans un endroit où il y avait un peu d'eau pour que l'urine refroidît plus promptement... quelques-uns trouvèrent des morceaux d'étain qui, mis dans la bouche, y entretenaient une sorte de fraîcheur (2). »

Et Flaubert :

« La soif les tourmentait encore plus... Pour tromper le besoin,

(1) Corréard, p. 135.
(2) Pages 148-149. Détails confirmés par la thèse de Savigny, p. 12.

ils s'appliquaient sur la langue les écailles métalliques des ceintures, les pommeaux en ivoire, les fers des glaives... d'autres suçaient un caillou. On buvait de l'urine refroidie dans les casques d'airain (1). »

A ces deux causes principales de souffrance, la faim et la soif, se joint, pour les Mercenaires, la température brûlante, « la chaude humidité retenue par les parois de la montagne » au milieu de laquelle « la corruption se développe effroyablement vite », qui fait bientôt, « de toute la plaine, une large pourriture où flottent des vapeurs blanchâtres, un brouillard lourd et tiède ». Ces conditions climatériques ne restent pas sans effets sur le moral des hommes ; Flaubert le note : « un dégoût immense les accable » ; ils tombent en convulsions, ils ont des hallucinations, des accès de rage ou de désespoir.

Perdus en pleine mer, les Naufragés de *la Méduse* respiraient évidemment un air plus frais, moins chargé d'émanations putrides. L'eau qui baignait sans relâche leurs vêtements et leurs corps balayait les immondices, et on y jetait les cadavres, que, dans le Défilé de la Hache, on n'avait plus la force d'enterrer. Cependant Corréard, et surtout Savigny, dans sa thèse, signalent chez leurs compagnons des phénomènes analogues à ceux qu'éprouvaient les Barbares, et provoqués par des circonstances du même ordre. Il y est question d'une maladie fréquente chez les marins surtout lorsqu'ils naviguent dans des latitudes très chaudes, et qu'on nomme la *calenture* (2). Les symptômes de cette affection ressemblent beaucoup à ceux qu'on put observer sur le radeau : Savigny les décrit d'après le docteur Sauvages, et ajoute :

« La calenture reconnaît pour cause la chaleur permanente, excessive, qui embrase l'atmosphère et se concentre dans l'intérieur des vaisseaux. Pendant la nuit, les écoutilles étant fermées, l'air

(1) Il faut observer que Flaubert note, comme Savigny, une progressive différence d'intensité entre les souffrances de la soif et celle de la faim : « La soif les tourmentait *encore plus.* » Et Savigny (thèse, page 12) : « La faim qui, dans le commencement, nous avait cruellement tourmentés, *était devenue presque nulle.* Mais notre soif était inextinguible. »

(2) La dissertation médicale de Savigny sur la calenture est reproduite dans la 4e édition du *Naufrage de la Méduse*, sous les pages 124-128.

ne peut être renouvelé ; il se corrompt incessamment par l'effet des émanations animales, dans un milieu que la chaleur seule de la zone torride rend délétère. Le sang, déjà très raréfié par l'influence du climat, se porte en trop gande quantité dans l'organe encéphalique et exerce sur les nerfs cérébraux une lésion qui, aidée par l'impureté de l'air vital, donne lieu à ce délire frénétique. »

Quelle que soit, au point de vue scientifique, la valeur de cette explication, le passage est à retenir. Il paraît bien qu'au cas où la dissertation de Savigny serait tombée sous les yeux de Flaubert, une simple et toute naturelle transposition des conditions extérieures qui déterminent ordinairement la *calenture* lui aurait permis d'utiliser les effets de cette maladie, et de les appliquer au cas des Mercenaires enfermés dans le Défilé de la Hache.

Voyons maintenant quelles sont les conséquences de ces multiples souffrances ?

D'abord, une « hideuse maigreur » et une extrême faiblesse, l'enfoncement des yeux, le dessèchement de la peau (1). Ces effets sont signalés également par Flaubert et par Corréard. Toutefois, ce dernier n'esquisse nulle part un tableau comparable à la description de l'épouvantable aspect physique que présentent les Barbares lorsqu'ils arrivent devant Hamilcar. Il ne constate chez les Naufragés, ni les marbrures colorées de l'épiderme, ni « les nez bleuâtres saillissant entre les joues creuses », ni « les lèvres collées contre les dents jaunes (2) », ni le noircissement des ongles. Flaubert a certainement puisé ailleurs ces indications cliniques, d'ailleurs très exactement transcrites.

Au moral, la faim provoque le découragement, une tristesse farouche et violente. Je n'insiste pas sur les crises de désespoir qui se produisent à chaque page dans le récit de Corréard, et que Flaubert mentionne en deux lignes : « Quelques-uns pleuraient tout bas comme de petits enfants... des sanglots les étouffaient en découvrant l'horrible ravage de leurs figures. » Toutefois « les éclats de rire frénétiques », signalés dans *Salammbô* comme un

(1) « Nos membres étaient dépourvus d'épiderme », dit Savigny. Et plus loin : « Nos yeux caves et presque farouches » (Thèse, p. 13).

(2) Cependant Savigny (thèse, p. 11) : « Nos bouches se desséchèrent ; c'était en vain que nous cherchions à exciter la sécrétion de la salive, elle était nulle. »

réflexe accompagnant la douleur aiguë de la faim, ne sont pas dans Corréard.

A l'abattement succèdent la colère, la fureur irréfléchie et sanguinaire ; et sur ce point les Mercenaires et les Naufragés passent encore très sensiblement par les mêmes aberrations psychiques (1). Il faudrait pouvoir citer des pages entières où Savigny et Corréard racontent les combats à main armée qui se livrèrent sur le radeau, les massacres impitoyables des plus faibles par les plus forts, les cris de mort, les imprécations lancées contre les officiers, et ces élans de cruauté inutile, de lâche férocité qui s'emparent des uns et des autres. Une folie du même genre, et dont les causes sont pareilles, sévit aussi dans le Défilé de la Hache : « Ils tuaient, dit Flaubert, par férocité, sans besoin, pour assouvir leur fureur.» C'est bien l'idée commune aux deux récits, et résumée dans sa forme la plus simple. C'est le phénomène symptomatique décrit cette fois dans toute sa généralité. Savigny signale d'ailleurs que de tels accès de brutalité sans cause (2), et subits, caractérisent à la fois le délire résultant de l'inanition prolongée et l'affection spécialement désignée sous le nom de *calenture :* dès lors, peu importe que les circonstances de fait par lesquelles ce symptôme se manifeste diffèrent plus ou moins d'un ouvrage à l'autre ; peu importe que les scènes de révolte, de carnage, longuement retracées dans *le Naufrage de la Méduse*, ne correspondent pas rigoureusement à celles que Flaubert se contente d'ébaucher à grands traits. Toujours dans l'hypothèse où l'auteur de *Salammbô* aurait consulté l'ouvrage de Corréard, il en aurait alors dégagé l'observation clinique nécessaire à la vérité objective de son tableau, et, sans s'étendre sur des détails pittoresques qu'il eût été facile d'inventer, exprimé dans une seule phrase l'essentiel. On doit même remarquer la coïncidence curieuse de certains épisodes particuliers, celui-ci par exemple :

(1) Savigny résume en ces termes l'état d'esprit de ses compagnons : « La méfiance, l'égoïsme, la brutalité même étaient les seules passions qui agitaient nos cœurs. » Ce sont très exactement les sentiments que manifestent les Mercenaires.

(2) « La privation d'aliments et de boissons a plus d'une fois excité à la fureur les hommes les plus doux... Que l'on consulte les relations de ces infortunés, et on les verra s'accorder sur la propension qui s'est développée en eux à devenir hargneux, querelleurs, emportés et furieux, sans que pour cela leur fureur ait toujours eu l'alimentation pour objet ». (*Dict. des sciences médicales*, art. *Fureur*, cité par Savigny, *Thèse*, page 27).

« Des gens évanouis, écrit Flaubert, se réveillaient au contact d'une lame ébréchée qui leur sciait un membre. »

Nous lisons de même dans Corréard :

« Le capitaine Dupont fut arraché à cet état d'anéantissement profond par un matelot entièrement aliéné qui voulait lui couper le pied avec un couteau. La vive douleur qu'il éprouva le rappela à lui-même (1). »

Sur d'autres points encore, l'analogie se poursuit :

« Un officier, raconte Corréard (2), trouva par hasard un petit citron, et l'on sent combien un pareil fruit lui devenait précieux ; aussi le réservait-il pour lui seul. Ses camarades, malgré les supplications les plus pressantes, ne pouvaient rien obtenir... S'il ne se fût rendu aux sollicitations de ceux qui l'entouraient, on le lui aurait certainement enlevé de force. »

Et Flaubert :

« Spendius trouva une plante à larges feuilles, emplie d'un suc abondant ; et, l'ayant déclarée vénéneuse, afin d'en écarter les autres, il s'en nourrissait. »

Ailleurs, dans l'ouvrage de Corréard (3) :

« Il est souvent arrivé que ces vases (où l'on mettait refroidir de l'urine) aient été dérobés. »

Et plus loin (4) :

« Plusieurs de nous, au moyen de petits vases en fer-blanc, conservaient leur ration de vin, et, en se cachant, pompaient dans le gobelet avec un tuyau de plume. »

(1) P. 123. Confirmé par la thèse de Savigny, p. 31.
(2) P. 148.
(3) *Ibid.*
(4) P. 150.

De même dans *Salammbô :*

« Plusieurs conservaient soigneusement dans un trou en terre une réserve de nourriture... et on mangeait cela pendant la nuit, en baissant la tête sous un manteau... On leur volait le dernier reste de leur immonde portion. »

Comme les Mercenaires, les Naufragés de *la Méduse*, à bout de ressources, décident de supprimer les bouches inutiles dont la vie ne pourrait être prolongée qu'aux dépens des autres existences. Le sacrifice pèse naturellement sur les plus faibles, sur ceux qui ne peuvent plus se défendre, qu'on peut considérer déjà comme à à demi morts. Et, des deux côtés, les bourreaux s'ingénient à pallier de beaux raisonnements l'acte inhumain qu'ils vont accomplir :

« — Alors, dit Flaubert, l'envie se tourna sur les blessés et les malades. Puisqu'ils ne pouvaient guérir, autant les délivrer de leurs tortures ; et, sitôt qu'un homme chancelait, tous s'écriaient qu'il était maintenant perdu et devait servir aux autres.

« — Nous ne restâmes plus que vingt-sept, explique Corréard (1). De ce nombre, 15 seulement paraissaient pouvoir exister encore quelques jours. Tous les autres, couverts de larges blessures, avaient presque entièrement perdu la raison. Cependant ils avaient part aux distributions et pouvaient avant leur mort consommer, disions-nous, trente ou 40 bouteilles de vin, qui pour nous étaient d'un prix inestimable. On délibéra ; mettre les malades à demi-ration, c'était leur donner la mort de suite. Après un conseil présidé par le plus affreux désespoir, il fut décidé qu'on les jetterait à la mer. Ce moyen... procurait aux survivants 6 jours de vin, à deux quarts par jour... Tout annonçait leur fin prochaine. Nous avons besoin de croire qu'en précipitant le terme de leurs maux notre cruelle résolution n'a raccourci que de quelques instants la mesure de leur existence... Les victimes, nous le répétons, n'avaient pas plus de 48 heures à vivre ; en les conservant sur le radeau, nous eussions absolument manqué de moyens d'existence deux jours avant d'être rencontrés. »

Cette dernière cruauté apporte enfin quelque atténuation au

(1) P. 140.

supplice des malheureux : beaucoup d'ailleurs, n'espérant plus rien, se résignent d'avance à leur triste sort :

« — Quelques-uns ne souffraient plus, écrit Flaubert, et pour employer les heures, ils se racontaient les périls auxquels ils avaient échappé.

« — Les plus adroits d'entre nous, raconte Corréard (1), pour nous distraire et pour nous faire passer le temps avec plus de rapidité, mettaient leurs camarades à même de nous raconter leurs triomphes passés, et parfois ils leur faisaient établir des comparaisons entre les traversées qu'ils avaient essuyées dans leurs campagnes glorieuses et les peines que nous souffrions sur notre radeau.»

On voit donc, par tous ces exemples isolés, qu'une singulière concordance s'établit du *Naufrage de la Méduse* à *Salammbô*. Il est impossible de lire successivement les deux récits sans être frappé de ces ressemblances, tant dans la nature des épisodes relatés que dans le pittoresque de quelques descriptions et la notation de certains phénomènes caractéristiques.

Voici enfin, pour clore la comparaison, un dernier rapprochement tout à fait significatif, qui nous ramène à ce qui a été dit au début de cet article à propos des connaissances médicales de Flaubert.

On sait qu'un admirable paragraphe de *Salammbô* résume les troubles mentaux qui assaillent les affamés, les visions qui obsèdent leur pensée, et qui sont à la fois un symptôme pathologique et une conséquence directe de leurs souffrances : la notation de ce délire multiforme est, de l'avis unanime, transcrite avec une rigoureuse précision. Nul doute qu'ici Flaubert ne se soit tout spécialement documenté, n'ait contrôlé par des renseignements positifs, scientifiquement observés, son travail de composition littéraire.

Voici ce fragment :

(1) P. 145. — Et Savigny (*Thèse*, p. 30) : « Quelques-uns de nous racontaient leurs campagnes et leurs triomphes, et les différents dangers qu'ils avaient connus sur la mer. C'est ainsi que se passèrent quelques jours... » — Et ailleurs, cette réflexion, d'une psychologie très exacte : « L'homme qui a éprouvé de grands revers éprouve une espèce de plaisir à s'entretenir des malheurs analogues à ceux auxquels il a échappé. » (*Ibid.*, p. 28.)

« ..... Enveloppés dans leurs manteaux, il s'abandonnaient silencieusement à leur tristesse.

Ceux qui étaient nés dans les villes se rappelaient des rues toutes retentissantes, des tavernes, des théâtres, des bains, et les boutiques des barbiers où l'on écoute des histoires. D'autres revoyaient des campagnes au coucher du soleil, quand les blés jaunes ondulent et que les grands bœufs remontent les collines avec le soc des charrues sur le cou. Les voyageurs rêvaient à des citernes, les chasseurs à leurs forêts, les vétérans à des batailles — et, dans la somnolence qui les engourdissait, leurs pensées se heurtaient avec l'emportement et la netteté des songes. Des hallucinations les envahissaient tout à coup. Ils cherchaient dans la montagne une porte pour s'enfuir et voulaient passer au travers. D'autres, croyant naviguer par une tempête, commandaient la manœuvre d'un navire, ou bien ils se reculaient épouvantés, apercevant, dans les nuages, des bataillons puniques. Il y en avait qui se figuraient être à un festin, et ils chantaient. »

On remarque la progression par laquelle est indiqué le passage de la rêverie normale aux images incohérentes qui révèlent un état morbide, et le rôle capital de l'association des idées et des perceptions habituelles à chaque catégorie d'individus dans la formation de leur délire. Flaubert décrit en dix lignes l'évolution complète de cette démence. Dans le récit de Corréard, et dans celui de Savigny, nous retrouvons presque tous les éléments du tableau synthétique qu'on vient de lire : à cette différence près qu'ils ne sont pas groupés et coordonnés de façon à donner à l'observation clinique un caractère général, comme dans *Salammbô*, mais disséminés au milieu des autres détails, l'analogie des divers symptômes de cette folie temporaire et des circonstances extérieures qui la provoquent (silence, température, immobilité, épuisement physique, etc.) apparaît très sensible. On le verra par les citations suivantes :

« — Je ne me flatterai pas, dit Savigny (1), d'avoir eu assez de fermeté pour observer toujours avec calme les altérations physiques et morales de ceux qui m'environnaient... Mais, moins frappé que la plupart de ceux qui m'entouraient, j'ai pu, dans

(1) *Thèse*, pp. 16-17.

plus d'une circonstance, lire sur leurs visages les ravages terribles que produisirent le désespoir et une abstinence absolue...

« Déjà régnait beaucoup d'incohérence dans leurs discours ; aux souvenirs de leurs familles, de leur patrie, de leurs amis succédaient tout à coup des idées bizarres. Les uns criaient qu'ils apercevaient la terre, d'autres des navires qui venaient à notre secours ; tous nous annonçaient par des cris répétés ces visions fallacieuses. — Un nommé Lenormand, chef d'atelier, arrivé de Paris, se croyait encore dans la capitale ; il disait à un nommé La Villette : « Allez chez le marchand de vin que vous voyez au coin pour préparer un litre, je vous suis. » Il se jeta à la mer, voulant se rendre dans la maison qu'il croyait apercevoir (1).

« — Voici, écrit de son côté Corréard, ce que M. Savigny éprouva au commencement de la nuit. Ses yeux se fermaient malgré lui et il sentait un engourdissement général. Dans cet état, des images assez riantes berçaient son imagination ; il voyait autour de lui une terre couverte de belles plantations et il se trouvait avec des êtres dont la présence flattait ses sens : il raisonnait cependant sur son état (2)... Les uns devenaient furieux, d'autres chantaient, d'autres se précipitaient à la mer, faisant à leurs camarades leurs derniers adieux avec beaucop de sang-froid.Quelques-uns disaient: « Ne craignez rien, je pars pour vous chercher du secours et dans peu vous me reverrez. » — Au milieu de cette démence générale, on vit des infortunés courir sur leurs compagnons, le sabre à la main, et leur demander une aile de poulet et du pain pour apaiser la faim qui les dévorait ; d'autres demandaient leurs hamacs pour aller, disaient-ils, dans l'entrepont de la frégate, prendre quelques instants de repos. Plusieurs se croyaient encore à bord de *la Méduse*, *entourés des mêmes objets qu'ils y voyaient tous les jours ;* ceux-là voyaient des navires et les appelaient à leur secours ; ou bien une rade dans le fond de laquelle était une superbe ville. M. Corréard croyait parcourir les belles campagnes de l'Italie. Un des officiers lui dit : « Je me rappelle que nous avons été abandonnés par les embarcations, mais ne craignez rien. Je vais écrire au Gouverneur et dans peu d'heures nous serons sauvés ». M. Corréard lui répondit sur le même ton, et comme s'il eût été dans un état ordinaire : « Avez-vous un pigeon pour porter vos ordres avec autant de célérité (3) ?... »

(1) *Ibid.*, p. 25.
(2) Corréard, p. 121.
(3) Pages 122.

« — Dès que la tranquillité fut rétablie après un combat opiniâtre, raconte encore Savigny, nous retombâmes dans le même anéantissement ; il fut tel que le lendemain je crus sortir d'un sommeil pénible, et que je demandai à ceux qui m'entouraient si pendant la nuit ils avaient vu des combats et entendu des cris de désespoir : quelques-uns me répondirent que les mêmes visions les avaient continuellement tourmentés (1). »

Le même auteur ajoute, à propos de la *calenture :*

« L'invasion de cette maladie se fait pendant la nuit et tandis que le sujet est endormi. L'individu se réveille privé de l'usage de sa raison... ses discours prolixes sont insignifiants et sans suite ; il s'échappe de son lit, s'éloigne de l'entrepont et court sur le pont ou les gaillards du vaisseau. Là il croit voir, au milieu des ondes, des arbres, des forêts, des prairies émaillées de fleurs ; cette illusion le réjouit, sa joie éclate par mille exclamations ; il témoigne le plus ardent désir de se jeter à la mer. Il s'y précipite en effet, croyant descendre dans un pré... (2). »

Un autre passager de *la Méduse*, qui put se sauver sur une chaloupe, décrivait enfin plus tard à Savigny des phénomènes du même genre qu'il avait éprouvés :

« Vers les 3 heures du matin, la lune étant couchée,. excédé de besoin, de fatigue et de sommeil, je cède à mon accablement et je m'endors, malgré les vagues prêtes à nous engloutir. Les Alpes et leurs sites pittoresques se présentent à ma pensée. Je jouis de la fraîcheur de l'ombrage, je renouvelle les moments délicieux que j'y ai passés ; et, comme pour ajouter à mon bonheur actuel par l'idée du mal passé, le souvenir de ma bonne sœur, fuyant avec moi dans les bois de Kaiserlautern, les Cosaques... est présent à mon esprit. Ma tête était penchée au-dessus de la mer. Le bruit des flots qui se brisaient contre notre frêle barque produit sur mes sens l'effet d'un torrent qui se précipite du haut des montagnes, je crois m'y plonger tout entier (3). »

(1) *Thèse*, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 22.
(3) *Ibid.*, pp. 24-25.

§

S'il suffisait de relever quelques ressemblances partielles, quoique très apparentes, pour avoir le droit d'affirmer une relation entre deux œuvres aussi différentes par ailleurs que *Salammbô* et *le Naufrage de la Méduse*, ces derniers rapprochements de textes fourniraient sans doute un argument décisif. Mais, en matière de critique littéraire, on ne saurait s'en tenir à une telle approximation. Les comparaisons que nous venons d'établir ne constituent pas à elles seules la preuve formelle que Flaubert avant d'écrire *le Défilé de la Hache* ait jamais connu et consulté les récits de Corréard et de Savigny. La certitude sur ce point ne pourrait résulter que d'une allusion explicite, d'une indication de la *Correspondance*, ou du témoignage authentique d'un contemporain : et nous ne possédons rien de ce genre. Nulle part Flaubert ne mentionne *le Naufrage de la Méduse* parmi les nombreux volumes qu'il lut à l'occasion de son roman. Du Camp et les Goncourt semblent avoir ignoré cette source possible du *Défilé de la Hache*.

Toutefois, un passage d'une lettre adressée par Bouilhet à son ami vers 1861 et publiée pour la première fois dans les notes de la récente édition de *Salammbô* (1) augmente singulièrement la vraisemblance de l'hypothèse que nous proposons. Bouilhet écrit en effet :

« Quant aux subsistances, et à la possibilité [pour les Mercenaires] de rester un mois avec la plus infime nourriture, tu as le droit de faire ce que bon te semblera. Souviens-toi des *naufrages*, et combien il faut peu à l'homme pour vivre. »

On comprend l'importance du mot NAUFRAGE prononcé à cette place, et dans de telles circonstances. A l'époque où précisément Flaubert s'enquérait des conditions matérielles dans lesquelles il lui serait possible de raconter le blocus de l'armée, et cherchait les éléments d'une description vraie des souffrances causées par la faim et la soif, le conseil de Bouilhet le mettait sur la voie d'une documentation à approfondir dans un ordre de faits très spéciaux. Immédiatement devait surgir dans sa mémoire le souvenir du désastre trop fameux dont son enfance avait entendu le récit. Dès

(1) *Salammbô* (*Œuvres complètes de Flaubert, édition L. Conard*, Paris, 1912), p. 474.

lors, en s'attachant à cette idée, il lui devenait facile de se procurer soit le livre de Corréard, soit la thèse de Savigny (qui était peut-être dans la bibliothèque de son frère), et d'y puiser des renseignements d'autant plus précieux à ses yeux qu'ils émanaient des héros du drame.

Est-ce ainsi réellement que les choses se sont passées ? La présomption est forte, mais ce n'est encore qu'une présomption. Et l'absence de tout autre document interdit de conclure d'une façon plus catégorique.

Aussi bien, si l'on était tenté d'admettre malgré tout l'affirmative, il faudrait du moins interpréter à leur juste valeur les analogies signalées.

Dans une œuvre comme *Salammbô* — li faut bien le répéter, puisqu'on l'a parfois oublié — l'exactitude des détails archéologiques, historiques, médicaux et autres, et le problème de leur origine, n'auront jamais un intérêt prépondérant. Il se rencontrera probablement toujours des disciples de Guillaume Froehner pour reprocher à Flaubert de n'avoir étudié ni Falbe ni Dureau de La Malle, ou de confondre Astaroth avec Astarté. En quoi ces lacunes ou ces erreurs influent-elles sur la beauté du livre ? Mais cette critique d'épluchage est une caractéristique de notre époque, plus scientifique qu'artiste, plus positive que lyrique. Elle met en relief notre éducation, notre culture générale, mieux que notre sens littéraire : ceux mêmes qui la pratiquent avec beaucoup de talent n'hésitent pas à confesser qu'elle garde une portée un peu limitée : ainsi M. de Trévières, qui consacrait naguère un très solide article aux inadvertances botaniques et topographiques de Flaubert dans *Salammbô* (1), l'avoue lui-même par grande modestie. Fort des progrès de la science contemporaine, un médecin viendra peut-être contester les descriptions du *Défilé de la Hache* ou au contraire en louer la précision technique. Mais qu'importerait encore? Et si de notre côté nous apprenions demain, par une preuve indiscutable, que Flaubert s'est inspiré de Corréard ou de Savigny en composant ce chapitre, en serions-nous vraiment plus avancés ? Notre devoir serait alors de noter le fait, pour sa curiosité propre : mais il faudrait ensuite aller plus loin, en dégager toutes les conséquences.

Il faudrait surtout, en comparant les textes de plus près que je n'ai voulu le faire, insister sur l'idée que Flaubert, d'où qu'il tire

(1) *La Grande Revue*, 25 avril 1912.

ses documents, ici comme dans toutes ses œuvres, les ramène à l'universel. S'il ne contrôle pas toujours la parfaite authenticité de ses sources — autant du moins que peuvent le désirer les purs savants — son procédé descriptif ne varie pas de *Salammbô* à *Madame Bovary* ou à *l'Education sentimentale :* qu'il emprunte directement à la réalité où qu'il l'étudie sur l'autorité et la bonne foi d'autrui, c'est surtout par un travail synthétique de son esprit qu'ensuite il la reconstitue et la vivifie. Il dépouille les événements de leurs détails accidentels et, en les traduisant en style, comme il disait, il leur imprime un caractère de généralité. A supposer provisoirement résolue la question des sources du *Défilé de la Hache* on constaterait ainsi une fois de plus que la vérité objective de ses romans implique une élaboration subjective, une idéalisation préalable, un perpétuel soutien de l'imagination par le réel, en même temps qu'une transposition du réel par l'imagination. C'est le double processus qui résume son art, et qui en assure la plénitude et l'équilibre.

René DESCHARMES (1).

(1) Cet article est extrait d'un livre qui paraîtra prochainement au *Mercure de France* sous le titre : *Autour de Flaubert.*

# VARIA

## I

## LA MORT D'UN SOUVENIR

Savigny-sur-Orge, près de Juvisy, petite ville jolie et quiète, est célèbre dans la littérature. Elle a donné asile, la première année du précédent siècle, à un jeune écrivain, qui revenait d'émigration, qui avait subi de terribles malheurs et qui, en compagnie d'une charmante femme, achevait *le Génie du Christianisme*. Les bords de l'Yvette gracieuse ont vu cette aurore de la religion renaissante.

Je suis allé à Savigny-sur-Orge, pensant visiter la maison de M. Pigeau. Car M. Pigeau était le propriétaire ; et sans doute son nom serait perdu pour l'histoire, s'il n'avait, l'été de 1801, loué sa demeure et ses arbres à Pauline de Beaumont.

Du reste, à Savigny, l'on a oublié M. Pigeau ; l'on ne songe guère à M. de Chateaubriand. Et, non sans peine, je demandais la maison où, autrefois, M^me^ de Beaumont...

— Ah ! la maison de Pauline ?...

La renommée est familière.

J'ai su que la maison de Pauline était au bout de la grande rue, à l'extrémité du village, vers la campagne.

— Mais il n'y a plus rien !...

Les bonnes gens vous affirment toujours qu'il n'y a plus rien, parce qu'ils ne croient pas que les pierres délaissées gardent plus longtemps que les cœurs les souvenirs.

Et j'ai suivi la grande rue, rêvant aux amoureux de Savigny, à elle ardente et vive, à lui frivole et que ravissent les commencements d'amour, à leur gaie arrivée, à leur installation rapide et à la promenade qu'ils firent, le soir même, aux fontaines de Juvisy, par un chemin court et charmant. Je suis arrivé à une grille de

fer toute rouillée et délabrée ; à travers les barreaux, ce que j'aperçus était un extraordinaire fouillis de broussailles.

Je m'adressai au voisin, qui est jardinier. Parmi les belles rangées de ses fleurs, il ne me répondit guère. La jardinière intervint.

— On a tout démoli, monsieur !...

Elle me dit qu'elle était la gardienne de ce terrain dévasté. Puis elle me confia que le jardinier n'y allait plus jamais parce qu'il avait trop de chagrin : — Ça lui fait mal.

xxx

Il n'y avait plus absolument rien, que les vieux arbres et la profusion des nouvelles pousses. Il est difficile de reconnaître le dessin du jardin. Les allées sont envahies de mousse, d'herbe et de fleurettes.

On vous dit :

— Voilà où était un massif, à l'angle de la maison.

Le massif est effacé. La maison ? Vous remarquez alors un long rectangle où la végétation foisonne plus abondamment qu'ailleurs, beaucoup plus abondamment : elle est plus dense, plus touffue et plus enchevêtrée ; elle monte plus haut et s'épanouit plus large ; elle emplit exactement la place qui était bâtie, et son épaisseur marque sur le sol la cicatrice.

Il reste, paraît-il, les fondations. Mais la déchirure et les arrachements sont invisibles. On dirait que la nature a jeté là-dessus un voile. Et ce fut le travail d'une saison, où collaborèrent la terre et le ciel avec les oiseaux porteurs de graines, avec le vent, avec la pluie, avec toutes les prestes et hâtives puissances de l'oubli.

La maison de Savigny était là, étroite et longue ; elle avait un étage et des mansardes ; elle présentait en façade deux lignes de huit ou dix fenêtres.

Et il y a, derrière le fantôme végétal de la maison, le bassin qui est vide et le jet d'eau qui est mort. Aux fins de jour, la petite comtesse de Beaumont venait en ce coin profiter du silence.

Frénilly l'a vue, au Marais, chez M^me^ de La Briche, au serein, qui toute seule, habillée de percale et coiffée à la Titus, adorait d'aller au Miroir regarder dans l'eau son visage.

Comme elle était fort délicate, on redoutait pour elle l'humidité du crépuscule, le froid de la pénombre. Et on lui disait :

— Vous jouez à vous tuer !...

Elle répondait :

— Qu'importe ?...

Elle aimait à vivre dangereusement. Elle était un peu nietzschéenne, déjà.

xxx

Dans la maison de Savigny vinrent, après les semaines de la prime et tendre solitude, les invités de Mme de Beaumont. Elle avait donné à Chateaubriand le surnom du Solitaire ; mais elle savait qu'une société variée lui était agréable.

Lucile de Chateaubriand arriva. Et l'on s'étonne de la trouver ici : la Révolution avait troublé, avait un peu démoralisé les âmes. Lucile, auprès de son frère et de Pauline, passa des jours inquiets, frémissants ; les alarmes de son esprit ne lui accordaient point de relâche. Elle tourmentait et les autres et elle, avec une sorte de génie étrange et dont il fallait redouter le prestige. Elle avait l'imagination de René, dont elle mourut.

Une fois, on vit entrer par la fenêtre un fugitif, un homme jeune et qui faisait de grandes enjambées. C'était Roux de Laborie, que traquait la police du Premier Consul. On n'avait pas perdu l'effroi et les manières frénétiques de la Terreur. Il entra par une fenêtre, sortit par une autre et disparut.

Arrivèrent aussi, mais eux paisiblement, les doux et bons Joubert, capables de calmer ces terribles têtes, avec leur sagesse, avec leur simplicité, avec leur bonhomie.

Et il y eut de ces journées. Mme Joubert, Mme de Beaumont et René, assis sur un banc, causaient, épiloguaient sur le prochain retour des idées religieuses et du sentiment familial. Le petit Joubert, qui avait sept ans, jouait sur la pelouse. Deux chiens et une chatte faisaient bon ménage. M. Joubert, très haut, très mince, très chimérique de pensée et très méthodique d'allure, se promenait de long en large, sur le gravier : il méditait la philosophie de Kant.

Puis, docile aux heures qu'il avait réglées, Chateaubriand retournait à sa besogne de poète annonciateur. Mme de Beaumont l'accompagnait : elle lui copiait obligeamment ses citations.

Et Joubert taquinait Chateaubriand sur ce qu'il accumulait, à son avis, les citations de l'Ecriture et des Pères exclusivement. Il

lui recommandait de ne pas se croire un Bossuet, n'étant point évêque de Meaux, ne portant pas la mitre et la croix pastorale ; il l'invitait à n'être que poète :

— La religion fera le reste ! disait-il.

Sur le bord du toit, des pigeons roucoulaient.

×××

A la nuit, par les croisées ouvertes du salon, Pauline montrait à René les étoiles. Elle les lui nommait. Et elle lui disait :

— Vous vous rappellerez, un jour, que je vous ai appris à les connaître.

Plus tard, quand elle fut morte et enclose, loin de tous les siens, dans sa tombe de Saint-Louis-des-Français, à Rome, René les revit, ces mêmes étoiles, briller sur la campagne romaine et vers les montagnes de la Sabine. Il se souvint du nom des étoiles et du nom de Pauline.

Si le *Génie du Christianisme* a certainement incliné à la religion maintes intelligences que la grande folie de 89 et de 93 en avait éloignées, ce fut grâce à l'imagination merveilleuse de l'écrivain et grâce à la tendresse qu'y insinua cette fidèle jeune femme dite l'Hirondelle.

La tendresse et l'imagination s'étaient réunies, dans cet enclos maintenant saccagé de Savigny, dans la tranquillité de ce séjour qu'a repris le néant, à l'aube tumultueuse du siècle.

André Beaunier.

II

## FRÉDÉRICK LEMAITRE

J'avais seize ans et j'étais dans la joie, car je venais de subir avec succès un examen d'où dépendait tout mon avenir. Un soir je m'étais essayé dans un grand rôle sur un petit théâtre d'élèves, et toute ma famille réunie avait décidé, d'un consentement unanime, que je me préparerais à devenir un comédien.

Quelques jours plus tard, après m'avoir donné ma première leçon, mon grand-père me dit : « Tu n'as guère fréquenté jusqu'à

ce jour que la Comédie-Française. Il y a dans les autres théâtres beaucoup d'artistes intéressants que tu dois te hâter de connaître, parce que quelques-uns d'entre eux sont à la fin de leur carrière. Cela fait partie de ton éducation artistique. Le jeu des grands acteurs est un enseignement. »

Parmi ceux qu'il me nomma alors, il y avait Ligier, Bouffé, Arnal, Bocage, Numa, Déjazet. Mais le premier qu'il voulut me faire entendre fut Frédérick Lemaître, ce qui prouve son éclectisme et sa largeur de vue, le professeur de Rachel passant à cette époque pour le porte-drapeau de l'école classique, comme Frédérick était celui de l'école romantique. Trente ans plus tôt, jeunes comédiens tous deux, ils s'étaient rencontrés à l'Odéon. Son nom reparaissait alors sur les affiches de la Porte-Saint-Martin ; mon grand-père me donna pour lui une lettre dans laquelle li lui disait qui j'étais et pourquoi il tenait à ce que j'allasse l'entendre.

Vers une heure de l'après-midi, un jour de l'année 1858, j'arrivai donc rue de Lancry, à quelques pas du boulevard. « Au premier ! » me dit le concierge. Je montai. En arrivant, je fus d'abord un peu étonné de voir la clef sur la porte. Néanmoins, soit par l'effet d'une discrétion naturelle, soit par celui d'une habitude invétérée, malgré la facilité qui m'était offerte, je crus devoir sonner. Après un moment d'attente, la porte s'ouvrit et un domestique parut. Il était vêtu d'un gilet rouge et d'un tablier blanc, mais chaussé d'ignobles savates ; il me regarda d'un air surpris. Ce domestique avait les cheveux queue de vache, une tête de jocrisse, le physique et les allures d'un second comique de l'Ambigu. Je sus plus tard que ce personnage était célèbre dans le monde du théâtre ; mais ce que je compris tout de suite, au regard qu'il m'avait lancé, c'est que je venais de manquer gravement aux usages de la maison, et que s'il laissait la clef sur la porte, c'était pour ne pas se donner la peine de l'ouvrir aux arrivants. Cependant, comme j'étais un nouveau venu et que ma jeunesse incontestable pouvait excuser mon défaut d'expérience, il se montra indulgent, consentit à prendre ma lettre et me fit entrer dans le salon pour attendre la réponse.

Ce salon, effroyablement bourgeois et clinquant, était tout rouge et tout or. Les bois dorés des meubles, dans le mauvais style de l'époque, encadraient un damas ponceau, broché de ramages jaunes ; des tentures pareilles garnissaient toutes les portes. C'était en un mot la mise en scène du quatrième acte d'un drame, quand ce quatrième acte se passe chez un riche banquier ; le salon de Robert

Macaire à l'époque de sa splendeur. J'attendais là depuis dix minutes, cherchant vainement sur les murs, sur les tables, ou sur la cheminée, un vestige d'art quelconque, lorsque m'étant retourné au bruit d'une porte qui s'ouvrait, je vis s'avancer le grand artiste en personne. Etonnante apparition, inoubliable et typique, et dont, après un demi siècle, je crois revoir les moindres détails.

Je le reconnus tout d'abord, car si médiocres qu'ils fussent en tant qu'œuvres d'art, les portraits que j'avais de lui étaient du moins fort ressemblants. Sur un front large et bien dessiné, les cheveux, encore nombreux et grisonnants, dressaient vers le ciel un toupet hardi, comme relevés brusquement par l'artiste dans un moment de folie ou de passion. Les yeux étaient merveilleux ; noirs, humides, lumineux, extrêmement ouverts, ils absorbaient l'attention et concentraient sur eux le regard. Je compris bien vite de quelle puissance leur jeu pouvait être à la scène. Le nez était passable, bien que laissant voir un peu trop l'ouverture des narines, mas la bouche était affreuse, sans lèvres, et tombante de chaque côté : le type que le peuple qualifie de « gueule de raie ». Il y avait entre ce beau et large front, ces yeux admirables et cette bouche déplaisante, un désaccord complet, une effroyable dissonance ; en haut les plus fières aspirations, en bas les plus ignobles instincts.

Je fus frapé de ces détails, en beaucoup moins de temps qu'il ne m'en faut pour les décrire, et il me reste encore à parler de son attitude, de sa tournure, de sa démarche enfin, et surtout de son costume, car rien de tout cela n'était indifférent.

Frédérick était assez grand, d'une taille belle et bien prise, la tête bien dégagée sur de larges épaules, le pied et la main petits. La grâce et la sûreté de sa démarche révélaient l'homme bien fait. Il était vêtu d'une robe de chambre de soie brochée, d'un rouge tellement vif qu'il fit pâlir à son entrée toutes les tentures du salon. Il en avait passé négligemment les manches ; mais il avait complètement dédaigné de la fermer, et largement ouverte, elle laissait apparaître tous ses dessous. Ils se composaient d'abord d'une chemise. Mais celle-ci n'était boutonnée ni au col, ni sur la poitrine, et la tête du comédien en émergeait comme un bouquet de fleurs du milieu de son cornet de papier. Cette chemise sortait d'un pantalon gris clair, lequel ne manquait pas plus de boutons que la chemise elle-même, mais semblait comme elle en dédaigner l'usage. Aucun ne manquait à l'appel ; on les voyait tous, exilés de leurs boutonnières respectives et qui bâillaient à grande dis-

tance comme pour gémir de cet abandon. Un seul était étreint par sa boutonnière, un seul, à la taille, par privilège spécial ; que de jalousies il devait exciter ! Et comme il était chargé à lui seul de la besogne à laquelle tous les autres auraient dû consacrer leurs efforts, il s'ensuivait que cette besogne était mal remplie. Aucune bretelle ne soutenait ce vêtement de première importance. Il glissait le long des hanches de façon à faire croire, à chaque pas, qu'il allait tomber sur les talons de son possesseur, et traçait le long de ses mollets les plis serrés et mouvants d'un soufflet d'accordéon, tandis que plus haut il s'entrebâillait de la façon la plus inquiétante, laissant apparaître, comme un rideau protecteur, un large pan de la chemise, d'une blancheur d'ailleurs éblouissante.

C'est ainsi qu'il s'avança vers moi, d'un pas noble et mesuré, et formant à lui seul tout un cortège auquel il ne manquait que l'accompagnement d'une musique solennelle. Les pieds s'avançaient en premier, la pointe en dehors,cachant leur finesse dans des pantoufles brodées d'or.Le pantalon suivait tant bien que mal, comme il pouvait, se soutenant, non sans mérite, dans une situation difficile, et comme s'il avait eu conscience de sa responsabilité. La chemise l'accompagnait, familière et négligente, comme un voile toujours prêt à s'envoler. La robe de chambre venait ensuite, rutilante et magnifique, laissant ramper derrière elle sa longue et éclatante traîne comme un manteau de cour, et finalement la cordelière, qui aurait si bien pu boucler et envelopper le tout, accrochée au côté par un seul gland, rampait comme un serpent tout de son long sur le tapis, représentant la fin du défilé, de telle façon que, au moment où le comédien s'arrêta devant moi au milieu du salon, l'autre gland, à l'autre extrémité, était encore dans la pièce voisine.

Le grand Frédérick s'avançait ainsi vers moi, comme don Salluste s'avançait vers la reine d'Espagne, au moment du baisemain. Vous vous rappelez les beaux vers du deuxième acte de *Ruy Blas*. Comme Louise de Neubourg :

> Sitôt que je le vis, je ne vis plus que lui,
> Grave et m'éblouissant de son regard de flamme.

Sa main, souple et gracieuse, jouait aussi non avec la lame d'un poignard, mais avec la lettre de mon grand-père. Nous échangeâmes peu de paroles. Les propos qu'il me tint furent de la plus grande simplicité. Après m'avoir dit combien il était flatté de la

démarche de son ancien camarade, il m'offrit deux places pour le lendemain, et je les acceptai avec reconnaissance. Mais le peu de mots qui lui échappèrent prirent dans sa bouche une importance extraordinaire et tout à fait démesurée avec l'objet en question. Il semblait disposer non de deux fauteuils d'orchestre, mais du sort d'un empire. Chacune des syllabes qui s'échappaient de ses lèvres s'étalait et s'enflait comme un mot tout entier ; des intervalles pleins d'une profondeur mystérieuse séparaient les mots et en développaient l'importance à ce point qu'ils semblaient des phrases, et les simples phrases de longs discours. Cette diction étrange offrait dans le domaine de la parole le phénomène optique de la lentille à travers laquelle une puce nous apparaît grosse comme un éléphant. Comme la forme emporte le fond, l'enflure des mots entraînait celle de la pensée. Un simple : « Bonjour, monsieur », semblait contenir tout un monde, et les phrases banales que j'écoutais tout ébahi prenaient l'ampleur et la sonorité des vers de Victor Hugo. Je partis émerveillé, après un remerciement, et très renseigné déjà, par cette première impression, sur le tempérament, la nature et le jeu du grand artiste.

Une chose encore m'avait vivement frappé chez lui : l'immobilité du masque. Cette figure, si admirablement créée pour exprimer tous les sentiments et toutes les passions, n'avait rien exprimé du tout : ni hostilité, ni courtoisie, ni gaieté, ni tristesse, rien, pas même l'indifférence. Je pus observer bientôt qu'à la scène aussi bien qu'à la ville, Frédérick était souvent ainsi, et que pendant une assez longue période, son visage n'exprimait absolument rien. Il semblait qu'il ménageât pour les grandes occasions la mobilité de ses traits. Mais alors il atteignait aux effets de physionomie les plus puissants comme les plus variés qu'il a été donné d'admirer sur la scène.

Le lendemain, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, j'assistais à la représentation de *Don César de Bazan*, cette amusante fantaisie, sorte de variation sur un air connu, où deux dramaturges habiles, Dennery et Dumanoir, ont fait revivre l'immortel personnage de Victor Hugo, le joyeux César, duc de Garafa, l'ami de Goulatromba, pour le faire jouer par le créateur de Ruy Blas.

Son entrée au premier acte de cette pièce est restée mémorable. Le grand seigneur déguenillé,

> Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
> Drapant sa gueuserie avec son arrogance,

Et qui, battant du poing sous sa manche en haillons,
L'épée à lourd pommeau qui lui bat les talons,
Promène, d'une mine altière et magistrale,
Sa cape en dents de scie et ses bas en spirale,

sortait ivre du cabaret. Après quelques faux pas entremêlés de hoquets, il tournait le dos au public et se collait le nez au mur dans la posture trop naturelle où David Téniers nous a montré tant de ses buveurs, et cet effet effrontément réaliste du plus grand des acteurs romantiques provoquait un rire fou.

A cette apparition de Frédérick et pendant ce début de son rôle, j'avais remarqué autour de moi dans la salle une agitation particulière, des dialogues rapides entre tous les spectateurs dont les têtes se penchaient les unes vers les autres. Je sus bien vite de quoi il était question. Le public amusé se demandait si cette ivresse était réelle ou feinte. Il connassait le vice de son favori, vice qui, à certaines représentations, s'était étalé jusqu'au scandale, mais qui, pour la foule, n'était pas un motif de défaveur, bien au contraire. Les excentricités de toutes espèces, fussent-elles ignobles, l'attirent et l'intéressent. N'hésitez devant rien d'avilissant et de honteux, ô vous qui faites métier de la captiver ! Pour attirer son attention et pour la retenir, les pires moyens sont les meilleurs. Il semble que ce soit une chose si pénible pour la plupart des hommes de reconnaître un mérite exceptionnel à l'un d'entre eux, qu'ils lui savent gré d'une tare et qu'ils trouvent une consolation à dire d'un grand comédien comme celui-là qu'il a du génie s'ils peuvent ajouter : c'est un ivrogne.

Arrêtons-nous donc un instant à l'ivrognerie de Frédérick. Il lui a dû une bonne part de sa popularité. Son portrait serait incomplet si je négligeais un trait saillant de ce personnage excentrique. Et puis ce vice avait chez lui un caractère spécial, des allures tout à fait originales, et telles que je n'en ai vu de pareilles à nul autre. Frédérick Lemaître ne fréquentait pas les cabarets ; il était indifférent aux apéritifs et ne se grisait pas de liqueurs. C'était un buveur de vin, et de vin rouge. Il se grisait à table, à domicile ; mais il buvait aussi au théâtre, et pendant toute la soirée,, avec un cérémonial, selon des rites uniformes et tellement bizarres que je crois devoir les raconter ici.

Lorsqu'il arrivait au théâtre avant la représentation et qu'il entrait dans sa loge, le domestique en gilet rouge, dont j'ai parlé, l'accompagnait, porteur de quatre bouteilles d'un excellent bor-

deaux. Aussitôt, avec la lenteur et la gravité qu'il avait mises à me recevoir dans son salon de la rue de Lancry, il posait de ses propres mains une table au milieu de la pièce, dans l'endroit le plus apparent, à la place d'honneur, comme on dresse un autel. Sur cette table, il étalait avec soin une serviette blanche, puis il installait une chaise qu'il recouvrait à son tour d'une autre serviette, puis sur cette chaise il mettait une cuvette en veillant avec un soin minutieux à ce que cuvette, chaise et table fussent parfaitement calées et ne pussent être ébranlées par aucun mouvement. Pendant ce temps le domestique au gilet rouge ayant débouché les quatre bouteilles, Frédérick en versait le contenu dans la cuvette avec les plus grandes précautions, posait à côté de la cuvette un verre, un verre-gobelet sans pied, puis prenant une troisième serviette blanche, il en couvrait le verre, la cuvette et le vin, comme fait le prêtre de son ciboire. Alors seulement commençaient sa toilette et son maquillage. Tout en procédant à l'un et à l'autre, quand le cœur lui disait, de temps en temps il s'approchait de cette sorte de reposoir, soulevait la serviette, prenait le verre, le remplissant à même la cuvette, trempant ses doigts dans le vin qui ruisselait de ses mains jusqu'à terre le long de ce linge blanc, et buvait ainsi, de cette façon crapuleuse et solennelle, avec la même grâce, la même noblesse et la même lenteur. Après quoi il avait soin de remettre en place le verre et la serviette pour la prochaine lampée.

Parfois il offrait ainsi à ses visiteurs privilégiés de goûter son vin, toujours avec le même cérémonial, le même visage grave et impassible et le même verre. Quand les visiteurs n'étaient pas nombreux, il venait à bout, lui seul, des quatre bouteilles de bordeaux. Mais à ce jeu-là, il n'était pas toujours vainqueur, et il arrivait parfois que le public, si indulgent qu'il fût pour le vice de son acteur favori, se fâchait et lui cherchait noise. Le public à cette époque avait une spontanéité et une turbulence tout à fait inconnues de nos jours. Il arrivait fréquemment que l'on sifflât ou que l'on interpellât violemment les artistes pour une cause ou pour une autre. L'ivresse trop manifeste du comédien amena plus d'une fois des scènes violentes entre les spectateurs et Frédérick, qui avait très mauvaise tête, surtout quand sa tête n'était plus solide.

Un jour la salle en fureur lui demanda des excuses. Frédérick s'y refusa. L'orage grandit. Le directeur, menacé d'être obligé de rendre la recette, faisait la navette entre la scène, où il haranguait

le public en tâchant de le calmer, à la coulisse où Frédérick, furieux, invectivait de loin la foule et trépignait de colère. Le cas était grave. Il avait jeté à la face des spectateurs cette apostrophe trop sincère : « Tas d'imbéciles ! » Là, il était visiblement dans son tort. On finit par le lui faire comprendre et il dit : « Eh bien, oui, je vais leur en faire des excuses ! Vous allez voir ça ! » Le directeur le précède sur la scène, et annonce que le grand comédien, comprenant ses torts, va s'excuser. La porte du fond s'ouvre à deux battants. Frédérick Lemaître s'avance, toujours grave et solennel, même dans l'ivresse. A son aspect la salle tout entière pousse un « Ah ! » de satisfaction, puis un silence profond s'établit. Avec sa grâce accoutumée, il fait tout d'abord les trois saluts d'usage ; puis il prononce ce simple discours : « Messieurs, je vous ai dit que vous étiez tous des imbéciles ; c'est vrai. Je vous en fais toutes mes excuses ; j'ai tort ! » Et il est couvert d'applaudissements.

(*Le Temps* du 20 octobre 1911).

Pierre BERTON.

III

## LA MAISON DE LAMARTINE A PASSY

Le 18 juillet dernier, on a posé une plaque commémorative en marbre sur la maison de l'avenue Henri-Martin qui a remplacé l'ancien chalet de Lamartine. A cette occasion, M. Chéramy, président de la société des Lamartiniens, a prononcé l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Les discours que vous venez d'entendre ici ont éveillé dans le cœur de tous les Lamartiniens présents un sentiment de reconnaissance profonde, dont je suis très heureux, très fier de me faire l'interprète. Pendant de longues années, il faut avoir le courage de le dire, la France s'est montrée oublieuse, ingrate envers Lamartine. L'élite intellectuelle et pensante semblait ne plus se souvenir que, dès 1820, avant Victor Hugo, Lamartine avait renou-

velé la poésie française ; que dans ses premières *Méditations*, après les vérificateurs décolorés du premier Empire, il avait fait entendre des accents d'une beauté, d'une émotion, d'une sublimité inconnues avant lui. L'inspiration poétique était en son âme d'une telle richesse et d'une telle puissance, que dans les secondes *Méditations*, dans les *Harmonies*, dans *Jocelyn*, dans *la Chute d'un Ange*, dans les *Recueillements poétiques*, le Poète, avec une prodigalité toute royale, jetait encore des milliers de vers, qui resteront parmi les plus beaux de la langue française. Dans le *Voyage en Orient*, plus tard, dans *les Girondins*, il se révélait aussi grand prosateur qu'il s'était montré grand poète. Puis, il dit adieu à la Poésie. Il pensa que dans ces années profondément troublées du XIXe siècle, un homme de génie avait peut-être autre chose à faire que de chanter sans fin l'Amour, la Beauté et la Nature ; qu'une autre tâche, moins brillante, sans doute, aussi haute peut-être, pouvait lui incomber, et il descendit dans l'arène de la politique. Il y fut accueilli avec une malveillance très accentuée par les politiciens d'alors, qui se croyaient de grands hommes d'Etat et qui cherchaient non sans ironie ce que ce poète venait faire parmi eux. « Dans quel groupe, où comptez-vous siéger à la Chambre ? » lui demandait-on. Il répondit : « Dans aucun groupe. Je siégerai au plafond. »

Avec les dons merveilleux que la Nature lui avait prodigués, il devint vite un grand orateur. Sa haute intelligence eut parfois des visions, des pressentiments, comme des éclairs prophétiques ; il prédit notamment la guerre lamentable de 1870 ; et tandis que la monarchie de juillet s'attardait dans une politique singulièrement étroite et égoïste, il prononça, dans maintes circonstances, de ces paroles inoubliables qui vont droit au cœur d'une Nation, dont on ne réveille jamais en vain les généreux instincts. Quand éclata la Révolution de 1848, toute frémissante d'enthousiasme, au milieu de ses illusions et de ses incohérences, Lamartine devint vite l'élu et l'idole de la Nation tout entière. Douze départements l'envoyèrent siéger à la Constituante, et deux grands actes ont marqué alors sa carrière politique : son admirable manifeste aux Puissances étrangères et la journée héroïque du drapeau rouge. Des ignorants et des forcenés avaient imaginé de faire de cette loque révolutionnaire le drapeau de la Jeune République. Lamartine n'avait jamais parlé au peuple que le fier langage d'un homme politique qui se respecte, s'adressant à des concitoyens qu'il respecte et qui se respectent eux-mêmes ; il ne s'était jamais abaissé à ces flatte-

ries, à ces flagorneries, à ce charlatanisme oratoire dont on a tant abusé depuis. Il savait que sans l'ordre une société ne peut pas vivre, qu'un gouvernement, qui n'est pas capable de maintenir l'ordre, d'assurer le respect et la stricte observance des lois, ne mérite pas de s'établir et de durer. Lamartine repoussa donc avec indignation l'emblême séditieux, qui lui était présenté. Au milieu des vociférations, des huées, des fusils braqués contre sa poitrine, par l'ascendant de sa parole et de son courage, il imposa à cette foule hurlante et exaspérée le drapeau tricolore « le vrai drapeau de la France,celui qui, d'un bout du monde à l'autre porte dans ses plis nos traditions, nos gloires, nos souvenirs et nos espérances. » Quelques mois après, pendant l'abominable insurrection de juin, Lamartine à cheval, la tête haute, alla présenter sa poitrine aux balles des insurgés pour faire entendre à ces égarés des paroles d'apaisement et de conciliation. Il pensait qu'on n'est pas digne du nom d'homme d'Etat si dans les circonstances graves on n'est prêt à faire à la Patrie le sacrifice de sa vie et, ce qui n'est pas sans grandeur, le sacrifice de sa popularité.

Après le 24 février, Lamartine avait connu tous les enivrements du triomphe. L'insurrection de juin vaincue, tous les partis furent d'accord pour lui faire un crime de la mission conciliatrice qu'il avait assumée. Après le 2 décembre 1851, il n'eut plus qu'à se retirer de la politique. Alors commença pour lui une vie de labeur et d'abandon atroce, qu'il supporta avec un courage, une résignation admirable qui ne peut que le grandir devant la Postérité. D'une générosité inépuisable, il avait dissipé son patrimoine ; comme membre du Gouvernement provisoire, il avait achevé de se ruiner et il était accablé sous le poids d'un passif que les revenus de ses propriétés ne suffisaient pas à éteindre.

A l'heure où l'on a droit au repos, il reprit donc la plume et, pour désintéresser ses créanciers, il publia presque sans interruption tous ces volumes, *le Conseiller du Peuple*, *la Révolution de 1848*, *les Confidences*, *Raphaël*, *Graziella*, l'*Histoire de la Turquie*, *de la Restauration*, *des Constituants*, *le Cours Familier de Littérature*, qui tous renferment des pages admirables. Ce labeur surhumain eût dû éveiller la sympathie, le concours, la reconnaissance de la France entière. Il n'en fut rien. On avait oublié le génie du Poète, les services de 1848, et tous les journaux rivalisaient de moqueries et de sarcasmes sur la détresse du grand homme. Spectacle répugnant de l'ingratitude humaine !

Par un geste qui l'honore, Napoléon III avait offert de liquider le passif du Poète. Lamartine refusa et continua sa tâche, tant qu'il eut la force d'écrire. Enfin, au mois d'avril 1867, ce scandale cessa. Sur l'initiative d'Emile Ollivier, les Chambres votèrent une récompense nationale de 500.000 francs au Poète qui était à bout de force et d'énergie. Le 28 février 1869, il cessa de vivre.

Beau comme un dieu antique, doué de tous les dons de la Poésie et de l'éloquence, entouré dès sa jeunesse d'hommages et d'adorations, il était entré dans la vie comme une sorte de Roméo de génie. Par une ironie shakespearienne de la Destinée, il est mort triste, abandonné et seul comme le Roi Lear.Quelques amis fidèles l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure à St-Point. Dumas fils m'a raconté la tristesse et la mélancolie de ces obsèques. L'Académie, le monde des lettres y furent à peine représentés. L'auteur des *Méditations*, le Président du Gouvernement provisoire de 1848 était tombé dans l'oubli. *Sic transit gloria mundi !*

C'est alors que s'est fondée notre modeste société de Lamartiniens. Nous avons voulu ramener à Lamartine cette France oublieuse, qui l'avait méconnu. Comme des amis obscurs et dévoués, nous avons fait sans bruit notre tâche de propagande ; peu à peu, grâce à notre persévérance, grâce à quelques écrivains, parmi lesquels il faut citer en première ligne Emile Deschanel, le père de notre cher et illustre collègue, Paul Deschanel, l'on s'est repris à lire, à goûter, à admirer Lamartine. Et aujourd'hui, nos efforts reçoivent une récompense éclatante qui dépasse nos espérances. A l'occasion de l'apposition de cette plaque qui, 43 ans après la mort de Lamartine, dira où il a rendu son dernier soupir, cette belle fête s'est organisée, et Lamartine, déjà glorifié l'an dernier à la Sorbonne, reçoit après tant d'années un hommage vraiment digne de lui. Le Président de la République, les Pouvoirs publics, le Conseil municipal, l'Académie française, la Société des Gens de lettres, la Société des Etudiants de Paris, sont ici noblement représentés, des hommes appartenant à toutes les opinions, des illustrations de toute sorte, de grands artistes se réunissent dans une même pensée pour honorer un grand Poète, un noble génie, un grand citoyen qui a pu avoir ses illusions et ses faiblesses, mais qui fut un modèle de désintéressement, de courage, de clairvoyance et de patriotisme. L'heure de la réparation est venue, la Justice immanente a fait son œuvre. Combien de faux grands hommes, tant exaltés naguère, nous semblent aujourd'hui singulièrement médiocres et petits ! Du fond du Passé, l'image de La-

martine apparaît au contraire grandie, sereine, héroïque, transfigurée. Elle s'impose à la définitive admiration de la Postérité. Il vous appartenait, Messieurs, de lui donner cette suprême consécration. Et nous, les Lamartiniens, c'est du fond de l'âme que nous vous remercions au nom du grand homme, au nom de la Justice, au nom de l'Histoire, au nom de la France, au nom de la Patrie !

IV

## LE MONUMENT DE Mme ANGEBERT

Sur l'initiative de M. Léon Séché, qui nous a révélé naguère dans son livre des *Amitiés de Lamartine*, le rôle actif et efficace joué par Mme Caroline Angebert lors de la première campagne électorale du grand poète, en 1831, les ANNALES ROMANTIQUES ouvrent une souscription pour élever un monument à cette femme remarquable.

Ce monument composé d'une stèle et d'un buste sera érigé à Dunkerque où le mari de Mme Angebert fut longtemps commissaire de marine et d'où elle data ses très belles lettres philosophiques à Victor Cousin.

Nous avons déjà recueilli les souscriptions suivantes :

| | | |
|---|---|---|
| M. Léouzon le Duc et sa famille | 500 | » |
| M. André Millot | 100 | » |
| M. Paul Deschanel, président de la Chambre | 20 | » |
| M. Raymond Poincaré, président du Conseil | 20 | » |
| M. Léon Bourgeois, ministre du travail | 20 | » |
| M. Henri Cochin, député du Nord | 20 | » |
| Mme de Féligonde, née de Coppens | 50 | » |
| Mme Whitney | 25 | » |
| M. G. Colson | 20 | » |
| M. Victor Colomb | 10 | » |
| M. Daspit, de Saint-Amand | 10 | » |
| Mgr Bellet | 10 | » |
| Mme Alphonse Daudet | 10 | » |
| M. Cabat, conseiller à la Cour d'appel | 20 | » |
| Mme Armand de Vismes | 20 | » |

| | | |
|---|---|---|
| Mme Léon Pillaut | 40 | » |
| M. Chéramy | 10 | » |
| M. Payre | 25 | » |
| M. Moppert | 20 | » |
| M. Le Marquand, directeur de l'Inscription maritime à Dunkerque | 5 | » |
| M. Justin Bellanger, conservateur du Musée à Provins | 5 | » |
| Mme Félix Fournier, de Belleroche | 10 | » |
| Mme Vve Ernest Prarond | 5 | » |
| Total de la 1re liste | 975 | » |

# POÉSIE

## MOLLES ANDEGAVI

A Maurice Couallier.

Nos coteaux d'Anjou n'ont rien d'anguleux.
Pareilles aux seins qu'une jeune ondine
Pointe en se berçant sur l'onde marine,
On voit s'infléchir sur les lointains bleus
Gracieusement nos rondes collines.

Ici, pas de tons criards ni heurtés.
Nos toits sont d'ardoise un peu violette
Dont le ton ressemble au ciel qu'ils reflètent.
Quand ils sont luisants, de pluie humectés,
La similitude alors est complète.

Le tuffeau blanchâtre, au grain tendre et fin,
Pierre de nos murs, de teinte imprécise
Mais d'aspect propret, gaiement s'harmonise
Avec la douceur du ciel angevin
Où si mollement maraude la brise.

Dans ce coin de France, à l'air si léger,
De vivantes fleurs sortent, les dimanches,
Des blanches maisons, en coiffes plus blanches,
Et l'on prend plaisir à voir voltiger
Ces grands papillons qui frôlent les branches.

Sous ce doux climat, l'homme est doux aussi.
La terre est si bonne et si généreuse,
  Lui donnant blé d'or et liqueur vineuse,
Qu'il ne peut rêver, n'ayant nul souci,
De trouver ailleurs vie aussi moelleuse.

Paul Pionis.

# Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (juillet-septembre 1912). « *Préromantisme* » *allemand et français : Herder et Creuzé de Lesser adaptateurs du* « *romancero del Cid* », par Henri Tronchon. — *Mme de Staël et Henry Crabb Robinson*, d'après des documents inédits, par Jean-Marie Carré. — *Alexandre Duval*, lettres et documents inédits, par Paul Bonnefon. — *Documents sur le séjour à Athènes de Chateaubriand*, par Louis Hogu. — *Encore* « *le Satyre* » *et la philosophie de Victor Hugo*, par Eug. Rigal.

L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES (avril). — *La reprise d'Antony* en 1867, lettre inédite d'Alexandre Dumas. — *Chateaubriand d'après son écriture*, par Duparchy-Jeannez.

LE CORRESPONDANT (10 mai). *Une amie d'Eugénie de Guérin : Coraly de Gaix*, par Armand Praviel. — 10 juillet : *La genèse de* « *Graziella* », par Gaston Charlier. — *Quelques lettres inédites de Maurice Guérin*, publiées par M. Barthès. — 25 juillet, *le Silence d'Alfred de Vigny*, par Firmin Roz.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE ET DU BIBLIOTHECAIRE (mai-juillet). Iconographie générale de Théophile Gautier, par Henry Boucher.

LE FIGARO du 15 juillet. *A la mémoire de Lamartine*, par Maurice Leudet. — 20 juillet, *La Vieillesse de Lamartine*, par André Delacour. — 27 juillet, *Son Excellence M. de Chateaubriand*, par André Beaunier.

LE GAULOIS, du 15 juin. *Une lettre inédite de Sainte-Beuve à Louis Ratisbonne*, publiée par Léon Gosset.

LE JOURNAL DES DEBATS du 13 juillet. *Eugénie de Guérin et Mme de Maistre*, lettres inédites publiées par Abel Lefranc. —

30 juillet, *Chateaubriand, rédacteur* au *Journal des Débats*, par André Varagnac.

LA REVUE BLEUE des 25 mai et 1er juin. *Lettres inédites de Rachel*, publiées par P.-A. Chéramy.

LA REVUE DE PARIS du 15 juin. *Un roman inédit d'Alfred de Vigny* (*Daphné*), par Fernand Gregh. — 1er et 15 octobre, *Lettres de Mme Victor Hugo à sa sœur Julie*, publiées par Léon Séché.

LA REVUE DES FRANÇAIS du 25 août. *Dix lettres inédites de Mme Victor Hugo*, publiées par Léon Séché.

LA VIE HEUREUSE du 15 septembre. Lettres inédites de Mme Victor Hugo, publiées par Léon Séché.

LA REVUE HEBDOMADAIRE du 1er juin. *Chateaubriand, ambassadeur à Londres*, par le comte d'Antioche. — 10 août, *Victor Hugo, correcteur d'épreuves*, par Louis Barthou.

LE PENSEUR (août). *Notes sur Michelet*, par Alcanter de Brahm. — *Gérard de Nerval*, par Daniel de Vernancourt.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## LAMARTINE ET LE CHATEAU DE VINCY

Chacun connaît les pages attachantes des « Confidences » où Lamartine décrit sa fuite à travers le Jura et son séjour en Suisse pendant les Cent Jours.

Dans son beau volume « *Le Château et l'Ancienne Seigneurie de Vincy* » (1), Monsieur Gaston de Lessert, propriétaire actuel du château, a intercalé trois lettres de Lamartine demeurées inédites. « Cet ouvrage », dit l'auteur dans sa préface, « tiré à peu d'exemplaires, est destiné à quelques amis. »

C'est dire que forcément il ne se trouvera que dans peu de mains. Cela est regrettable, non seulement pour les lamartiniens, mais pour tous ceux (et il sont légion) qui s'intéressent au passé historique.

Les archives du château remontent à 1306, mais ce n'est qu'en 1724 que la famille de Vasserot devint acquéreur des seigneureries de Vincy et des Vaux. Depuis cette époque le vieux manoir n'a changé de mains que par héritage.

Voltaire fut parmi les hôtes illustres qui ont laissé le souvenir de leur passage au château.

« Monsieur, écrivait le philosophe au Baron Horace, le 28 avril 1758, de Lausanne, « Nous comptons mardy prochain 2 de May user de la permission que vous avez bien voulu donner à Madame Denis et à moy de venir coucher chez vous. Qouique je sois toujours, malade, je tacherai de n'être pas un malade incommode. Jay une très grande envie de voir votre belle maison et une bien plus grande de faire ma cour à son aimable maître et à Madame de Vinci. »

Citons encore la visite, ou plutôt les visites, du duc de Kent, père de la reine Victoria, qui à l'âge de 18 ans fit un séjour prolongé à Genève, et qui demeura en correspondance suivie avec son hôte.

(1) Genève 1912. Sans nom d'éditeur. Ne se vend pas.

C'est en 1815, au mois de mai, que Lamartine vint frapper à la porte du château, mais les lettres qu'il écrivit au Baron de Vincy datent de neuf ans plus tard.

Voici la première :

Cette lettre est adressée au général baron Albert de Vasserot de Vincy, qui fut aide de camp du roi de France et du duc de Bordeaux. Il vécut de 1757 à 1836.

Brugg,
8 juillet 1824.

Monsieur le Baron,

« Je suis bien reconnaissant de votre obligeant souvenir et de l'aimable intention que vous avez de vous procurer quelques ressources de société dans l'espèce de solitude où nous sommes. J'aurais bien du plaisir à faire la connaissance de M. de Bonstetten le fils ; quelle que soit la différence dont vous me parlez il doit toujours y avoir dans l'esprit comme dans les traits ce qu'on appelle l'air de famille. Ce que vous me dites de M. de Constant et de sa femme est bien fait aussi pour nous inspirer de l'attrait pour eux ; mais je ne sais encore quand ni comment nous pourrons les rencontrer les uns et les autres ; nous sommes arrivés trop tard pour pouvoir être logés à Schinznach même. Nous avons été réduits à aller à une lieue de là chercher un gîte dans une petite ville nommée Brugg (1) d'où nous aillions chercher péniblement nos bains et nos douches. Madame de Lamartine n'en a pas jusqu'ici éprouvé de bons effets, elle a pris une forte fièvre accompagnée d'une éruption qui la retient pour une quinzaine au lit et qui la sèvre des eaux. Nous sommes donc sans aucune espèce de rapport ici avec les personnes logées dans l'établissement de Schinznach et la maladie de ma femme est notre unique occupation. J'espère quand elle sera rétablie avoir quelque occasion d'aborder sous vos auspices les personnes dont vous me parlez.

Si vous prenez part à nos ennuys, je partage bien vos sollici tudes sur la santé de Madame de Vincy (2), mais j'espère qu'elle

(1) Dans la *Correspondance de Lamartine*. Vol. 2, pp. 278-280, les lettres à Virieu et au chevalier de Fontenay sont datées de Schiuznach même.

(2) Morte en 1838. C'était elle l'hôtesse de Lamartine, quand il séjourna à Vincy en 1815.

sera déjà rétablie à notre retour. Ma femme partage tout mon désir de lui être présentée alors et de faire la connaissance d'une famille que je lui ai trop faiblement dépeinte mais où elle sait que j'ai trouvé jadis des bontés que j'oserais appeler paternelles. Cette époque ne sortira jamais de ma mémoire ni de mon cœur ; elle m'a autorisé à concevoir pour Madame de Vincy et pour vous un attachement vraiment filial ; que je serais heureux, si l'avenir m'offrait jamais quelque occasion de vous en témoigner mieux que par des paroles la constance et la sincérité ; croyez que c'est un de mes rêves les plus doux ! Cependant je ne voudrais pas que ce fut au prix d'un 20 Mars dans votre beau pays (1).

J'ai cherché vainement Vincy des yeux en passant le long du lac, je n'ai pu le montrer à ma femme (2), nous irons de Rolle le saluer de plus près. Ce sera un grand plaisir pour moi de le revoir et de savoir que tous les anciens habitants quoique dispersés sont heureux. Si vous pouvez à cette époque me présenter à ce qui reste des grands écrivains de la Suisse, ce sera pour moi une trace de plus qui gravera Vincy dans mon souvenir en traits ineffaçables. J'ai beaucoup entendu en ma vie le nom célèbre de M. de Bonstetten. J'ai lu quelques-uns de ses ouvrages qui m'en ont donné une très haute idée comme penseur et comme écrivain, mais je sens avec humilité combien la race des poètes comme moi est au-dessous de la sienne. Nous sommes les chantres de la création, ils en sont les législateurs.

Adieu, Monsieur le Baron, recevez les sincères assurances de mon respectueux attachement pour vous et pour tout ce qui vous entoure. La fin de mon papier m'interdit les formalités d'usage. Excusez-moi.

A. DE LAMARTINE.

Mais il comptait sans la maladie qui terrassa Madame de Lamartine à peine s'ils se trouvaient installés à Brugg. D'après les lettres de la « Correspondance » cette maladie fut longue et pénible, et causa « les plus vives alarmes ». Le 12 juillet, cependant, il écrivit au chevalier de Fontenay (datant toujours ses lettres de Schinznach et non de Brugg) : « Nous comptons repartir pour Mâcon dès que ma femme sera en état de supporter la

(1) Allusion à l'arrivée de Napoléon à Paris en 1815.

(2) Cependant Vincy est très nettement visible depuis la route entre Genève et Rolle.

voiture ; elle sort d'une si terrible secousse qu'elle ne quitte pas encore son lit. »

Ceci explique pourquoi la visite projetée au château de Vincy ne put avoir lieu.

De Genève, le 28 juillet 1824, Lamartine fit part de sa déception à ses amis de Rolle.

« Monsieur le Baron,

N'ayant pu m'arrêter à mon passage à Rolle, à cause de l'état de ma femme, je veux au moins vous témoigner tous mes regrets et tous ceux que j'éprouve de n'avoir pu être présenté par vous à votre illustre ami M. de Bonstetten. Mme de Lamartine a éprouvé une seconde maladie plus grave que la première, à Schinznach ; nous avons été forcés de quitter les eaux aussitôt qu'elle a pu supporter la voiture. Cet état nous rendait malheureusement impossible notre excursion à Vincy, dont nous nous étions fait, jusque-là, un si grand plaisir. Arrivé à Genève, j'ai été m'informer si par hasard vous y étiez encore, mais j'ai trouvé porte close. Nous repartons demain. Je ne veux pas que ce soit sans vous renouveller encore, ainsi qu'à Madame de Vincy, l'expression de mon inaltérable reconnaissance et de tous les sentiments qu'éprouvent nécessairement tous ceux qui ont eu le bonheur d'être admis comme moi dans votre intimité. Agréez-les avec amitié et indulgence et daignez nous conserver aussi un souvenir qui nous sera toujours précieux. Notre projet est de passer le printemps prochain sur les rives de votre beau lac pour être plus à portée du seul médecin en qui Mme de Lamartine ait confiance (1). J'y trouverai pour mon compte l'inappréciable avantage de me raprocher d'une famille pour qui je garde la plus inviolable affection.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus distingués, Monseur le Baron. Votre très humble et très obéissant serviteur. »

Alph. DE LAMARTINE.

Deux jours plus tard Lamartine écrivait de Mâcon à Virieu. « My dearest friend, je suis revenu après un funeste voyage où j'ai vu deux fois ma femme en danger. »

Hélas ! comme nous le savons par la « Correspondance » ce ne

(1) Le docteur Cuended, à Genève.

fut que pour voir mourir sa sœur Suzanne quelques semaines plus tard.

Il semblerait improbable que toute correspondance ait cessé entre l'hôte reconnaissant de jadis et les châtelains de Vincy pendans le quart de siècle qui suivit la date de la dernière lettre au baron. Cependant les archives du château ne contiennent que la lettre suivante, adressée à Mademoiselle Ida de Vincy en 1849. On se souviendra du poème « l'*Hirondelle* » que Lamartine inséra dans les « Confidences », avec la délicieuse narration de son séjour idyllique au bord du Léman à Nernier, en 1815.

« J'adressai cette romance, dit-il, par le batelier, à Mademoiselle de Vincy. Ce fut mon adieu à mes hôtes. »

Cependant il y a lieu de croire que « *la romance* » ne se trouva sous sa plume que beaucoup plus tard, au moment de la composition des « Confidences », car à Vincy l'original du poème est introuvable.

A quel propos Mademoiselle Ida avait-elle écrit ? Nous n'en savons rien. En tous les cas la lettre suivante est une réponse à quelque communication récente.

« Mademoiselle,

« Votre lettre m'a rappelé des jours bien loin, mais un souvenir aussi près que le lendemain du jour où je fus reçu avec tant d'hospitalité dans votre adorable famille. Combien je regrette que tant de pertes aient décimé une maison bénie par tant d'amabilité et de vertus (1) ! J'apprends avec reconnaissance que vous voulez bien vous rappeler encore un nom bien souvent agité depuis ce temps par les vents de l'opinion et qui voudrait bien remonter à nos jeunesses au bord de votre beau lac. Si je vais à Genève, comme je l'espère, ce printemps, j'irai frapper à la porte de votre maison de ville avec la même certitude de bon accueil que quand je frappais à la porte de votre beau château de Vincy. Hélas ! que ne puis-je en ranimer tous les hôtes !

Je prends la liberté de vous envoyer le volume qui contient mon pèlerinage à Vincy. C'est un *ex voto* que vous placerez dans vos archives.

(1) Le baron Alfred de Vincy (frère de M^lle^ Ida) était mort en 1834 : Son frère cadet Arthur, en 1836, et la baronne elle-même en 1838. Mademoiselle Ida de Vincy mourut à Rolle en 1862.

Recevez, Mademoiselle, avec mes remerciements pour votre lettre, l'hommage de mon inaltérable reconnaissance et de mon respect. »

A. DE LAMARTINE.

Paris, 26 février 1849.

82, rue de l'Université.

C'est tout. Mais quoique sans grande importance au point de vue littéraire, ces lettres nous dévoilent dans leur charmante simplicité un coin de l'homme. Elles démontrent la reconnaissance inaltérable, à travers plus de trente ans, de leur auteur pour cette famille hospitalière qui dans un temps de détresse avait si gracieusement, si affectueusement recueilli le jeune étranger qui n'avait « ni lettres, ni crédit, ni recommandation, ni papiers qui pussent m'ouvrir l'accès d'une seule maison en Suisse » (1).

Remsen WHITEHOUSE.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Lamartine*, par René Doumic, 1 vol. in-18, de la collection des grands écrivains.

Nous empruntons au *Matin* du 11 août 1912, l'article suivant de M. Gustave Lanson :

M. Doumic est un des hommes qui peuvent le mieux parler de Lamartine. Depuis quelques années, dépassant en faveur du poète la critique doctrinaire, il s'est fait fureteur de manuscrits, dénicheur d'inédit. Il a fait à Saint-Point des trouvailles précieuses : c'est lui qui a ramené au jour les étranges lettres de Mme Charles à son jeune amant.

J'attendais de lui le beau livre original, plein, précis, fouillé, presque définitif, qu'il pouvait faire.

Pourquoi n'a-t-il pas voulu l'écrire ? Les pages distinguées ne manquent pas dans le petit volume qu'il vient de publier. Mais on a l'impression d'une chose qui a traîné trop longtemps et qui, pourtant, a été faite trop vite. La forme est lâchée. Est-ce un membre de l'Académie française qui dit : « Lamartine écrivit « énormément en prose » ?

La composition est la pire qu'on pût choisir. La banale division : 1re *partie*, LA VIE ; 2e *partie*, L'ŒUVRE, donne ici ce résul-

(1) *Les Confidences*. Livre XI. Note V.

tat, la vie et l'œuvre de Lamartine étant intimement liées, que la seconde partie est un perpétuel recommencement de la première, et même, parfois, la répète textuellement : comparez les pages 84 et 149. M. Doumic cependant est un humaniste qui doit posséder le secret des belles ordonnances : qu'il eût bien fait de s'en servir !

M. Doumic connaît certainement le vrai Lamartine ; et par endroits cette connaissance affleure dans son livre. Il proteste contre la réputation de monotone élégiaque qu'on a faite trop souvent au poète. Il aime à déclarer son admiration pour cette puissance et cette richesse d'organisation, pour ce large flot de vie et de génie. Mais on dirait qu'il a eu peur de montrer tout ce qu'il voyait. Il pouvait tirer meilleur parti des publications récentes de MM.Léon Séché, Pierre de Lacretelle et Henri Cochin, et même de ses propres études.

Il a laissé aux figures de la mère et de la femme du poète des grâces émoussées d'imagerie pieuse. L'ouvrière Graziella est ramenée à la réalité vulgaire : pourquoi M. Doumic n'a-t-il pas appliqué la même méthode à l'élégante Julie Charles ? Pourquoi l'amour fiévreux de cette femme de trente ans, de cette phtisique, reste-t-il enveloppé d'une brume idéale ?

J'aurais voulu apercevoir le gentilhomme de campagne, avec sa crudité joviale de Bourguignon salé, d'où il montait sans effort au langage des anges, avec ses multiples et positives amours que sa poésie sublimait en séraphiques extases. Lamartine est une de ces grandes âmes selon Pascal, qui occupent les extrêmes et remplissent tout l'entre-deux.

N'est-ce pas se leurrer d'apparences théâtrales que de couper son évolution par le *Voyage en Orient* ? Sont-ce le désert et l'islam qui l'ont détaché de la foi de sa mère ? M. Doumic pouvait le lui demander à elle-même : elle nous renseigne. Il semble qu'il ait fait exprès ici de ne pas sonder, de se contenter des grands mots vagues dont le sens flotte.

Enfin Lamartine, homme politique, mérite mieux qu'un sourire dédaigneux, aggravé çà et là de pitié et de circonstances atténuantes. Poète égaré dans la politique, c'est vite dit. Lamartine a-t-il été plus aveugle et plus vaincu que Guizot ou Thiers ? Son « utopie » l'a-t-elle plus trompé que d'autres ne le furent par leur doctrine, leur orgueil ou leur intrigue ?

Quand donc nous présentera-t-on un Lamartine qui ne soit ni académisé, ni rétréci, ni fardé, pour le plaisir d'une catégorie par-

ticulière de lecteurs ? Ce grand homme-là appartient à toute la France.

Gustave LANSON.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN. — *Un grand procès de sorcellerie au* XVII^e *siècle, l'abbé Gaufridy et Madeleine de Demandolx* (1600-1670), par Jean Lorédan, 1 vol. in-8°, orné de neuf gravures et de deux fac-simile.

M. Jean Lorédan qui l'an dernier avait débuté dans la chronique historique par un coup de maître, avec *la grande misère et les voleurs au dix-huitième siècle*, nous apporte aujourd'hui quelque chose d'un tout autre genre et d'un tout autre intérêt. Les ouvrages sur les sorciers en général et sur la sorcellerie sont innombrables, mais j'en connais peu qui soient aussi passionnants que celui-ci, et je crois bien qu'il nous faut remonter jusqu'au procès d'Urbain Grandier pour nous donner une idée exacte de l'intérêt qu'il présente. Ces deux procès sont d'ailleurs à peu près de la même époque. Et Jean Lorédan a raison de dire que le procès d'Urbain Grandier, confesseur d'Ursulines et prêtre débauché, ressemble beaucoup à celui du bénéficier des Accoules et fut certainement inspiré par lui. On y parla, en effet, à plusieurs reprises de Louis Gaufridy et de Madeleine de Demandolx.

L'auteur de ce livre a tiré un parti merveilleux des documents qu'il a trouvés au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, aux archives d'Aix-en-Provence et des pièces précieuses que lui a confiées la famille de Demandolx. Tout cela n'était pas facile à mettre en œuvre. Où d'autres se seraient noyés, il a su être clair, alerte, dramatique, et l'on peut dire qu'il nous a donné, sous une forme agréable, un livre sérieux et qui se lit comme un véritable roman romanesque.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF. — *Ce que je tiens à dire. Un demi-siècle de choses vues et entendues*, par Maurice Dreyfons, 1 vol. in-18.

M. Maurice Dreyfons qui pendant longtemps édita les livres des autres a voulu nous en donner un de son cru. Et ma foi il est fort intéressant. Lui aussi, comme M. Arthur Meyer, il a beaucoup vu et beaucoup entendu, et l'histoire littéraire qui doit avoir des yeux

tout autour de la tête puisera à pleines mains dans ses souvenirs. M. Maurice Dreyfons a surtout connu Théophile Gautier, et c'est fâcheux que Bergerat ne l'ait pas interrogé quand il écrivit la biographie de son beau-père, car il aurait tiré grand profit de ses conversations avec cet ancien libraire. Il est vrai qu'en sa qualité de gendre de Théo, il y a des choses qu'il eût été obligé de passer sous silence, ne fût-ce que l'histoire du mariage de Judith Gautier avec Catulle Mendès. Cette histoire la voici, telle que la raconte M. Maurice Dreyfons.

« Théophile Gautier trouvait indésirable l'entrée de Mendès dans sa famille, il prévoyait les déboires lamentables dont les plaidoiries du procès en divorce des époux Mendès a donné publiquement quelques échantillons. Il craignait pire encore. Et, si romantique qu'il fût, si peu doué qu'il fût pour jouer dans la vie les Bartholo ou les Orgon, il s'opposait de toutes ses forces à une union qu'il tenait pour chargée des pires dangers. — La mère, Ernesta Grisi, une très brave femme, très excellente femme, mais d'intelligence moyenne, n'échappait pas non plus à l'influence de ses origines ; ancienne cantatrice d'opéra italien, issue d'une famille de cantatrices et de danseuses, elle voyait les choses avec sa mentalité d'Italienne romanesque et avec la faiblesse de son cœur maternel.

« La lutte entre le père d'une part, et de l'autre, la fille appuyée, aidée par sa mère, fut âpre et profondément douloureuse pour le père qui recevait tous les coups...

« Le mariage eut lieu à la mairie de Neuilly et n'y assistèrent que les personnes indispensables en pareil cas. En apercevant dans la salle de la mairie un personnage dont la présence en pareil lieu en un tel cas le révoltait, Gautier eut un violent accès de fureur et fit un effort sur lui-même pour n'en pas arriver aux voies de fait contre cet intrus. Et sur ce moment il sentit une douleur atroce qui lui travaillait le genou. En sortant de la mairie il ne rentra point rue de Longchamps, une voiture le conduisit Grande-Rue, au Grand-Montrouge, au logis de ses deux vieilles sœurs. Durant le trajet, son genou qui le faisait horriblement souffrir était devenu tout noir. Le médecin lui déclara que le patient avait eu l'équivalent d'une attaque d'apoplexie, que sa constitution athlétique avait arrêtée à mi-chemin. Pendant plusieurs semaines il vécut dans la vieille maison de Montrouge sans autre compagnie que les commères du quartier, les bonnes femmes des paliers voisins qui peuplaient le vieil immeuble, habité par des ménages de petits

rentiers, d'ouvriers et d'employés. Il avait pour unique distraction le jardin sans fleurs, traversé par une allée droite, et découpé en autant de petits rectangles qu'il y avait de locataires.

« Cette terrible congestion qui fut le premier coup porté à la puissante santé de Gautier provoqua les premiers phénomènes de décomposition du sang et déclancha la maladie de cœur dont il est mort... »

Le volume de M. Dreyfons est rempli d'anecdotes de ce genre.

Jean DE LA ROUXIÈRE.

*Le directeur-gérant :* LÉON SÉCHÉ.

# LETTRES DE Mme VICTOR HUGO

## A SA SŒUR JULIE

(Suite)

---

II

### LETTRES DE JERSEY

---

1er avril [1853].

Chère mignonne, voilà Mme Ferand morte : quelle dégringolade, ou pour mieux dire, quelle ascension, car la mort n'est pas autre chose, J'écris à Victor (1) une longue lettre qui partira avec celle-ci, sa lettre m'a fait plaisir, il y avait longtemps que je n'avais vu d'écriture fraternelle. Victor est très bon, a une très grande sensibilité de cœur, aussi nous l'aimons tous tendrement. Mes fils sont toujours un peu émus quand ils parlent de leur oncle, il a été tout à fait oncle au temps de la Conciergerie ; il est bien doux de ne se souvenir que du bien.

Comme nous sommes des gens très sages ,nous ne cherchons pas l'impossible, nous tâchons de répandre autant d'agréments qu'il est en notre pouvoir dans notre intérieur. D'abord le propriétaire a fait reblanchir et remettre du papier — nous sommes en plein été dans notre salle à manger, nous avons des roses qui courent, la muraille est un papier perse efflorescent. Dans notre salon nous avons des rideaux façon dentelle.Charles a cotonné sa chambre, il y a passé huit jours, il s'est fait un réduit assez confortable avec des bribes. Il veille à ce que tout reluise, car il est très propre. De plus, imagine-toi qu'il a un magnifique costume de chambre qu'il tient en réserve après son deuil, pantalon cosaque, flanelle rouge avec des parements noirs — veste de pareille étoffe, ornements semblables — attention ! — pantoufles cachemire rouge brodées de filigranes d'or, bonnet rouge à la Guillaume Tell, avec flocons de soie noire. Les pantoufles, cela va sans dire, sont bro-

(1) Victor Foucher, frère aîné de Mme Victor Hugo, conseiller à la Cour de Cassation.

dées par une femme. Ces magnificences n'empêchent pas que ma cuisinière, contemplant ces splendeurs, me disait d'une façon mélancolique : « C'est égal, madame, pour des gens comme vous, ça devrait être mieux que ça n'est ».

Nous sommes un peu le radeau de la Méduse de la proscription. Notre table est ouverte, tu sais qu'elle l'était déjà à Paris. Nous avons tous les jours quelqu'un partageant notre gigot, car le gigot suit toutes les péripéties de notre existence. Toto est arrivé, il y a huit jours, avec un jeu sous le bras, appelé steeple-chase.

C'est une grande comparte, et de tout petits chevaux. Chacun prend un petit cheval, celui dont le cheval a le plus vite fait le tour de la comparte gagne la poule. Je passe sur les détails, ce jeu a été tout de suite inauguré. Hier soir, on était douze accotés devant une table occupés à faire courir la cavalerie, c'était des cris à abasourdir.

Il vient d'arriver à Jersey un aimable jeune homme, peintre, venu exprès de Paris pour voir mon mari ; il a passé hier la soirée avec nous, il a des connaissances qui nous sont communes, il m'a causé, je me retrouvais dans mon ancien milieu, il me semblait que je te sentais près de moi. Ah ! ma bonne petite sœur, si l'avenir que je rêve se réalise, tu ne me quitteras plus, nous nous arrangerons ; tu auras une petite chambre dans notre maison, nous tâcherons qu'Adèle se décide au mariage, nous élèverons ses enfants, — et toi-même, je ne vois pas pourquoi tu ne te marierais pas. Je serai dans mon fauteuil à oreillers, je serai bien soignée, bien propre, je conterai toutes sortes d'histoires, j'aimerai la jeunesse, l'art, ce qui marche à l'avenir ; on n'est jamais vieille quand on est aimée, n'est-ce pas, ma Julie ?

Je t'envoie : 1° la main de Toto ; 2° le portrait d'une chatte, petite-fille de la chatte de la Conciergerie — c'est une chatte historique ; 3° un portrait de Mme Meurice ; 4° un portrait de Pierre Leroux. Dans ta prochaine lettre, dis-moi une par une les photographies que tu as déjà. La moindre indication suffira. Je ne veux t'envoyer plusieurs fois la collection complète.

J'écris avec sept ou huit personnes parlant autour de moi. Je dois oublier beaucoup de choses. Je t'aime.

xxx

Jersey, 15 juin 1853.

J'ai reçu ta lettre hier, chère sœur, et j'y réponds aussitôt. Je

suis toute contente de te voir préoccupée de ton voyage de Jersey, puisque ce voyage me promet six bonnes semaines passées avec toi ; ma joie est un peu troublée par la pensée que la route te fatiguera ; c'est une ligne où il n'y a pas ou peu de chemins de fer. Je vais prendre des renseignements à ce sujet et te dirai quel est de tous les chemins le moins pénible. Je vais tâcher aussi de te trouver un compagnon de voyage, je crains que la chose ne soit difficile, surtout qu'il s'agit de te chaperonner tout le long de la route. Les Lucas (1) viennent bien tous les ans en Bretagne, mais ils s'arrêtent à Rennes et quittent Paris vers le 20 juillet, cela n'est point ton affaire. Enfin, chère petite, je vais avoir sans cesse ton voyage en tête, s'il y a quelque chose de possible, ce quelque chose se fera ! Vois de ton côté s'il se présente une occasion, ne t'agite pas d'avance, pourvu que tu aies les renseignements huit jours avant ton départ, c'est tout ce qu'il faut. Tu m'écriras et je t'écrirai d'ici là. Dépense le moins possible pour ta toilette, le mois d'août est la morte-saison des plaisirs. Que nous allons causer ! Combien tu vas te reposer et avaler du grand air ! de cet air salin si fortifiant. Tu trouveras dans notre intérieur le même mouvement et la même gaieté qu'à Paris, tes oreilles continueront à être assourdies, car mes fils ont conservé l'habitude de brailler, tu les trouveras de plus occupés à composer un album sur Jersey avec illustrations photographiques, ce qui nécessite quelques excursions dans les environs. Ils fondent toutes sortes d'espérances sur cet album.L'or se dresse agréablement devant leurs yeux, je crains qu'il n'en soit pour eux comme il en a été pour la pauvre Perrette. Attends-toi à être mise en réquisition pour ratisser, sarcler notre petit jardinet — jardinet de barrière, ma chère ! C'est fait tout exprès pour manger du veau, de la salade et boire du vin bleu, la fourche manque pourtant. Mais une serre assez *cottege* s'étale devant la maison et nous rehausse. Nous avons un pied dans le vil peuple et un pied dans l'élégante fashion. Ce qui t'étonnera, t'étonnera, et t'étonnera encore, c'est que nous avons un chien, le museau du chien fait frissonner Adèle et moi quelque peu aussi, de façon que je lutte constamment afin que mes fils se défassent de l'amour qu'ils ont pour la race canine. Je fais une grande dépense d'éloquence, mon éloquence a son effet pendant un instant, l'animal disparaît, mais

(1) Hippolyte Lucas, bibliothécaire à l'Arsenal, qui fut un des fidèles de Victor Hugo et tira du conte *le Beau Pécopin* une féerie lyrique en cinq actes, qui fut représentée à l'Ambigu-Comique, le 23 mai 1853.

aussitôt il en surgit un autre. J'ai obtenu, et c'est là un triomphe du moment, que le chien soit muselé. Adèle te semblera une demoiselle à élégante allure, tu trouveras une jeune miss parlant un peu anglais, sachant ses poètes, faisant aller ses doigts brillamment sur le piano ; tu trouveras enfin une personne primant dans un salon pour sa beauté, son air et ses talents — ce qui m'attriste un peu c'est sa résistance au mariage. « Perdre mon nom, dit-elle, et me donner un maître, moi qui suis si fière de m'appeler Mlle Hugo, moi qui suis si libre, si doucement heureuse dans mon intérieur ! » Un mariage autre que celui dont je t'ai parlé a pointé à l'horizon. Un bouquet blanc auquel était mêlée une branche de fleurs d'oranger lui a été envoyé — immédiatement elle a battu froid au galant chevalier. Quelle jolie façon ne trouves-tu pas de faire une déclaration ? Cela ne dit rien et dit tout, — c'est réservé et explicite. Le mariage aurait eu des côtés avantageux. Garde ces détails pour toi, ma petite. Dis à mon oncle (1) combien je pense à lui, donne-moi de ses nouvelles. Je ne lui écris pas, personne de ce côté ne m'écrivant. Ce n'est jamais aux proscrits à prendre l'initiative...

xxx

Saint-Hélier, 10 mai [1854].

Chère sœur, je t'envoie une collection de portraits ; tous, sauf le mien qui est de Charles, sortent de la fabrique d'Auguste. Tu me demandais ce que c'était que la photographie, je t'adresse la réponse. C'est le daguerréotype sur papier ou sur verre au lieu d'être sur plaque. Ce procédé a sur le daguerréotype l'avantage que l'image peut être reproduite indéfiniment, et que de plus le miroitement n'existe pas. Charles a fait des portraits de son père sur verre qui sont superbes de précision et de ton. Je te fais entrer dans l'atelier de *mes ouvriers* et t'initie dans les mystères de leur art. Heureusement, tu en sortiras sans avoir les mains noircies ainsi qu'eux ; mais, en vrais artistes qu'ils sont, leur peau les préoccupe peu. Il n'y a que Toto qui conserve des blanches mains. N'est-il pas sur son portrait un élégant citadin ? Et Charles ne te semble-t-il pas un vrai bohème ? Quant à ta vénérable sœur, c'est

(1) Asseline, père d'Alfred, qui a écrit un livre si intéressant sous le titre : *Victor Hugo intime.*

la femme trônant dans son salon, pas mal ficelée, s'il vous plaît. Mon mari, c'est le rêveur puissant ; Adèle est ce qu'il convient, le type de la jeune fille. Je te laisse le soin de caractériser Auguste, traite-le bien, il mérite notre éternelle affection par son dévouement à toute épreuve. Je t'enverrai un jour le portrait de notre maison.

Nous venons d'exécuter des travaux superbes dans notre petit jardin. Imagine-toi des compartiments qui ressemblent à des figures de géométrie et des allées qui serpentent dans les intervalles. Nous possédons un superbe banc de gazon, ombragé par derrière d'un arbrisseau unique et constellé de petites marguerites rosées qui lui font une coquette parure. Le matin, nous avons la bêche, le rateau, les ciseaux en mains, nous émondons, nous sarclons, nous arrosons, que c'est plaisir à voir ; il n'y a que mon mari qui proteste et blague les travaux. Il prétend que nous lui ôtons le droit de critiquer le bourgeois, avec nos chétives allées tirées au cordeau et notre grattage. Le fait est que notre jardinet sent terriblement le badigeon. — J'ai mené avant-hier Adèle à un bal jersiais. Il était assez bien, confortable et élégant, il y avait de délicieux visages, de pâles visages inondés de boucles et montés sur des épaules fines et grasses. La maison était jonchée de fleurs et des drapeaux flottaient dans les pyramides fleuries (les Jersiais font des drapeaux un ornement). Nous avions nous-mêmes de fort beaux bouquets. Un galant chevalier, sachant que nous devions aller au bal, nous les avait envoyés. Je te pris de croire qu'ils ne nous avaient pas été donnés par les mâles de notre logis ; ils en sont incapables, les sauvages ! Toto nous avait accompagnées. Il s'était enveloppé dans sa couche de dandynisme. Adèle, tout habillée de blanc, et son bouquet d'un blanc d'hermine, avec son type individuel, a fait grand effet, quoique entourée de ces beautés britanniques. Imagine-toi, chère amie, que j'ai reçu des compliments de ma propre personne, — c'est à n'y pas croire ; il y a si longtemps qu'on m'en fait, je dois te sembler la plus frivole créature qui soit, moi sur qui toutes les douleurs ont passé et ont laissé leurs sillons. Comme mère, mes entrailles sont déchirées ; comme patriote, mon cœur saigne : tu ne comprends pas cela, toi ! Ce qui me soutient, ce qui est notre force, c'est que notre sentiment moral est satisfait, c'est le rocher sur lequel nous nous appuyons, il est de granit. — Avez-vous froid, à Paris, je grelotte, tu ne dois pas mal glaçonner, sous tes grands cloîtres, écris-moi, identifie-moi à ta vie, parle de moi avec tes compagnes. Embrasse

mes frères, et ma petite Isabelle ; quand te reverrai-je ? Peut-être ne me reconnaîtra-t-elle pas ! Donne-moi des nouvelles de mon cher oncle, je l'aime, c'est un peu de notre mère qui nous reste. Dis à Mélanie que je pense souvent à sa pauvre mère.

Je t'embrasse.

ADÈLE.

Fais mettre ces dessins sur du papier blanc, *il faut que la marge soit grande*, ils gagneront ainsi beaucoup. Adresse-toi à un bon encadreur.

×××

Jersey, dimanche 14 octobre [1854].

Tu as emporté, chère amie, notre rayon avec toi. Depuis ton départ, nous avons eu des chagrins. Le pauvre Jules Allix est tombé fou. Il a conduit son frère au bateau le mardi qui a suivi ton départ, nos Meurice partaient aussi. Il est venu après chez nous, s'est assis sur le petit divan bleu de notre salon, est resté quatre heures immobile, comme endormi. Je lui ai demandé : « Qu'avez-vous ? » Il m'a répondu : « J'ai vu des choses cette nuit ». Tu sais, il est bizarre, je n'ai pas fait grande attention. Le lendemain, nous ne l'avons pas vu du tout. J'étais inquiète. Pour qu'Allix ne vînt pas, il fallait un événement ; le jour d'après, à huit heures du matin, une petite fille arrive effarée, disant : « Mlle Allix demande qu'on aille vite chez elle, elle croit son frère fou ». Charles et Auguste courent, j'avais prié Auguste de me donner des nouvelles au plus tôt, il revient et me dit : « Il est fou tout à fait ». Sa sœur l'avait trouvé le matin couché à plat ventre par terre, magnétisant une montre. Il voulait que l'aiguille marquât toute seule midi. Il a le *mouvement perpétuel*, il ne cesse d'écrire dans sa main. Les amis sont tous accourus, il a eu des crises violentes. Les médecins ont dit de le mettre dans une maison de santé. Il y est depuis trois jours et ne va pas mieux. Quelle catastrophe pour sa sœur ! quel chagrin ! Quelle charge !

Vois-tu Julie, j'ai comme des remords. Je me disais : Ce garçon m'ennuie, quel hiver il va nous faire passer ! Tu sais, je me disais cela. Et voilà que la plus horrible des maladies l'éloigne de nous. Qui sait l'effet des désirs ? Dans tous les cas, ce n'était pas bien. Cet être était excellent, pourquoi lui marchander notre maison ? Dieu nous ouvre la sienne toute grande, il y laisse entrer les méchants, pourquoi fermer la porte aux bons ?

xxx

22 mai [1855].

Bonne chérie, j'allais t'écrire aujourd'hui. Ta chère petite lettre arrive bien, comme toujours, d'ailleurs, arrivent tes lettres. Ne sois pas inquiète pour nos santés, je me porte bien. Toto aussi, il fait des armes pour gagner de la force, monte à cheval et va prendre des bains de mer pour achever d'être superbe. Nous nous sommes mis à la bière, parce que le vin est maintenant trop cher, nous allons tous devenir énormes, ce ne sera pas mal pour Adèle d'engraisser car elle est un peu maigrelette tout [en] ayant une bonne santé. Elle travaille la composition musicale, a déjà fait deux ou trois morceaux charmants, je viens de lui faire un joli peignoir rose pour l'engager à prendre des bains de mer. Jusqu'ici elle a résisté, et je suis convaincue qu'une saison de bains lui donnerait un éclat qui manque peut-être à sa beauté. Ses cheveux deviennent de plus en plus merveilleux, ils tombent jusqu'à terre, défaits, elle a un manteau de cheveux. Tu as trouvé mes petites anglaises gentilles et aimables, il y en a une très jolie, une beauté même. Je suis touchée que tu les ayes reçues chez toi et que tu ayes déployé ta grâce. Elles vont revenir, nous parlerons beaucoup de toi. J'espère dans l'avenir, ma bonne Julie. Si je ne meurs pas avant la fin de ce qui est, je passerai mes dernières années avec toi, nous finirons bien par forcer Adèle à se marier. Ma pauvre Marie Hugo m'écrit les lettres les plus tendres et les plus désolées, si elle venait aussi près de moi, quelle douceur ce serait de me sentir entourée de cette jeunesse ! je marierais et remarierais tout cela, je donnerais ds conseils qui ne seraient pas écoutés, je gronderais, puis j'embrasserais pour bien vite me reconcilier. C'est si bon de n'avoir plus à vivre pour soi, de ne plus vivre que pour les autres. On est toujours jeune, vivant dans la jeunesse des autres. Charles nous fait un grand tableau où sont réunis tous nos portraits d'exil, il les illustre. C'est une œuvre, c'est que, vois-tu, l'exil est notre fierté, et nous faisons le plus possible provision de souvenirs. Il ne fait pas encore un temps très brillant, on croit le beau temps venu, crac, on sent le froid, ou bien il pleut, c'est décourageant et inquiétant pour les récoltes : qu'est-ce que nous deviendrons si les récoltes manquent. (on n'imagine pas un tel tissu de fléaux : défaite, disette, choléra.

Chère bonne, si les hommes oublient, Dieu n'oublie rien, tout sang versé germe, quoiqu'on lave le pavé. Mme de Girardin est à ce qu'il paraît, très malade ; elle a prié Mme Meurice d'aller la voir pour lui parler de nous, ne pouvant nous écrire. Mme Meurice a écrit pour elle, nous disant qu'elle avait trouvé Mme de Girardin changée à un point incroyable, elle ne me dit pas sa maladie, il paraît qu'elle a des vomissements continuels. Je serais bien attristée si nous la perdions, c'est une femme d'un très rare esprit, vivifiante, qui fait aimer la vie. Si jamais je revois Paris, ce n'est pas mon pays que je retrouverai, tout sera renouvelé, j'apporterai le même cœur et je souffrirai. Conserve-toi bien, pour moi, chère consolation, élève Isabelle à m'aimer un peu, puisque ce qui a vécu près de nous, s'en va, tâchons que l'amour de nos survivants monte vers nous. Merci aussi de ton col. Mme Boudier compte venir nous voir, je te renverrai par elle quelques paires de bas anglais, marqués à ton chiffre, ce sera possible. Tout ce qui sort de Jersey est soigneusement visité à la douane. Mme Le Flô que je voyais beaucoup a quitté Jersey ; elle est en France en ce moment, son mari va voyager pendant ce temps, ils se retrouveront en automne à Londres. Le général dit bien qu'il reviendra à Jersey, mais je n'en crois rien. C'est une perte pour moi que Mme Le Flô, elle est bonne, obligeante, gracieuse, d'une parfaite distinction. Nous avons pas mal d'amis ici, mais ce sont surtout des hommes, c'est bruyant, j'ai déjà deux grands fils pas mal tapageurs. Si tu savais quelle consommation de nourriture on fait dans notre maison, tu n'en as pas idée. J'ai chaque jour du monde à dîner, on engouffre d'aliments pour 400 francs par mois, j'entends par là tout ce qui entre dans l'estomac, mais rien que cela. Nous dépensons douze à quinze mille francs par an, c'est trop pour nous qui avons le marché de la France fermé. Tu sais qu'on joue les pièces de mon mari, et que les tribunaux ont décidé qu'il ne devait prélever aucuns droits. C'est tout comme si un tribunal décidait qu'un individu ayant pris ton mouchoir dans ta poche, avait le droit de le prendre. Voilà la justice. Je t'embrasse, ça marche, prenons patience.

xxx

Dimanche matin 28 octobre [1855].

Chère amour, nous quittons Jersey. Trois proscrits avaient déjà quitté l'Ile pour avoir reproduit un discours de Félix Pyat tenu à

Londres, on a cru voir dans le discours une attaque à la reine d'Angleterre. La proscription de Jersey a protesté conte cette violence, la protestation est inattaquable. Elle oppose seulement *des faits*. Il n'y a pas un seul commentaire. La reine d'Angleterre y est absolument étrangère — le gouvernement a envoyé chez chaque signataire, ils sont 36, — l'ordre de quitter l'Ile. Je dis *ordre*, faute d'autre mot. Les constables chargés des mandats y ont mis les formes les plus polies. L'ordre est venu du gouvernement anglais, le gouverneur n'est que l'instrument, il ne se doutait de rien. C'est jeudi que lui est venue l'instruction, je te fais de l'histoire, elle doit t'entrer facilement dans le cerveau, toi qui la pioche en ce moment. La proscription est vaillante. Cet incident qui arrache violemment beaucoup de pauvres gens de Jersey fait bien des misères. Mais, en vérité, moi qui ai vu tous les proscrits ces jours-ci, j'ai rencontré plus de visages heureux que de visages tristes. Avec le cœur content la gaieté est facile, tu sais cela, ma chérie, le vrai malheur est dans une mauvaise conscience.

Nous allons à Guernesey, une île qui est tout près. Nous avons deux heures de mer seulement. Mon mari part mercredi avec Toto, Charles vendredi. — Je resterai ici jusqu'à ce que mon mari qui va en éclaireur ait trouvé une maison. Le fidèle Auguste restera à Jersey tant que nous y serons, Adèle et moi. Mes fils partent tout de suite parce qu'ils sont sur la liste de proscription. C'est un honneur dont ils se parent, ils sont charmants, ces enfants, Dieu nous bénit.

Tu peux calculer que je serai encore une quinzaine de jours ici. Ne te fais aucun chagrin, ma Julie, de cette histoire. Il y a, c'est vrai, une petite tristesse pour nous de laisser nos habitudes, mais ce sera vite effacé. J'ai déjà dit adieu à ma serre. Auguste a fait le collodion du départ. Il a pris des images de notre serre, nous en avons une du divan qui est bien réussie, nous y avons tant causé, je t'y ai embrassée, ma petite.

Les dames Mariott sont accourues, hier, nous voir, elles voulaient, imagine-toi, nous festoyer avant notre départ. Vraiment elles sont pleines d'attention. Je crains de te parler de l'expulsion, sans cela j'en aurais long à te dire. Il y a des constables qui n'ont pas voulu remplir leur mandat, l'*empereur* de l'Ile, entre autres, l'avocat Godfray — de façon que les proscrits qui sont sur sa paroisse (Kesler et Guilin y demeurent) n'ont pas reçu leur signification, ils courent après leurs constables qui les fuient. Hier Kesler rencontre le célèbre avocat dans la rue, l'a saisi et lui a dit :

« Qu'est-ce qui fait que je n'ai pas reçu ma signification ? » — L'avocat a répondu : « Qu'il ne reconnaissait pas l'expulsion — que c'était illégal, qu'il fallait faire un procès, ne pas partir et qu'on gagnerait le procès. » Kesler a répondu que la proscription ne voulait pas être discutée devant aucune juridiction, quelle ne relevait que d'elle-même — qu'elle n'avait qu'une chose digne à faire, s'en aller. La population de Jersey qui croit à son importance est toute renversée. Les expulsions apportent une grande perturbation, c'est une atteinte à la liberté de l'Ile.

Mes enfants pensent à toi et t'aiment, ma chérie. Mes amis nous parlent sans cesse de toi. Je ne dis pas que je t'écris aujourd'hui, on voudrait t'écrire et on te dirait peut-être des choses malséantes. Mes hommes n'ont dans la pensée que la chose du moment. On ne coupe pas les ailes aux hommes. Allix va mieux, mais son esprit n'est pas encore revenu, il est toujours dans une maison de santé, j'ai fait ta commission près de sa sœur. J'enverrai les photographies à mes frères quand j'aurai un peu de repos. Celle du tableau n'est pas faite. Mme Abel (1) m'écrit que Léopold (2) se marie. Pour tout renseignement elle me dit que la jeune *fille* convient à toi. Elle ne dit pas un mot de mon mari. On me dirait veuve. La famille est colossale. Je n'ai pas répondu. Mme Bouclier est ici depuis dix jours, elle restera jusqu'à mon départ.

xxx

Victor Hugo quitta Jersey le 31 octobre 1855. Le 11 novembre, il écrivait de Guernesey à Paul Meurice, son confident habituel :

L'une des premières lettres datées de mon troisième exil doit être pour vous. Vous devez savoir maintenant à Paris quelque chose de cet incident. Pyat a fait une lettre fort maladroite, vraie au fond, charivaresque dans la forme, à la *Queen*. Ribeyrolles, à regret et mis en demeure, a publié cette gaminerie dans *l'Homme*. De là, vacarme de police à Jersey, expulsion des hommes de *l'Homme*. Ceci était grave. Il n'y avait plus d'Angleterre. J'interviens, j'écris et je signe la *Déclaration* que vous avez sans doute reçue. Nos amis adhèrent. J'avais détruit le quiproquo, rétabli le

(1) Abel Hugo, frère de Victor.
(2) Léopold Hugo, cousin du poète.

vrai terrain, rendu le soufflet. J'attendais de pied ferme. La *Déclaration* est publiée dans les journaux et affichée sur les murs le 17 ; le 22, conseil de la *Queen* à Windsor ; le 26, on nous signifie l'*expioulcheune*. Me voilà à Guernesey. Je demeure à Saint-Pierre, capitale de l'île, Hauteville street, 20, dans une sorte de nid de goëlands que j'ai nommé Hauteville-Terrace. Ecrivez-moi là, ou simplement à Guernesey, en attendant l'adresse secrète que je vous enverrai prochainement.

Avant de se décider à transplanter sa tente à Guernesey, Victor Hugo avait agité la question de savoir s'il n'irait pas habiter l'Espagne, voire le Portugal, tant il se sentait peu en sûreté à Jersey. La Junte espagnole avait, en effet, demandé à son gouvernement de laisser résider Victor Hugo en Espagne, et en même temps elle avait écrit au poète une lettre très noble pour l'inviter à se faire de l'Espagne une patrie. Mais Victor Hugo avait ajourné sa réponse jusqu'après la publication des *Contemplations*, qui étaient sous presse. La « gaminerie » de Félix Pyat étant venue à la traverse, il fut pris au dépourvu et s'en fut au plus proche. Un an après, il devenait propriétaire d'Hauteville-House, à Guernesey. Cela, comme disait Mme Victor Hugo, équivalait presque à la naturalisation.

III

## LETTRES DE GUERNESEY

Dimanche, 25 novembre [1855].

Guernesey, 20, rue Hauteville, par Londres.

Ma chère bien-aimée, nous voici à peu près installés. J'ai eu une fatigue énorme, je n'imaginais pas avoir tant de choses. Il y a eu quarante caisses à faire et à emporter, à remettre la maison que je quittais en ordre, racheter, faire réparer ce qui était cassé

et avarié. Tu sais que nous étions en garni. Tout cela nous a coûté extrêmement cher. Madame Boudier, qui ne fait que de partir, nous a aidés énormément, pendant huit jours elle n'a cessé d'emballer, elle s'y entend merveilleusement. Sans elle, j'aurais été forcée de rester à Jersey le double de temps et mon mari nous désirait extrêmement ; il était à l'auberge, ce qu'il déteste.

Quand je suis arrivée, j'ai trouvé la maison louée et organisée pour le gros du mobilier. Mon mari s'est entendu avec un marchand de meubles, nous avons chacun le nécessaire. Nous ne voulons rien faire de définitif avant l'Alien-Bill (1), nos meubles ne sont que loués. La maison que nous habitons est très belle et dans la ville. Nous avons la pleine mer sous nos fenêtres, nous voyons toutes les îles de la Manche, j'ai le port sous mes fenêtres, c'est en réalité une des plus magnifiques vues qui soient. Il y a un très grand salon à trois fenêtres dont nous avons fait la salle à manger. Nos fenêtres sont à la française et à bateau, ce qui est une rareté en Angleterre. Il y a un tout petit jardin, étranglé, je ne le compte pas dans les agréments. Il y a aussi une petite serre. Elle n'est pas commode à habiter, n'étant pas de plain-pied avec le jardin, mais il y a du raisin superbe et en quantité. En somme ça a plus d'apparence et c'est plus confortable que Marine-Terrace. Ce que nous voyons de notre terrasse, nous le voyons de nos fenêtres. La ville est bien plutôt une ville normande qu'une ville anglaise, petites rues étroites, des pignons, des rues entières en escaliers, étalages à la française, physionomie française ; c'est la France, non la France moderne, mais la vieille France.

A Jersey, on fait un grand commerce, on spécule, on agiote ; la prépondérance, c'est l'argent. Les gens de l'île sont des enrichis. Ici ce n'est pas cela, l'aristocratie est nobiliaire, elle vit à l'écart dans ses fiefs, puis il y a la cité, un commerce de petite ville remuant et vivant. Je crois que j'aimerai mieux Guernesey, mais je suis triste d'avoir quitté Jersey. Nous y avons eu trois ans d'une vie charmante, j'avais fini par y aimer même les laideurs. Il faut retrancher beaucoup d'aisance de notre vie à cause de la dépense de ce déplacement et aussi par prévoyance, il est très possible que nous quittions l'Angleterre d'ici peu, et alors ce ne sera pas deux ou trois mille francs qu'il faudra extraire, mais huit ou dix mille. Tu sais que nous sommes réduits à nos revenus, le gouvernement

(1) L'Alien-Bill est une loi complaisante qui permet en Angleterre d'expulser les étrangers sans jugement.

français ne permettant pas qu'on joue une seule pièce de mon mari.

L'Alien-Bill n'est pourtant pas aussi sûr que tu crois, il y a un grand soulèvement d'opinion en Angleterre contre l'expulsion de Jersey. Il y a eu des meetings. Deux à Londres, et dans les provinces. La presse, sauf les deux journaux ministériels, est contre l'Alien-Bill. Dans un autre moment on pourrait assurer que l'Alien-Bill serait rejeté, mais l'Angleterre dépendant de la France à cette heure, à cause de la guerre, il est difficile de rien affirmer. Le gouvernement anglais trouvera quelque jour un faux passeport, que sais-je ? pour satisfaire son maître.

Tout cela ne nous diminue pas. Une poignée d'hommes effraie. Cette grande voix de l'exil est redoutée ! Tu sais qu'on a averti Alexandre Dumas qu'il eût à se taire. De quoi ? Le sais-tu ? parce qu'il avait dit que son corps était à Paris, mais que son cœur était à Bruxelles et à Jersey ! Vraiment, ça n'est pas fort.

Mon ange bien-aimé, ne t'attriste pas de ce qu'on dit de nous ; d'abord, pourquoi tant s'occuper de nous qui vivons dans notre solitude et dans notre indépendance, et dans notre fierté ? Parle d'autre chose quand on parle de nous. Si on insiste, laisse dire, écoute sans t'affliger. Tu sais l'histoire, tu y as vu que toutes les hautes destinées, les précurseurs étaient persécutés. La persécution est un passeport pour la postérité.

xxx

Guernesey, 17 décembre [1855].

J'accepte ta montre à la condition de te la donner en garde, ce sera quelque chose de moi que tu auras sur toi, tu diras : « C'est à ma sœur », et tu seras contente. Tu sais, je suis distraite, je n'en aurais pas le soin qu'il faudrait. Tu es attentive, elle se portera bien avec toi ; d'ailleurs, nous avons une pendule, un coucou à gaine, on entend l'heure de toute la maison. Notre maison est un modèle d'ordre, nous mangeons ponctuellement à la sonnette. On sonne à deux fois, comme dans les châteaux. J'ai une cuisinière exacte, avec le coucou tout va bien. De plus, la cuisinière est excellente ; quand on sert de ses gâteaux, je pense à toi, c'est son beau côté, la cuisine ! mais il me faut tout surveiller. La chère Olive, elle s'appelle Olive, a un goût très prononcé pour les *produits coloniaux* et pour la bière. Je me suis mise à la bière, te l'ai-

je dit ? et je l'aime. Tout le monde à la maison en buvait, je n'ai pas voulu faire une double dépense, petit à petit je m'y suis accoutumée.

Notre vie est réglée. A deux portées de fusil de la maison, il y a un petit îlot où est le fort. Au lever du soleil, on tire de ce fort un coup de canon. Tu conçois qu'il y a de quoi être réveillé, chacun ouvre ses volets, mes fenêtres donnent sur la pleine

(*Ici Victor Hugo a pris la plume et écrit :*

« *Je t'embrasse tendrement, ma bonne et chère petite Julie, tes lettres sont charmantes et nous font grand plaisir. Remets de ma part à ton frère Paul le mot que tu trouveras sous cette enveloppe.* »)

mer, j'ouvre ma fenêtre, ma pensée est à mes chers absents, à nos envolés de là-haut, à toi, ma Julie, je rentre dans le lit, je sonne pour les ordres à donner ; Augustine, la grosse Augustine que tu connais, m'apporte de quoi passer le café. Depuis que nous avons une bonne cuisinière, mes hommes sont devenus très gourmands.

Tu sais que j'écris la vie de mon mari, je travaille jusqu'au premier coup de cloche ; au second, à dix heures, je suis dans la salle à manger. On traîne jusqu'à midi à causer, à discuter. Je me plonge après dans le ménage pendant que tout le monde est à ses affaires : Toto à son *Shakespeare* et aux nouvelles, Charles à sa littérature ; en ce moment, il fait un roman ; Adèle à son journal et à sa musique ; Auguste (1) à son chat et sa pensée. *Lux* est aimée de tout le monde, dans les entr'actes on la caresse et on va donner un coup d'œil au jardin et à la serre. Je sors plus souvent qu'à Jersey, au moins deux fois la semaine, je vais moi-même chez les fournisseurs, j'étonne par mon économie, cet étonnement n'est pas trop flatteur pour moi.

Mon mari a trouvé cette vie un peu trop austère, il a inauguré un *petit thé* tous les soirs avec des *beurrées*. C'est assez gai, en effet ; ces messieurs font leur tour après le dîner, mon mari ses *mille pas* et à neuf heures la gourmandise les ramène. Nous avons conservé notre intimité. Guérin demeure juste en face de nous, Kesler à deux pas, ainsi que monsieur et madame Duverdier ; il y a un va-et-vient le soir. Pour diversion, nous avons tou-

(1) Auguste Vacquerie.

jours notre dîner du samedi, et un thé chez madame Duverdier, le jeudi. Tu vas être avec nous, ma chérie, tu diras : « A telle heure, ils font cela, à ce moment ils sont là ! »

L'Alien-Bill n'est pas aussi sûr que tu le supposais. L'opinion anglaise n'est pas favorable, il y a un retour d'opinion dans beaucoup de journaux, c'est un peuple très orgueilleux, la compression du gouvernement français froisse, plusieurs fois les journaux ont été saisis à la frontière à cause de ce qu'on y disait. Palmerston qui a conduit les choses est très ébranlé, il va avoir assez à faire de se défendre, mais comme il y a des coups de vent d'opinion, Palmerston peut tendre habilement sa voile et faire passer son Alien-Bill. Toutefois je crois qu'il a chanté hosanna trop tôt. Tu sais d'ailleurs que les mesures n'ont pas d'effet rétroactif et qu'il n'y aurait pas *nécessité* pour nous de quitter l'Angleterre tout de suite. Il faudra des faits nouveaux, mon mari ne reculera jamais, — dans l'avenir comme par le passé nous sacrifierons tout à nos convictions, mais enfin il faudra l'occasion. Cela laisse donc de la marge, et je ne désespère pas de t'embrasser, les vacances prochaines, à Guernesey.

Si l'Alien-Bill ne passe pas, je crois que nous nous arrangerons ici. Nous ferons venir nos meubles. La maison y prête, elle est belle. Je débarrasserai madame Meurice de sa charge. Tu verras, tu seras ravie de ta situation. Toutes les îles de la Manche, et les côtes de France à l'horizon. Il y a huit jours elles étaient toutes couvertes de neige. Vous avez donc eu bien froid en France ? Ici nous avons à peine eu une gelée blanche.

Je commence à me reposer de mes fatigues du déplacement. J'ai eu un coup de feu d'un mois, madame Bouclier, très entendue et très dévouée, m'a beaucoup aidée. C'est fini heureusement. Maintenant que je vois clair dans ce tohu-bohu, je suis calme.

xxx

Guernesey, 24 février [1856].

Bonne chère, je t'écris, tout mon monde parti pour la campagne, je me suis enfermée pour t'embrasser. J'ai un *loriot* qui me ferme l'œil, en plus ; que dis-tu de cette efflorescence de jeunesse? N'ai-je pas quinze ans ? Tu ne sais pas que je vais probablement arranger notre maison, pas magnifiquement, mais avec une modeste convenance. Je ferai venir des lits de Paris, de ces lits-cana-

pés — ici ils sont affreux ; — je fais un triage de ce que nous avons à Paris, on vend le fatras, on dépose quelque part 4 ou 5 gros meubles luxueux qui n'ont pas leur place ici, et je fais venir le reste. Mes tableaux, mes étoffes, etc. Pour le fond du mobilier, nous achèterons ici, mais ce sera de l'infâme acajou, comme dit mon mari,, nous ne voulons pas sortir dehors une grosse mise de fonds. Nous allons arranger notre petit jardin pour l'usage, retaper les toilettes et voilà ! pourvu qu'il ne me vienne pas d'autres loriots — à propos, ces agréments s'appellent *orgerets* — joli nom, consolant pour la beauté. Téléki nous quitte, il a trouvé une jeune Anglaise, fille d'un lord et unique enfant, qui apporte en mariage trois cent mille francs de rente, autant après la mort de sa mère. La jeune fille enthousiaste, exaltée et romanesque comme beaucoup d'Anglaises, s'était éprise de la cause hongroise. A force de recherches elle avait trouvé une dame de compagnie hongroise et cela pour parler hongrois. Téléki, présenté chez elle, l'a saisie au vol... la voilà partie ! Il est grand seigneur de fait et de faveurs, tu comprends. Ils sont fiancés ; dans un mois le mariage, la mère arrive de ses steppes, pour assister aux noces. C'est une grande dame raide des anciens temps. Les Hongrois sont ravis, les millions serviront leur cause.

Boulanger nous a écrit une lettre très émue, il se marie dans des régions plus obscures. Il doit avoir près de cinquante ans (1). Il épouse une fille de vingt-sept ans. Elle est bien de sa personne, très élevée de cœur, elle est fille d'un ancien acteur qui a joué dans une pièce de mon mari, elle a quelque fortune, une maison à Vanves où Boulanger va demeurer. Il sera aussi heureux que Téléki ; l'arbre d'un jardinet vaut l'arbre d'un parc ; la nature, le ciel sont égaux pour tous, un cœur qui aime vaut tous les cœurs. Ma seconde jeune fille est aussi terriblement éprise, dit-on. Mon mari est enchanté des succès de sa génération, maintenant que les têtes blondes aiment les cheveux blancs. Que de marge on laisse, ma chère !...

Mademoiselle Allix est toujours à Jersey. Notre pauvre et gentil Emile est en prison pour trois mois. Son crime était d'avoir crié : « Qu'on m'amène Dubois ! » (Dubois est un professeur) — d'avoir battu des pieds et d'avoir été à l'enterrement de David — rien de

(1) Louis Boulanger, le peintre de *Mazeppa*, était né à Verceil, Piémont, le 11 mars 1806. Sur ses rapports avec Victor Hugo, voir notre *Cénacle de Joseph Delorme.*

plus. Pour cela il est à Mazas, mangeant une nourriture inqualifiable. Pauvre gouvernement, comme il en amasse ! il craint donc bien ?

Son frère est toujours fou — c'est si horrible, ce mort vivant ! Il faut avouer que les républicains ont bien souffert, m'écrivait madame David, mais la souffrance, c'est la consécration.

Tu ne sais pas, j'ai fait mon testament, il faut vivre en vue de la mort, être avec elle comme avec une amie. J'ai pensé un peu à tout le monde. Je laisse à ma bonne tante Asseline le paroissien de mariage de ma Didine (1). Dis-moi donc pourquoi ils vont loger aux Ternes, eux si habitués au faubourg Saint-Germain.Si jamais je reviens, c'est fini, je ne comprendrai plus rien à Paris. Aller chercher mon oncle aux Ternes, qui l'aurait pu croire ?

xxx

Dimanche, 16 mars [1856].

... Oui, ma biche, nous nous mettons chez nous. Ce ne sera pas le luxe de nos logements de Paris, seulement la convenance et le commode. J'aurai mes chers souvenirs, ce qui me sera doux.

Notre maison, la voici : elle est dans la ville, un côté donne sur la rue, l'autre sur la mer. La ville est bâtie sur le bord de la mer en amphithéâtre, presque toutes les maisons ont un jardin, ce qui borde notre mur de feuillage. C'est le bucolique près du grand. Nous avons un petit jardin avec une porte près la grève.

Je retourne à la rue. Un perron de pierre blanche fermé par une grille, une porte simulant deux battants, une lanterne à gaz devant. Vient une antichambre-couloir qui a quatre issues. A gauche, en entrant un tout petit salon, à côté un escalier qui mène à la cuisine et aux communs.

Un autre escalier assez large qui conduit aux chambres à coucher. A l'extrémité du couloir une grande pièce haute de plafond, avec trois fenêtres à balcon, donnant sur la mer.

Nous sommes presque toujours dans cette pièce. C'est le logis de la communauté. Son ameublement sera un divan perse, une immense table (on y mange), un dressoir, 15 chaises et des tableaux.

(1) Léopoldine.

Le petit salon du devant est pour les femmes, il aura son divan, des tableaux et cette même coquetterie qui fait l'élégance.

Maintenant, monte l'escalier. Au premier étage est ma chambre, assez grande. Je la ferai gentille. J'y mettrai mes morts, ce sera mon paradis.

Tout près de moi la chambre d'Adèle, sur la rue, assez grande aussi.

Il y a une petite pièce qui touche à ma chambre ; vue de la mer ; mais sans cheminée.

Au second, trois chambres que mon mari et mes fils se sont distribuées. Les domestiques couchent au troisième dans des mansardes.

Reviens à l'escalier, celui de la cuisine ; la cuisine a son escalier de service sur la rue, le sous-sol a un couloir ; en le suivant tu rencontres la chambre d'Auguste qui a un sous-sol, deux caveaux, un hangar et tu sais ! quelques marches encore et te voilà au jardin qui a l'inconvénient d'être en pente. Mais on y voit la mer et il y a une petite retraite, une espèce d'esplanade plantée où l'on pourra respirer. Voilà !...

Toujours les dîners le samedi, le loto le soir. Mes enfants travaillent beaucoup. Charles ne me quitte pas plus qu'une fille.

Les *Contemplations* sont sous presse, tu en auras un exemplaire.

(*A suivre*).

# " LA RABOUILLEUSE "

## LES SITES ET LES GENS, LES PERSONNAGES, BALZAC A ISSOUDUN

Le roman de Balzac, *la Rabouilleuse*, se compose de deux parties distinctes, qui parurent, à l'origine, dans le journal « La Presse », à plus d'une année d'intervalle. Ces deux parties forment deux récits, ou plutôt deux études de milieux différents, l'un parisien, l'autre provincial.

La seconde de ces parties a pour théâtre, on le sait, la ville d'Issoudun ; elle est suivie de plusieurs chapitres qui transportent une seconde fois le lecteur à Paris, mais ces chapitres n'ont que l'importance d'une conclusion qui, il faut bien l'avouer, paraît, après la lecture de ce qui la précède, avoir été ajoutée un peu à la hâte et assez négligemment.

Au contraire la portion du volume qui traite des aventures survenues à Issoudun a été faite avec l'évident souci de rattacher les portraits à leur cadre, de leur donner une toute particulière saveur locale, et de mettre au jour, non seulement une fiction dramatique, mais l'étude exacte d'une région. Faire connaissance avec Issoudun (1) et ses habitants, c'est peut-être ajouter au charme éprouvé à la lecture du roman ; c'est pour cette raison que les présentes notes ont été écrites, à la suite d'une étude aussi consciencieuse qu'il nous a été possible de le faire, de la ville, des gens et des personnages.

Des personnages — car nous avons pu nous convaincre que la plupart de ceux que Balzac a représentés ont existé, et nous avons retrouvé les traces de quelques-uns d'entre eux ; traces, il est vrai, assez effacées, mais qui semblent pouvoir néanmoins offrir quel-

(1) Nous croyons ne pas parler, en décrivant Issoudun, de choses trop connues ; c'est une ville qui offre trop peu d'attraits pour que le tourisme ne la néglige pas, et bien rares sont les automobiles qui dirigent leurs phares de ce côté.

que intérêt. Nous présenterons en outre certains détails recueillis sur place, concernant les séjours que Balzac fit à Issoudun (1).

## LES SITES

Balzac, au cours de sa description d'Issoudun, emploie le mot : oasis. C'est là l'expression qui vient tout naturellement à l'esprit lorsque, parvenu au sommet de la tour Blanche, on jette autour de soi les yeux. Au loin, c'est une plaine à peine ondulée, sans arbres, sans broussailles ; à l'automne, lorsque la récolte est terminée, son aspect est celui d'un désert. Au travers de la terre brune, les routes se marquent en rubans blancs, et c'est à peine si l'une d'elles se borde de maigres lignes d'arbres. Tout près, c'est un cercle de fraîcheur et de verdure, qui se baigne et se pénètre d'eau ; d'une eau vive, divisée en mille ruisseaux trop étroits pour les bateaux, assez courants pour alimenter de jolis moulins aux noms paysans ou moyenageux, qui baignent des rives herbues, et font frissonner, juste assez pour qu'ils s'y brouillent un peu, des reflets de ciel, de maisons grises, de toits d'ardoises et de cheminées de briques. Si, parcourant la ville, on en dépasse tant soit peu le centre, à chaque moment c'est un filet d'eau qui court dans l'herbe ; on le traverse sur une petite passerelle à peine surélevée, ou encore sur un bon vieux petit pont aux arches étroites et basses ; à chaque moment, entre deux maisons, se découvre un enclos vert ; et rien au monde n'est si délicieux que la grande allée de Frapesle, non pas tant que les arbres s'y rejoignent en formant berceau, qu'à cause des petits ruisseaux si frais qui de chaque côté la bordent, bordant une autre rive légumière, verte de salades et de toutes sortes de bonnes tiges savoureuses, avec, par endroits, la tache jaune et chaude d'un groupe de tournesols.

Frais et mouillé, voilà les deux mots de cette nature.

Au milieu d'elle se parsèment, de plus en plus serrées à mesure qu'on se rapproche du centre, des maisons aux murs crépis d'un

(1) Nous tenons à remercier de leur aide bienveillante MM. Wroblewski, conservateur du Musée d'Issoudun ; Dufour, député ; notre ami le peintre et poète Paterne Berrichon ; Déséglise, propriétaire actuel de Frapresle, et Peignet. — Nous avons en outre fait plusieurs emprunts au livre : *Recherches historiques et archéologiques sur la ville d'Issoudun* (Paris-Bourges, 1847), par M. Pérémé, Issoldunois, avocat et littérateur, qui fut un ami de Balzac et lui fournit de nombreux renseignements.

plâtre gris, aux toits d'ardoises d'un beau bleu sombre, avec quelques vieux faîtes en tuiles, aux silhouettes courbes et fléchissantes ; au-dessus, ce sont de hautes cheminées massives, d'un rouge sombre de vieilles briques, formant des groupes d'inégal volume, qui font corps avec ceux des maisons.

Tout au haut s'élève dans le ciel la célèbre tour Blanche, aux contours secs, au ton cru mais qui, vue de loin, complète harmonieusement l'ensemble. Il faut, pour voir ce général aspect, se placer sur le pont de la Théols, près des vieux hospices, et tourner le dos au faubourg Saint-Paterne.

Si on pénètre dans la ville, en partant de ce pont, ce sont des rues montantes, sans boutiques, bordées de maisons assez insignifiantes si on les regarde séparément, mais formant toujours, par leur groupement, d'amusantes silhouettes aux contours, dirions-nous, chenus. A quelques-unes de ces maisons on se surprend à contempler, avec l'émotion presque physique donnée par l'aspect des choses désuètes et silencieuses, une vieille porte dont la peinture s'effrite, garnie de clous à tête ronde, et dont les vantaux vont de guingois ; quelques morceaux de sculpture qui restent aux clefs de voûtes placées là sous Louis XV, le duo d'une porte charretière et d'une fenêtre étroite et haute, tout à côté ; du silence et l'air mort d'une façade close, aux volets pleins.

C'est là l'aspect des rues comme la Narette, où Balzac a logé ses principaux personnages ; de la rue Daridan, qui la rejoint obliquement ; de la rue des Vieilles-Boucheries.

Autre sensation, donnée par le boulevard Baron et ses grands arbres : l'âme douce qui le conçut s'est souciée des promenades lentes des vieux rentiers, des retraités et des invalides ; elle a dressé pour eux des bancs grenus et hospitaliers ; elle a, surtout, pensé qu'il ne leur fallait pas même l'idée qu'ils eussent à se ranger d'une voiture (bien que dans cette partie de la ville il n'en passe jamais) ; aussi a-t-elle placé la chaussée d'un seul côté, le long des maisons, et fait du Boulevard une terrasse où l'on monte par cinq ou six marches. Pour peu qu'on ait dans l'esprit le roman de Balzac, on y évoque, on y place, on y voit, des mains gantées de vert derrière des dos longuement redingotés, tenant des triques courtes et contournées, tandis qu'au-dessus, des nuques colletées de crin et des chapeaux à poils aux bords relevés, hochent, tournent, et se penchent en avant : et c'est Bridau qui disserte avec Mignonnet sur la qualité du cognac du café militaire.

Le reste de la ville n'est plus guère qu'une ville, c'est-à-dire une

succession de maisons à boutiques, pas trop modernes heureusement, et modestement provinciales, de pharmaciens et de mercières, de librairies jaunâtres et d'assez humbles épiceries ; pourvu que ces gens... mais peut-être, mussés dans leurs draps conjugaux, chandelle éteinte et maison close, pensent-ils, les malheureux, à moderniser leur commerce !... Deux ou trois l'ont fait, et détonnent ; il y a même quelque part, derrière de grandes vitres, des officines où l'on répare des cycles! Malgré ces taches, la grande rue, longue, tortueuse un peu, avec de trottoirs tout juste ce qu'il faut pour marcher sur la chaussée, conserve une bonne vieille figure assez sympathique ; elle se termine à un bout presque en rue de campagne, où des gens roulent des tonneaux devant des caves largement ouvertes. Mais, de l'autre côté, la pauvre, elle débouche sur la place du Marché.

Cette place, encore bordée, sur une de ses faces, d'honnêtes maisons d'avant-hier, se gâtent indignement à l'autre extrémité, en y tolérant un horrible Palais de justice moderne, dont la seule excuse, aux yeux de l'artiste, est un escalier phénoménal de hauteur, d'étroitesse et de raideur, nous dirons aussi de noirceur, car ses marches n'ont sans doute jamais été lavées ni grattées depuis qu'elles existent, c'est-à-dire depuis plus de cinquante ans. A ce degré, le laid devient presque esthétique.

Sur cette même place, deux vieilles tours à poivrières, entre lesquelles se trouve une porte, entrée du quartier du Château ; elles sont décrites dans divers ouvrages, et nous n'en parlerons pas, si ce n'est pour déplorer la présence, sur leurs flancs aux beaux tons de vieille pierre, d'affiches placées, hélas ! « en conservation », comme disent les afficheurs, et qui les déshonorent. Signalons ce sacrilège à la Société pour la protection des monuments.

Si on passe sous la porte, l'âme se rassérène et la tristesse s'envole ; on est dans le quartier du Château, où certaines rues se bordent de belles maisons calmes et nobles, tandis que d'autres serpentent parmi les restes du vieux Château d'antan, transformés et dans lesquels ont été aménagés de beaux et étranges logis.

Non loin s'étend une grille qui s'entr'ouvre sur une cour herbue, et laisse aller vers un vieux bâtiment : la mairie, et aussi vers un vieux bâtiment : la mairie, et aussi vers un jardin planté d'ifs qui rappellent, en plus petit et en plus bourgeois, les fameuses pyramides du parc de Versailles. C'est au bout de ce jardin que s'élève la célèbre tour, trop nette, trop propre, trop bien restaurée, et dont la sécheresse ne s'agrémente qu'en un point de la jolie tache d'un peu de mousse.

Balzac, et après lui Pérémé ont écrit que cette ville est surtout importante par ses faubourgs. Nous en avons visité quatre : celui des Alouettes, qui n'est qu'une rue longue et large finissant en route ; celui de Rome, celui de Saint-Paterne et celui des Capucins.

Le faubourg de Rome commence comme une ville et se termine comme un village ; à l'entrée, sous le nom de rue Porte-Neuve, il se borde des principaux magasins de la ville, assez élégants, à la porte desquels, non sans quelque prétention, paradent devant des mannequins bien vêtus des commis avantageux. Mais cette élégance sans caractère cesse après quelque cinquante mètres ; la portion suivante est peuplée de distillateurs aux camions indiscrets, qui barrent la chaussée ; viennent enfin nos chères masures, peuplées des fameux « Macchabées » dont nous parlerons plus loin, et qui habitent surtout une rue transversale, campagnarde, qui s'appelle la rue du Baltan (ou, comme le porte un écriteau, du bat-le-tan, peut-être à cause d'une tannerie proche). Ce nom nous émeut, car Balzac, dans le roman, parle « d'un ancien sous-lieutenant qui cultivait un marais dans le Baltan »... Phrase suggestive qui évoque un vieil homme à la moustache militaire, un peu négligée, avec des anneaux aux oreilles, des galoches aux pieds, et, entre deux coups de bêche, quels récits ! Il ne nous était pas possible de ne pas aller au Baltan.

La rue, donc, est campagnarde ; ses maisons basses, noircies par les pluies, sont couvertes de ces tuiles d'un beau rouge sombre, semé de vert, dont nous avons parlé ; par des vides nombreux, on aperçoit des vergers couverts d'une herbe verte et jaune : l'ancien marais. La culture maraîchère y paraît assez abandonnée, et s'être plutôt portée vers Frapesle et vers Saint-Paterne ; rappelons qu'elle constitue une des principales richesses de la ville.

Au bout de la rue, on est dédommagé par un ravissement : car on trouve la Rivière forcée, ses eaux, ses herbes et ses laveuses. Le jour où nous l'avons vue, c'était à la fin d'octobre ; le soleil un peu voilé donnait une lumière douce, suffisante pour exalter le vert des herbes de la rive, qui se détachaient en clair sur l'eau d'un bleu sombre ; des femmes, sous un toit d'ardoises, agitaient sur cette ombre des linges blancs et leurs bras nus ; au fond, un bâtiment, à peine reflété, enlevait la clarté de ses murs sur le ciel bleu mêlé de gris, et, coupant ces lignes, un saule mettait dans cet ensemble l'incertitude bleuâtre de son feuillage. On ne pouvait dire que gris, fin, frais ; et c'était un enchantement.

Cette Rivière forcée n'est jolie que là ; en ville, des usines l'enserrent et la salissent ; et ce ne peut être que dans cette dernière partie que Fario, son crime commis, alla tranquillement laver son mouchoir ensanglanté. Près du Baltan, il eût pleuré.

Le faubourg des Capucins était à voir, parce que c'est là, dans son enclos, qu'eut lieu le duel entre Philippe Bridau et Maxence Gillet. La vieille église, le magasin de Fario, était déjà détruite au temps de Balzac : aujourd'hui l'enclos est limité par un carré de maisons basses ; des jardins, nombreux et étendus, en occupent le centre, et on imagine sans grand effort le terrain où s'alignèrent les deux demi-soldes.

Un coup de jarret, et nous voici, au-delà du pont de la Théols, au faubourg Saint-Paterne ; nous l'avons visité deux fois : la première, c'était au mois d'août, par un soleil cruel qui blanchissait la route et jaunissait les espaliers courant, si joliment, le long des maisons : au pas des portes, des femmes cousaient et causaient ; c'est le village où l'on voisine, où l'huis reste ouvert de l'aube au soleil couchant, où les enfants courent, libres, dans les rues familiales ; où, en fait de voitures, ne passent que des charrettes traînées par de petits ânes fantasques, comme on en voit tant autour d'Issoudun ; où l'on dit : « Ah ! oui, la ville » (Issoudun !), sans avoir envie d'y aller.

La seconde fois, c'était en octobre, sous la lumière douce dont nous avons parlé ; nous entrâmes dans Saint-Paterne par sa grande rue, qui donne dans celle des Alouettes ; entre les maisons, toujours et toujours du vert ; nous arrivons à une petite source claire qui sort de terre au pied d'un arbre, et où une femme puisait de l'eau. Après quelques pas, nous étions dans un grand jardin tout humide de légumes frais, bordés de poiriers en cordon ; un vieux homme, qui binait répondit à notre question : « Vous êtes chez moi, mais cela ne fait rien, promenez-vous tant que vous voudrez. » Heureuses gens ! bonnes gens ! Leur faubourg, qui était une ville autrefois, a été brûlé au XIVe siècle par un féroce prince de Gales. Ils ont eu le bon sens, depuis ce temps, de laisser les choses comme elles étaient : l'herbe a poussé sur les cendres, avec l'oubli et sa douceur ; et les voici tranquilles et lointains, déliés des soucis par cette dévastation.

Dans ce bourg, les érudits regrettent la disparition d'une jolie église qui a contenu, jusqu'à la Révolution, le cœur de saint Paterne (le saint Pair des Normands) et celui de sainte Brigitte ; son portail était, dit-on, charmant ; conservée pendant quelques

années par celui qui l'avait acquise comme bien national, elle fut, assez vite, transformée en maison bourgeoise, et le portail détruit. Mais c'est à tort que Balzac se plaint de ce qu'aucune image de ce portail n'ait été conservée : le musée d'Issoudun possède un dessin au crayon, rehaussé de gouache, qui le représente, et dont l'auteur est Mlle de Clamecy, la grand'tante du baron de Mackau.

Il nous faut, à ce point, reprendre avec quelques détails la description des lieux où Balzac a placé les scènes de son roman. On sait qu'il situa la maison de Rouget et celle de M. Hochon sur la place Saint-Jean. Cette place existe toujours et son aspect général n'a guère changé ; c'est à peine une place ; c'est plutôt un élargissement triangulaire de la rue Narrette. On retrouve, en son milieu, les tilleuls rabougris dont parle le romancier ; mais la maison de M. Hochon a été jetée bas, il y a une trentaine d'années, lors de la construction de la sous-préfecture actuelle ; le charme des lieux n'a pas été augmenté. La sous-préfecture est un bâtiment mal gracieux, en briques encadrées de panneaux d'un vilain jaune, et précédé d'une terrasse prétentieuse. Quant à la maison de Rouget, elle a été dès l'année 1846 complètement transformée par M. Mousnier, un bienfaiteur de la ville, et, à sa place, on ne voit aujourd'hui qu'un mur percé d'une porte, que surmonte le n° 4. Pour se faire une idée de son ancien aspect, il faut se retourner et regarder à côté de la sous-préfecture une maison à un étage, aux mansardes assez fières, et, possédant un de ces porches vermoulus que nous avons signalés. Notons, pour ceux qui aiment à tout connaître, que, le soir, la place Saint-Jean est éclairée, si on peut ainsi parler, par deux réverbères ; l'un placé, comme il convient, près de la sous-préfecture, l'autre planté à un endroit choisi de telle sorte que les tilleuls en cachent absolument la lueur ; contingence d'ailleurs négligeable, car, de nuit comme de jour, il ne passe jamais personne sur la place Saint-Jean.

La rue de l'Avenier, où Philippe Bridau fut logé au début de son séjour, mène de la grand rue au boulevard Baron. Elle ressemble beaucoup à la Narrette, avec cette différence qu'elle est plus courte et moins en pente ; elle est, comme elle, bourgeoise et morte.

Une autre rue où personne ne passe, mais qui doit être visitée par les balzaciens parce qu'elle est le dernier vestige d'un quartier dont parle l'auteur, se nomme la rue du Puits-à-Cognet. C'est dans ce quartier que se glissaient les chevaliers de la désœuvrance, pour aller souper chez la Cognette. Ce nom de Puits-à-Cognet laisserait

penser que Balzac s'en est servi pour en affubler la Léonarde de l'ordre. Il n'en est rien, ainsi qu'il sera dit ci-après. Cette rue, étroite et tortueuse, s'allonge disgracieusement entre deux rangées de maisons, vieilles pour la plupart, et sordides. L'une de ces maisons, un peu mieux crépie que les autres et élevée d'un étage, est occupée par un cabaret aux fenêtres duquel pend encore la branche de pin devenue si rare aujourd'hui en dehors du Berry ; elle est, le jour, close et morte. Nous avons voulu la revoir, le soir : un lumignon à moitié éteint l'éclairait d'une lueur de mystère ; aucune ombre ne se mouvait derrière les rideaux, aucun bruit n'en sortait. N'était-ce pas là le cabaret de la Cognette, cachant, derrière ce silence, une salle secrète réservée aux affiliés ? Je ne sais quel désir nous poussant, nous nous sommes pris à murmurer : « Si c'était là ! »

A la vérité, ce n'était pas là : renseignements pris, le cabaret de la Cognette se trouvait dans la rue du Bouriau, qui n'existe plus aujourd'hui ,mais qui était toute proche de celle que nous avons vue.

Pour pertinemment situer le roman de *la Rabouilleuse*, il est à ce point, indispensable d'indiquer quel était l'aspect d'une des parties de la ville au temps de Balzac, aspect qui a été modifié vers l'année 1855. En ces temps, le côté de la place qu touche à l'une des tours à poivrières que nous avons mentionnées, et qu'on nomme la Tour du Gros, était formée, non, comme aujourd'hui, par le Palais de Justice, mais par un groupe de vieux bâtiments à usages divers, qu'on appelait l'Abbaye. La partie de l'Abbaye qui touchait à la Tour était occupée par le café militaire, où, on s'en souvient, eut lieu la querelle entre Max et les officiers royalistes. Le musée de la ville possède un plan de ce café. Il se composait d'une salle avec billard, de deux arrières-salles, et d'une cuisine. Devant la porte était une promenade, limitée d'un côté par une halle couverte, des deux autres par une ligne de pierres tombales, sculptées, provenant de l'Abbaye et négligemment fichées en terre de manière à former un petit mur. Au-delà s'étendait la Place d'armes, où les demi-soldes faisaient volontiers les cent pas. Puis commençait la place du Marché.

La halle fut le théâtre d'un drame local, auquel Bazac fait allusion, et qui semble digne d'être narré :

Au milieu du XVIIIe siècle se trouvait à Issoudun, en garnison, un régiment de dragons, dont la présence était pour les habitants à la fois un sujet d'orgueil et une source de tribulations ; car si on

était fier de ces soldats et surtout de leurs officiers qui, presque tous de haute noblesse, avaient grand air avec leur habit vert, leur veste chamois et le grand manteau aux coins relevés dans lequel ils se drapaient, même à pied, pour n'être pas pris pour des fantassins, on pestait de les voir batailleurs et galants, aimant le bruit et troublant les ménages.

L'un des plus « dragons » de ces dragons fut, vers 1750, le jeune comte de Lexion, de la famille de Chapt-Rastignac ; riche, bien en cour, ardent et fils de marquis, ses conquêtes ne se comptaient plus, et il alla jusqu'à s'attaquer à la propre femme du lieutenant-général du bailliage. Cette jeune femme, coquette et pleine d'esprit, fleureta, comme on disait alors, complaisamment avec l'officier ; la chronique ne dit pas jusqu'où les choses allèrent, et peut-être le mari, par une grâce d'état, n'en eût-il rien su ; mais il avait un frère plus jaloux que lui, ainsi qu'il arrive, et qui vint lui chanter pouille. Le galant, rudement éconduit, fut prié de cesser ses visites.

Comte, jeune et dragon, que voulait-on qu'il fît ? Un jour qu'il y avait à la lieutenance un bal costumé, auquel, sauf lui, était conviée toute la ville, il prit un masque, entra, dansa, coqueta, si bien qu'il fut reconnu par le terrible frère. Scandale, provocation. Au petit jour, les adversaires étaient en ligne près de la halle ; mais avant que les épées ne se joignissent, un coup de feu partit de cette halle, et le comte tomba : il mourut après quelques heures, désignant le frère du mari comme son assassin (1). L'affaire eut dans toute la France un immense retentissement. Le père de la victime saisit la justice, et, de cour en tribunal, on arriva jusqu'au Parlement ; enquêtes, contre-enquêtes, rien ne manqua, non plus que pamphlets des deux parts ; mais après plusieurs années, le crédit des coupables fit enterrer toute la procédure, et ils ne restèrent passibles que de l'opinion ; celle-ci força le lieutenant-géné-

(1) Le sort de la famille de Chapt-Rastignac fut, au XVIIIe siècle, des plus tragiques : un des frères du comte de Lexion fut tué en duel en 1765 ; un autre, député du Clergé en 1789, périt dans les massacres de septembre 1792 ; leur sœur mourut sur l'échafaud en 1794. Le seul survivant des cinq enfants du marquis fut le cadet, qui s'éteignit sans postérité en 1796. La famille ne s'est perpétuée, au siècle suivant, que par une fille issue d'une autre branche, et qui épousa en 1817 le duc de Larochefoucauld-Liancourt. L'étude généalogique des Chapt-Rastignac ouvre d'intéressants horizons sur certains noms et certains types choisis et reproduits par Balzac : Rastignac, la famille de Grand-lieu, etc.

ral, son frère et tous les siens à quitter le pays, dont leur famille était depuis longtemps une des principales.

Il nous reste, pour terminer cette partie de notre étude, à crier anathème à la décision prise, il y a quelques années, par la municipalité, de changer la plupart des noms des rues ; à ces noms, qui fleuraient le terroir, en ont été substitués d'autres, privés de tout caractère, et qui font avancer d'un pas dans le domaine de la banalité cette ville si bien encore berrichonne.

Un mot encore sur un point que Balzac a traité fort partialement, et pour lequel une justification s'impose. Dans *la Rabouilleuse* figure une appréciation fort injuste, au dire de connaisseurs, des vins d'Issoudun. Les vignerons locaux, de par les malheurs qu'ils ont subis depuis une trentaine d'années, sont dignes que, sur ce point, justice leur soit rendue .Si, jusqu'à l'époque où les vignes furent détruites par le phylloxéra, les vins d'Issoudun étaient, dans les premières années qui suivaient leur fabrication, de ceux dont on dit qu'il faut se mettre à quatre pour les boire, ils acquéraient, au bout de trois ou quatre ans, une saveur qui les faisait hautement apprécier, et ils méritaient les éloges que leur a donnés Guillaume le Breton, en des vers dont parle Balzac, sans les transcrire :

Les voici :

. . . . . (Philippus),
Bituricâ cursu facili digressus ab urbe
Radulias penetrat fines et nobile castrum
Uxelloduni, sibi subdit in impete primo
Cum patriâ totâ tam divite tamque potenti
Ut sibi sufficiat, nec sit mendica bonorum
Multa quibus regio se lamentatur egere ;
Copia quam Cereris ditat ; quam Bacchus inundat,
Qui comportari desiderat ; inde remotas
In partes quantoque magis portatus, eo fit
Fortior, et temerè potatus inebriat omnes
Qui dedignatur Thetidem sociare Liœo.

Ces vers peuvent se traduire ainsi :

« Le roi Philippe-Auguste), étant facilement sorti de Bourges, gagna les confins de Reuilly, et le noble château d'Issoudun, dont il s'empara au premier choc ; il conquit également la contrée

d'alentour, si riche et si puissante qu'elle n'a pas à mendier les biens dont tant de pays sont privés. Cérès en effet l'a comblée ; quant à Bacchus, il l'inonde d'un vin qui demande à voyager et qui revient plus généreux des pays lointains, enivrant les imprudents qui dédaignent de mêler Thétis à Licœus (c'est-à-dire qui boivent leur vin sans eau). »

Ces temps, hélas ! ne sont plus. Vers 1880, le phylloxéra a détruit les vignes, dont une partie seulement a été replantée ; les cépages américains, entés de greffes bourguignonnes et bordelaises, donne aujourd'hui un vin comme tous les vins, indigne de la critique comme de la louange.

## II

### LES GENS

Dans cette ville, à l'exception de la place des Marchés qu'anime, à certains jours, la présence de cultivateurs et de marchands de bestiaux ; sauf une ou deux rues qu'agite à peine la banale circulation de quelques négociants ou commis voyageurs étrangers, c'est tout au plus s'il passe une ou deux personnes par cinq minutes : soit un petit monsieur vieux, propret et ganté, qui va faire une visite ; soit, plus souvent, un grand diable aux gros souliers, au profil de menton, d'une mine qui serait assez bonnasse, n'était un regard agile et fureteur, qui passe entre les cils, vous dévêt et vous pénètre. Aux maisons, c'est un rideau qui se lève, une face brouillée, une porte qui s'entrebâille ; à travers les murs passent les flèches de cent paires d'yeux. Si, un peu plus intime, on en vient à causer, ces gens se révèlent méfiants, moqueurs, un peu « guêpins », à la façon de ceux d'Orléans ; ennemis de toute supériorité ; soucieux, avant tout, de l'opinion du voisin, jusqu'à refouler au fond d'eux-mêmes toute idée originale qu'ils pourraient avoir. Avec cela, probes, fiers et, somme toute, meilleurs qu'ils n'en ont l'air. Ils poussent l'amour de l'égalité jusqu'au culte de l'émeute, et, dès la monarchie, ils eurent l'état d'âme républicain. Un petit fait, vieux de deux cent cinquante ans, les définit à cet égard assez exactement :

Sous la Fronde, ils eussent été frondeurs, si un Condé n'eût gou-

verné le Berry ; frondeurs à rebours, ils furent au roi et, bravement, défendirent leur ville contre le parti de leur suzerain, ne quittant même pas les remparts pour aller éteindre un immense incendie qui, en une nuit, la brûla toute ; aussi le parti du roi les eut-il en haute estime et en grande pitié, et il leur fut promis ce qu'ils voudraient avoir, tant comme récompense que comme dédommagement. Ici parut leur caractère ; au lieu d'argent, ils sollicitèrent un privilège, non qu'ils y tinssent, mais parce que Bourges, ville rivale, l'avait : à savoir que le mairat, comme chez leurs voisins, conférât la noblesse : finement, ils se disaient qu'après des années, à la condition de changer leurs élus, la plupart de leurs familles seraient nobles. Mais ils avaient compté sans leur hôte, cet hôte incommode qu'ils logeaient en eux-mêmes : la jalousie. Celle-ci fit que, douze mois après, lors de la première élection, ce furent compétitions, luttes et batailles telles qu'il fallut renoncer à poursuivre ; et, piteusement, pour mettre tout le monde d'accord en ne donnant rien à personne, il fut demandé que les lettres-patentes, qui n'étaient pas entérinées, fussent détruites. On connaît la fable des deux paysans et de l'aune de boudin ; cette histoire est de nature à en faire apprécier toute la portée. Ajoutons que les habitants de Bourges, qui ne valaient pas mieux, se gaussèrent à plein gosier de leurs rivaux, disant que les gens de Condé, lors d'un bal donné à Issoudun, avaient, les lumières éteintes, suffisamment besogné pour anoblir les enfants à venir des femmes de la ville.

Les Issoldunois forment encore aujourd'hui, mais à la vérité bien moins nettement tranchées que naguère, deux classes distinctes et ennemies. La plus nombreuse, la moins instruite, se compose des ouvriers tanneurs et parcheminiers qui travaillent dans les usines de la Rivière forcée, auxquelles se joint toute la population vigneronne, logée dans les faubourgs de Rome et de Baltan, et qui n'est rassurante qu'à demi ; c'est à cette classe qu'appartenait Brazier, l'oncle de la Rabouilleuse, car elle s'étend sur toute la région.

Bien que d'aspect assez misérable, ces vignerons ne sont pas tout à fait des pauvres ; presque tous possèdent un ou plusieurs lopins de terre, qu'ils cultivent avec ardeur et qu'ils gardent jalousement. Mais, en cette matière plus encore qu'en d'autres, se manifestent leur méfiance et leur âpreté berrichonnes. C'est ainsi qu'à la mort des pères les champs, au lieu d'être divisés en parts d'un seul tenant entre les enfants, sont morcelés à l'infini, sous le

prétexte que, le terrain étant inégalement fertile sur les divers points, il faut que chacun des héritiers possède un morceau de chaque parcelle. Et tel cultivateur qui a hérité de 3 ou 4 hectares les a en dix morceaux tout petits et disséminés. Un certain bois, situé dans les environs d'Issoudun, offre de cette disposition un suggestif exemple : sa médiocre surface se partage entre *dix-huit cents* propriétaires, dont l'un possède tout juste 14 arbres. Ces 14 arbres sont, bien entendu, terriblement surveillés, et malheur au téméraire qui, à l'un d'eux, couperait une branche pour s'en faire une canne !

Ces gens, on les nomme, et ils se nomment eux-mêmes, les « Macchabées ». Ce sont eux qui firent la révolution locale du mois de septembre 1830, racontée par Balzac avec détails. Complétons seulement son récit par l'indication du nom du général qui apaisa, on sait comment, la révolte ; c'était le lieutenant-général Petit, commandant la division de Bourges, général conciliateur, général protée, qui, bien qu'embrassé par Napoléon à Fontainebleau, dans la cour des adieux, en 1814, servit avec un zèle égal et une égale fortune tous les régimes qui se succédèrent en France depuis le Directoire jusqu'au second Empire. Il ne fut d'ailleurs pas le seul. Quant à l'homme qui passa sa serpe au cou du général, c'était un Macchabée nommé Jusserand, mort il y a une vingtaine d'années, devenu propriétaire d'une des auberges de la ville, et qui, sur ses derniers jours, buvait son fond ; il n'aimait pas qu'on lui rappelât le haut fait de ses jeunes années, et ne le racontait qu'après avoir absorbé un certain nombre de petits verres.

Peut-être lira-t-on avec quelque intérêt un extrait de la délibération prise par le Conseil municipal d'Issoudun, quelques jours après que la révolte fut apaisée, et qui témoigne de la peur rétrospective qu'éprouvaient ces édiles, timorés, sinon par essence, du moins par destination. Il s'agissait de voter des remerciements au général Petit, et le Conseil, assemblé à la date du 4 septembre, fit précéder sa décision des considérants ci-après :

« Considérant que, par sa présence dans nos murs, M. le lieutenant-général Petit, commandant la 15e division militaire, a puissamment concouru à nous préserver des malheurs accumulés sur nos têtes par une aveugle fatalité, et qui semblaient devoir faire de notre cité un champ de bataille ;

« Que quelques heures de pourparlers ont suffi à M. le lieutenant-général pour ramener le calme, rétablir la concorde parmi les

citoyens prêts à en venir aux mains faute de s'entendre, et pour faire d'une multitude furieuse un peuple de frères ;

« Que ce prompt retour à l'ordre, nous le devons à la sagesse et à la modération de M. le lieutenant-général, à son éloquence persuasive et conciliante, à l'affabilité de ses manières, à sa réputation de droiture et de loyauté, moyens bien propres, en inspirant la confiance, à produire un rapprochement parmi des hommes égarés et dont l'erreur avait été de trop courte durée pour que la haine ait pu s'enraciner dans leurs cœurs ;

« Que des services aussi signalés assurent à M. le lieutenant-général des titres à la reconnaissance des habitants, etc... »

Ajoutons que, deux jours plus tard, les deux adjoints de tout le Conseil prêtèrent serment « de fidélité au roi des Français, d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume ». Quant au Maire, d'opinions plus tranchées, il avait donné sa démission dès le mois de juillet.

Ces bourgeois, haïs des Macchabées et qui les haïssaient, étaient affublés par le peuple du sobriquet assez étrange de Colidons. Pérémé, dans son ouvrage, signale l'ancienneté de ce mot, car une vieille chanson populaire commence ainsi :

Colidon paré,
L'épée au côté, etc...

Le même auteur donne d'intéressants détails sur le caractère de cette classe, détails d'autant plus précieux qu'ils concernent la période de 1830 à 1848, précisément celle pendant laquelle Balzac était à même de les contrôler. Il paraît d'ailleurs hors de doute que le romancier, grand ami de Pérémé, ainsi qu'il le déclare dans plusieurs de ses lettres, s'est laissé guider par lui pour exécuter sa peinture ; aussi croyons-nous devoir transcrire le principal passage de cette partie du livre :

« Rien de plus hétérogène que les éléments de la Société Issoldunoise, si on peut lui donner ce nom. Lorsque ses Membres épars viennent par hasard à se rencontrer, ils ne se connaissent pas, ou, s'ils se connaissent, ils hésitent, ils cherchent sur quel ton ils doivent le prendre entre eux. C'est que, dans cette Société, toute décousue qu'elle soit, il subsiste de profondes démarcations plus infranchissables peut-être que celles qui séparaient jadis le vassal

de son seigneur. Et pourtant tous les noms nobles s'en sont exilés ou à peu près ; ceux-là d'ailleurs ne seraient pas les plus intraitables. Il n'y reste plus que des bourgeois ; mais les uns sont de vieille souche ; les autres sont nouveaux, étrangers ou déchus. On s'y appelle première et seconde société, quoiqu'il soit bien difficile de dire où commence l'une, où finit l'autre. La fusion est d'autant moins aisée qu'on chercherait vainement le point propre à la soudure. Les titres sont d'autant moins discutables que personne n'admet de niveau au-dessus du sien ; car le trait le plus saillant du caractère indigène, c'est l'indépendance personnelle et absolue ; le faubourg ne porte pas la tête moins haute que la ville, et le dernier des Issoldunois n'est pas moins fier que le premier. »

Après avoir lu ces lignes, ne conçoit-on pas mieux encore, si possible, qu'après la lecture du roman les personnages de M. Mouilleron, de M. Hochon et des divers bourgeois esquissés par Balzac, un peu en arrière des protagonistes ?

Ajoutons que cette haine entre Macchabées et Colidons a subsisté bien après l'époque que nous indiquons. Un habitant de la ville nous a raconté qu'il y a quarante ans à peine il avait été attaqué, un certain soir, par une bande de Macchabées ; il fallut en venir aux mains, et l'un des asaillants resta évanoui sur le pavé.

J'ai vu ces Macchabées, en parcourant le haut du faubourg de Rome et la rue du Baltan ; c'était l'après-midi ; des grappes de commères, massées devant les portes, me regardaient passer d'un air assez hostile ; elles étaient vêtues, sordidement, de vieilles jupes effilochées et de corsages sans couleur ; des enfants sales se roulaient dans la boue et quelques vieux, dont les chapeaux rappelaient celui de l'oncle Brazier, ôtant leurs pipes de leur bouche, salivaient à mon passage avec un évident mépris. Je ne fus pas fâché de rentrer en ville par le plus court chemin.

Les Colidons d'aujourd'hui se fondent un peu dans la banalité ambiante, en raison des voyages qu'ils font volontiers, soit à Paris, soit en d'autres régions. Quant à ceux qui persistent à ne jamais quitter la ville, ils se terrent au fond de leurs maisons, boudent, grognent et s'occupent simplement à vieillir. Troublés par l'élément étranger qui, peu à peu, se mêle aux habitants du lieu, ils ferment leurs portes, tirent leurs rideaux et préfèrent l'ennui à toute occupation. Ils ne se voient presque jamais entre eux, brouillés qu'ils sont les uns avec les autres, quelquefois par d'assez tristes raisons. Ils n'ont pour le curieux d'autre intérêt que

d'exister et de rappeler ainsi, assez maussadement, les anciens types décrits par Balzac.

## III

### LES PERSONNAGES

On devine combien vif était notre désir d'identifier les personnages que Balzac a présentés dans son roman. Nous allions jusqu'à prétendre retrouver, dépouillés de leurs masques, tous les acteurs du drame, et pouvoir, à côté de la fiction, raconter l'histoire vraie. Hélas ! il a fallu en rabattre ! Les personnes d'Issoudun que nous consultions et que nous assassinions de questions (qu'elles nous le pardonnent) nous faisaient toutes la même réponse, ou plutôt la même demande : « Pourquoi n'avez-vous pas fait votre enquête il y a une quarantaine d'années ? » A quoi nous répondions qu'à cette époque nous ne songions guère à Balzac, mais plutôt à jouer aux billes. Et alors on nous objectait qu'à l'heure actuelle tous les contemporains de Balzac sont morts, souvent aussi leurs fils, et qu'on ne trouvait pas grand'chose à nous dire. Mais en tout il faut s'entêter : à force d'insistance, de contrôles, de recoupements, nous sommes arrivés sinon à la complète lumière, du moins à quelques lueurs ; ces lueurs, émanées du passé, ne nous ont pas paru, quelques pâles soient-elles, indignes d'être examinées, et nous les présentons telles qu'elles sont, aussi éloignées de la nuit complète que de l'éclat du jour.

Avant d'examiner les personnages séparément, il convient de parler d'un de leurs groupements, qu'on croirait, en raison de l'invraisemblance de ses actes, forgé de toutes pièces par le romancier, et qui, au contraire, a été décrit par lui presque sans changement ; il s'agit de l'association des chevaliers de la Désœuvrance.

Cette association a existé, et ses méfaits ont effrayé ou amusé la ville pendant une quinzaine d'années. Nous pouvons même faire connaître le nom du dernier de ses membres : c'était un M. Mazure, mort à Issoudun vers 1875 ; un autre, décédé, croyons-nous, quelques années auparavant, était un parent du graveur Auguste Borget, dont Balzac parle à plusieurs reprises, dans ses lettres, comme de l'un de ses créanciers ; créancier qui, chose rare, était resté l'ami de son débiteur.

Les quelques Issoldunois qui ont connu M. Mazure se souviennent encore des récits de ce vieillard. Les farces que raconte Balzac ont toutes été réellement faites, et M. Mazure en citait quelques autres, de même force et de même caractère ; parmi elles, on peut rappeler celle qui consista à voler, une nuit, l'âne d'un pauvre jardinier, à l'emmener à quelque distance de la ville, et le lendemain, tandis que l'homme cherchait sa bête, à déménager tous ses meubles. Quant au tour de la charrette de Fario, c'est un des plus célèbres de la fameuse association; pour le bien comprendre, il faut se souvenir qu'avant 1830, la tour d'Issoudun n'était pas encore restaurée, et que la butte sur laquelle elle s'élève, aujourd'hui étroite et d'assez faible hauteur, était alors beaucoup plus élevée, plus ravinée, mais aussi plus accessible. Les chevaliers de la Désœuvrance, ayant démonté la charrette de l'Espagnol, se hissèrent jusqu'à une des fenêtres de la tour, y plantèrent un clou, sur lequel une corde fut posée, et c'est à l'aide de cette poulie improvisée que les diverses parties de la charrette furent montées au haut de la butte. Cette farce, devenue classique, fut répétée il y a quelque trente ans. La victime fut un vieux bonhomme inoffensif, qui avait pour métier de mener les colis à la gare sur une petite voiture ; le tout fut exécuté avec moins de brio, et la victime, qui n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang espagnol, n'eut aucune envie de se venger. Il était d'ailleurs dans la destinée de la tour d'être fatale aux Espagnols ; l'un de ceux-ci, qui vendait à Issoudun quelques produits de son pays, eut un beau jour assez de la vie, monta à la tour, et, de son sommet, se précipita sur le pavé ; ce suicide remonte à deux ou trois ans.

Nous aurions bien voulu retrouver quelques traces de Fario, mais son souvenir a complètement disparu ; il exista cependant, et quelques-uns de ses compatriotes, ainsi que lui, habitaient Issoudun vers 1820. La France fut, sous l'Empire et sous la Restauration, la résidence d'un grand nombre de prisonniers espagnols, et, vers 1840, de réfugiés carlistes ; aussi le prisonnier ou le réfugié espagnol fut-il un personnage connu de nos pères, dans beaucoup de villes, jusque vers 1850. Quant à Issoudun, le passage de prisonniers espagnols dans cette cité est constaté par un arrêté municipal du 2 février 1809 :

« Le maire d'Issoudun,

Considérant qu'il passe journellement dans cette ville des prisonniers de guerre espagnols ;

Qu'il serait dangereux, sous le rapport de la salubrité publique, de loger ces hommes chez l'habitant, puisque la plus grande partie *sont* (*sic*) affectés de maladie ;

Considérant qu'il est bon d'avoir un local pour leur placement, qui soit hors la ville et les faubourgs, s'il est possible ;

*Arrête :*

La grange du Colombier de la tourelle située à l'extrémité de la rivière d'Ardant de cette ville sera sur le champ mise en réquisition... etc... »

Au nombre des farces mises par Balzac au compte des chevaliers de la Désœuvrance, il en est une qui ne leur appartient pas ; c'est celle qui eut pour victime le sous-préfet, et qui consista à remplacer les œufs frais du fonctionnaire par des œufs durs. Mais la substitution fut, par d'autres mystificateurs restés inconnus, opérée vers 1835, au détriment de M. de la Châtre, qui fut sous-préfet d'Issoudun à partir de 1830. Sa manie de faire cuire lui-même ses œufs était bien connue ; on changea, grâce à on ne sait quel subterfuge, le panier de la paysanne qui les lui apportait chaque jour ; le pis est que la pauvre femme perdit la clientèle officielle, et fut ainsi la réelle victime. Quant au sous-préfet, il ne songea pas à demander son changement, et sur ce point Balzac a inventé ; il était, en effet, encore sous-préfet en 1848, et tomba avec la royauté constitutionnelle. L'histoire des œufs fut, bien après, racontée par son ancien secrétaire, qui était entré en fonctions en 1832.

Parmi les personnages que Balzac a mis en scène, c'est sur un des moins importants que nous avons obtenu les renseignements les plus complets ; ce personnage, c'est la Cognette, dont un petit-neveu est encore vivant. Elle s'appelait de son vrai nom, M^me^ Houssard, mais le surnom de mère Cognette lui était donné par tout le monde ; son mari, que Balzac appelle inexactement le père Cognet, exploitait, sous la Restauration, un petit cabaret dans la rue du Bouriau ; c'est là, très vraisemblablement, que la Désœuvrance tenait ses assises, mais nous n'avons à cet égard aucune donnée précise. Cette mère Cognette, qui perdit son mari vers 1835, ouvrit un tout petit café à Issoudun pendant les premières années de son veuvage ; elle avait Balzac pour client intermittent et assez peu solvable ; celui-ci entrait chez elle pour y avaler une

tasse de café, cependant exécrable au palais d'un amateur comme lui, « et causer un brin » avec cette bonne vieille ; probablement elle lui fournit sans le savoir de curieux matériaux. La tasse bue, la causette terminée, Balzac frappait sur ses goussets et constatait qu'ils étaient vides. — « Ma foi, mère Cognette, disait-il, j'ai oublié ma bourse ; mais la prochaine fois, je vous paierai cela avec le reste. » Ces façons ne furent pas sans induire la Cognette en une fort médiocre estime pour le romancier, et elle avait gardé de lui un fort mauvais souvenir. Lorsqu'elle apprit qu'il l'avait, comme elle disait, « mise dans un de ses livres », elle fut prise d'une colère violente, qui ne finit qu'avec sa vie. « Le brigand, répétait-elle, il aurait mieux fait de payer ce qu'il me doit ! » La Cognette mourut, assez misérable, vers 1855.

Passons maintenant au docteur Rouget, le Louis XV ou le Marat de cette Rabouilleuse que Balzac compare tantôt à M^lle^ de Romans, tantôt à M^me^ Everard. Assez nombreux furent les médecins d'Issoudun qui eurent la réputation d'énergiques paillards ; l'un d'eux, célébrité locale, fut, pendant de longues années, l'amant d'une femme mariée d'Issoudun et en eut un fils qu'il fit son héritier. Plusieurs autres eurent des liaisons semblables, connues de tous, et dont s'amusait, sans s'en indigner, la chronique. Mais voici qui appuie les recherches sur un terrain plus solide ; il existait encore à Issoudun, il y a une trentaine d'années, une vieille femme fort pauvre qu'on appelait la Rabouilleuse, et qui avait été, pendant longtemps, au vu et au su de tout le monde, la servante-maîtresse d'un médecin de la ville. Cette pauvre femme eut une fin différente de celle que Balzac donne à sa Rabouilleuse, mais aussi misérable, car, vieillie, malade, dépouillée, sans ressources, elle n'eut pas la patience d'attendre que la mort vînt la chercher, et se jeta dans un puits pour en finir avec la misère. Le docteur, paraît-il, lui avait, à sa mort, laissé une maisonnette et quelque argent, mais ses héritiers réussirent à la dépouiller entièrement.

Peut-être cette histoire est-elle l'origine du récit que fait Balzac de la lutte des héritiers du docteur Rouget contre sa maîtresse ; on peut voir ici, une fois de plus, que la réalité est souvent, sinon aussi dramatique, du moins aussi lamentable que la fiction. Cette Rabouilleuse eut une fille, qui hérita de son surnom, à défaut d'autre chose ; cette fille était, il y a une soixantaine d'années, simple laveuse de vaisselle à l'hôtel de la Cloche, où Balzac prenait souvent ses repas lorsqu'il venait à Issoudun. La vit-il et connut-il par elle l'histoire de sa mère ? C'est là un mystère de la genèse poétique qui ne sera peut-être jamais dévoilé.

Quant à Jean-Jacques, n'a-t-il pas eu pour prototype le fils du Docteur qui, au dire de ceux qui l'ont connu, était d'une intelligence assez bornée ? En tous cas, sa vie fut à la fois moins mouvementée et plus heureuse que celle du personnage créé par Balzac ; il ouvrit boutique dans la ville, se maria et fit fort honnêtement ses affaires. Il est mort paisiblement il y a peu d'années.

Un autre personnage dont quelques souvenirs sont restés dans la mémoire des vieux Issoldunois est le fameux Max ; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut bien le chef des chevaliers, qu'il eut, sous la Restauration, un duel célèbre avec un officier royaliste, qu'il était chef de bataillon à l'âge de 24 ans, qu'il fut mis en demi-solde, et qu'il reprit du service dans l'armée vers 1834 ; il quitta alors Issoudun et, de ce jour, la Désœuvrance se trouva dissoute. Son nom, ou plutôt son surnom, était Fix, qui rappelle celui qu'a créé Balzac : Max.

Des renseignements plus précis peuvent être donnés sur l'un des acteurs du drame, acteur de second plan, mais si bien campé qu'il laisse dans l'esprit une impression profonde : nous voulons parler du vieil avare, de M. Hochon, de ce diplomate provincial aux lèvres serrées, oncle des Bridau et allié de Jean-Jacques Rouget. Ici, il semble hors de doute que l'auteur a eu en vue un fils de l'ancien ministre de la police du Directoire, de l'ancien préfet de l'Empire, de l'ancien sénateur qui avait nom Cochon de Lapparent. Ce fils, marié à Issoudun, habita cette ville de 1820 à 1830 ; et devint possesseur de plusieurs fermes situées dans les environs. La malice issoldunoise avait dès l'abord supprimé le « de Lapparent », pour ne laisser subsister que le nom patronymique, nom qui convenait, trouvait-on, à un riche bourgeois assez dur au pauvre monde, et fort avare. Les anecdotes étaient nombreuses sur son compte, et le « Gritte, tu me le rendras ! » lui était attribué. Le calembour des cinq Hochon a été créé par Balzac ; mais comme la famille se composait du père, de la mère et de trois enfants, il dut lui venir tout naturellement à l'esprit. Ce nom malencontreux faisait la joie de la ville et des environs ; et lorsqu'un paysan le prononçait, il vous y ajoutait un « sauf votre respect » jésuitique et mal intentionné.

L'un des fils, né à Issoudun en 1807, fut plus tard un éminent ingénieur du génie maritime ; le père était, en 1839, préfet du Cher, et comme les siens, mais plus cruellement encore, cloué à son nom comme un martyr à sa croix. Il était en fonctions lors du séjour de don Carlos à Bourges, et par suite exposé aux insultes

des deux partis de l'opposition, les royalistes et les républicains ; toutes les démarches qu'il pouvait faire en vue d'adoucir les rigueurs de l'exil du prétendant étaient, par *le Charivari*, vigoureusement critiquées ; de cette dent, il passait à celle du journal *la Mode*, chaque fois qu'une mesure de prudence gouvernementale lui était imposée. Et toujours le fameux nom était mis en avant. *Le Charivari* publiait une sorte de chanson, dédiée au préfet, où il en était largement « fait état », comme eût dit le préfet lui-même, et dont le premier couplet était celui-ci :

Bien heureux doivent s'estimer
Ceux qui sont dénués de père ;
Car du nom que leur goût préfère
Ils peuvent du moins se nommer.
C'est un vrai fléau que l'ancêtre,
Qui de force impose son nom ;
On ne sait pas ce qu'on peut être.
Faut-il qu'un homme soit cochon !

Il y a 8 autres couplets du même style ; on les trouvera dans le n° du *Charivari* du 12 nov. 1839. Ajoutons que l'infortuné fonctionnaire eut pour petits-fils le célèbre géologue, et que dès lors il ne fut plus question que du nom de Lapparent.

Nul doute que Balzac, qui dès 1839 devait avoir son roman dans la tête, n'ait eu l'attention appelée sur cette famille dont, à ce moment, la méchanceté tant berrichonne que parisienne avait fait sa proie.

Quant à certains autres noms, on peut assez facilement en déterminer l'origine ; quelques-uns sont des noms du pays ; il existe encore à Issoudun des gens du nom de Gillet, et aussi du nom de Bourdet, que Balzac donne au domestique de Philippe Bridau ; le nom de Rouget pourrait bien être une déformation de celui de Borget, ami, comme nous l'avons dit, de Balzac, et membre d'une des familles les plus estimées d'Issoudun ; ce même nom de Borget paraît également être l'origine de celui de Borniche, d'autant que l'auteur indique la famille Borniche comme étant des plus connues dans la ville. Mais nous ignorons l'origine du nom de Brazier. Balzac, on le sait, prenait les noms de ses personnages aux sources les plus diverses, et M. de Lovenjoul a été possesseur d'un carnet où il écrivait ceux qui l'avaient frappé, souvent sur des enseignes.

## IV

### BALZAC A ISSOUDUN

Balzac fit à Issoudun plusieurs séjours. Il y allait voir sa grande amie, Mme Carraud, qu'il avait connue par sa sœur Laure, devenue, par son mariage, Mme Surville, et qui avait été liée avec elle dès la pension.

Mme Carraud était propriétaire de Frapesle, petit domaine distant d'Issoudun d'à peine un kilomètre, et sur lequel avait été bâtie une assez vaste maison. Domaine et maison existent encore, et nous devons à l'obligeance de leur propriétaire actuel d'avoir pu les visiter. La maison est une manière de petit château à un étage, dont, à quelque distance, les murs blancs ont l'air de sortir de l'herbe ; de grands arbres l'entourent, et un parc l'isole du monde.

Elle était, au temps de Mme Carraud et de Balzac, beaucoup plus simplement aménagée qu'aujourd'hui ; telle grande pièce, occupée actuellement par une bibliothèque, n'était qu'un simple grenier ; tel salon était une chambre sans meubles où les poules picoraient en liberté. Les habitants y vivaient très simplement, et, retenus presque toute l'année à Angoulême par les fonctions de M. Carraud, commandant d'artillerie, revenaient à Frapesle un peu en campagnards, campagnards temporaires, prêts à reprendre, la saison passée, leurs allures de citadins.

En raison de l'intermittence de ces séjours et de leur faible durée, Balzac ne put se rendre à Frapesle que par périodes, assez courtes et assez espacées, tout au moins jusqu'en 1838. A ce moment, le commandant, ayant pris sa retraite, vint s'y installer définitivement, et le romancier put être son hôte pendant plus longtemps. Si on note que la première partie des « deux frères » (titre primitif de *la Rabouilleuse*) parut pour la première fois en 1842 seulement, on peut supposer que c'est surtout à partir de 1838 que Balzac commença à en rassembler sérieusement les éléments.

Mme Carraud a été qualifiée de « femme incomprise » par un auteur balzacien (G. Ferry, *Balzac et ses amies*). On peut pertinemment s'étonner de cette appréciation. Mme Carraud était une femme de petite taille, vive, à la démarche légèrement claudi-

cante, adorant son mari et ses fils, et auteur de quelques romans moraux à l'usage des enfants. Rien en elle n'évoquait ce vague à l'âme et cette mélancolie propre aux Indiana. Ce qui est hors de discussion, c'est que son affection pour Balzac fut pure et désintéressée, et que le caractère en fut tout spécialement la maternité. Bien souvent, malade, découragé, poursuivi par les bourreaux d'argent, Balzac arriva à Frapesle comme un pigeon blessé. Et c'était, au sortir de l'orage, des paroles douces qui le calmaient, et lui rendaient le goût de vivre et le courage d'encore lutter. Sa reconnaissance fut d'ailleurs aussi vive que l'amitié qui l'inspirait. Au risque de dépasser un peu le cadre de la présente étude, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler la lettre,si touchante, qu'il adressa de Pologne à son amie en 1850, quelques jours après son mariage avec la Comtesse Hanska, alors que Mme Carraud, qui avait vendu Frapesle, s'était exilée dans le Cher, à Nohant-en-Graçay. Cette lettre est toute parfumée de doux et pitoyables sentiments ; elle contient l'offre la plus pressante de venir rue Fortunée, dès le retour de Pologne, se réchauffer l'âme auprès d'un bonheur longtemps attendu et qui devait être si court, offre à laquelle Mme Carraud eût eu à peine le temps de répondre, puisque, trois mois plus tard, Balzac avait cessé de vivre !

A Frapesle, Balzac occupait deux pièces ; une chambre à coucher et un cabinet de travail, situés au premier étage, tout au bout de la maison ; le cabinet de travail avait trois fenêtres, dont l'une donnait sur l'entrée du jardin. Le romancier goûtait fort cette disposition, qui lui permettait de guetter l'arrivée des importuns et des créanciers, ses éternels ennemis. Nous avons vu ces deux chambres, mais elles ont été complètement transformées ; notamment, un escalier tournant, qui faisait communiquer directement à la chambre à coucher avec le jardin, a été détruit. C'est grâce à cet escalier que Balzac, la nuit, pouvait aller assez souvent se promener dans les environs. Il dirigeait quelquefois ses pas vers un groupe de maisons proches de Frapesle, et qui se nomme la Déjeunerie. A la Déjeunerie habitait un vieil homme appelé le père Badinot, père d'une jeune fille fort étroitement surveillée. Cet homme simple, ne pouvant supposer qu'on se promenât la nuit pour autre chose que pour mal faire, d'ailleurs assez fâcheusement impressionné par l'étrange aspect du promeneur, ne parlait rien moins que de lui envoyer un coup de fusil à la première occasion. Dans la suite, les choses s'arrangèrent : le littérateur et le paysan devinrent une paire d'amis, et un jour que le père Badi-

not parla très sérieusement d'adresser à l'administration, à sa décharge, un rapport en vers ! La proposition n'eut pas de suite, et le père Badinot l'échappa belle.

Bien souvent, Balzac allait vers la ville, et ses longs cheveux, sa redingote verte et sa canne furent rapidement populaires. Il se promenait volontiers sur le boulevard Baron, en compagnie soit de Pérémé, d'Auguste Borget, ou du commandant Carraud, soit de quelques bourgeois très fier de cette faveur. Il avait toutefois une prédilection pour les gens du peuple, la Cognette comprise, et nul doute que, sans le savoir, plusieurs d'entre eux ne lui aient fourni d'utiles renseignements. Les petites gens du cru se poussaient du coude lorsqu'il passait ; l'un d'eux, dont les impressions ont été notées récemment par M. Louis Lumet, le définissait un homme « gros de partout, court de taille, mais qui ne paraissait pas petit..., vêtu de drap sombre ; son pantalon lui descendait un peu sur les pieds, et on aurait dit chez nous qu'il était mal guêtré ».

Le récit d'une anecdote, qui fut racontée à Issoudun pendant plusieurs années, terminera pertinemment ces quelques détails :

Balzac se trouvait un jour à table, à l'hôtel de la Cloche, aujourd'hui disparu, en compagnie de George Sand ; celle-ci avait amené avec elle son médecin, qui devait l'accompagner à Nohant. La conversation s'engagea sur les fous, sur la façon dont la folie se manifeste et sur ses signes extérieurs. Le médecin se faisait fort de reconnaître un fou à première vue. « En voyez-vous un ici ? » dit George Sand fort sérieusement. Balzac cependant mangeait, comme toujours, avec furie, et ses cheveux assez emmêlés suivaient le mouvement de sa tête et de son bras. « En voilà un ! » fit le Docteur ; « il n'y a pas à s'y tromper ! » George Sand riait aux éclats, Balzac en fit autant, et, la présentation faite, le médecin, confus, fut condamné à payer le dîner.

Qui dait si Balzac, en écrivant *la Rabouilleuse*, ne goûta pas le plaisir de la vengeance, et si le souvenir de cette petite scène ne contribua pas à noircir quelque peu la physionomie du Docteur Rouget ?

Maurice SERVAL.

# VARIA

## I

## VICTOR HUGO CORRECTEUR D'EPREUVES

Lettres inédites sur les *Contemplations*

Les *Contemplations* sont consacrées aujourd'hui par l'admiration unanime comme l'un des grands chefs-d'œuvre de la poésie lyrique de tous les temps et de tous les pays. Brunetière et M. Faguet, pour ne parler que des plus récents critiques, ont vengé Victor Hugo du dédain de Caro et des sarcasmes, qui désarmèrent pourtant devant certaines pièces immortelles, de Louis Veuillot. On s'accorde à dire qu'aucun recueil du poète n'offre à la fois tant de variété, de grâce spirituelle ou tendre et de profondeur. Le génie de Victor Hugo s'y déploie tout entier. Les *Contemplations* me paraissent occuper dans son œuvre la même place que la *Symphonie en ut mineur* dans celle de Beethoven. Le poète et le musicien pourront se renouveler et se transformer sans être inférieurs à eux-mêmes, mais ils ont atteint un sommet qu'ils ne dépasseront pas.

Sur les origines et sur la composition des deux volumes qui constituent le recueil, il n'y a plus rien à dire. M. Gustave Simon, dans l'admirable édition critique où il a repris avec une érudition si aisée et si sûre les traditions de Paul Meurice, n'a laissé dans l'ombre aucun document. Il faut désespérer de glaner sur les traces d'un tel moissonneur. Mais il y a un champ qu'il n'a pas exploré. Les *Contemplations* devaient être imprimées d'abord à Bruxelles. De Jersey, où il était exilé, Victor Hugo envoyait à l'imprimeur la copie de ses manuscrits. M. Gustave Simon nous apprend qu' « il les accompagnait de ses instructions minutieuses sur toutes sortes de détails, titres, blancs, nombre de vers à la

page. Pour les faire exécuter, il comptait à Bruxelles sur un ami fidèle et zélé, Noël Parfait, lettré soigneux, qui devait faire, et qui fit le meilleur des correcteurs. Parfait lisait en premier les épreuves et les renvoyait, corrigées par lui, à Victor Hugo, qui les corrigeait à son tour, et les retournait avec ses observations et ses virgules, et très souvent en bon à tirer ».

Noël Parfait, républicain très ferme, était, comme Victor Hugo, un proscrit. L'exil les avait rapprochés et avait soudé une amitié très vive à la communauté de leurs opinions. Noël Parfait était resté à Bruxelles après que l'expulsion en avait chassé Victor Hugo. La *Correspondance* du poète contient, à la date du 29 octobre 1853 une lettre charmante, où il remercie Noël Parfait des nouvelles qu'il en a reçues. « C'était un exquis petit journal intime, qui ressemblait à votre sourire. Charles disait : c'est Parfait. Et nous répétons tous ce calembour auquel le bon Dieu vous a attaché. »

Victor Hugo n'aimait pas les calembours, qu'il a même traités avec rudesse. Mais il ne se défendait pas contre la facilité presque irrésistible qu'offrait le nom de son ami. En lui envoyant les deux volumes des *Contemplations*, il y écrivait la dédicace suivante : « A celui qui a son nom pour épithète, à Parfait, Victor Hugo, Guernesey, Hauteville House, avril 1856. »

Ce précieux exemplaire est entre mes mains. Noël Parfait y avait intercalé les lettres que Victor Hugo lui avait adressées pendant la correction des épreuves. Je n'en compte pas moins de quarante-huit. Il y en a de tous les formats et sur des papiers plus ou moins épais, de toutes les couleurs. C'est un plaisir des yeux que de feuilleter ces volumes. Mais l'esprit y trouve son compte. Victor Hugo s'y révèle grammairien sévère. On ne saurait dire de lui, comme on l'a écrit de Lamartine, qu'il fut un homme de génie auquel il manqua d'avoir du talent. Son talent surveillait et corrigeait les élans de son génie. Il était sévère pour lui-même. Rien n'échappait à la vigilance de son intelligence. Mais son œil n'était pas moins impitoyable. Noël Parfait, si appliqué qu'il fût, en fit souvent l'épreuve. Mais avec quelle grâce charmante et quelle délicatesse le poète lui disait ses observations ou ses réclamations ! Parfois, c'était une discussion, qui se prolongeait, sur le genre d'un mot ou sur son emploi. Noël Parfait osait dépasser son rôle de correcteur d'épreuves typographiques. Il serait excessif de découvrir en lui un collaborateur des *Contemplations*. Sa modestie aurait protesté contre un éloge aussi immérité et aussi im-

prévu. Mais Victor Hugo le traitait en lettré et en ami. Son nom mérite ainsi de survivre comme celui d'un artisan qui aurait posé une petite pierre dans l'immense cathédrale. Et peut-être quelques-unes des lettres que Victor Hugo lui écrivait ne seront-elles pas indignes de la correspondance du grand poète, jusqu'ici trop insuffisamment recueillie, et dont notre admiration a le droit d'exiger une édition nouvelle et complète.

Les lettres de Victor Hugo à Noël Parfait, toutes inédites, s'étendent sur une période qui va du mois de juin 1855 au mois d'avril 1856. Elles ne présentent pas un égal intérêt. Certains détails sont d'un ordre infime et ne valent que par le témoignage nouveau qu'ils apportent des extraordinaires facultés visuelles de Victor Hugo. Je me contrains donc à faire un choix. Mais la première lettre, datée du 28 juin, me paraît devoir être donnée en entier comme étant particulièrement caractéristique de la manière de Victor Hugo, correcteur d'épreuves. Elle n'est pas d'ailleurs indifférente à la composition même des *Contemplations*.

« Je reçois la lettre *bifrons*, et je souris à ces deux chers et bons visages amis qui ne sont pas plus bêtes l'un que l'autre, et je réponds par un envoi immédiat. Vous trouverez dans ce paquet, cher et parfait collègue Parfait, la fin du livre II, lequel est intitulé :

*L'âme en fleurs.*

Jetez les deux autres titres au panier.

Maintenant, attention :

1° Je vous envoie une intercalation, *Tu peux comme il te plaît me faire jeune ou vieux*, qui entre dans le livre II sous le numéro VIII et rejette au chiffre IX la pièce *En écoutant les oiseaux*. Modifier les chiffres d'ordre suivants en conséquence. Afin d'éviter les remaniements, vous ferez bien de faire tout de suite ces classements dans le manuscrit.

2° Vous trouverez dans le paquet, outre la pièce à intercaler, *onze* pièces allant du chiffre XVIII au chiffre XXVIII et jusqu'à la page 96 du manuscrit.

3° Vous êtes un charmant homme, et je ne vous dispense pas du tout de me dire que vous êtes content, et que mon livre vous plaît, attendu qu'il y a dans le monde une ou deux douzaines d'esprits

comme le vôtre, auxquels, nous les poètes, nous songeons en travaillant.

4° D'ici à huit jours, vous aurez le livre III, intitulé : *les Luttes et les Rêves ;* de cette façon, vous aurez entre les mains le premier volume tout entier. Vous savez que ce volume est intitulé : *Autrefois*. Le second a pour titre : *Aujourd'hui*. C'est l'épopée après l'idylle.

5° Le spécimen est bon — et je suis heureux, heureux, heureux de penser que vous allez être forcé de m'écrire très souvent de ces lettres qui sont charmantes comme si elles n'étaient pas bonnes, et bonnes comme si elles n'étaient pas charmantes. V.

Mes prohibitions ne s'étendent pas le moins du monde à Mme Parfait pour laquelle je ne verrais du reste qu'un peu d'ennuis dans le labeur et à qui j'offre mes hommages les plus empressés.

Dites, je vous prie, à mon charmant poète d'éditeur que je lui répondrai par le prochain *numéro*, la poste me pressant aujourd'hui. »

Les prohibitions dont par le Victor Hugo étaient relatives aux copies de ses vers dont il interdisait avec force la communication. Il devait se défendre d'autant plus contre des indiscrétions que son exil donnait une saveur toute particulière aux primeurs dont les journaux se disputaient la bonne chance. Les précautions qu'il prenait et qu'il imposait ne réussirent pas d'ailleurs toujours à l'en garantir. Mais Noël Parfait, du moins, ne mérita jamais ses reproches.

Si Mme Noël Parfait était admise à l'honneur exceptionnel de lire le nouveau chef-d'œuvres sur épreuves, Alexandre Dumas bénéficiait de la même faveur. Son admiration et son amitié pour Victor Hugo ne s'étaient jamais démenties. Le poète, de son côté, lui portait une affection sincère. Dans sa lettre du 29 octobre 1853 à Noël Parfait, que j'ai déjà citée, il disait : « Quant à Dumas, nous avons de ses nouvelles ; il nous tombe chaque matin une page étincelante qui nous dit : le bon cœur et le grand esprit se portent bien. »

Au mois de juillet 1855,il faillit tomber sur Jersey mieux qu'une page de Dumas. A la date du 2, Victor Hugo écrivait à Noël Parfait :

« Vous ici ! et Dumas ! quel bonheur ç'eût été ! quelle fête sur le

rocher ! quels vastes éclats de rire au nez d'Ogre-le-Petit ! J'espère bien que ce projet n'est pas tombé dans toute cette eau qui nous sépare, et qu'un de ces matins d'été ou d'automne, en voyant Parfait débarquer, nous crierons : Noël ! Poussez Dumas à la chose, n'est-ce pas ?...

Voici les deux feuilles corrigées. A propos, cela coûte 2 fr. 60 de port. On me dit qu'en les envoyant sous bande, cela ne coûterait qu'un timbre-poste de journal. Informez-vous, je vais m'informer, j'affranchirais les miennes, vous affranchiriez les vôtres et nous donnerions des sous au lieu de donner des francs. Je ferais volontiers cette économie sordide sur Victoria et Léopold.

J'ai fait droit à votre très juste observation sur *chante* et *champ*. Du reste, ces épreuves m'ont charmé. J'ai senti qu'un ami y avait passé. C'était mieux que corrigé, c'était comme paré. Et votre bonne et charmante lettre nous a tous ravis. Je recommande à votre attention personnelle les corrections des pages 18, 26, 27, 28, 31, 39, 49 (les deux vers transposés), 52, 61, 67, 72, entre autres, et tout particulièrement, 45, 46, la pièce à M^me^ de Girardin qui, avec quelques mots et quelques vers changés, se trouve comme faite pour sa mort. (Noble femme, et que je regrette profondément). N'hésitez pas à me renvoyer la correction sur laquelle vous auriez quelque hésitation. Ne tirez jamais *qu'à coup sûr*, comme les Russes à Sébastopol. »

La lettre s'achève sur une allusion à des difficultés qui risquent de s'élever avec Pascal Duprat, relativement à la communication du recueil avant sa publication. Avant qu'elle n'ait paru, on se dispute l'œuvre nouvelle. Les journaux et les revues, ceux du moins qui peuvent, dans ces temps difficiles, se réclamer d'une communauté d'opinions avec le proscrit de Jersey, s'efforcent d'obtenir de lui une préférence. Nous verrons comment, l'heure venue, il procéda aux distributions nécessaires. En attendant, il s'accorde avec Hetzel, son éditeur, pour renvoyer Pascal Duprat à la lettre et à l'esprit de leurs traités.

La question du port, soulevée ici pour la première fois, jouera un rôle dans les lettres suivantes. Mais on voit déjà que Victor Hugo, qui ne dédaignait pas les petites économies, excellait à les colorer d'un prétexte politique.

Le 16 juillet, il écrivait :

« Je reçois la feuille 3. Je ne puis vous la renvoyer aujourd'hui,

attendu que le packet, arrivé en retard par le brouillard, repart à l'instant même. Votre observation quant à *Sereine lueur* et *Vague lueur* est parfaitement juste, et je vous en remercie, cher confrère. J'y ferai droit. Vous recevrez l'arrangement après-demain, plus la feuille 3 corrigée, plus la fin du livre III (ce qui complète le premier volume), plus quelques vers à intercaler dans la *Réponse à un acte d'accusation*. Aujourd'hui je vous envoie bonne partie du livre III, jusqu'à la pièce XX et la page 139 du manuscrit inclusivement : — je vous écris des brimborions, mais je vous demande de bonnes longues lettres. Ma femme, ma fille, mes fils, raffolent de vous, tant pis. Votre nuance politique et littéraire les charme. Vacquerie est en ce moment à Paris, près de sa mère malade. Je lui envoie vos bonjours. Mettez-moi aux pieds de votre bonne et gracieuse femme.

Ecrivez-moi chez moi, à mon nom ; nul inconvénient.

Informez-vous pour l'envoi des épreuves sous bande.

Encore un serrement de main. Et merci. »

Deux jours après, le poète, qui venait, pour remercier Noël Parfait d'une observation heureuse, de l'élever au rang de «confrère», lui donnait au autre titre et lui envoyait les vers promis.

« 1° Evitons, cher coopérateur, les transpositions. D'ailleurs les pièces de ce diable de recueil sont comme les pierres d'une voûte, impossible de les déplacer. Je me borne donc à changer le premier hémistiche de *Mes deux Filles*. Au lieu de *à la vague lueur*, etc., mettez, je vous prie :

*Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe*. C'est même mieux. Donc remerci.

2° Voici qui importe. Dans la *Réponse à un acte d'accusation*, intercalez les huit vers que voici après le dix-huitième vers, de façon qu'on lise :

En somme,
J'en conviens, oui, je suis cet abominable homme ;
Et, quoique, en vérité, je pense avoir commis
D'autres crimes encor que vous avez omis,
Avoir un peu touché les questions obscures,
Avoir sondé les maux, avoir cherché les cures,
De la vieille ânerie insulté les vieux bâts,
Secoué le passé du haut jusques en bas,

Et saccagé le fond tout autant que la forme,
Je me borne à ceci : je suis ce monstre énorme,
Je suis le démagogue horrible et débordé, etc.

Vous m'enverriez épreuve de ces huit vers en placard.

3° Voici la feuille 3 corrigée avec le bon à tirer.

4° Voici le reste du livre III et la fin du premier volume. Quand vous voudrez, vous aurez le second. Je recommande à votre attention fraternelle et paternelle d'abord tout, puis très particulièrement la grosse pièce qui finit (*Magnitudo parvi*) et qui marque le passage d'un volume à l'autre, du bleu clair au bleu sombre. L'envoi d'aujourd'hui va jusqu'à la pièce XXX et la page 171 du manuscrit.

Pour éviter la monotonie du mot *romain*, ne mettez d'*italiques* que là où vous voyez les mots soulignés dans le manuscrit. Je vous avoue cette faiblesse, je hais les lettres italiques. N'hésitez pas à me renvoyer les corrections sur lesquelles vous auriez des doutes.

Je crois que voilà mon sac d'aujourd'hui vidé. Que vous dire maintenant ? Que nous sommes à vous de tout cœur, que nous vous réclamons à cor et à cri sitôt les *Contemplations* terminées et que nous tâcherons de retrouver à Marine Terrace les bons rires du boulevard Wateloo.

Mettez-moi aux pieds de Mme Parfait. »

Cette lettre est mieux que charmante. Elle nous initie par des détails curieux au travail de composition de Victor Hugo qui, jusqu'à la publication, ne considérait pas son œuvre comme achevée. Et ses corrections étaient le plus souvent une amélioration. N'était-ce pas une inspiration heureuse qui, dans la délicieuse poésie intitulée *Mes deux Filles*, au vers primitif :

A la vague lueur du soir charmant qui tombe

lui faisait substituer celui-ci :

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe

dont la grâce pittoresque est, à elle seule, un vrai tableau ?

Je crois aussi que les huit vers intercalés dans la *Réponse à un acte d'accusation* ajoutent à la force du réquisitoire que Victor

Hugo, résumant les griefs de ses adversaires, dirige contre lui-même avant et afin de présenter sa défense. Il précise le côté social des accusations dont les vers précédents ne donnaient que le côté littéraire. Et il peut ainsi aboutir à sa justification complète :

> Et je n'ignorais pas que la main courroucée
> Qui délivre le mot, délivre la pensée.

Voici, maintenant, à la date du 19 juillet, une lettre dont on peut dire, avec Victor Hugo pour les pièces de son recueil, que les termes en sont, comme les pierres d'une voûte, impossibles à déplacer. On y trouve le poète, le grammairien, l'expert en lettres et en lignes typographiques, l'ami qui veut et sait plaire, le républicain...

«Vos longues lettres me sont douces ; elles sont toujours pleines ; quand ce n'est pas de l'esprit, c'est du cœur, et la plupart du temps cœur et esprit, esprit et cœur, mêlés. Je vous remercie de me parler de vous, et tous les détails que vous me donnez me font l'effet de détails de famille. En somme, la dignité et le courage aidant, je vous vois heureux là-bas. Je sais bien bon gré à notre cher Dumas de tout ce qu'il est pour Noël Parfait, et à mon cher Noël Parfait de tout ce qu'il est pour Dumas. Est-ce l'épreuve corrigée, faites attention, page 116, au mot *brocs* et non *blocs ;* et aux corrections des pages 117, 126 (*des boîtes demi closes*), 131 (*enfumant*), 132 (quatre vers à intercaler. Croyez-vous nécessaire de m'en envoyer l'épreuve en placard ?) Le mot *bleuet* n'est joli que parce qu'il contient *bleu*. Grammaticalement il ne faut uas d'*s à penchant ;* le participe présent ne prend jamais l'accord. Une *s*, permise là en vers, serait une licence. Pour le bon vers, je me fiche que vous entamiez la garniture et que ce soit hideux en typographie ; mais je ne puis ajouter un alinéa à *Halte en marchant*. Les alinéas sont des chapitres. Et laissez les guillemets. Vous voyez que je résiste. Notre ami m'appelle *tyran*. Remerciez-le de la bien bonne et bien charmante lettre qu'il m'écrit ; cette réponse est pour vous comme pour lui, cependant je compte toujours lui écrire par le prochain numéro. En attendant, remettez-lui cette réponse à M. Hachette qui m'a écrit, priez-le de la lire, de la cacheter *de noir*, et de l'envoyer à M. Hachette. Je vous résiste également pour *Luttes et Rêves*, il faut : *les Luttes et les Rêves*. Encore là, entamez la garniture, je m'en refiche. L'article *les* n'est pas

indifférent. Je dis *Châtiments* et *les Contemplations*. Du reste, je vous laisse libre de dire que je suis bon comme tout avec mes nuances. A la rigueur brisez la ligne et mettez :

Les Luttes
et
les Rêves.

Mais ne brisez et ne pliez jamais de vers.

Vous avez fait un excellent essai. La feuille *sous bande* m'est parfaitement arrivée intacte et m'a coûté un sou, tandis que la même feuille *sous enveloppe* m'a coûté 2 fr. 50. La moitié du problème est donc résolue, car, de mon côté, il faut que je voie le directeur de la poste pour nous entendre à ce sujet, et j'ai rendez-vous avec lui. Dans tous les cas, vous pouvez dès à présent m'envoyer les épreuves sous bande ; elles m'arrivent comme imprimés, pêle-mêle avec un déluge de journaux et d'imprimés, et il n'y a aucune raison pour que cette bande-là soit violée plutôt que les autres. D'ailleurs les post-masters anglais et jersiais n'y verraient que du feu. Je ne sais pas si l'épreuve corrigée, c'est-à-dire *portant de l'écriture*, pourra jouir de la même immunité. C'est là ce que je vais résoudre avec le post-master de Saint-Hélier. Si c'est *non*, je continuerai de vous les envoyer dans des lettres, mais c'est déjà quelque chose que d'arracher à Victoria la moitié de son bénef.

Ecrivez-moi toujours longuement, parlez-moi beaucoup de vous, donnez-moi des nouvelles des vôtres. Je suis bien content que ce livre continue de vous plaire. Je crois que le tome II va plus haut que le premier, il le complète par le douloureux et le sombre ; l'autre est l'aurore, il est le soir. Vous l'aurez quand vous voudrez.

Figurez-vous que c'est aujourd'hui ma fête et que mes chers proscrits se sont joints à ma famille, et que je les vois de ma fenêtre en vous écrivant. Ils me croient sorti, bouleversent mon jardin pour me faire ce soir une illumination en verres de couleur. Charles prépare un drapeau rouge portant l'inscription *Etats-Unis d'Europe*. Je fourre mon nez dans la *Surprise* et je me l'évente à moi-même. Que n'êtes-vous là ? Ce serait double fête. »

Un premier passage de cette lettre est à retenir. Victor Hugo ne veut pas qu'on écrive : *Luttes et Rêves*, mais bien *les Luttes et les Rêves*. Il ajoute : « L'article *les* n'est pas indifférent. Je dis *Châtiments* et LES *Contemplations*. » Cette netteté et cette force de vo-

lonté sont frappantes. Ce n'est pas arbitrairement, mais bien par suite d'une réflexion logique, que Victor Hugo ajoutait ou supprimait l'article *les*. Pourtant, la plupart des éditions des *Châtiments*, en particulier l'édition définitive (qui ne l'a pas été) de 1882, et l'édition de l'Imprimerie nationale, publiée en 1910 par M. Gustave Simon, donnent au recueil pour titre LES *Châtiments*. Est-ce contraire à la volonté de Victor Hugo ? Oui et non. En 1853, après avoir hésité entre *les Vengeresses* et *le Chant du Vengeur*, Victor Hugo écrivait à Hetzel qu'il s'arrêtait définitivement, d'après l'avis unanime, à ce titre : *Châtiments*. De fait, les deux éditions originales, parues, l'une expurgée, l'autre complète, en 1853, donnaient ce titre sans l'article. Le titre *les Châtiments* apparaît pour la première fois sur l'édition complète et française publiée par Hetzel en 1870. Cette édition avait été revue par Victor Hugo. Rien n'explique comment il a adopté cet article *les* contre lequel il s'élevait avec tant d'énergie en 1855. Selon moi, il avait simplement cédé aux habitudes du public qui, sans se soucier de la nuance voulue par le poète, ajoutait couramment l'article où, primitivement il ne l'avait pas mis.

Curieuse par cette discussion grammaticale, la lettre de Victor Hugo que je commente ne l'est pas moins au point de vue de ses idées sur la typographie. Le poète avait, on l'a vu précédemment, horreur des italiques. Il avouait que c'était une faiblesse, mais je ne crois pas qu'il ait jamais renoncé à les combattre. Sur les alinéas, il était irréductible et, les considérant comme des chapitres, il se refusait à en ajouter. Enfin, s'il consentait, même au prix d'une hideur typographique, à briser la ligne pour l'impression du titre *les Luttes et les Rêves* qui caractérisait le livre III du premier volume, il refusait de transiger sur la typographie des vers eux-mêmes. « Ne brisez et ne pliez jamais des vers », écrivait-il à Noël Parfait. Il restait ainsi fidèle à ce passage de la note impérieuse et précise qu'il rédigeait en 1853 pour l'imprimeur des *Châtiments :* « Quand un vers est long et dépasse la justification, il ne faut pas le replier. L'auteur s'y oppose absolument. Il faut entrer dans la garniture. *Très essentiel.* Toujours mettre le vers dans toute sa longueur. »

Peut-être trouvera-t-on que ces détails sont indifférents. Je ne puis partager cet avis. L'attention portée à de petites choses n'est pas toujours une petitesse et ne diminue pas forcément un grand esprit qui s'y complaît. Victor Hugo, en réglant ainsi les éléments de sa typographie, n'affirmait pas seulement un côté curieux de

son goût : il pensait aussi au goût du public, qu'il se préoccupait de ne pas heurter par des dispositions arbitraires. Il avait compris que la typographie est une forme de l'art.

On lui a souvent reproché d'avoir manqué de sens critique dans le jugement qu'il portait lui-même sur son œuvre et de n'en avoir pas toujours préféré le meilleur. L'observation est juste dans son principe. Est-il d'ailleurs le seul auteur dont la paternité littéraire ait eu des aveuglements ? Mais, cette fois, et dans sa lettre, il ne s'est pas trompé en déclarant que le tome II des *Contemplations*, douloureux et sombre, va plus haut que le premier. Il va si haut, surtout dans *Pauca meæ*, que certaines pièces inspirées par le drame de Villequier, arrachent à Louis Veuillot, prévenu et hostile, ce cri d'admiration. « Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue française, ni dans la langue chrétienne. »

Je crains bien que Louis Veuillot n'eût pris sa revanche avec le passage de la lettre de Victor Hugo où le poète s'acharne, par la substitution des épreuves sous bande aux épreuves sous enveloppe, à arracher une partie de son « benef » à la reine Victoria. Cette idée l'obsède, et il y revient sans cesse. Le 2 août il mande à Noël Parfait « une complication ».

« Il paraît que Victoria et Léopold se sont aperçus de nos manœuvres démagogiques, et ont avisé à sauver la caisse, car, quoique sous bande libre, la feuille que je vous renvoie m'est arrivée cotée, *comme une lettre*, 80 centimes. J'ai réclamé, cela est étrange en effet, toutes les brochures possibles m'arrivant presque de tous les coins du monde pour un sou la feuille ; mais j'ai grand'peur que la *queen*, dans la personne du post-master, ne fasse la sourde oreille. Dans ce cas-là, nous en reviendrons à l'envoi sous enveloppe.

Voici le *bon à tirer*. Vous devez avoir reçu, timbré *Londres*, un paquet contenant le commencement du tome II. Y a-t-il eu réduction notable sur le port ? Mandez-le-moi. Voici une belle lettre. Si l'avenir la lit jamais, il y verra un ds côtés tristes de notre temps, la pauvre pensée proscrite, mangée par les fiscs de toutes grosseurs, et se débattant sous les dents des rois et sous les quenottes des reines. Je serre votre bonne et loyale main. »

Le 5 août, Victor Hugo remercie Noël Parfait de lui avoir envoyé deux de ses œuvres, « qui sont d'excellents cailloux à ramasser dans le chemin de l'exil ». Il félicite son « cher *alter ego* » de valoir

encore mieux que lui pour les corrections, ce qui ne l'empêche pas de les lui recommander. Et enfin il se plaint de la poste. « Léopold me fait toujours payer seize sous la feuille. Cette fois, il a ajouté son cachet de cire rouge. »

Deux jours après : « C'est très farce. Je reçois aujourd'hui les deux dernières feuilles tirées, deux sous. Ce bulletin de sous n'est-il pas amusant ? Envoyez-moi donc l'épreuve sur le papier du livre, elle reviendra peut-être à son niveau primitif, un sou. Je me pique à ce jeu avec Mme Victoria et M. Léopold. »

Le 12 août, Victor Hugo renvoie des corrections, mais il réserve, par une réflexion piquante, l'impression de la préface pour la fin. « C'est comme l'ouverture, la dernière chose que fait le musicien.»

Le 17 août, deux réflexions : M. Lévy a déjà reçu une feuille ; il faut qu'il ne la communique à personne. L'épreuve, cette fois, n'a coûté que deux sous, effet du changement de papier.

Une lettre du 30 août nous apporte une de ces discussions grammaticales dans lesquelles le poète des *Contemplations* était passé maître. La fin annonce un gros paquet : il sera mis à la poste du Louvre « parce qu'il coûte moins cher ». Toute la première partie est à citer.

« Oui, je suis un tyran. J'ouvre le dictionnaire de Boiste qui est tout aussi mauvais que le dictionnaire de l'Académie, et j'y trouve :

PHALÈNE, s. m. Na. papillon de nuit, ene. R. (*Phao*, je brille. gr.).

CONSOMMER, v. a. *perficere*, achever, finir, terminer, etc. ; *consumere*, détruire par l'usage (des vivres, *etc.*).

Cher ami, on peut dire qu'un flambeau finit, *ou se consomme*, détruire par l'usage, et est usé, on peut dire qu'un flambeau s'use ou *se consomme*. Cela n'empêche pas de dire qu'il se consume, *consumer* est le mot spécial, *consommer* est l'expression générale. Toute chose comme toute idée est visible sous ces deux aspects, et si ces bons chiens classiques n'aboient que de cela, ils aboieront de peu. J'ajoute à Boiste que si votre servante fait une trop grande consommation de chandelle, c'est que la chandelle *se consomme*. Un homme se consomme ou consomme sa vie en travaux, efforts, etc., et une chandelle se consume. Eh bien ! on peut également dire qu'un homme se consume et qu'une chandelle se consomme.

Pardon pour cet étalage hideux, mais c'est votre faute, pourquoi diable aussi me faites-vous ouvrir un dictionnaire ?

Quant aux classiques, en royalistes de la littérature, en absolu-

tistes de l'art, ils crieront de cela et de bien d'autres choses ; mais quand je me sens dans le vrai, je prends la devise de Ponce de Léon : *Dexa gritar.*

C'est égal, dites-moi vos autres scrupules, car avec vous, cher et charmant esprit, je compte,et vous avez eu plus d'une fois raison.»

Plusieurs des lettres suivantes sont relatives à des corrections typographiques et à des transpositions de pièces. Elles n'offrent pas un intérêt appréciable. Je note seulement que les proscrits se sont réunis le 22 septembre chez Victor Hugo, pour fêter l'anniversaire de 1792 et boire à la République universelle.

Quelques lettres nous révèlent, entre Victor Hugo et Noël Parfait, une discussion dont l'obscurité, que je n'ai pas réussi à élucider, est rendue plus grande par des déchirures involontairement faites à l'une d'elles. Je regrette de n'avoir pu tirer au clair ce petit incident, d'autant plus curieux que Noël Parfait ne pouvait guère passer pour un royaliste, même en littérature. Il s'agissait du mot *moignon*. Le 17 septembre, Victor Hugo écrivait : « Je vous ai grogné à propos de *moignon*, et cela en valait la peine, mais je vous aime bien. » Le 9 octobre : « Vous avez raison d'avoir des remords; je suis charmé que le *moignon* vous (un mot manque) ; mais soyez tranquille, il ne sera pas perdu ; je le placerai ailleurs. » Huit jours après : « Vous triompherez, non par des raisons, mais par une prière : vous abuserez de votre puissance sur moi, c'est lâche. Vous vous en prenez à un des meilleurs vers que j'aie faits, « la main qui saisit tout, l'espérance devenue moignon, » cela vous choque. Soit, je vous cède. Je suis faible comme une brute. Mais Job ou Shakespeare vous eussent envoyé au diable. Je mets *tronçon* au lieu de *moignon*, ce qui sauve un peu l'idée. Renvoyez-moi l'épreuve, il y a un remaniement nécessaire. » Je n'ai pas trouve ce remaniement. Peut-être quelque lecteur s'intéressera-t-il à cette petite devinette littéraire, et sera-t-il plus perspicace, plus tenace, ou simplement plus heureux que moi. Je lui épargnerai du moins la peine de chercher les vers où Victor Hugo avait employé le mot qu'il ne voulait pas perdre. Il est dans la pièce sans titre qui commence ainsi :

Je payai le pêcheur qui passa son chemin.

Le poète a pris des mains du pêcheur un être horrible :

Sans forme comme l'ombre, et, comme Dieu, sans nom.
Il ouvrait une bouche affreuse : un noir *moignon*
Sortait de son écaille !...

(*Contemplations*, t. II, liv. V, chap. XXII.)

Un passage de la lettre du 9 octobre est plus clair. Une fois encore, Victor Hugo est repris par l'obsession du « jeu où il se pique », contre la reine Victoria et le roi Léopold qui ne se doutent apparemment pas du rôle qu'ils jouent dans cette partie imprévue avec le glorieux et irascible proscrit. Noël Parfait a envoyé deux fois à Victor Hugo la même feuille. « Je ne vous en renvoie donc qu'une, étant clément ; car sachez que maintenant, et depuis très longtemps déjà, quelles que soient vos et mes précautions, je paie vingt-cinq sous, que vous m'avez extirpés au profit de Léopold et de Victoria. J'ai la générosité de vous les épargner et de ne pas les faire retimbrer par la poste (quelques mots manquent)... Bénissez-moi. »

Si j'ai cité tous ces passages, ce n'est pas dans une intention de dénigrement et pour fortifier la légende qu'on a essayé de créer, et qu'on a créée, autour de l'avarice de Victor Hugo. J'ai voulu simplement montrer l'homme dans le déshabillé où cette correspondance intime nous le révèle. Je ne crois pas qu'à aucun point de vue il n'y puisse perdre. L'économie n'est pas l'avarice et il n'est aucune loi morale qui recommande aux hommes de génie de faire des dépenses de poste dont s'abstiendrait avec soin un simple particulier. Les économies de Victor Hugo, qu'il rattachait avec plus d'esprit que de vérité à une lutte poiltique, dépendaient dans une certaine mesure que je ne nie pas d'une tendance naturelle. Mais elles étaient aussi, dans les premières années de cet exil qui l'avait dépouillé et presque ruiné, un besoin de sa situation. Ce n'est que plus tard, surtout avec *les Misérables*, qu'il commença à réaliser une fortune destinée à devenir immense. En attendant, il avait de lourdes charges, au regard desquelles il n'était pas de petites économies. Et précisément, l'exil allait peser sur lui avec une dureté plus grande. Proscrit de France, chassé de Belgique, il ne devait pas tarder à être expulsé de Jersey. Les lettres à Noël Parfait ne sont pas muettes sur ce tragique incident.

J'en rappelle les circonstances. Félix Pyat, proscrit à Londres, avait adressé à la reine Victoria, pour protester contre son alliance avec Napoléon III, une lettre violente, que le journal des exilés de

Jersey, *l'Homme*, avait reproduite. Ce fut l'occasion d'un arrêté d'expulsion contre le rédacteur, l'administrateur et le vendeur du journal.

Les proscrits prirent parti pour eux dans une déclaration, rédigée par Victor Hugo, qui se terminait sur ces mots : « Le peuple français a pour bourreau, et le gouvernement anglais a pour allié le crime-empereur. Voilà ce que nous disons. Voilà ce que nous dirons toujours, nous qui n'avons qu'une âme, la vérité, et qu'une parole, la justice. Et maintenant, expulsez-nous ! »

Le 18 octobre, Victor Hugo écrivait à Noël Parfait, parlant de l'œuvre dont il lui recommandait les corrections : « Nous approchons de la fin. Vous êtes dans le sombre. Les *Contemplations* commencent rose et finissent noir. C'est le raccourci de ce spectre qu'on appelle la vie. » Il ajoutait, passant de l'œuvre à la situation :

« Le ciel de Jersey est devenu brusquement orageux. Vous savez sans doute déjà l'histoire. Félix Pyat a fait une grosse maladresse. de là ici trois expulsions, soufflet auquel il a fallu riposter. Je l'ai fait comme vous verrez. Je vous envoie notre *déclaration*. L'effet en est immense. Mais peut-être l'expulsion générale suivra. Voici la grande pensée latine qui commence *super flumina Babylonis*. Portez, je vous prie, notre *déclaration* au *National*. L'acte est intrépide et nos ennemis même l'admirent. Que le *National* donne le fait et mette de notre *déclaration* ce qu'il pourra. »

Par sa lettre suivante, Victor Hugo annonce *Les Mages*, et la préface, qui sera courte, une page ou deux. De la pièce finale, *Ce que dit la bouche d'ombre* (intitulée d'abord *la Porte noire entrebâillée*), il donne un commentaire qui est à retenir. « La dernière pièce est mon apocalypse. C'est pour elle que j'ai fait les deux volumes et emmiellé avec tant de soin le premier. Combien d'intelligences pourront boire à cette coupe sombre, je l'ignore : mais c'est à l'avenir que je la tends. »

Puis, sur l'expulsion :

« L'orage de l'expulsion gronde plus que jamais. Je vous envoie des exemplaires de notre *déclaration*. Je vous ai dit que l'effet avait été grand. Il grandit encore et efface le point de départ, la lettre de Pyat. L'utilité de cette *déclaration*, c'est de rétablir notre terrain vrai et de nous retirer de dessous les jupes de la *queen* où

le Bonaparte était charmé de nous voir. Tempête dans les journaux anglais, menaces inouïes. Reyndos qui nous défend dans son journal nous avertit que son gouvernement infâme, dit-il, est capable de nous livrer. Hier, un brick français, l'*Ariel*, est entré dans notre port. Le bruit s'est répandu dans la ville qu'il venait me checher et que l'Angleterre me donnait gracieusement à Bonaparte. J'en ai ri. C'eût été curieux. L'*Ariel* est reparti, je crois, et sans moi. »

Le 25 octobre, entre des corrections typographiques et des observations, Victor Hugo glisse une allusion à l'incident. Il s'inquiète de savoir si le *National* et l'*Observateur* ont osé publier quelque chose de la déclaration. On a parlé d'extradition. « Mais nous tenons bon, et le champ de bataille nous reste. C'est une victoire. »

La victoire n'est que partielle. « Le Bonaparte, écrit le proscrit le 30 octobre (de Marine Terrace, et en ajoutant : pour la dernière fois), le Bonaparte demandait notre extradition sur la *déclaration*. Cette lâche Angleterre a accordé l'expulsion. Je ne veux pas attendre la fin du délai. Je pars demain. J'ai dit au connétable : « Une terre où il n'y a plus d'honneur me brûle les pieds. » On nous expulse le 2, *vendredi*, *jour des morts*. Qui sont les morts ? Eux ou nous ? Je dis eux. A vous, de toute mon âme. »

Il n'oublie pas d'ailleurs les *Contemplations*. Il discute avec Noël Parfait, auquel il donne ici raison et là tort. « Où diable avez-vous vu que phalène était féminin ? Quel dictionnaire des quarantes ânes avez-vous donc ? On dit *le* phalène. Répétez-le-leur. » Il semble que *Ce que dit la bouche d'ombre* trouble et effraie Noël Parfait. Le poète rit de ces appréhensions. « Avouez que vous devenez un peu bourgeois devant cette apocalypse du cinquième livre et que vos cheveux se dressent *du qu'en dira-t-on ?* »

Quand il écrit le 4 novembre, Victor Hugo est à Guernesey :

« J'ai été admirablement reçu ici. Quand je suis arrivé, il y avait foule sur le quai ; toutes les têtes se sont découvertes sur mon passage. J'ai quitté Jersey mercredi, 31 octobre, deux jours avant les autres expulsés, ne voulant point même accepter le délai qui m'était accordé pour sortir de l'île. Il y a réaction immense en faveur de la vérité et de la justice. Le quiproquo Pyat s'éclaircit. La presse anglaise honnête commence à rager et à tonner. Cela va bien. Cette expression est pour nous Austerlitz.

En quittant Jersey, les proscrits ont eu une ovation. Force Jersiais sur le quai ont crié : *Vive la République ! Honneur aux proscrits ! A bas l'alliance bonapartiste !* Vous pouvez communiquer aux journaux amis les détails de ces deux petites pages.

Quant à moi, j'attendrai ici l'Alien-bill, et quand viendra le quatrième exil, je ferai mes adieux à l'Angleterre dans une lettre aux Béotiens. »

En attendant, il corrige avec soin les corrections de Noël Parfait, et, par exemple, un *des* pour *de*, qui serait fatal !

Il s'amuse, dans la lettre qui suit, datée du 4 novembre, des tracas qu'un mot mal compris a donnés à Noël Parfait, et des craintes qu'éprouve Hetzel devant le jaillissement perpétuel de sa verve poétique. Il montre en même temps le sens précis qu'il donne à certains mots abstraits, dont on lui a si fréquemment reproché l'emploi.

« Je crois bien que *la grève* devait vous donner des migraines, si vous teniez à comprendre, mais en lisant la feuille corrigée, vous avez dû admettre qu'il n'y a rien d'étrange à ce qu'une âme se soit échappée aux grands cieux comme la grive aux bois. Donc, ô cher Parfait, veillez aux *e*, veillez aux *i*, veillez aux grives et gare aux grèves.

Notre ami H..., me paraît un peu ébouriffé des dix mille vers : mais c'est la longueur de *Jocelyn*, et les *Châtiments* en ont sept mille. O hommes de peu de foi, laissez-moi bâtir ma grande pyramide.

Je ne dis pas cela pour vous, trois fois cher correcteur. A ce propos, *insondable* est comme *infini*, comme *absolu*, comme *éternel*, comme *inconnu*, comme *ineffable* ; ce sont des mots que rien ne remplace et qui doivent, par conséquent, revenir souvent. Il y a des mots qui sont comme Dieu au fond de la langue. »

Il interroge Noël Parfait sur les journaux français. Les journaux anglais ont fait d'excellents articles. « Cette expulsion, qui grandit l'exil, et déshonore l'alliance anglo-française, est un fait immense. »

Quoique « rien ne remplace certains mots, qui doivent par conséquent, revenir souvent », il écrit, le 18 novembre : « J'ai eu la lâche condescendance de vous sacrifier, sans savoir pourquoi, deux *insondable*. » Il envoie le titre « comme il doit être pour chaque

volume. Les mots *Autrefois*, *Aujourd'hui*, doivent être imprimés en caractères détachés, lettres grasses, par exemple. Ces lettres ne sont plus de mode, mais peu m'importe : elles sont utiles, elles remplaceront les italiques dans les majuscules. »

Le 23 novembre, Victor Hugo, selon son habitude maintenant, donne à la fin de ses nouvelles comme proscrit et comme poète. Il se réjouit de l'agitation anglaise : elle est admirable. Il y a eu des meetings à Newcastle, à Londres, à Glasgow. On doit lui remettre, écrites sur une grande pancarte de parchemin, les conclusions votées à Newcastle.

Il discute les corrections que son correspondant lui suggère. « Je vous donne raison pour deux *âpres*, mais votre guerre à *insondable* m'amuse. Pouquoi pas à *éternel*, à *infini*, à *incréé* ? Dix fois, dites-vous ! Comptez donc combien de fois le mot *heureux*, ou le mot *farouche*, ou le premier mot venu se trouve en trois cents pages. Dis fois sera un faible chiffre. »

Décidément, Noël Parfait résiste pour *phalène* et hésite devant le dernier poème. Mais là-dessus Victor Hugo ne cède pas. « Si vous voulez des autorités, Boiste fait *phalène* masculin. Je vous avais envoyé un extrait de son dictionnaire que je méprise. Ah ! vous reculez devant les apocalypses, poltron ! Cela ne vous empêche pas d'être un vaillant, dont je serre les bonnes et cordiales mains. »

Des lettres se suivent, portant sur des corrections. On avance ; Victor Hugo s'occupe des mentions qui doivent figurer au dos des couvertures : rappel d'œuvres anciennes et annonce d'une œuvre nouvelle, *Ascension dans les ténèbres*. Puis, une interruption, dont, à la date du 16 décembre, le poète s'émeut.

« Je ne comprends rien, cher proscrit, à cette interruption de plus de quinze jours. En outre voici un grand mois que je n'ai reçu un mot de vous. Plus d'épeuves !... Le silence sur toute la ligne ! Vous qui m'écriviez : *Le reste de la copie vite ! vite ! ! vite ! ! !* avec un crescendo de points d'exclamation, vous ne me donnez plus signe de vie. Vous avez tout et je n'ai rien, il serait cependant urgent de finir et de paraître. Paul Meurice m'écrit que, par un de nos meilleurs amis et dans la plus excellente intention du monde, quatre ou cinq pièces des *Contemplations* circulent déjà à Paris. Or cette circulation par copies, nécessairement défigurées, c'est une défloraison qui a tous les inconvénients de la publicité prématurée

dans les journaux, sans les avantages. Il importerait donc de terminer et de paraître.

J'ai voulu attendre jusqu'au courrier d'aujourd'hui, mais il ne m'a rien apporté. J'espère pourtant que cette lettre se croisera en pleine mer avec un envoi de vous.

L'Alien-bill semble moins probable en ce moment. Il y a eu huit meetings en Angleterre sur ce que les Anglais appellent justement *le coup d'Etat de demain.* On m'invite pour le 31 à un grand banquet *in the honour of the exiles* où je n'irai pas, voulant garder l'attitude calme jusqu'au bout. Plusieurs villes, entre autres Glasgow et Paisley, m'ont écrit.Vous avez vu la manière dont l'adresse de la ville de Newcastle m'a été présentée. Tout va bien. »

Quatre jours après, une lettre rapide sur les traductions éventuelles et sur l'hostilité de Pascal Duprat, auquel on n'aurait pas accordé une communication anticipée pour sa revue.

Le 26 décembre une photographie de Victor Hugo accompagne sa lettre, mais il n'en est pas fier. « Je n'ai à ma disposition que ce portrait, que je déclare horrible. Un de ces jours, on refera de la photographie : le soleil me verra d'un meilleur œil et je vous remplacerai ce hideux gros bonhomme ventru par un Victor Hugo vrai. Prenez ce monsieur, pour garder la place. » Et de fait, sans être horrible, le portrait n'est pas flatté. Il y en eut, heureusement, de meilleurs. Vacquerie était un excellent photographe. J'ai, dans plusieurs livres, et Noël Parfait en a intercalé aussi dans son exemplaire des *Contemplations*, des épreuves tirées par lui, qui ont résisté au temps et qui surprennent pour le temps où elles furent faites. Elles ajoutent à la ressemblance cette nuance d'art qui est le secret des amateurs.

Noël Parfait, si attentif et si soigneux pourtant, n'a pas tenu compte d'une observation que Victor Hugo lui avait faite. Le poète voulait que le *post-scriptum :* « *Ecrit en* 1855 » commençât en belle page pour former une pièce distincte de la pièce ayant pour titre : *Ecrit en* 1846. En ne respectant pas cette volonté formelle, le correcteur a commis « une énormité ». On sent que l'auteur n'est pas content, tout en disant qu'il en prend son parti. « Voilà ce que c'est que de faire imprimer des livres dans l'exil. » Mais il atténue ses reproches par une de ses câlineries dans lesquelles il excellait. « Je serre vos deux mains si bonnes, si utiles et si chères à ceux qui vous aiment. »

La lettre du 1er janvier 1856 est vraiment une lettre de fête et de confiance. « Cher Parfait, déchirez, broyez, brûlez les deux affreux bonshommes que ma dernière ou avant dernière lettre vous a apportés. Voici un *vrai* portrait pour mon collègue Fleury, et pour vous un petit dessin, souvenir de mes voyages, du temps où j'avais le droit d'aller et venir sous le ciel. »

On en a fini avec les bons à tirer. On prépare la préface, le titre et la couverture. On s'occupe aussi de la presse. Il semble que Pascal Duprat continue à bouder et n'y mette pas de complaisance. « J'admire Pascal D... *Avant,* oui, c'eût été une réclame, c'est complaisance de louer un livre que le public n'a pas dans les mains. *Après*, c'est un article. Tenez bon, cher coopérateur, car il faut que cet article soit fait par vous. Qui est plus intelligent ? Qui est plus spirituel ? Qui est meilleur ? »

Les lettres se succèdent, le 3 janvier, le 22 janvier, le 12 février, relatives aux annonces qui doivent figurer sur la couverture, aux *errata*, aux journaux. Le 12 février, le poète commence à s'impatienter. « Il faut absolument paraître. Si vous voyiez toutes les lettres que je reçois ! » Il y a un retard, dû à l'édition de Paris. Victor Hugo en profite pour modifier le titre du nouveau poème annoncé. Il ne s'appellera plus *Ascension dans les ténèbres*. On mettra sur la couverture : *Dieu* (très gros caractères), par Victor Hugo (en très petits caractères), un volume in-8°.

Les *Contemplations* n'ont pas encore paru à la fin de février. « A quoi diable tous ces éditeurs bayant aux corneilles passent-ils donc le temps ? C'est l'épée aux reins qu'il faut les presser. » Et cela est d'autant plus nécessaire que des pièces commencent à être connues. Un proscrit, Ribeyrolles, a publié le *Maître d'Etudes* (mars), pour frapper un grand coup, quoique cette poésie n'eût dû paraître que dans l'*Almanach de l'Exil*, après la publication des *Contemplations*.

Enfin, le 31 mars, Victor Hugo a reçu quelques bonnes feuilles de l'édition parisienne, dont l'aspect est beau.

« Voilà donc que ce livre va paraître. Comme je voudrais vous avoir là pour vous remercier en ce moment ! Que de soins vous avez pris de ce livre ! Je ne suis que la mère, vous êtes la nourrice. Vous êtes un admirable ami.

Eh bien ! ayez soin du nouveau-né. Je vous le recommande. Les journaux belges sont dans votre main. Arrangez l'apparition et les citations à faire pour le mieux. »

Noël Parfait s'exécute avec son habituelle bonne grâce. Et Victor Hugo l'en remercie, le 8 avril, à sa manière, qui sait être exquise :

« Tout ce que vous m'écrivez est d'une parfaite justesse. Faites donc la chose comme vous l'indiquez et comme vous l'entendez si bien. Seulement ayez soin que tous fassent feu le même jour et *bien précisément le jour même* de la mise en vente. Il faut prendre garde en effet à cette envie que vous me dites qu'ils auraient, plusieurs du moins, de *paraître avoir des confidences privilégiées*. Je ne crains pas cela d'amis excellents comme Deschanel, cela va sans dire, mais pour d'autres, cela ferait des jalousies et vous avez raison, il y faut veiller. Que personne ne publie de citation avant le jour de la mise en vente. Meurice m'écrit qu'il pense que le livre pourra être mis en vente à Paris le 15 avril. Tenez-vous donc prêts. A propos de Meurice, dans des vers que vous ne connaissez pas encore, j'ai parlé des amis vrais, sûrs, grands, et j'ai dit : « J'ai Meurice à Paris, j'ai Parfait à Bruxelles. » Ce qui ne veut point dire que je n'en aie point d'autres : mais vous êtes tous deux des êtres admirables. »

Le volume paraît. Voici les instructions, précises et brusques comme un ordre du jour de bataille : « Citations le premier jour, le compte rendu ensuite. Le trop de citations ne nous inquiète pas. Un bloc de dix mille vers résiste et ne se débite pas aisément en quelques feuilletons. Tout cela est bien. Je n'ai pas besoin de vous dire : faites le mieux. Vous le faites. »

Ailleurs : « Pour vous dire convenablement *merci*, il faudrait que ce mot eût deux volumes. »

Et vraiment Noël Parfait se dépense. Suivant les indications de Victor Hugo, il envoie des billets, des lettres, des exemplaires. Il stimule le zèle des journaux. Victor Hugo, ainsi secondé, sent « pour ce livre, partout, une fraternité qui le pénètre. Ce qui me plaît dans ceci, c'est qu'il y a sous l'effet littéraire, toute une victoire politique, et qu'au fond c'est une bataille gagnée en France par l'exil. Toute la proscription de Guernesey le juge ainsi... Je suis heureux de la joie de nos amis, de celle de Meurice, de la vôtre ; je voudrais avoir de grands, grands, grands bras, pour vous embrasser tous. »

Ainsi se révèle à nous, dans la préparation des *Contemplations*, Victor Hugo, correcteur d'épreuves. Ces lettres suffiraient à protester contre la légende en vertu de laquelle ce grand esprit n'avait

pas d'esprit. Il en eut, au contraire, et du meilleur, avec de la tendresse, de la finesse, de la câlinerie, et un charme irrésistible. Il y avait du brave homme, et, quand il le fallait, du bonhomme aussi dans ce géant. Son génie est dans son œuvre, mais il répand son cœur dans ses lettres. On le connaîtra mieux quand on les connaîtra toutes. Et j'en sais de vraiment admirables qui suffiraient à faire une réputation.

Louis Barthou.

(*La Revue Hebdomadaire*).

# Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

## LETTRES ET ARTS

### LA LITTERATURE ROMANTIQUE DANS L'ENSEIGNEMENT DES UNIVERSITÉS DE LANGUE ALLEMANDE

Voici sur quels sujets des cours de littérature française seront professés, pendant le semestre d'hiver, dans les universités de langue allemande :

Berne : Michaud, Histoire de la littérature française au XIXe siècle. — Bonn : Gaufinez, *Hernani* de Victor Hugo. — Fribourg : Paufler, Chateaubriand. — Gœttingue : Suchier, Vie et œuvre de Victor Hugo. — Halle : la Vie et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau. — Heidelberg : Schneegans, Vie et œuvre de Jean-Jacques Rousseau. — Iéna : Desdouits, Victor Hugo. — Leipzig : Friedmann, les Principaux courants de la littérature française depuis 1830. — Munich : Vossler, Victor Hugo. — Posen : Bastier, Jean-Jacques Rousseau. — Stuttgart : Ott, Victor Hugo, sa vie, ses œuvres. — Zurich : Bovet, Histoire de la littérature française au XIXe siècle.

LE MERCURE DE FRANCE des 16 novembre et 1er décembre : *Le génie de Flaubert*, par Jules de Gaultier. — *A propos des inédits de Balzac*, lettre de Th. Stanton ; *Lamartine propriétaire en Turquie*.

REVUE BLEUE des 1er et 16 octobre : *Les Variantes de Mme Hanska*, relevées par J. Merlant.

LE TEMPS des 29 novembre et 6 décembre : *Victor Hugo. Alphonse Karr et Juliette Drouet*, par Jules Claretie.

# BIBLIOGRAPHIE

POÈMES ARDENNAIS, de M. Henri Dacremont

Le petit livre que vient de publier M. Henri Dacremont, *Poèmes ardennais, vers et sonnets* (Plon, 1912), se recommande à l'attention par d'excellentes qualités poétiques, où se révèlent tout ensemble la force, la hauteur de la pensée, et la délicatesse vibrante du sentiment. C'est, en plus, un livre de bonne foi, qui offre les caractères indéniables de la spontanéité et de la sincérité. Je veux dire par là qu'aucune influence d'école, aucune contamination imputable à l'imitation d'un genre où à l'émulation d'une coterie littéraire ne se remarque dans cette œuvre et n'en compromet l'originalité. L'auteur, né en province, habite la province ; une province d'où l'on sort plus souvent homme d'action, de luttes commerciales et industrielles, que rêveur et contemplatif ; où les velléités artistiques cèdent volontiers le pas au souci des affaires ; où les intelligences et les goûts modelés par les occupations qui remplissent la vie quotidienne, accusent généralement une tournure matérielle, positive, réaliste, fort peu congruente à la recherche désintéressée de l'idéal poétique. La vocation de M. Dacremont s'est déterminée, son talent s'est orienté en dehors de tout contact de milieu, d'entourage, sans déviation de parti-pris. Ce sont là des raisons pour nous engager à rechercher dans ce volume non seulement les mérites qui lui appartiennent en propre, mais peut-être aussi l'indication des tendances instinctives, des aspirations de la poésie française, parvenue au moment actuel de son évolution.

A ce point de vue, il apparaît bien que la plupart des poèmes de M. Dacremont se rattachent encore directement au symbolisme. Dans la forme, certains effets musicaux du vers, certaines transpositions verbales, l'emploi voulu de quelques sonorités mélodiques rappellent bien le souvenir des étranges innovations qui ont naguères valu aux décadents un succès de surprise et une vogue quelque peu tapageuse. Dans le fond, la conception symboliste, qui s'applique moins à saisir les contours plastiques des choses matérielles qu'à fixer le reflet fugitif de l'heure ou de la saison, le

rythme mystérieux de la vie balancée entre une décomposition et une recomposition incessantes, est de même, dans son principe, la conception inspiratrice de l'œuvre.

Pour M. Dacremont comme pour ses devanciers, chaque aspect du monde extérieur devient l'image mobile, un peu florie et voilée des pensées, des sentiments qui coexistent à cette minute même dans le secret d'une âme. Mais ici surgit une différence essentielle, résultat d'un élargissement du concept initial. Où les symbolistes, tout en proclamant leur dédain pour les expansions et les confessions lyriques, ne faisaient encore le plus souvent que transcrire les lois humaines réfractées à travers leur individuelle singularité et retournaient ainsi, par une voie détournée et dissimulée, à la notation antibiographique, la personnalité de M. Dacremont s'efface, au contraire, disparaît aux yeux du lecteur ; au lieu de ne retenir que les éléments particuliers de sa sensation, de son émotion, ceux qui trahiraient l'état spécial et variable de son esprit, de son tempérament à l'instant précis qu'il parle, il s'efforce partout d'exprimer ce qui, ressenti par tous également, sera également compris par tous ou par eux entrevu, sous forme de symbole, dans le spectacle des choses ; bien loin de laisser deviner de son *moi* les aspects qui constituent son identité propre, et l'isolent des autres ; bien loin d'en raconter le côté anecdotique ou les bizarreries pathologiques, il lui assigne, pour ainsi dire, sa place, son rang de simple unité dans la grande famille humaine, et ne considère jamais, de ce *moi*, que ses traits les plus généraux, ses manifestations les moins exceptionnelles.

Preuve de modestie, assurément. Preuve aussi d'une vision plus large, plus philosophique, de l'existence que n'avait été à l'origine la vision des symbolistes, et, auparavant, celle des romantiques. Il semble, par endroits, que le livre de M. Dacremont marque une sorte de compromis entre les prétentions des diverses écoles qui se sont partagé le XIXe siècle, et que tout en demeurant fidèle à l'émotion lyrique des uns, sans renoncer pour cela à la subtilité descriptive, à la souplesse des analyses psychiques où ont triomphé les autres, l'auteur ait voulu combiner les tendances opposées et les concilier en même temps avec l'idéal naturaliste, qui vise à l'universel, à la création de types représentatifs, exclut toute interprétation personnelle et embrasse d'un regard serein les lois durables des êtres et du monde.

Qu'il nous dise ses rêves, ses regrets, ses ambitions, sa tristesse, qu'il évoque tel épisode du passé historique, où qu'il note ses im-

pressions en face de la nature ardennaise, partout M. Dacremont sait éviter l'accidentel, et nous substituer, en quelque manière, à lui-même, si bien que nous oublions à demi qu'il nous parle, et que son livre, à mesure que nous en tournons les pages, semble émaner de nous. C'est pourquoi même quand il décrit, il sait nous émouvoir ; il traduit ce que nous avons éprouvé, sans toujours être capables de le définir ; nous retrouvons dans les choses les sentiments qui se sont, pour lui-même, dégagé d'elles, parce que ces sentiments étaient aussi en nous, étouffés, méconnus où parfois oubliés, et que la voix du poète vient à propos réveiller dans les profondeurs de nos âmes, ces échos mystérieux qui font de chaque homme, malgré les dissemblances individuelles, le semblable de tous les hommes.

On reprochera peut-être à M. Dacremont la note souvent mélancolique et désabusée de son volume. En fait l'une des idées qui l'ont le plus heureusement inspiré et qu'expriment plusieurs de ses poèmes, c'est qu'ici-bas tout se transforme et s'anéantit, les hommes et les choses, les sentiments et les objets, les hommes toutefois plus rapidement que les choses, les sentiments plus tôt que la matière qui leur servait de soutien et semblait vivre de leur vie ; que chaque pas en avant marque un envahissement de la ruine et de l'indifférence ; — c'est encore, si l'on veut, l'idée (bien symboliste encore dans son origine), que les choses ne *sont*, ou plutôt ne sont atteintes par nous qu'à travers ce que nous mettons de nous-mêmes en elles, et qu'ainsi, tour à tour, pour un jour ou pour des années, elles reflètent notre destinée ; — c'est l'idée enfin que chaque minute écoulée crée autour de notre *moi* du passé qui s'accumule, un passé avec lequel le *moi* de la minute suivante se trouve déjà en désaccord, que nous essayons en vain de voir avec les mêmes yeux que s'il était le présent où l'avenir, mais que nous ne revivons jamais pareil, qui nous glisse entre les doigts, perd sa signification éphémère, et dont nous reconnaîtrons à peine les lambeaux quand nous les retrouverons plus tard accrochés aux buissons du sentier parcouru.

Voici, par exemple, un paquet de lettres au fond d'un tiroir :

Elles sont là, dormant leur lourd sommeil profond
Leur sommeil résigné, leur lourd sommeil de choses.
Jadis elles étaient les nouvelles du jour ;
Feuillets bordés de noir, feuilles aux reflets roses
Elles ont apporté chacune tour à tour
Leur part d'émotion, leur larme, leur sourire.

Mais la fantaisie vous vient un matin de relire les chères vieilles lettres d'autrefois

> Elles vous sembleront banales et pâlies
> . . . . . .
> Pourtant le texte est là, sa pensée est la même,
> Il se moque ou bien pleure, il dit toujours je t'aime,
> Il ne recule point dans le passé lointain,
> Ferme et loyal il reste, il subsiste, il demeure,
> Il marque dans le temps telle place et telle heure,
> Et c'est vous qui fuyez de votre pas pressé
> Toujours vers du nouveau ; c'est vous, vous qui sans trève
> Emportés par la vie, allez toujours devant.

Puis, quand vous-mêmes ne serez plus, ceux qui liront « ces chiffons de papiers, ces choses sans idées » ne les comprendront plus ; peut-être un intérêt de curiosité, de rareté, épargnera-t-il aux pauvres lettres d'être déchirées et jetées au vent. Mais personne ne mettra plus jamais son âme à l'unisson de l'autre âme envolée qui leur avait confié son secret.

Voici, dans la campagne, une route abandonnée :

> Elle est triste et boueuse, avec de grosses pierres.....
> Elle va par les champs et déroule, jaunâtres,
> Ses détours oubliés.....

Que d'histoires pourtant pourrait-elle conter ; de quels spectacles joyeux ou tragiques, n'a-t-elle pas été le témoin ? Nous-même, nous l'avons foulée jadis pleins d'espoirs, maintenant nous lui préférons un « jeune chemin nouvellement tracé ». Et l'herbe et le ronce envahissent les ornières qui se comblent :

> La plaine s'unifie et la route s'efface.

Je pourrais multiplier les exemples de ce genre. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il n'y a dans ces pages aucun pessimisme, aucune révolte. Tout se borne à la constatation résignée d'une loi générale, inéluctable, du monde et de la destinée humaine. Nous sommes loin du découragement déclamatoire, de la négation du *tædium vitæ* qui a sévi sur la génération romantique. La nature d'ailleurs, n'est-elle pas là pour nous offrir sans cesse, par quelque

symbole la leçon morale de l'existence ? Il y a tout un poème de M. Dacremont que je voudrais pouvoir citer, car il me paraît contenir l'expression la plus complète de sa pensée : au début de ce morceau, intitulé *les Horizons*, l'auteur note sa déception de ne rien retrouver

Rien qui soit un accueil, rien du bonheur ancien

au pays où s'est écoulée son enfance. Puis il ajoute :

Seul le petit ruisseau, joyeux, vivant et clair
Est bien resté le même ; aujourd'hui comme hier,
Il se hâte en chantant et coule vers la plaine,
Et, sur lui se penchant, c'est la même verveine
Qui se penchait déjà lorsqu'on était enfant ;
A son courant rapide on confiait souvent
De tout petits bateaux et de frêles coquilles
On supposait alors des contes fabuleux,
On peuplait de héros ces légères flottilles
On partait en esprit vers de bords merveilleux
Et d'enfantins périls ; l'eau, rapide et légère,
Sous les fleurs, dans les bois, roulait, emportait tout
Vers du lointain tout proche, on ne savait pas où,
Mêlait à notre vie un peu de son mystère,
Et depuis, c'est ainsi que le fleuve du temps
Emporte à tout jamais, dans ses heures rapides
Nos humaines douleurs et nos espoirs splendides.
Nous n'avons pas compris, en notre gai printemps
La leçon du ruisseau ; pourtant il est le même
Car il n'a pas changé sa chanson ni son thème
Il coule toujours clair vers le même inconnu
On comprend aujourd'hui parce qu'on a vécu.....

N'est-ce pas là justement tout l'opposé de cette désespérance où conduit trop souvent l'idée de la mort, l'obsession déprimante du passé ? Si M. Dacremont, de nature très impressionnable, est souvent le poète des heures crépusculaires et des saisons grises, s'il connaît le charme de la rêverie mélancolique et la douceur du regret, il n'en garde pas moins sa foi ardente en l'avenir, son amour du nouveau, son besoin d'illusions toujours rajeunies. Et pour mieux dire, s'il lui arrive parfois de paraître se complaire dans l'expression de quelque défaillance momentanée de son âme.

c'est pour reprendre pied aussitôt et triompher de son doute, de sa souffrance, par un aveu plus convaincu d'idéalisme.

Ecoutez ce conseil qui résume l'enseignement du petit ruisseau :

« Ne revenez jamais sur vos pas, en arrière,
Et quittez pour toujours votre vieille maison,
Ne montez pas la garde autour d'un cimetière,
Regardez en avant, toujours vers l'horizon.
L'Horizon ! c'est là-bas où des beautés nouvelles
Filles de nos espoirs, renaissent chaque jour,
C'est là-bas où l'oiseau s'enfuit à tire d'ailes
Où s'en va l'hirondelle, où plane le vautour.
Où l'on va vers la mort, ou bien à la conquête,
C'est là-bas où l'on fuit, c'est là-bas où l'on meurt
C'est là-bas d'où tout vient, secours ou bien menace,
C'est là-bas où tout monte et se fond dans l'espace,
Là-bas où tout s'oublie, où l'on éteint son cœur.
Qu'il soit, cet horizon, tout pâli de tristesse
Brumeux, splendide ou noir, tout rose de jeunesse,
Qu'il soit comme en été plein d'espoir et tout bleu.
Allez, c'est l'inconnu marchez c'est du mystère
Il semble que là-bas on vivra plus heureux,
Là-bas où resplendit un jour plus radieux,
Où la splendeur du ciel vient caresser la terre...

Je terminerai par cette citation qui à elle seule suffirait pour caractériser le talent de M. Dacremont. Le titre de son volume, *Poèmes ardennais*, risque de lui réserver surtout un nombre limité de lecteurs : il y aurait là une réelle injustice. Les compatriotes de l'auteur sauront admirer comme il convient l'exactitude des descriptions locales, le relief des évocations légendaires dont le thème leur est familier. Ils verront surtout passer dans leurs yeux, avec une vérité de touche qui, peut-être n'avait pas encore été atteinte, pour cette région les aspects variés de leur pays d'Ardenne, avec les teintes fondues, mouillées, de ses plateaux, les ombres bleues-grises des vallées profondes, l'âpreté des rochers, le manteau des genêts d'or au printemps, et la rouille bariolée des frondaisons automnales. J'ai volontairement laissé de côté cette partie de l'œuvre, malgré qu'elle renferme aussi de très belles

pages, préférant indiquer ici en quelques mots ce qui, à mon sens, donne à l'ensemble sa portée générale, sa pleine valeur poétique.

R. D.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie. — *Jules Favre* (1809-1880). *Essai de biographie historique et morale*, d'après des documents inédits, par Maurice Reclus, 1 vol. in-8°.

Si l'illustre orateur qui fait l'objet du présent volume n'avait pas été mêlé aux événements de l'année terrible ; s'il n'avait pas joué dans l'histoire du siège de Paris le rôle prépondérant que l'on sait, il est probable qu'il n'aurait pas attendu si longtemps son biographe. Du moins n'aura-t-il rien perdu pour attendre, car c'est un monument digne de lui que vient de lui ériger M. Maurice Reclus, et les survivants du siège que n'a point aveuglés la haine des partis commencent à lui rendre justice. Pour ma part je suis heureux de déclarer ici que, malgré les vingt-deux ans que je comptais en 1870, je n'ai jamais pu me décider à faire de Jules Favre le bouc émissaire des péchés de l'Empire et des fautes très pardonnables du gouvernement de la Défense nationale. Je l'ai même défendu, la plume à la main, quand presque tout le monde lui jetait la pierre et je regarde comme l'honneur de ma vie d'avoir été condamné en 1873 pour l'avoir trop bien défendu dans une petite feuille littéraire qui n'avait pas de cautionnement.

Quel était donc le grand crime de Jules Favre pour avoir mérité d'être voué aux gémonies après avoir été porté aux unes par toute la population parisienne, sans distinction d'opinion ? On lui reprocha deux choses après la signature de la paix. D'abord il avait eu le tort grave d'enfiévrer les imaginations et de leurrer les esprits avec le récit de l'entrevue de Ferrières. Ensuite il avait commis la faute inqualifiable d'oublier l'armée de l'est dans les conditions générales de l'armistice, lors de la capitulation de Paris. Ceux qui lui faisaient ce double reproche, ou bien n'avaient pas fait le siège de Paris, ou bien ils étaient de mauvaise foi. Quant à moi qui ai fait les deux sièges, je me souviens parfaitement de la situation matérielle et morale de la Ville, quand Jules Favre partit pour Ferrières. Les Parisiens, tout à la joie d'avoir renversé l'Empire, ne pensaient pas plus aux Prussiens que s'ils avaient été à trois cents lieues de Paris. Il n'y avait pas un canon sur les fortifications, et l'opinion générale était qu'il était parfaitement

inutile de résister. Ceux qui fuyaient en province étaient persuadés que dans un mois tout serait fini. Ce fut la réponse historique de Jules Favre à Bismark qui, affichée du soir au matin sur tous les murs, nous força à réfléchir sur les maux qui nous menaçaient et nous donna le courage de les braver, ne fût-ce que pour l'honneur. Qu'importe que les paroles fameuses : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses » aient engagé maladroitement l'avenir et aient été impolitiques au premier chef ! L'histoire dont Jules Favre est justiciable ne doit retenir qu'une chose, si elle est juste, c'est que ces paroles légères produisirent au moment l'effet voulu, que c'est elles qui nous mirent les armes à la main, et que pendant quatre mois elles furent notre cri de guerre et de ralliement. Il en est d'elles comme de celles du général Ducrot, la veille de Champigny. Pas une âme qui n'ait vibré à la lecture de sa proclamation toute romaine. Que s'il ne rentra pas « mort ou victorieux », à qui la faute ? La blague des Parisiens du boulevard, l'injustice des comités révolutionnaires eut tôt fait de le ridiculiser sous le surnom de Ducrot-pont-trop-court. Comme s'il avait dépendu de lui d'arrêter la crue subite de la Marne ! Mais tous ceux qui ont vu le général sur le champ de bataille et qui savent qu'il laissa la moitié de son épée dans le ventre d'un Prussien, se découvrent fièrement devant son courage malheureux.

En ce qui concerne le second reproche fait à Jules Favre, on sait de reste qu'il n'est pas plus justifié que le premier. Il n'oublia pas plus l'armée de l'Est que les autres dans les conditions générales de l'armistice, mais l'état-major prussien qui avait intérêt à ne l'y pas comprendre se joua de la bonne foi du négociateur français et donna à la rédaction de l'article qui visait l'armée de l'est un sens qu'elle n'avait pas dans la pensée de Jules Favre.

Tout cela est parfaitement établi dans le beau livre de M. Maurice Reclus. En le lisant j'ai vécu une seconde fois cette période tragique de notre histoire et admiré le patriotisme du grand avocat en qui s'incarna, mieux qu'en aucun autre, le gouvernement de la Défense nationale à Paris.

Jules Simon qui fut son collaborateur pendant le siège et qui demeura jusqu'au bout son ami, me disait un jour que Jules Favre fut vraiment l'âme de la Défense et qu'on ne saurait le crier trop haut. Mais de toutes ses qualités civiques, celle qui lui semblait la plus digne d'éloges c'était son courage. Il fallait, en effet, en avoir une fière dose pour — après avoir prononcé les paroles

de Ferrières — se donner le cruel démenti de négocier la paix avec l'homme qui avait déchaîné cette guerre impie ! Mais c'est à ces épreuves que se reconnaissent les grandes âmes.

Je reviendrai quelque jour sur ce livre remarquable.

L. S.

## *DERNIÈRES PUBLICATIONS*

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Atta Troll*, par Henri Heine, mis en vers français, par Maurice Pellisson.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. — *Flaubert*, par Louis Bertrand. — *Autour de Flaubert*, par René Descharmes et René Dumesnil.

LIBRAIRIE MICHAUD. — *Lamartine* (collection de la Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains), par Gabriel Clouzet et Charles Fegdal.

*Le directeur-gérant :* LÉON SÉCHÉ.

# TABLE

## PAR NOMS D'AUTEURS

### DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME


Pages

BARTHOU (Louis). — Sur un monument de Milly . . . . . 144

Victor Hugo, correcteur d'épreuves . . . . 363

BEAUNIER (André). — La maison de Pauline de Beaumont et de Chateaubriand à Savigny sur-Orge. . . 291

BERTON (Pierre). — Frédérick Lemaître . . . . . 295

CHÉRAMY. — Discours d'inauguration de la plaque commémorative posée sur la maison de Lamartine, à Passy. . . 302

COLSON (Gustave). — Poésie : Aux Sœurs de la Providence . . . 233

DESCHARMES (René). — Le cœur de Flaubert. . . . . 225

Les connaissances médicales de Flaubert . 263

Bibliographie : Poèmes Ardennais de H. Dacremont . . . . . 386

HENRIOT (Émile). — Théophile Gautier, poète . . . . . 161

HERPIN (E.). — Chateaubriand et sa cousine Mère des Séraphins . . 118

JANIN (Jules). — La première d'Antony . . . . . 212

LUCAS (Hippolyte). — Sur les bords de lac de Genève . . . . . 27

Salammbo, pages retrouvées . . . . . 210

PELADAN (Joséphin). — Victor Hugo et le *Roi s'amuse* . . . . . 129

PIONIS (Paul). — Poésies { Cœurs blessés . . . . . 70
*Andegavi molles* . . . . . 308

ROUXIÈRE (Jean de la), — Bibliographie . . . . . 72, 158 234

Pages

SÉCHÉ (Léon). — Le Cénacle de Joseph Delorme : Victor Hugo, Louis Boulanger et Charles Robelin . . . . . 1

Victor Hugo et Sainte-Beuve, de *Cromwell* aux *Orientales* . . . . . 81

Les albums de Mme Victor Hugo : Lettres inédites de Lamennais, Chateaubriand, Lacretelle, Musset, Mmes Desbordes-Valmore, Vigny, Prosper Mérimée, Harel, Saint-Marc, Girardin, Hérold, Villemain, Béranger, Lafayette, Mlle George, H. Berlioz, Barthélemy, Liszt, Th. Gautier, G Planche, Lamartine, Léon Gozlan, Montalembert, Cousin, Balzac, Ponsard, Sainte-Beuve, la princesse de Caning, Marie Dorval, J. Michelet . . . . . 188

Mme Victor Hugo en exil . . . . . 241

Lettres de Mme Victor Hugo à sa sœur Julie . . . 247

Bibliographie : Jules Favre, par Maurice Béclin . 392

SERVAL (Maurice). — La Rabouilleuse, de Balzac . . . . . 339

WHITEHOUSE (Remsen). — Le mariage protestant de Lamartine . . 39

Lamartine et le château de Vincy . . . 311

WYZEWA (Th. de). — Un épisode mystérieux de la vie de Fréd. Chopin . . . . . 135

X... — Dédicaces de Jules Janin . . . . . 141

Sur un tableau de Delacroix : *Le Meurtre de l'Evêque de Liège* 222

Mme de Warens, légataire de Jean-Jacques Rousseau . . . 229

P
LF
A
Les Annales Romantiques
Tome 9. 1912
150753

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU